This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

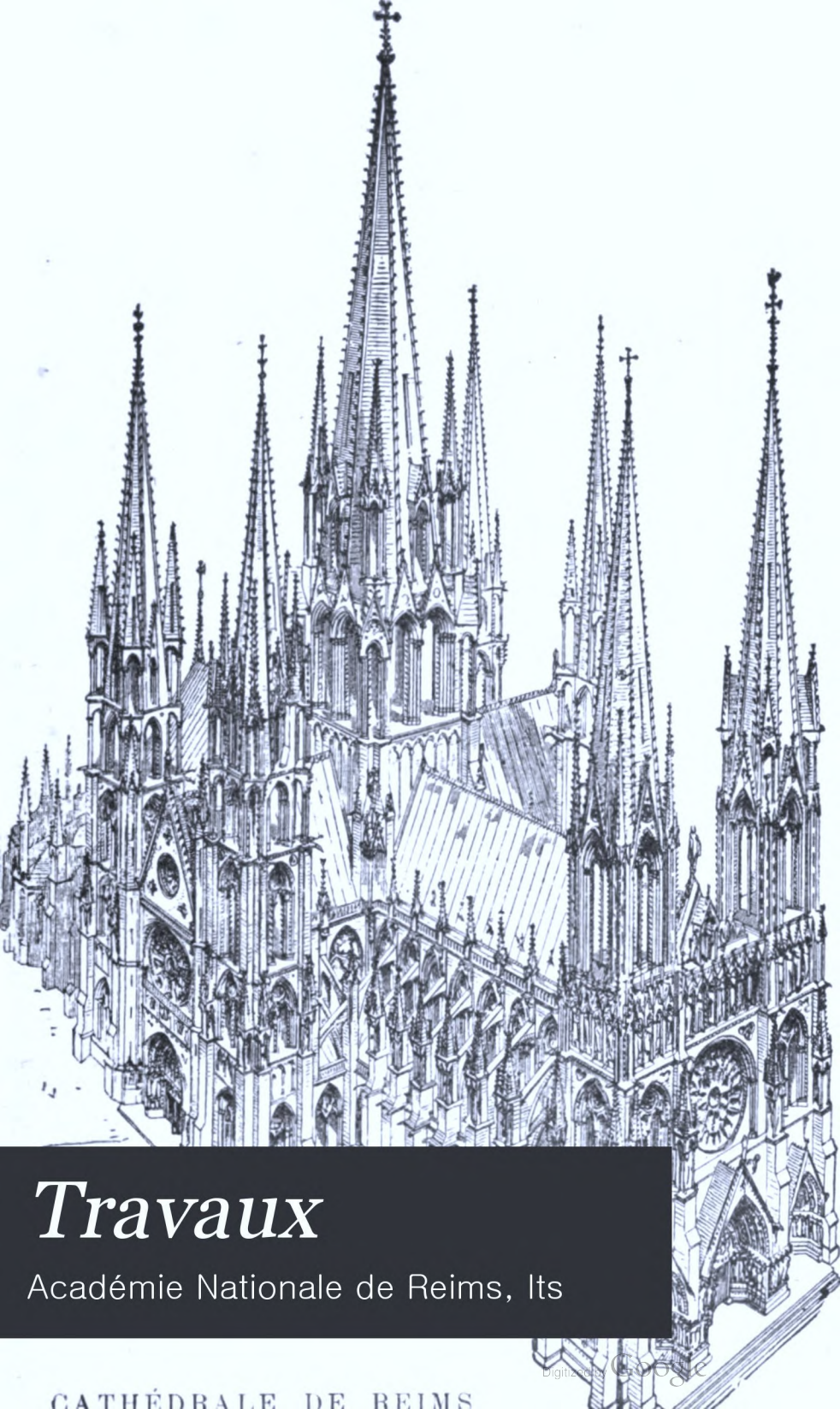
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Travaux

Académie Nationale de Reims, Its

CATHÉDRALE DE REIMS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE NATIONALE

DE REIMS

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE NATIONALE DE REIMS

CENT-DIX-NEUVIÈME VOLUME

ANNÉE 1905-1906. — TOME Ier

DEUX VOLUMES SEMESTRIELS CHAQUE ANNÉE

PAR ABONNEMENT : 12 FRANCS

PRIX DE CE VOLUME : **7** FRANCS

REIMS

CHEZ L. MICHAUD, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

19, rue du Cadran-Saint-Pierre, 19

M D CCCC VII

Digitized by Google

NOTA

Toute reproduction est interdite sans l'agrément de l'Académie et des auteurs.

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les ouvrages publiés par l'Académie appartient tout entière à leurs auteurs.

Digitized by Google

TRAVAUX
DE
L'ACADÉMIE NATIONALE DE REIMS

Séance publique du 12 juillet 1906 (1)

DISCOURS D'OUVERTURE

prononcé par M. DUVAL, Avocat, Président annuel.

En ouvrant la séance, M. A. Duval s'est adressé à Mgr Luçon, archevêque de Reims, en ces termes :

« Monseigneur,

« L'Académie Nationale de Reims a, pour la première fois aujourd'hui, l'honneur de votre présence.

« En venant prendre si aimablement au milieu d'elle le siège que vous réserve la lettre de ses statuts, et que vous assure mieux encore sa sympathie respectueuse, vous donnez à notre Compagnie un très haut témoignage d'estime dont elle vous est vivement reconnaissante.

« Nous sommes heureux d'enregistrer en ce moment

(1) La séance publique annuelle de l'Académie de Reims s'est tenue le jeudi 12 juillet 1906, à deux heures et demie, dans la grande salle de l'Archevêché, sous la présidence de M. Arsène Duval, président, assisté des membres du Bureau. Son Exc. Mgr Luçon, archevêque de Reims, qui prenait séance pour la première fois au sein de l'Académie, répondit au compliment de bienvenue de M. le Président. M. Théodore Dubois, membre de l'Institut, directeur honoraire du Conservatoire national de musique, membre

Digitized by Google

la réalisation de cette promesse gracieuse que Votre Excellence voulut bien nous faire au jour même de sa solennelle installation, qu'Elle demeurerait fidèle aux traditions foncièrement rémoises qui ont fortifié entre ses prédécesseurs vénérés et l'Académie des relations plus que demi-séculaires.

« Nous savons, Monseigneur, que vous nous apportez les générosités d'une âme bienveillante et les lumières d'un esprit cultivé ; nos studieux travaux sauront opportunément y trouver des encouragements dont à l'avance nous escomptons la très précieuse contribution. »

Mgr Luçon répond en ces termes à l'allocution du président :

« Monsieur le Président,
« Messieurs,

« Veuillez me permettre de répondre par quelques mots seulement aux paroles si bienveillantes, aux souhaits de bienvenue si gracieux qui viennent de m'être

honoraire de l'Académie, et M. Palette, proviseur de Lycée, s'étaient également rendus à l'invitation de la compagnie. L'estrade était entièrement remplie par les membres titulaires, honoraires et correspondants. La vaste salle suffisait à peine à contenir le public désireux d'assister à cette solennité que rehaussait une Exposition d'art, dont le programme sera donné plus loin. Les lectures ont eu lieu dans l'ordre indiqué, ainsi que plusieurs morceaux de musique exécutés, sous la direction de M. J. Hansen, par des artistes rémois dont la liste est publiée aussi plus loin. Les récompenses ont été ensuite proclamées et distribuées au milieu des applaudissements de l'assistance, qui a témoigné du commencement à la fin de la séance, tout l'intérêt qu'elle y prenait. La séance a été levée à cinq heures, et l'Exposition est restée ouverte au public ainsi que les trois jours suivants, où elle reçut la visite de plus huit cents personnes.

Digitized by Google

adressés et de vous exprimer sincèrement ma vive gratitude pour l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'admettant dans votre Compagnie.

« Il est toujours utile autant qu'agréable de se trouver en la société d'hommes distingués, d'intelligences d'élite, d'esprits cultivés ; à leur contact on ne peut guère manquer d'acquérir quelque chose de leurs aimables qualités ; leur commerce élève et charme en même temps qu'il instruit.

« La brillante assistance que cette solennité a rassemblée aujourd'hui autour de vous est la preuve que nombreux, dans notre ville, sont ceux qui partagent le sentiment que je viens de formuler.

« Votre Académie, Messieurs, continue la tradition séculaire de cette antique cité, où l'amour des lettres et des sciences a toujours été en honneur. Les grands événements historiques qui firent d'elle le berceau de la monarchie franque et de la France chrétienne, la désignaient pour être un centre d'éducation nationale. Pouvait-on aller puiser à meilleure source, avec l'amour de la patrie, la noble ambition de l'honorer par le culte des arts de la paix, et d'en faire pour l'Europe et pour le monde entier, ce qu'elle a été en effet, le foyer rayonnant de la civilisation?

« Votre illustre cité n'a point failli à sa pacifique vocation. Ses écoles, déjà célèbres sous la domination romaine, jetèrent un très vif éclat sous nos premières dynasties françaises, et pendant tout le moyen âge ; et lorsque le Cardinal Charles de Lorraine fonda l'Université de Reims, il put lui remettre, dès sa naissance, entre les mains, un riche patrimoine scientifique et littéraire.

« La Révolution interrompit ces glorieuses traditions.

Digitized by Google

Votre Société les a reprises, et les volumes qui composent déjà la collection de vos travaux d'histoire, d'archéologie, de littérature, attestent par leur valeur non moins que par leur nombre, l'activité et le mérite de ses membres.

« En invitant l'Archevêque de Reims à venir siéger parmi vous, Messieurs, vous faites preuve tout d'abord de fidélité à la mémoire des illustres prélats qui furent constamment, pendant le cours des siècles, les infatigables promoteurs de l'instruction dans notre ville ; et spécialement à celle de l'éminent Cardinal Gousset, dont j'ai lu le nom en tête de ceux qui obtinrent de l'État, en 1846, la reconnaissance de votre Compagnie ; mais en même temps c'est une place que vous donnez parmi vous à la religion.

« Je suis heureux d'avoir cette occasion de vous en féliciter respectueusement, car la religion est l'arôme de la science ; je dois aussi vous en remercier au nom de Celui dont j'ai l'honneur d'être le représentant : de Dieu, qui est la source de toute intelligence et de toute vérité, de Dieu qui est la lumière des esprits et des choses, de Dieu qui est le Maître des Sciences.

« L'Académie Nationale de Reims se montre ainsi, par son esprit aussi bien que par ses travaux, la digne héritière des glorieuses traditions que lui ont laissées les Hincmar, les Libergier, les Sorbon, les Gerson, les Ruinart, les Mabillon, les Billuart, les Bergier, les J.-B. de La Salle, et tant d'autres qui font l'immortel honneur de notre ville et de notre province. »

M. le Président prononce alors le discours suivant :

L'art d'écrire, plus encore que tous les autres, a

Digitized by Google

subi, depuis un siècle, une évolution curieuse et considérable.

Sans aucun doute, au cours de cette longue période, les divers domaines de l'esthétisme ont vu s'étendre singulièrement leurs frontières et se multiplier le nombre de leurs disciples.

Le goût des belles œuvres musicales a pénétré jusque dans les couches profondes des masses populaires. On ne peut pas ne pas être frappé de l'affluence coutumière et de l'extase quasi-religieuse qu'elles apportent à l'audition des grandes compositions symphoniques.

Le catalogue sans cesse plus volumineux des Expositions de peinture et de sculpture, des Salons, des Sociétés nationales ou non qui, depuis trente ans surtout, sollicitent la critique ou plutôt l'approbation, s'il ne témoigne pas toujours au même degré, d'un affinement artistique bien certain, démontre à tout le moins combien est prolifique la race des engagés volontaires épris de la beauté plastique ou picturale.

Mais quelle image exacte, quelle expression adéquate trouverons-nous pour donner une idée vraie du mouvement littéraire de ces cent dernières années ?

Que nous l'envisagions au point de vue du contingent d'écrivains qu'il a enfantés, ou quant à la nature propre et à la valeur de leurs œuvres, nous demeurerons confondus d'une double constatation : le nombre véritablement extraordinaire des adeptes de la littérature contemporaine, et non moins assurément, la transformation totale de fond et de forme des ouvrages qu'ils ont produits.

Il y a cent ans à peine, même en notre France, qui passait cependant déjà pour une nation plus lettrée, à l'esprit ouvert aux progrès intellectuels, combien de

Digitized by Google

personnes savaient, non point écrire des œuvres de longue haleine, mais même simplement traduire avec quelque correction, leurs pensées et leurs impressions ?

Aujourd'hui, on aurait peine à dénombrer les légions de jeunes auteurs véritablement distingués qui, dans les divers compartiments de la littérature moderne, se signalent par une personnalité intense et originale.

Et quand on pense que ce n'est encore qu'une minorité, plus chérie de la Fortune ou peut être plus combative qui, selon l'expression consacrée, réussit à percer au jour de la renommée ; qu'il y a dans l'ombre d'une humilité, pourtant encore bien méritante, une foule compacte de bons ouvriers de la plume, dont de réels et précieux chefs-d'œuvre sont condamnés par l'inhumaine destinée à la nuit d'une éternelle méconnaissance ; — quand on constate qu'il n'est pour ainsi dire point un jeune homme de quelque culture, sortant des limbes de l'enseignement secondaire, qui ne soit armé de ce beau don d'écrire que notre jeunesse ne connaissait que par exception ; — quand enfin on peut voir, non sans plaisir et certainement sans masculine jalousie, se lever au soleil de la notoriété littéraire des réputations féminines faites de grâce, de délicatesse et de talent, et toujours plus nombreuses, est-ce une exagération d'affirmer le prodigieux développement de l'art d'écrire à notre époque?

J'ajoutais que cette progression presque stupéfiante s'accompagne d'une sorte de révolution dans le fond et dans la forme des productions écrites.

Il faut reconnaître qu'au début du siècle passé, les seuls genres de littérature connus et pratiqués, étaient plutôt simples, restreints et sans variété. La philosophie,

Digitized by Google

l'histoire et quelque peu les voyages, me semblent en avoir épuisé le cycle très modeste.

Que de classifications nouvelles, que d'espèces alors inconnues ont surgi à travers les transformations morales, politiques et scientifiques de notre vie sociale moderne ! Le Journal, la Revue, le Roman, le Théâtre ont été les principaux véhicules ou plus exactement les formes les plus répandues de ce mouvement presque torrentiel.

Il serait fort intéressant de rechercher, dans une étude plus scrupuleusement fouillée, les causes premières, profondes et lointaines de ce développement inouï de la mentalité française dans le domaine littéraire.

J'ai beaucoup de raisons de ne vous point convier à une semblable enquête. Pour être complète, elle demanderait des proportions de nature à décourager votre bienveillance, ce qui me laisserait le record, jusqu'ici imbattu et peu désiré, de l'indiscrétion ; il sera d'ailleurs encore plus franc de ma part de reconnaître toutes les chances que j'aurais de vous laisser en chemin, et de m'embourber dans l'ornière d'une ignorance que je préfère dissimuler.

Au discours solennel et savamment ordonné que vous seriez en droit d'exiger de celui qui a eu cette année le redoutable honneur de présider aux travaux de notre vaillante Académie, votre indulgence voudra bien me permettre de substituer de plus modestes réflexions sur cette métamorphose de notre art littéraire vers lequel me portent les tendances plus accentuées d'un goût personnel ou le courant de lectures plus volontiers attentives, et d'en dégager spécialement l'influence exercée sur notre vie sociale par les trois grands courants de ce XIX^e^ siècle : le Roman, le Théâtre et le Journal.

Digitized by Google

*
* *

Il pourra sembler paradoxal d'affirmer que c'est plutôt à sa littérature qu'aux grands gestes de son Histoire qu'on doit demander le caractère exact et l'état d'esprit d'un peuple cultivé.

C'est cependant, sous une autre forme, et du moins par à peu près, la pensée qu'exprimait Villemain dans sa première leçon de Littérature.

Recherchant les sources du génie littéraire des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, il les découvrait dans l'ascendant capital qu'ont eu sur les esprits de ces époques successives et pourtant si dissemblables de puissants courants d'idées et de traditions nationales, plutôt que dans leurs souvenirs purement historiques.

Au XVII^e^ siècle, « c'est l'inspiration de la Religion, le « culte de l'Antiquité, la gloire de la Monarchie qui « enfantaient, comme d'un élan spontané, au milieu « d'une nation jeune et forte, cette école de goût et « d'éloquence qu'on ne surpassera pas ».

Au XVIII^e^ siècle, par une transition qui fut aussi prodigieuse qu'insensible, « ce qui domine les mani- « festations intellectuelles, c'est le scepticisme philoso- « phique, l'esprit d'innovation, le goût de la réforme « politique, » où nous pouvons déjà voir poindre les tendances du siècle qui le suivra.

La lecture des auteurs littéraires de ces deux périodes, mieux que les retentissantes épopées dont elles furent illustrées, suffirait donc à nous instruire de la grandeur et de l'intensité des passions de la vie française de nos ancêtres.

A dire vrai, la littérature et l'histoire, en ces deux

Digitized by Google

siècles, se confondent étroitement. La littérature n'y recherche guère, pour l'un d'eux, d'autre thème que l'exaltation des hauts faits et de la magnificence du pouvoir royal ; et pour l'autre, au moins en ses dernières années, d'autre but que la destruction des vestiges, respectables ou abusifs, d'un passé méconnu.

Je crois qu'il ne serait pas possible de géminer ainsi l'histoire et la littérature du XIX^e^ siècle. Elles y ont, en quelque sorte, cheminé côte à côte, dans des domaines séparés, n'ayant que de rares occasions de se rencontrer, ou peut être de se comprendre.

Ce n'est point à dire que ses phases politiques n'aient trouvé leurs historiens pour en conserver le souvenir ; mais ils en ont écrit un récit forcément pâle et sans grande émotion, comme la tonalité terne des événements peu profondément passionnants de l'époque.

A l'exception de la grande épopée napoléonienne de ses quinze premières années, et sans faire ni tort ni injure aux figures politiques plutôt effacées qu'il n'a, plus tard, que modestement encadrées, on peut dire que le XIX^e^ siècle n'a pas connu de splendeurs comparables à celles de ce Roi-Soleil dont le seul rayonnement a fait éclore un épanouissement de littérature, assurément louangeuse à l'excès, mais servilement attachée à la fortune du souverain.

Ce siècle n'aura point davantage été foncièrement troublé de ce soulèvement sans précédent de l'âme de tout un peuple, aux prises avec les agitations d'une métamorphose sociale où bouillonnaient toutes les passions humaines, inspirant, elles aussi, des accents d'élévation qu'on ne saurait méconnaître. Jusque dans les discours de la Convention, aux jours même les plus

Digitized by Google

sanglants de son existence, on trouve une fierté de langage qui ne doit pas être contestée.

Il ne faut donc pas compter sur l'histoire politique du XIX^e^ siècle pour y puiser un aliment digne d'une littérature élevée.

C'est peut-être, après tout, cette relative indigence qui a fait place libre à l'invasion et au règne de littératures nouvelles. Ne rencontrant plus de point d'appui ni de nourriture dans la succession d'événement sociaux sans éclat, ni de prétextes à apothéoses dans des personnages sans réelle majesté, elles ont cherché d'autres champs d'exploitation. Elles ont été admirablement favorisées à cet égard par le développement des études philosophiques, et par les manifestations plus fréquentes d'une morale plus libre, ce qui les a conduites, surtout dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, à prendre presque exclusivement position sur le terrain, jusqu'alors peu exploré, de l'analyse psychologique.

Disséquer des âmes, extérioriser des sentiments intimes, fouiller les domaines profonds où s'agitent et couvent des passions : tel semble avoir été et être encore l'objectif principal, pour ne pas dire unique, de nos écrivains modernes ; et quand ils ont eu, rapidement du reste, épuisé le cercle des situations réellement vécues, ils ont fait appel aux ressources de leur propre imagination pour en faire surgir de toutes pièces des combinaisons très compliquées de sentiments et de passions entrelacés, afin de se donner le mérite d'en dénouer, plus ou moins heureusement, la trame énigmatique et factice.

C'est bien de là, n'est-il pas vrai, qu'est née cette surproduction hypertrophique de romans passionnels et de pièces à thèses qui a positivement envahi notre

Digitized by Google

littérature française. Elle y a absorbé la place des ouvrages de doctrine qui tenaient jusqu'alors le haut des rayons de nos bibliothèques, et que supporte peut-être moins facilement la légèreté de nos âmes contemporaines.

Cette sorte d'art nouveau, où l'on voit marcher de compagnie le Roman et le Théâtre, celui-ci même donnant assez souvent l'asile et l'action à celui-là, ne va cependant pas sans prétention philosophique. Interrogez nos grands romanciers, et les dramaturges dont les chroniques théâtrales consacrent la renommée; ils ne dénieront pas qu'ils demeurent sensibles au succès de librairie, aux satisfactions monnayées du centième mille, à l'agréable récolte des droits d'auteur et de traduction. Mais ils affirmeront, avec une gravité peut-être du reste sincère, qu'ils sont et veulent être des moralistes. Leur but,n'en doutez pas,est d'instituer sous les espèces les plus attrayantes, un enseignement élevé. A nos esprits superficiels et inconsistants, incapables de s'assimiler des vérités présentées par la pesante méthode didactique, ils offrent la dose moralisatrice sous l'agrément de la leçon de choses, en tranches de vie vécue ou paraissant l'être, en tableaux animés qui doivent se mieux fixer en nos cerveaux toujours un peu enfantins. Ils ambitionnent avant tout de réformer et de fortifier, instruire et convaincre le fond intellectuel et moral de leurs frères en humanité, non par des démonstrations sévères enchassées en une logique raisonneuse et maussade, mais en allant droit à l'imagination et à la sensibilité, excitant à l'enthousiasme des nobles sentiments par la mise en pages ou en scène de faits héroïques, et à la haine du vice par les tableaux repoussants de la honteuse débauche. Encore un peu, ce serait tout

Digitized by Google

simplement la morale en action, non pas mise à la portée de toutes les bourses, car elle a plutôt l'inconvénient de ne l'être précisément pas, mais accommodée au goût fantaisiste et curieux de notre époque.

Le roman, et surtout le théâtre, ne dédaignent même pas pour rendre leurs leçons plus séduisantes de provoquer le rire et la gaîté qui sont, en somme, des procédés depuis fort longtemps consacrés : *Castigat ridendo mores.*

En un mot, la littérature moderne vise à la chaire de morale ou de philosophie sociale appliquée.

J'ai, en ce moment surtout, un sentiment trop sincère de l'humilité de ma situation pour me permettre de taxer d'exagérée une semblable ambition, d'autant que je ne la trouve pas en soi déplacée, mais simplement injustifiée par la nature des productions de cette littérature si bien intentionnée.

Oui, je crois vraiment que sous l'effort du courant social qui leur a donné une si extraordinaire expansion au soleil ne notre vie contemporaine surchauffée, surmenée et suragitée, le Roman et le Théâtre, devenus avec le Journal les agents les plus actifs de la pensée humaine et les formes les plus habituelles de l'art d'écrire, devraient être mis avant tout au service d'un enseignement moral élevé et populaire ; ils devraient contribuer à nous faire ou à nous refaire une mentalité et une conscience sociales qui ne vont plus et ne veulent plus demander leur aliment à l'étude des notions abstraites du devoir et de la vérité.

Notre littérature moderne, romancière ou dramatique, peut-elle se flatter, prise dans son ensemble, de remplir ou même de poursuivre ce méritoire programme ?

Vous m'approuverez de ne point vous trop engager en

Digitized by Google

une pareille investigation. A en juger par l'étiage de notre moralité publique, il est permis d'affirmer que nos écrivains ont encore beaucoup à faire pour donner satisfaction à leur apostolat.

Aussi bien, tant de causes sociales contribuent à un indéniable affaissement de la dignité dans les âmes modernes qu'il serait injuste d'en attribuer aux déchéances littéraires toute la responsabilité. C'est assez de leur imputer l'ascendant funeste exercé sur des natures déjà à demi-neurasthéniées, par les excitations continuelles qu'elles leur offrent, en récits impressionnants et en scènes suggestives, vers les convoitises les moins avouables et l'assouvissement, à tout prix, des ambitions les plus désordonnées.

Je veux croire que cette influence déplorable est de la part de ceux qui l'engendrent inconsciente et involontaire. Elle procède d'une sorte de surenchère que d'un mot je veux essayer d'expliquer.

Les auteurs, derniers arrivés dans la lice, jeunes, ardents, les dents un peu longues, impatients de notoriété et de fortune, ont trouvé tous les thèmes épuisés ; occupées, toutes les avenues de la gloire. Ainsi que dans les autres sections artistiques, ils ont voulu faire de l'art nouveau. Ils se sont ingéniés à créer des situations neuves sous des formes inédites.

Mais le sujet à peu près unique du livre et du théâtre modernes, l'amour, même en ce qu'il a de noble et de délicat, ne laisse plus aux écrivains du jour de mystères à dévoiler.

Un moment, la littérature contemporaine a cru trouver des régions inexplorées dans le roman ou la pièce réalistes. On peut avoir à cet égard telles opinions qu'on voudra, étant donné qu'en France, elles sont toutes et

Digitized by Google

en toutes matières, respectables, du moins quand elles sont sincères. Mais on ne peut dénier que ce réalisme littéraire était soutenu d'un incontestable talent qui n'a point laissé de disciples.

Dès lors, trop oublieux de cette mission éducatrice que leurs devanciers revendiquaient encore, les auteurs se sont bien autrement préoccupés d'attirer les faveurs du public et les bénéfices rapides de l'édition, en provoquant la curiosité par des énigmes excitantes, où les noblesses du sentiment n'ont plus rien à voir, et que pimente l'ironie lourde, quand elle n'est pas grossière, des amphibologies équivoques. Et comme, paraît-il, c'est encore l'adultère, agrémenté de la ridiculisation du mariage, qui autorise et facilite la plus grande diversité de ce genre d'exercices, il ne faut pas s'étonner qu'il ait, à peu près seul, les tristes honneurs des tirages élevés et des scènes à la mode. Je dis à peu près, car il en est qui descendent plus bas encore.

Tout cela, est-ce de la littérature? Non assurément ; c'est ce que j'appelais de la surenchère d'arrivistes besogneux voulant avant tout paraître ; c'est tout au plus du cabotinisme ; ce n'est certainement point de l'art d'écrire.

Je sais bien que cette diatribe un peu virulente d'un académicien... de province, qui n'en a même point probablement la primeur, ne portera pas bien loin. Elle n'a du reste d'autre intention que de le libérer de l'aveu d'une opinion très personnellement indépendante.

Il convient d'en atténuer la sévérité, peut-être l'exagération par une double et rassurante observation.

Cette littérature, plutôt malsaine, n'est en définitive, qu'éphémère. Qui donc a conservé le souvenir de ces œuvres de passage et de ces auteurs retombés,

Digitized by Google

comme ils le méritaient, dans leur obscurité native ?

En second lieu, elle a suscité à son tour, depuis quinze ans surtout et par un juste revirement de protestation, un courant de littérature plus digne, et plus conforme à l'esprit fin et aux générosités de notre race.

A une conférence offerte à Reims il y a quelques années, en une forme très spirituellement humoristique, M. René Doumic, le délicat critique, avait donné pour titre : « Les Français connus à l'étranger par leur littérature. » Évidemment, ce jugement n'était pas à notre endroit des plus flatteurs. A ne lire que nos productions quasi-pornographiques, les étrangers étaient tentés de nous considérer comme un peuple universellement immoral. Peut-être leur recherche exclusive de ces sortes d'ouvrages ne révèle-t-elle pas une idée très haute de leur propre mentalité !

Donnons-nous à nous-mêmes, si personne ne songe à nous l'offrir, cette fiche de consolation ; c'est que l'appréciation de l'étranger, à notre égard est fort exagérée, et, à coup sûr, tout au moins superficielle.

Grâces à Dieu, de notre XIX^e^ siècle subsisteront des gloires littéraires encore respectables et pures. Cet art d'écrire, qui est un don du Ciel, et par cet art noblement cultivé, la divulgation fructueuse d'influences moralisatrices, ont encore une vitalité féconde de promesses.

*
* *

Je ne puis donner au Journal, forme moderne par excellence des manifestations de la pensée, qu'une place très restreinte. Les suggestions morales qu'il dégage touchent de si près aux passions politiques les plus

Digitized by Google

ardentes qu'il me convient mieux de les éloigner de l'atmosphère paisible où nous aimons à vivre dans la plus tolérante courtoisie.

L'invasion du Journal dans le monde moderne, sa pénétration plus intime dans notre existence personnelle, familiale, professionnelle dont il est devenu quotidiennement l'aliment indispensable, ont été traitées ici, il y a quelque quinze ans, (Discours d'ouverture à la séance publique du 7 juillet 1892) par la plume, ou plutôt par l'esprit si finement avisé, si gracieusement expressif d'un maître vénéré, d'un confrère et d'un ami toujours regretté, Ferdinand Piéton, dont le seul nom suffit à réveiller tant de charmants souvenirs.

Envisagé au point de vue du progrès littéraire de notre époque, que faut-il penser du journalisme ? En réalité appartient-il bien au domaine sacré de la littérature ? Le surmenage hâtif d'une production journalière et quasi-mécanique est bien tout ce qu'il y a de plus contraire à ce travail de l'esprit pour lequel le conseil de Boileau prescrit la remise, par vingt fois, de l'ouvrage sur le métier. Et pourtant, c'est justement en cela que j'admire le labeur de ces intelligences toujours sous pression, et qui, néanmoins, en une langue invariablement sûre, correcte, expressive, savent chaque matin formuler le sentiment dominant d'un état d'opinion éminemment capricieux, traduire l'enthousiasme ou la réprobation de l'âme populaire.

Par ce côté tout au moins, on peut dire que le journalisme s'est taillé, toutes convictions politiques mises à part, une place considérable dans le domaine de l'art d'écrire. Pour passagères et locales qu'elles paraissent, ses œuvres n'en sont pas moins les matériaux précieux que les historiens de l'avenir consulteront avec

Digitized by Google

fruit pour reconstituer la vie et la mentalité de notre époque.

*
* *

Si j'avais eu l'ambition ou plutôt l'érudition suffisante pour vous présenter sur l'art d'écrire une plus complète étude, j'aurais désiré y ouvrir de nouveaux chapitres qui, pour moi du moins, n'eussent pas manqué d'intérêt.

Il n'eût été que convenable et juste de donner une large et respectueuse hospitalité à la composition féminine ; depuis un quart de siècle, en effet, parmi les revendications du sexe gracieux, elle peut bien compter pour une des plus curieuses novations de notre développement littéraire.

Un passage, tout au moins, eût été réservé, pour le respect de la vérité historique, à la littérature qu'on a justement appelée décadente, qui ne paraît point avoir fait école, ce dont il faut nous féliciter.

Les jardins de la poésie nous auraient également retenus, — peu longtemps, — car il faut bien reconnaître qu'ils sont, pour la plupart, assez desséchés, et ne nous donneraient qu'une maigre récolte de bouquets aux coloris pâles et de très ordinaires parfums. Cette semi-aridité, que constate lui-même, non sans quelque mélancolie, le Rapporteur des concours des Jeux Floraux, ne fait d'ailleurs que mieux ressortir la grâce de poésies délicates que nous n'avons point oubliées, et l'éclat presque inattendu d'œuvres nouvelles, d'un mérite d'autant plus grand qu'il est tout juvénile, récemment couronnées par l'Académie française.

Je n'aurais pas voulu vous laisser croire que j'ignore

Digitized by Google

l'existence et la réelle valeur d'une littérature d'histoire enrichie de mémoires curieusement anecdotiques et d'ouvrages de fond rehaussés des qualités du style.

Enfin, j'aurais eu quelque satisfaction à rechercher avec vous si la littérature de la chaire, de la tribune ou du prétoire n'a point elle-même subi une évolution digne d'être notée. L'art oratoire y donne, en effet, le souffle et la vie à la pensée préalablement écrite ; et c'est de leur union intime que naît la véritable éloquence. Tout au moins jadis il en était ainsi : et peut-être aurions-nous eu à regretter que l'improvisation, qui n'est réellement éloquente que sur les lèvres du génie, c'est-à-dire par exception, tende à se substituer à cette gestation méditée de la forme à laquelle le barreau, pour ne parler que de lui, doit les plus belles plaidoieries de ses grands maîtres.

Heureusement pour moi, sinon pour mon patient et condescendant auditoire, j'ai pris la précaution d'annoncer, non pas un discours, mais une suite, sans grande méthode, de réflexions personnelles ; je n'ai que trop tenu parole.

Il demeure certain que les manifestations de l'Art d'écrire se sont depuis un siècle extraordinairement accrues. De ce progrès, si c'en est un, — et je le crois, — on peut affirmer ce qui peut être dit de tous les autres progrès : il est le résultat normal de l'évolution de notre nature essentiellement et providentiellement perfectible ; mais il est aussi favorisé par des métamorphoses économiques, sociales et même scientifiques qui ont contribué à la transformation presque totale de notre condition. Les aspirations philosophiques vers une liberté plus grande, la divulgation de l'instruction populaire, les découvertes qui ont multiplié les facilités

Digitized by Google

des communications et des traductions de la pensée, augmenté du même coup la fréquence des relations, les contacts des sentiments et des passions de l'âme, tout cela sans doute a constitué pour l'art d'écrire un champ d'éclosion d'une fécondité merveilleuse.

De cet art, comme des autres, il a pu être fait de regrettables abus. Mais comme eux aussi, il peut-être et il est l'organe et le levier docile d'un effort civilisateur.

Tenons lui compte de ses récentes origines, ou du moins de sa renaissance toute moderne, puisqu'elle appartient en réalité au XIX^e^ siècle; des tâtonnements inévitables de sa rénovation; des circonstances un peu chaotiques qu'il a dû traverser; des tentatives audacieuses d'accaparement qu'il a subies, en un pays de liberté excessive, de la part de condottieri des lettres et d'ambitieux sans scrupules dont le bon sens et la loyauté de notre caractère national ont déjà commencé à faire justice.

Nous n'en sommes pas moins tenacement fidèles au culte de cette belle et harmonieuse langue française dont les premiers balbutiements ont traduit nos naïvetés enfantines, et à laquelle le langage de notre maturité demande le charme secourable de ses trésors et de ses délicates nuances.

Nous conservons à l'Art d'écrire notre respect et notre admirative affection; car il demeure pour des esprits cultivés l'une des plus pures jouissances intellectuelles, et, pour les apôtres du bien et de la vérité, l'un des instruments les plus perfectionnés d'action, de persuasion et de bienfaisance sociales.

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE RENDU DES TRAVAUX

Pendant l'année 1905-1906

Lu à la Séance publique annuelle du 12 Juillet 1906

par M. HENRI JADART, Secrétaire général.

MESSIEURS,

Cette devise m'a toujours plu : *Fortis quia fidelis,* on est fort en restant fidèle à ses traditions, à son devoir (1). Notre devoir, en tant que Société savante, c'est l'accomplissement de nos statuts dans leur lettre et selon leur esprit, sans y rien ajouter, sans incursion dans un domaine étranger, c'est la tenue régulière de nos séances, l'ouverture de nos concours, la publication de nos volumes qui nous maintiennent en relations constantes avec nos correspondants et le Comité des Travaux historiques. La fidélité à cette tâche continue et très simple n'est point exclusive du progrès ; au contraire, elle le fait naître par l'adoption nécessaire des meilleures méthodes de critique et de recherche, par le renouvellement des sujets d'étude, par le rajeunissement qu'amènent dans nos rangs de nouveaux membres et par le contact

(1) Devise idéale, car elle ne figure pas dans le *Dictionnaire des Devises*, publié par H. TAUSIN, en cinq volumes, de 1878 à 1895.

Digitized by Google

avec d'autres sociétés au sein des congrès multipliés de nos jours ;

Ces congrès, vous les fréquentez assidûment, Messieurs, par vos délégués annuels aux réunions de la Sorbonne (1) et de l'École des Beaux-Arts (2), aux sessions de la Société française d'Archéologie (3); vous les préparez par des visites confraternelles, comme celles que nous venons d'échanger avec la Société historique de Château-Thierry (4).

Dès maintenant, sur un appel très gracieux, vous avez accepté la participation à un congrès plus spécial, qui va illustrer notre ville l'an prochain, celui de l'Association française pour l'avancement des Sciences, que plusieurs des nôtres, MM. le Dr Decès et V. Duchâtaux, suivaient naguère dans la France entière, et que l'un des nôtres aussi, M. le Dr Henrot, présidera à Reims, au mois d'août 1907. Souhaitons à ce congrès tout le succès que méritent les efforts de ceux qui en préparent la tenue, et parmi eux, notre confrère, M. J. Laurent, secrétaire du Comité d'organisation.

Mais, j'en reviens à nos travaux intimes, aux communications faites à nos séances bi-mensuelles, aussi

(1) Lectures par M. L. Demaison sur la *Cathédrale carolingienne de Reims,* et par M. H. Jadart sur l'*Émotion causée à Reims par la mort de Henri IV,* qui seront publiées dans les *Bulletins* du Comité.

(2) Lecture par M. H. Jadart, sur l'*Inventaire sommaire des églises rurales de l'arrondissement de Reims, au point de vue de l'histoire et de l'art,* qui sera également publiée dans le volume de la réunion.

(3) M. Alph. Gosset, délégué, en 1906, au Congrès de Carcassonne et de Perpignan.

(4) Réception de dix-sept membres de cette Société à Reims, le 4 juin 1906, M. Jules Henriet, président.

Digitized by Google

nombreuses et plus fréquentées que par le passé, variées selon les goûts de chacun, tendant cependant à un but commun et essentiel, la préparation de nos tomes annuels, qui atteindront, avec cette année révolue, le chiffre respectable de cent-vingt-deux volumes. A côté d'eux, une série non moins chère à nos devanciers, celle des Documents inédits, reste stationnaire avec son chiffre également respectable de vingt volumes, dûs aux efforts de plusieurs générations académiques et consacrés entièrement à l'histoire rémoise.

La *Revue historique*, la *Revue des Questions historiques* et le *Polybiblion* rendent compte exactement du contenu des *Travaux* de notre Société, et plusieurs de nos Sociétés correspondantes veulent bien mentionner de même les études et les documents que nous mettons à leur disposition pour entretenir la régularité et le profit de nos échanges qui vont chaque année en augmentant

Si l'on nous juge ainsi de quelque utilité dans nos relations au dehors, on nous croit trop souvent chez nous occupés presque exclusivement à des choses vieillottes, parfois surannées, à des détails d'archéologie locale. Ce serait déjà, Messieurs, à mon avis, un magnifique domaine que celui de nos monuments historiques et des découvertes exhumées de notre sol. C'est, en droit absolu, notre domaine essentiel. Mais il se trouve, en fait, que l'Académie s'occupe davantage, en ce moment, de choses lointaines ou étrangères que de choses rémoises. Le reproche serait donc mal fondé. Jugez-en par cette statistique :

Sur vingt-quatre communications écrites, lues en séance et destinées la plupart à nos volumes, neuf seulement se rattachent, à des titres divers, à notre histoire particulière ou à la description de nos environs.

Digitized by Google

Le reste a trait aux faits généraux et nous entraîne en Russie, en Belgique, en Amérique, en Angleterre, et nous fait remonter jusqu'à l'Afrique chrétienne. Je suis loin de m'en plaindre au point de vue de notre essor. Et cependant, Messieurs, permettez-moi de le dire en passant, notre province de Champagne n'est pas favorisée pour l'étude sur place de son histoire : elle ne possède pas, comme beaucoup de nos anciennes provinces, une Université dotée d'une chaire spéciale d'enseignement sur l'histoire de la région. Tandis qu'à Nancy, à Dijon, à Lille, des hommes de haute compétence facilitent aux érudits du pays la connaissance des annales de la Lorraine, de la Bourgogne et de la Flandre, nous devons nous en tenir à nos propres ressources. Nous sommes seuls ici à en parler. Pourquoi ne doterait-on pas aussi nos établissements d'enseignement secondaire d'un professeur ayant la mission d'éclairer notre passé et de propager cette connaissance et ce goût parmi les jeunes générations? Les villes devraient s'associer généreusement à ce mouvement décentralisateur, et alors nos Sociétés savantes trouveraient près d'elles des éléments actifs, jeunes, bien au courant des progrès de la science, pour mieux remplir et continuer leur rôle d'initiatrices et de guides sur le terrain qui leur est naturellement départi de l'histoire de la contrée.

Il manque aussi maintenant à notre province de Champagne cet organe indispensable d'une Revue historique bien pourvue, comme l'était la défunte *Revue de Champagne et de Brie*, qui n'a pas survécu à ses fondateurs, MM. de Barthélemy, ni à ses premiers associés d'il y a trente ans déjà. Efforçons-nous de combler cette lacune, comme on l'a fait à Metz par la revue *L'Austra-*

Digitized by Google

sie, aux débuts de laquelle vous avez applaudi. Constatons du moins nos efforts personnels, nos productions directes qui stimulent l'effort chez tous nos confrères et instruisent quand même autour de nous. En voici l'énumération, sinon l'analyse, et les titres seuls suffiront à raviver nos souvenirs.

SCIENCES.

M. le Dr Colleville nous a lu son *Voyage autour du Congrès de la Tuberculose* (2-7 octobre 1905), suite de remarques personnelles, de fines réflexions et d'observations très pratiques, recommandant surtout un traitement préventif en présence d'un fléau que l'on ne peut espérer vaincre dans toute son étendue.

M. J.-A. Cordier nous a présenté les résultats d'une « étude qu'il a faite à Reims des effets d'une lumière intensive sur les oiseaux »; il nous a parlé ensuite de « la mousse naturelle des vins blancs », de « quelques applications nouvelles de l'autoclave », et d'un « appareil pratique pour l'obtention industrielle des microorganismes cultivés sur milieux solides, avec application à l'industrie des vins mousseux » (1). Ce sont là des services très appréciables qui valent à notre confrère la gratitude des fabricants de nos vins de Champagne.

Le sujet traité par M. le Dr A. Bourgeois était par lui-même très attrayant : « Forme primitive des lunettes », et il nous valut une séance ouverte. Notre confrère avait piqué la curiosité d'un public d'élite et il la satisfit.

(1) Extraits du *Bulletin des Sciences pharmacologiques,* février 1906, XIII.

Digitized by Google

Après avoir précédemment étudié l'origine des lunettes, il apporta cette fois les pièces les plus rares de son musée d'ophtalmologiste, et il énonça, avec les appareils ou leurs figures en mains, ce que l'on peut savoir des formes des lunettes depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'à nos jours. C'était un spectacle très vivant, très réel, une leçon de choses qui tenait de l'art autant que de la science et nous intéressa vivement.

M. le Dr Bourgeois nous a offert ses publications médicales, ainsi que MM. les Drs Henrot et Guelliot. M. le Dr Pol Gosset nous a présenté sa consultation sur la maladie des Colbert, la goutte, dont il a retracé les phases aussi minutieusement que s'il avait soigné lui-même ces illustres personnages.

Une question capitale fut élucidée par M. J. Laurent, celle de la conservation des eaux souterraines et courantes, question que l'on soulève partout (1). A Reims, il s'agirait de remédier au cours du Rouillat et du ruisseau de Muire, deux modestes affluents de la Vesle que nos yeux voient à sec en toute saison. Leurs eaux et beaucoup d'autres se perdent dans des fissures de la craie, et d'autres causes encore contribuent à cette perte.

En remerciant M. Laurent de cet apport, notre président l'a félicité du prix Montyon qu'il venait de conquérir à l'Institut et qui assure à ses longues recherches en physiologie la plus éclatante consécration (2).

(1) Académie des Sciences, séance du 5 juin 1906. Présentation par M. de Lapparent d'un mémoire de M. de Grossouvre, sur l'*Aménagement et la Conservation des Eaux dans le Cher*.

(2) Prix décernés par l'Académie des Sciences, le 18 décembre 1905 : « Physiologie. Prix Montyon, le prix est partagé entre M. J. Lefèvre et M. J. Laurent, pour son travail *Sur la nutrition carbonée des plantes vertes à l'aide de matières organiques.* » *Journal des Débats,* du 19 décembre 1905.

Digitized by Google

Notre confrère poursuit simultanément ses notices agronomiques sur les communes de notre arrondissement et nous a offert celles de Chenay, Verzenay, et Châlons-sur-Vesle.

BELLES-LETTRES.

Après avoir souscrit au monument érigé à Vouziers, à la mémoire de notre illustre compatriote, Hippolyte Taine, il allait de soi que vous soyez représentés, Messieurs, à la cérémonie d'inauguration, le 24 septembre 1905. Sur l'invitation courtoise du Comité, notre président, M. le Dr Seuvre, accompagné de M. le Dr Gosset, assista à la fête et prononça une allocution sur *Taine artiste,* dont vous avez entendu ensuite avec plaisir la lecture en séance (1).

L'un de nos correspondants à Reims, M. Julien Lhuire, lauréat hors concours de nos joûtes poétiques, vous a offert le manuscrit de son poëme assyrien en quatre parties, *Assour-Dâân-Pal,* inspiré du tableau *La mort de Sardanapale*, du peintre romantique Eugène Delacroix, et de la partition de Berlioz, *La dernière nuit de Sardanapale.* Les titres des quatre parties de l'œuvre sont : *Ninive, L'Orgie, Le Siège, L'Holocauste.* Le tableau est complet impressionnant.

Sous ce titre : *Vivre,* un autre poète rémois, Mme Cécile Perin, née Martin, vous a offert un recueil de pièces par l'intermédiaire de M. le Dr Seuvre, et il vous en a été rendu compte par notre confrère, M. Kalas. Votre gratitude pour le don a été exprimée à l'auteur, et vous publierez le très vivant compte rendu, avec citations,

(1) *Courrier de la Champagne,* du mardi 26 septembre 1905.

Digitized by Google

que vous avez entendu en séance sur l'œuvre de notre compatriote.

Une communication bien touchante a été celle que vous fit, comme premier témoignage d'un nouvel élu, M. l'abbé Lamy, des « mémoires de la princesse Wolkonsky », de la famille russe dont le nom se rattache à l'histoire de Reims par les épisodes de l'invasion de 1814 (1). Mais ce n'est pas de la guerre suprême contre Napoléon qu'il s'agit dans ces mémoires, c'est de la douloureuse et impitoyable répression qui suivit l'avènement au trône de l'empereur Nicolas, de l'exil du prince Serge Wolkonsky en Sibérie, et de l'admirable dévouement de sa femme, qui l'y rejoignit et écrivit ses souvenirs d'amère tristesse et de dévouement. Notre confrère n'a pas terminé la trame de son récit et nous en attendons les dernières péripéties.

HISTOIRE.

Nous étions avec ces mémoires aux confins de la littérature et de l'histoire, nous entrons directement dans le domaine de l'érudition historique avec M. Chamberland, qui nous a entretenus de ses découvertes sur l'époque de Henri IV et sur ce roi, dans les archives de famille qui lui ont été libéralement ouvertes au château de Sully-sur-Loire (Loiret). Il en a extrait des lettres,

(1) *Mémoires de la princesse Marie Wolkonsky,* préface et appendices par l'éditeur prince Michel Wolkonsky (texte russe et traduction), *Saint-Pétersbourg*, 1904, vol. gr. in-8°, de 212 pages, avec planches, dont deux portraits de la princesse. — M. l'abbé Lamy a reçu ce volume en don du prince, son éditeur, à Rome, en 1904.

Digitized by Google

des dossiers et des états relatifs à la comptabilité fictive, qui se trouve ainsi établie sans conteste. Il en publiera des documents de toute nature, dont nous avons eu quelques primeurs et dont va bénéficier naturellement la *Revue Henri IV,* à laquelle vous avez tenu à vous abonner sans retard, en vous associant ainsi pleinement à l'entreprise déjà très vivante de notre confrère (1).

La très affectueuse confiance de M. Alfred Lefort en notre Compagnie nous a valu la présentation, par l'intermédiaire de M. l'abbé Compant, du premier volume de l'ouvrage qu'il consacre au grand duché de Luxembourg, considéré comme département français de 1795 à 1814 (2). Imitant ce qu'a fait pour la Belgique M. de Lanzac de Laborie, notre confrère passe en revue tous les faits qui ont marqué le rattachement de ce pays à la France, et il a eu la bonne fortune de pouvoir mettre en tête une préface de notre honorable correspondant, M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège.

Réunissant ses lectures de l'an dernier sur l'Allemagne à celle qu'il nous fit cette année sur Londres et l'Angleterre, M. Kalas a créé un tableau très original et très instructif pour nous (si nous voulions nous instruire) de ce que font nos voisins pour l'essor de leurs

(1) *Revue Henri IV*, paraissant tous les deux mois. — *Paris, Champion* et *La Flèche, Besnier*, 1905-1906.

(2) Alf. Lefort, *Histoire du Département des Forêts* (le duché de Luxembourg de 1795 à 1814), d'après les archives du gouvernement grand-ducal et des documents français inédits. Avec une préface de M. le professeur Godefroid Kurth. — *Paris, Bruxelles, Luxembourg*, imp. P. Worrè, 1905, t. I, gr. in-8° de VIII-350 pages, avec carte et plan.

Digitized by Google

Industries d'Art (1). Un homme averti en vaut deux, c'est-à-dire que la France doit veiller plus que jamais à ne pas se laisser distancer sur un terrain qui fut jadis tout entier à elle et que ses voisins lui disputent maintenant avec un redoutable ascendant.

Deux communications de M. l'abbé Haudecœur nous ont amenés à considérer de près deux régions et deux époques bien diverses : l'*Afrique chrétienne,* telle que la reconstitue patiemment dans sa vie et dans ses œuvres l'érudit M. Paul Monceaux, l'*Alaska,* pays double de la France, désormais en voie d'exploration, de fouilles et d'enrichissement comme le reste des États-Unis. C'est de ce pays à la vie intense que nous arrivent les multiples productions de l'Institut Smithsonien, dont notre confrère ne pouvait se lasser de nous entretenir encore au sujet de l'une des Philippines.

Votre président, Messieurs, n'a pas oublié son devoir de membre titulaire; et il vous a peint une scène de l'époque révolutionnaire, recomposée sur un dossier de nos archives judiciaires : *Une émeute de femmes à Nanteuil-la-Fosse, en 1794.* Il s'agissait de la prohibition de la vente des grains et de la réquisition forcée qui frappaient durement les laboureurs : les citoyennes d'une commune rurale des environs de Reims empêchèrent un convoi de partir et échappèrent ensuite à la vindicte des lois.

M. Duval nous a lu aussi une notice biographique d'un personnage de la même période : *Jean-Pierre Bouchez, curé constitutionnel de Rethel, puis principal du collège de cette ville,* notice écrite avec une parfaite

(1) *De la Tamise à la Sprée. L'essor des Industries d'Art.* — *Reims,* 1905, pet. in-4° de 138 pages.

Digitized by Google

précision sur les documents du temps, par un prêtre de notre ville, M. l'abbé Bouchez, ancien curé de Trigny, très expert en recherches locales (1).

Quant à votre secrétaire général, il vous a rendu compte d'une « étude sur le Mont-Aimé », près Vertus (2), et il vous a décrit l'*Album d'Ex-libris* de notre bibliothèque municipale, recueil de plus de deux cents pièces gravées, anciennes et modernes, des bibliophiles rémois.

Je ne terminerai pas le chapitre de l'histoire, sans vous annoncer que le legs généreux de notre regretté confrère, M. Victor Duchâtaux, vient d'être exécuté selon ses libérales intentions, et que, dans cinq ans, par conséquent en 1911, l'Académie pourra délivrer un prix de 500 francs au meilleur ouvrage historique qui sera soumis à ses suffrages.

ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS.

En fait d'archéologie et de beaux-arts, votre grande préoccupation, Messieurs, fut cette année, comme elle l'avait été l'an dernier, le maintien et la préservation de nos édifices religieux, petits et grands, ainsi que des œuvres d'art et des curiosités historiques qu'ils renferment encore en maints endroits. Nous ne sommes pas seuls, heureusement, à nous préoccuper des consé-

(1) Cfr. *Le mois paroissial d'Araux-le-Château* (Ardennes), dans lequel il étudie le passé de cette commune avec beaucoup d'esprit de suite.

(2) *Étude historique et archéologique sur le Mont-Aimé* (Marne), par M. Odile François, maire de Bergères-les-Vertus. — *Châlons*, 1906, vol. de 215 pages avec 15 planches et figures.

Digitized by Google

quences de la séparation de l'Église et de l'État sur ce terrain. La Société française d'Archéologie, par l'organe de son inspecteur général, M. Robert Triger ; le Touring-Club de France, par l'intermédiaire de son Comité des Sites et Monuments pittoresques; les architectes de nos monuments et nos sociétés correspondantes à l'envi nous ont envoyé des adresses à signer, des protestations à faire entendre, des modèles de classement à opérer. Nous avons suivi de toute notre énergie ce mouvement en faveur des plus respectables traditions de notre art national. Nous sommes prêts à le continuer sur place autour de nous et en tous sens, ainsi qu'en témoigne l'œuvre entamée et qui sera bientôt mise au jour, nous l'espérons, du *Répertoire archéologique du canton de Bourgogne*. Puisse-t-on comprendre ici le sens et la portée de nos recherches et de nos descriptions, en vue de la sauvegarde de nos richesses d'art ! Puisse-t-on s'y associer, rendre nos efforts fructueux et sauver de concert en tous lieux cette part du patrimoine artistique de la France.

C'est pour intéresser le public tout entier à ce mouvement que nous avons fait exécuter par nos artistes correspondants, M. Léon Margotin, M. l'abbé A. Chevallier et M. E. Auger, ces dessins, ces reproductions diverses qui illustreront le *Répertoire archéologique* ou figureront au Musée de Reims.

La cathédrale de Reims se défendra d'elle-même par son incomparable beauté, néanmoins nous tenons à l'étudier dans sa structure, à la rapprocher de ses rivales, à scruter ses détails peu connus. C'est ainsi que trois communications vous ont été faites à son sujet, l'une par M. Alphonse Gosset, dans un parallèle fort ingénieux, non encore tenté entre elle et les cathédrales

Digitized by Google

d'Amiens et de Beauvais, au point de vue de leurs coupes transversales et de leur élévation. Notre confrère résumait ses calculs et ses dessins en nous disant que Reims chante le *Magnificat,* Amiens le *Gloria,* et Beauvais le *Gloria in excelsis,* j'ajouterais même le superlatif *in altissimis,* après avoir vu l'orgueilleux chœur de cette basilique au congrès de l'an dernier.

L'autre communication sur Notre-Dame a été le *Corpus* de ses inscriptions recueillies par votre secrétaire général sur les monuments originaux ou reproduites d'après les extraits pris par le chanoine Weyen au XVIII^e^ siècle. Inutile de nous étendre sur ce travail qui va être publié.

Enfin M. Léon Margotin nous a détaillé avec le scrupule d'un comptable et la science d'un architecte ce que l'illustre église a nécessité de dépenses et de réparations, depuis l'immense dégât de l'incendie de 1481 jusqu'au budget de cette année et à la réfection du grand portail en cours d'exécution. Les chiffres ne s'improvisent pas à de pareils totaux, ni le récit de notre confrère sur la série des travaux modernes : vous les lirez avec autant d'intérêt que nous les avons entendus.

Ce n'était pas assez de nous décrire les plaies béantes des galeries et de la grande rose, M. Margotin a voulu nous les faire toucher du doigt : *Vide pedes, vide manus, noli esse incredulus.* Nous avons ainsi jugé de l'urgence des réparations, dans une ascension aux échafaudages, et apprécié tout le soin que l'on apportait à la remise en place de ces précieux débris. En les considérant de près, nous avons supplié l'architecte de sacrifier le moins possible des anciennes sculptures et de préserver les moindres parcelles des vitraux. Pour ces derniers, la garantie sera assurée, nous l'espérons, puisqu'on

Digitized by Google

peut les confier sur place à un artiste éprouvé, M. Paul Simon, qui nous accompagnait dans cette visite si pleine de charme et même d'imprévu dans l'incident qui la termina. Nous nous trouvâmes enfermés dans la tour, puis même dans l'enceinte du monument, et ce fut par une porte des chantiers, celle que surmonte le bas-relief du miracle de la *porta patens* des légendes de saint Remi, que l'on parvint à nous rendre à la lumière d'un superbe soleil couchant.

L'église saint Thomas n'éclipsera jamais l'église métropolitaine, mais son histoire d'un demi-siècle n'en offre pas moins sa curiosité propre, tant au regard de sa fondation par le cardinal Gousset que de l'extension du quartier qui s'agglomera autour d'elle dans une proportion bien supérieure à son étendue. M. Camille Schwingrouber, qui nous a déjà décrit les phases des rues du Barbâtre et de l'Arbalète, se fait le chroniqueur du quartier qu'il habite en commençant par la place et l'église, et qu'il décrira tout entier, comme nous lui en avons manifesté le désir.

M. le Dr Seuvre a appelé notre attention sur un monument funéraire d'un genre nouveau, érigé au cimetière du Nord, œuvre de MM. Dufay, architecte, et Wary, sculpteur (1). Sous un dais à colonnes, se dresse une statue symbolisant un appel à l'Immortalité dans un geste plein de noblesse et d'espérance. Peut-être traduirait-on mieux encore cet appel en gravant un texte sur le socle de la statue, entre les palmes qui le décorent :

PALMA VICTIS ASSERITUR
MORTUIS IMMORTALITAS (2).

(1) Sépulture de la famille Godbert.
(2) Prose du jour de l'Ascension, au rite rémois.

Digitized by Google

Vous êtes peu prodigues, Messieurs, pour les souscriptions aux monuments commémoratifs, d'abord par défaut de ressources, et aussi parce qu'on multiplie trop aujourd'hui les statues. Cependant vous avez fait exception, sur la demande de la Société d'Émulation d'Abbeville, en faveur de l'illustre antiquaire et collectionneur Boucher de Perthes, doublement notre compatriote puisqu'il est né à Rethel, qu'il fonda en cette ville et à Reims plusieurs de ses prix de vertu, qu'il nous adressa ses œuvres et fut notre correspondant depuis 1856 jusqu'à sa mort en 1869.

Notre action s'est étendue hors de Reims et sur des sujets bien divers en ce qui concerne les antiquités et les arts : M. Demaison nous a lu son étude sur « l'architecte de l'église Saint-Urbain de Troyes », l'élégant édifice construit dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, sur les plans de Jean Langlois (1); M. Kalas nous a présenté sous ce titre : *A propos d'un Congrès de l'Art public,* un compte rendu motivé du volume publié à la suite du Congrès de Liège de l'an dernier, et il en a tiré des conclusions à propos des choses anciennes à sauvegarder dans nos rues comme des créations nouvelles à susciter; enfin, M. Alphonse Gosset a remis sous nos yeux les plans et les coupes de ce vaste théâtre populaire, dont il semble que la construction soit plus que jamais à l'ordre du jour, et dont notre confrère garantit l'amplitude nécessaire et la sécurité non moins indispensable. La grande médaille d'or vient d'être décernée par l'Association provinciale des Architectes français à notre zélé doyen, nous l'en félicitons comme d'un

(1) Étude qui paraîtra cette année dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes.*

Digitized by Google

témoignage public de sa longue et active carrière (1).

Ce fut aussi sur l'initiative de M. Alphonse Gosset, agissant comme ancien président du Comité d'érection de la statue de Jeanne d'Arc, qu'une lettre fut écrite en votre nom à la revue *Les Arts* (2) et corroborée par M. le Maire de Reims, afin de revendiquer la priorité de notre statue de l'héroïne comme étant la première conception de Paul Dubois et l'unique reproduction à cire perdue d'un seul jet. Les preuves en sont produites, personne n'y pourra plus désormais contredire.

ENVOIS DES CORRESPONDANTS.

Il est un de nos correspondants russes prématurément décédé, M. Nicolas Kharousine, dont les œuvres posthumes voient le jour successivement, et encore cette année, M. de Bovis, qui reste notre interprète pour les langues slaves, nous a rendu compte d'un volume d'ethnographie, dans lequel les croyances religieuses sont étudiées avec autant de profondeur que de sincérité.

Un autre correspondant russe, M. N. Soultanoff, vous a offert sa description d'une ancienne porte sainte d'iconostase, conservée à Saint-Pétersbourg, et M. Félix Plateau vous a envoyé, de Gand, ses deux récentes études sur l'histoire naturelle des insectes.

C'est un ouvrage en deux volumes : *Soldats ambassadeurs sous le Directoire*, que M. le lieutenant-colonel Fleury vous expédiait de Rambouillet, à titre de souve-

(1) *Courrier de la Champagne* des 13 et 20 juin 1906.
(2) Livraison de mars 1906, n° 51, *in fine*.

Digitized by Google

nir, et nous lui devons en retour un remerciement spécial.

Trois membres de l'Institut : M. Albert de Lapparent, le comte de Lasteyrie et M. Albert Babeau; M. le Dr Launois, de l'Académie de Médecine; M. le baron de Baye, président de la Société des Antiquaires de France; M. le général de Piépape; M. Eugène Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'Archéologie, nous ont également honorés de leurs souvenirs et de leurs utiles publications.

Nous avons été très sensibles au don d'œuvres couronnées à nos derniers concours et qu'ont bien voulu nous réserver, en premier exemplaire, MM. Camille Gilardoni et André Guillaume, nos très méritants lauréats et correspondants.

Nous avons reçu d'autres œuvres, traitant d'archéologie, de science, de littérature ou d'histoire locale, de la part de MM. l'abbé Alfred Chevallier, Henry Rouy, Jules Carlier, Armand Bourgeois, Henri Stein et Léon Le Grand, Louis Quarré-Reybourbon, Camille Schwingrouber, Albert Baudon, A. Sécheret, Ed. du Pin de la Guérivière, nos anciens et fidèles correspondants. M. Fay-Parent vous a envoyé son récit de l'excursion des membres de la Société académique de la Marne à Montmort, Orbais, Fromentières et Champaubert (1).

Il nous reste à remercier nos nouveaux correspondants de leurs envois non moins bien accueillis dans notre bibliothèque et qui seront continués, nous l'espérons, de la part de MM. Édouard Piette, Louis Bossu, René Demogue, André Guillaume, le Dr V. Leblond et le Dr Henri Lardennois.

(1) *Courrier du Nord-Est*, Épernay, du 20 juin 1906.

Digitized by Google

En résumé, nous avons bénéficié de plus de cinquante volumes et brochures, offerts par vingt-sept de nos confrères.

DÉCÈS ET ÉLECTIONS.

Vous avez le bonheur, Messieurs, de n'avoir vu disparaître aucun de nos membres titulaires depuis un an, et vous avez comblé les vides précédents par l'élection simultanée de M. l'abbé Albert Lamy et de M. le Dr Gaube. Le premier se recommandait à vos suffrages par d'affectueux liens déjà créés parmi nous, pour ainsi dire en famille, et par des titres savants consacrés par de laborieuses études poursuivies tant à Paris qu'à Rome. Le second nous apporte, avec sa haute situation d'estime en notre ville, le goût des recherches littéraires autant que scientifiques, et le vif attrait qu'il éprouva pour notre compagnie nous est un gage certain d'une collaboration qui sera précieuse.

Quelque temps après ces élections, un autre vide se trouvait comblé par l'arrivée en ce palais du vénéré successeur de Son Ém. le cardinal Langénieux. Le bureau de l'Académie était heureux de saluer de ses hommages et de ses vœux, dans la cérémonie même de son installation, Son Exc. Mgr Luçon (1), et de lui offrir le rang de préséance que nos statuts réservent à l'Archevêque de Reims parmi nous. Il a bien voulu nous en exprimer, en retour, sa satisfaction et ses souhaits pour la continuation de nos travaux.

(1) Originaire de l'Anjou, précédemment évêque de Belley, Mgr Luçon a été installé le 5 avril 1906 sur le siège métropolitain de Reims.

Digitized by Google

Nous devons un hommage particulier de reconnaissance et de regrets à la mémoire de l'un de nos membres honoraires les plus estimés, M. Gabriel Vanier, conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris, ancien membre titulaire de l'Académie de 1868 à 1873, plusieurs fois son rapporteur et auteur d'une intéressante « Étude sur les anciennes juridictions de Reims ». Dans le service de la justice, notre confrère mérita tous les éloges que lui décerna sur sa tombe un autre de nos anciens membres titulaires, M. Joret-Desclosières, dont le nom n'est pas non plus oublié ici (1).

Un autre ancien magistrat, membre honoraire de l'Académie depuis 1893, M. Alexandre Senart, qui fut président de Chambre à la Cour d'Appel de Paris, conseiller général de la Marne, est décédé, à Paris, dans sa quatre-vingt-sixième année. Les regrets de ses concitoyens l'ont accompagné à sa dernière demeure, à Suippes, lieu de sa naissance, et sa mémoire survivra

(1) Nécrologie. — Vendredi dernier a eu lieu dans le Calvados, à Carcagny, l'inhumation de M. Gabriel Vanier, conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans. Pendant la durée de ses longues et laborieuses années de magistrature, accomplies aux tribunaux de Reims, de la Seine et à la Cour d'appel de Paris, M. Gabriel Vanier s'était intéressé à nombre de sociétés d'utilité publique, notamment la Société des Études historiques et la Société générale des prisons. M. Vanier avait publié plusieurs études très documentées, notamment l'*Historique et l'état moderne des prisons de la Seine*. Les paroles d'adieu, au nom des parents et amis de la famille et habitants de la petite commune où M. Vanier était venu prendre sa retraite, instruisant d'exemple et faisant le bien, ont été prononcées par M. Joret-Desclosières, ancien avocat à la Cour d'appel de Paris, son compatriote.

(*Journal des Débats*, du 5 décembre 1905.)

Digitized by Google

également à Reims, où tant de liens d'affection le rattachaient (1).

Trois de nos honorables membres correspondants sont aussi décédés depuis un an : M. Charles Lucas, architecte à Paris, que ses envois avaient désigné à vos suffrages en 1875, et qui s'associa depuis à tous les vœux de l'Académie au sein des congrès qu'il fréquentait (2); — M. Jules Oppert, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, qui était devenu votre confrère dès 1851, alors qu'il professait l'allemand au Lycée de Reims, et qu'il enrichissait vos mémoires de trois savantes dissertations sur les inscriptions asiatiques (3), avant de poursuivre une carrière des plus brillantes et des plus longues dans les plus hautes sphères de l'érudition française (4); — enfin, M. Gustave Saige, correspondant de l'Institut, archiviste et historiographe de la principauté de Monaco, que vous aviez élu en 1903 et qui resta notre collaborateur, pour ainsi dire, par la publication si importante de deux volumes du *Trésor des Chartes du comté de Rethel,* collection qui intéresse toute notre contrée, et dont la suite sera attendue de son successeur, M. L.-H. Labande, avec une vive impatience (5).

Je dois encore ajouter un nom à la nécrologie de nos correspondants, celui de M. le Dr Jules Jailliot, de Sedan, qui terminait, le 17 juin, sa laborieuse carrière de médecin et d'érudit, âgé de plus de quatre-vingts ans.

(1) Voir le *Courrier de la Champagne* des 4, 5 et 6 avril 1906.

(2) *Journal des Débats* du 2 octobre 1905.

(3) *Travaux*, t. XIII, XIV et LII.

(4) *Journal des Débats,* des 23, 24 et 25 août 1905. — Cfr. *Revue archéologique*, t. VI, septembre-octobre 1905, p. 338.

(5) Notice sur M. G. Saige dans la *Revue historique*, janvier-février 1906, p. 222.

Digitized by Google

L'histoire du département des Ardennes perd en lui un valeureux chercheur, et nous un estimable confrère qui s'empressait de nous offrir ses diverses publications sur l'*Abbaye de Chéhéry*, le *Protestantisme dans les Ardennes*, etc. (1).

Une septième perte est survenue au mois de juin, celle de M. Piette (Louis-Edouard-Stanislas), décédé à Rumigny, dans sa 80e année, ancien magistrat, d'abord juge de paix dans nos environs, à Asfeld, puis à Craonne, ensuite juge à Angers et à Pau, de longue date investigateur des stations préhistoriques et collectionneur assez riche déjà pour avoir eu un large appoint à offrir à l'Exposition rétrospective ouverte en ce palais en 1876. Ses titres grandirent dans le monde savant au fur et à mesure de ses recherches poursuivies surtout dans le midi de la France : l'Institut couronna ses travaux, et le Musée de Saint-Germain a déjà recueilli le fruit de ses découvertes dont notre compatriote se dépouilla de son vivant avec la plus louable générosité. Il appartenait à de nombreuses et illustres sociétés savantes; vous l'aviez rattaché à notre Académie cette année même et il vous en avait témoigné sa gratitude, en y joignant ses dernières œuvres qui perpétueront ici sa mémoire.

Telles sont, Messieurs, les pertes que vous venez d'éprouver, et, depuis trois ans, vous n'aviez pas comblé d'autres pertes successives qui s'étaient produites parmi vos correspondants. Aussi, profitant de la séance d'élection de cette année, vous avez renforcé vos rangs de vingt nouveaux confrères, tous connus de vous par leurs relations antérieures et leurs travaux, leurs envois

(1) *Courrier de la Champagne* du 21 juin 1906.

Digitized by Google

à nos concours ou leurs services rendus à notre cause en général.

Vous avez choisi à Reims vos collaborateurs les plus prochains : MM. Jules Alard, architecte; André Guillaume, docteur en droit, membre de la Société d'étude des sciences naturelles, et le Dr H. Lardennois, chirurgien des hôpitaux, président de la Société médicale de Reims.

Vous avez rattaché directement à notre Société les présidents des Sociétés voisines : M. Blondiot, président de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne; M. Souchon, président de la Société académique de Laon; M. Jules Henriet, président de la Société historique de Château-Thierry, et M. le Dr V. Leblond, président de la Société académique de l'Oise.

Vous avez désigné également pour être des nôtres dans la région l'archiviste de notre département, M. Just Berland; le bibliothécaire de Châlons, M. Jacques Laurent ; les chercheurs et historiens ardennais, M. l'abbé Hubignon, M. Ed. Piette, lauréat de l'Institut, et M. le lieutenant Henri Bourin. Vous avez trouvé dans le Nord d'autres compatriotes : M. René Demogue, professeur en droit à l'Université, et M. J. Villette, juge au tribunal civil de Lille; M. Louis Bossu, avocat général à la Cour d'Appel de Douai. A Paris, vous avez été également heureux de vous associer M. Georges Ducrocq, homme de lettres, l'un des collaborateurs de l'*Austrasie;* M. Maurice Demaison, critique d'art, et M. Paul Hildenfinger, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, l'auteur des *Léproseries de Reims.*

Enfin, vos suffrages ont été chercher en Italie un illustre professeur, M. E. Ferrero, membre de l'Académie des Sciences de Turin, qui visitait récemment

Digitized by Google

notre ville avec tant d'intérêt, et, à Alexandrie, un compatriote, administrateur distingué, M. Édouard Coze, qui s'est montré plein d'obligeance pour nos visiteurs dans le Levant.

Ainsi, Messieurs, se trouve renforcée, disions-nous, notre compagnie sur tous les points de son action et de son influence légitime pour le progrès de la science, pour l'honneur de notre ville et de notre patrie.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'HISTOIRE & DE SCIENCES [1]

Par M. le Dr Pol GOSSET, Membre titulaire.

Messieurs,

L'Académie ne gardera pas longtemps le souvenir de ses concours de 1906. Tout d'abord, et malgré les promesses de bienveillance faites par le rapporteur de l'an dernier, aucun mémoire n'a été présenté pour le prix Duquénelle qui aurait pu cependant tenter un des acharnés fouilleurs de terre du pays rémois.

Le sujet proposé était l'*Histoire des découvertes d'antiquités gallo-romaines faites à Reims et dans la région au cours du XIXe siècle*. Pendant les cent dernières années les chercheurs ont été nombreux dans un pays qui est particulièrement riche en restes de l'époque gallo-romaine, et beaucoup de fouilles ont été heureuses : elles ont mis au jour des autels, des stèles, des mosaïques, des tombes, des bijoux, des poteries, des monnaies, etc. Il devenait donc utile de faire l'inventaire de toutes ces découvertes, de préciser les lieux de chaque trouvaille, puis de dresser dans un dernier

(1) La Commission était composée de MM. Duval, président ; Jadart, secrétaire général ; Demaison, Dr Guelliot, Abbé Brincourt, Abbé Haudecœur, Dr Gaube et Dr Pol Gosset, rapporteur. MM. J. Laurent et Lhotelain ont bien voulu prendre connaissance de la monographie agricole.

Digitized by Google

chapitre,qui aurait servi de résumé,la topographie de la cité antique et des environs. Faute de ce travail d'ensemble qui aurait été relativement facile à écrire, les curieux devront encore chercher et lire des monographies éparses.

Un seul Mémoire, *Etude agricole et économique sur la commune de Nanteuil-sur-Aisne*, a été présenté au concours de Sciences qui demandait cette année pour la première fois la statistique agricole d'une commune des départements de la Marne ou des Ardennes. Cette monographie bien documentée, pleine de chiffres et pourtant d'une lecture facile, a retenu l'attention de la Commission.

Nanteuil, pays de culture, est un petit village du canton de Rethel (173 habitants). Les propriétaires y exploitent eux-mêmes avec leurs enfants et leurs domestiques une terre qui tous les ans diminue de valeur parce qu'elle est chargée d'impôts et aussi parce qu'elle est d'un faible rapport, n'étant pas cultivée scientifiquement : l'auteur regrette avec raison que pas un cultivateur ne fasse analyser ses terres et que les engrais soient essayés au hasard et adoptés après tâtonnements. Et pourtant, ajoute-t-il, la Station Agronomique de Rethel est si proche ! Nous n'espérions pas pour plusieurs raisons, trouver ici ces analyses ; pourtant elles auraient donné au mémoire une allure scientifique qui lui fait un peu défaut. La géologie, par exemple, n'est guère originale : les emprunts aux travaux anciens de Sauvage et Buvignier, de Meugy et Nivoit, sont plus nombreux qu'on ne nous le dit, et la carte n'est qu'un agrandissement de la carte géologique de France sans les corrections qu'il aurait été possible de faire. Une carte géologique n'est d'ailleurs pas une

Digitized by Google

carte agronomique ; nous le savons à l'Académie, depuis une remarquable communication de M. J. Laurent (1).

La partie économique, par contre, est tout entière à louer. Elle ne nous laisse rien ignorer de la condition des habitants, de leurs salaires, de leurs habitudes bonnes ou mauvaises ; ils sont plutôt routiniers, pourtant il leur est arrivé de faire preuve d'une belle initiative : depuis qu'en 1888 une convention a été signée pour régler le passage des troupeaux et celui des chevaux et des voitures sur les terres empouillées, les contraventions ne sont plus suivies de poursuites judiciaires, mais d'une expertise faite par trois propriétaires ou cultivateurs ; les indemnités sont payées immédiatement en espèces. Quelques pages sur les progrès de l'agriculture et une courte comparaison avec le passé terminent ce travail qui est, en résumé, une bonne statistique agricole. Elle mérite la médaille de vermeil que l'Académie décerne à M. Benoist, instituteur à Nanteuil-sur-Aisne.

La Commission d'Histoire n'a pas eu à juger cette année une seule monographie de commune et le cas est assez rare pour être signalé ; avec les *Recherches sur les Antiquités de Château-Porcien* nous n'avons en effet que les tout premiers chapitres d'une histoire locale. L'auteur s'est longuement documenté avant de les écrire : il a tenu en mains toutes les haches en pierre polie, toutes les monnaies, toutes les pierres qu'on a découvertes à Château ; celles qu'il n'a pu retrouver dans sa ville, il les a poursuivies dans les musées de Charleville

(1) J. Laurent, *Les Cartes agronomiques communales dans l'arrondissement de Reims.* Voir *Travaux de l'Académie de Reims*, 115e volume, p. 129 à 158.

Digitized by Google

et de Sedan, il les a recherchées dans les collections particulières, quelquefois sans succès et sa peine a été grande ; il a parcouru (combien de fois !) la vieille voie romaine ; il a longuement étudié une gravure du XVI^e^ siècle et une peinture du XVIII^e^ qui l'ont aidé à faire revivre la topographie de sa vieille ville, enfin il a lu, la plume à la main, les diverses copies d'une chronique locale estimée ; c'est alors seulement qu'il s'est mis à écrire : les faits sont venus sous sa plume, nombreux, pressés, un peu en désordre, d'où des chapitres touffus de préhistoire et d'histoire, qu'on ne lit pas sans quelque peine. Si ces *Recherches* étaient imprimées, elles n'auraient peut-être pas le succès qu'elles méritent ; mais l'Académie, qui sait le temps qu'elles ont pris à leur consciencieux auteur, a accordé une médaille d'argent à M. le D^r^ Lamiable, de Château-Porcien, un de ses vénérables membres correspondants.

Du même auteur sont des *Remarques sur l'œuvre de Pluche* qui n'ont pas été maintenues au Concours parce que quelques pages de ce long travail avaient déjà été lues par M. Lamiable à une de nos séances privées. La Commission aurait pourtant aimé à discuter la place qu'occupe l'abbé Pluche, un Rémois, parmi les savants et les philosophes du XVIII^e^ siècle, et l'influence qu'il a pu avoir sur ses contemporains : elle n'est pas aussi grande que le croit notre collègue. Le *Spectacle de la nature* est avant tout une histoire naturelle bien faite et abondamment illustrée ; il a eu beaucoup de succès, on l'a traduit en plusieurs langues et on le réimprimait encore en 1852 ; mais ce n'est pas un livre de science, comme les ouvrages de Réaumur et de Tournefort par exemple. Pluche le dit lui-même dans deux de ses préfaces. Le *Spectacle* a été un excellent livre de classe,

Digitized by Google

en même temps qu'un traité à l'usage des gens du monde et son auteur est un vulgarisateur comme MM. Figuier et Flammarion, ce qui doit lui assurer encore une belle place dans la mémoire de ses concitoyens. Pluche, mort en 1764, a été un précurseur.

Le dernier travail historique dont j'ai à vous entretenir est un *Essai sur le Caractère ardennais et sedanais*. Le sujet peut paraître tout d'abord un peu mince à ceux qui ont entendu il y a quelques années, ici et à pareil jour, les brillants développements de M. le Dr Guelliot sur l'esprit champenois (1) ; mais il ne faut pas oublier que Sedan, principauté indépendante, a occupé une place à part dans notre région comme forteresse du calvinisme au XVIe siècle. Or cet *Essai* montre ce que le caractère sedanais peut devoir au protestantisme : la sévérité dans les mœurs et l'esprit de critique. Ces remarques sont malheureusement un peu brèves et nous sommes privés, sans raison, des développements que nul ne pouvait mieux donner que l'auteur des *Souvenirs sedanais ;* ils auraient pu remplacer avantageusement les citations trop longues et un peu vieillottes d'Hippocrate et de Cabanis. Les lecteurs d'aujourd'hui n'ont plus besoin qu'on leur prouve avec les textes des maîtres à l'appui, l'influence du climat et du milieu sur la formation du caractère.

Son pays est froid, le Sedanais est travailleur ; la nature est peu généreuse, le Sedanais est économe, opiniâtre comme l'Ardennais, plus tenace que les autres Champenois (2) ; enfin il est patriote parce que sa ville

(1) Dr Guelliot. *Le Champenois.* Voir *Travaux de l'Académie de Reims*, 107e volume, p. 1 à 22.

(2) E. Chantriot. *La Champagne.* Paris 1906, p. 291.

Digitized by Google

est voisine de la frontière. Avec de si belles qualités, le Sedanais ne saurait être jaloux, même des gloires de Vouziers : pourquoi le nom de Taine n'est-il pas cité dans ces pages toutes empreintes de sa doctrine ?

Tel est le résumé de ce mémoire bien pensé et bien écrit par quelqu'un qui connaît ce dont il parle et qui sera curieux de glaner encore d'ingénieux aperçus dans *La Champagne* de M. Chantriot. La Commission a été heureuse de décerner une médaille d'argent à M. Rouy, de Sedan, membre correspondant de l'Académie, auteur estimé de publications sur sa ville natale.

L'actualité a pénétré dans notre concours avec un *Essai sur quelques moyens de combattre la dépopulation en France*. Il n'est pas de sujet plus banal. Pour le traiter à nouveau, une certaine érudition bibliographique aurait été nécessaire et les vingt pages de cet *Essai* auraient pu faire un bon article de revue ; ou bien il fallait apporter une solution nouvelle. Or l'auteur du mémoire n'est ni un savant, ni un novateur ; c'est un honnête homme que des lectures régulières de journaux ont mis à même de causer facilement entre amis sur beaucoup de sujets ; il parlerait aussi bien de la réforme du mariage ou de l'impôt, que de la dépopulation. Ses développements amenés un peu au hasard, bien superficiels par endroits, — ils ne font qu'effleurer l'alcoolisme et le besoin de bien-être, considérés comme causes de dépopulation, — ne méritaient peut-être pas d'être écrits, ni surtout d'être envoyés à un concours. Dans les conclusions, l'auteur avoue que son travail n'est qu'ébauché et que son étude est très imparfaite. La Commission n'a pas pu le contredire.

Vous savez maintenant, Messieurs, pourquoi l'Académie oubliera vite le concours de 1906 ; c'est que moins

Digitized by Google

heureuse que les années précédentes elle n'a pas découvert un mémoire parfait, digne de la médaille d'or. Elle a aussi déploré de n'avoir pas eu à lire une de ces belles monographies de communes qui sont un peu la raison d'être de ses concours et qui trouvent toujours parmi nous des premiers lecteurs si intéressés et si bienveillants.

Les sujets pourtant ne manquaient pas : dans le seul canton d'Ay pas une des vingt communes n'a son histoire ; d'autres exemples seraient aussi topiques. Et puis est-ce que tout aujourd'hui ne facilite pas la tâche des historiens locaux ? Les déplacements sont faciles, les catalogues sont bien faits, les bibliothécaires et les archivistes sont complaisants. Enfin, pour être encouragés dans leurs recherches, les travailleurs doivent savoir qu'à vivre la vie des ancêtres, il y a un charme profond et un profit moral sûr.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

L'EXPOSITION D'ART & D'INDUSTRIE

Par M. Ed. LAMY, Membre titulaire

Depuis longtemps les arts sont en honneur dans notre ville : les ruines antiques, les édifices et les maisons du moyen âge, de la renaissance ou des temps modernes l'attestent, aussi bien que le renom des artistes célèbres qui l'ont illustrée par leurs travaux.

Et pour accroître le patrimoine de notre cité, développer l'intelligence et le bon goût, par l'étude et la connaissance de l'art, l'un de nos confrères alors revêtu de hautes fonctions municipales, M. Maillet-Valser, créait, il y a quelques années, l'école régionale des arts industriels.

Sagement organisée, dotée de professeurs distingués, elle a recueilli de légitimes succès et suscité à côté d'elle, pour ceux qui ne peuvent jouir de ses avantages, une louable émulation d'étude et d'enseignement.

C'est ainsi que M. Coutin, sculpteur, élève de Mathieu, a fondé en 1902, une académie de dessin, de modelage et de sculpture ; jeunes gens et jeunes filles y apprennent les meilleures notions sur l'art qu'il professe, vous en jugerez par l'exposition de leurs travaux : études de valeurs, portraits au fusain ou au crayon de MM[lles] Dupont, de Guise, Juliette et Thérèse Maldan, Roux, Trapp, Walbaum ; un petit pâtissier bien

Digitized by Google

crayonné fixe l'attention, son auteur anonyme, généreuse et discrète, encourage maître et élèves avec une exquise délicatesse.

Le panneau décoratif de M^lle^ Guelliot, habilement fait, prouve l'excellence des leçons du professeur Georges Chauvet, brillamment résumées en son panneau de démonstration, — et M^lle^ Seuvre a modelé gentiment, pour le sculpter sur marbre, le portrait fin et gracieux de l'une de ses jeunes amies.

Les études, tableautins et sanguines de MM. Bertrand, de Saint-Didier, Gilbert, Huart, Lambert, Lefèvre, Spitz, Walbaum, sont relativement bien enlevés, les sculptures de MM. Belval, Tailliet, Robert Coutin, et Flageollet indiquent une certaine habileté ; — les rendus d'un salon rémois du XVIII^e^ siècle, par M. Marcel Walbaum sont agréablement et finement présentés; — enfin un portrait à la sanguine tracé par le professeur, comme la maquette rappelant les traits pleins de finesse du docteur Maldan ; — et le buste rayonnant de jeunesse et d'intelligence, que nous avons vu, non sans émotion dans ses ateliers, ont le cachet particulier aux œuvres de M. Coutin, plusieurs fois exposées et favorablement accueillies du public.

Toutes autres sont les œuvres de M. Bourgouin, élève de Wendling et de l'école régionale des arts industriels, pensionnaire de la ville de Reims à l'école des Beaux-Arts de Paris ; elles ne sont ni classiques, ni modern-style dans le sens habituel du mot, mais elles sont marquées au coin d'une originalité de bon aloi : le grès, le marbre, le bronze, l'étain, l'argent, prennent sous ses doigts habiles et son imagination fertile, des formes gracieuses, variées, gentiment surpre-

Digitized by Google

nantes ; c'est d'un talent plein de souplesse et d'imprévu.

Voici un artiste de génération spontanée, si j'ose ainsi parler ; certain samedi, il s'endort horloger, le dimanche il se réveille ciseleur et manie d'instinct petit marteau et légers burins. Ceci s'est passé en l'an de grâce 1900, et cet homme laborieux se nomme Auguste Fourain, né à Besançon en 1868 ; son premier début est représenté par un plat d'étain Louis XV qu'il orne de trois fleurs de lys vigoureusement repoussées ; depuis, ciselant amoureusement les feuilles, les fleurs, les fruits, comme la nature les donne, il décore des objets anciens, crée de nombreux modèles : assiettes, plats, bouts de tables, lampes, bougeoirs, flambeaux, plaques, pots pichets, etc.

Dans des expositions spéciales, une médaille d'argent et une médaille d'or ont déjà récompensé l'artiste, qui a le rare mérite de s'être fait lui-même ; nous y applaudissons sincèrement, persuadé qu'il ne s'en tiendra point à ces premiers succès : la perfection qu'il recherche, les exercices de dessin qu'il poursuit, en sont le gage assuré.

M. Charlier, attaché à notre bibliothèque municipale, est de plus artiste à ses heures ; les parties conservées au Musée, du candélabre jadis placé à Saint-Remy, sur la sépulture de la reine Frédéronne, lui ont inspiré l'idée de restituer ce chef-d'œuvre de la ferronnerie, attribué à la fin du XII^e^ siècle, Dom Marlot en a donné cette description : « Le chandelier est d'un fin cuivre, luisant « comme l'or, et a un piédestal artistement élabouré, « bien que jeté en fonte, où son enchâssés quantité de « cristaux taillés en pointe, comme pareillement en « l'arbre du milieu qui se divise en sept branches vers

Digitized by Google

« le sommet, où sont autant de cierges qui s'allument « aux fêtes solennelles. » Dom Châtelain ajoute que sa hauteur était de dix-huit pieds, que ses sept branches s'étendaient à quinze pieds de largeur, et Povillon-Pierrard, dans ses manuscrits, en a reproduit la forme générale.

Le dessin de M. Charlier, fruit de patientes et consciencieuses recherches, sera bien apprécié des archéologues et des artistes : mieux qu'une description, si fidèle qu'elle puisse être, il conserve le souvenir d'un ouvrage d'art unique en Europe, a dit l'abbé Pluche, par sa légèreté et sa grandeur.

Si l'on veut un exemple restreint, mais vivant et réel, de la manière dont les travaux étaient conduits et tracés au moyen âge, transportons nous sur le chantier établi au flanc sud de notre cathédrale. Au milieu du bruit que rend la pierre sonore, sous le choc des marteaux et le glissement des scies, entourés d'archaïques débris pieusement conservés, vous verrez le bureau du « maistre de l'œuvre », les hangars abritant les modèles, les tableaux d'épures, les approvisionnements de matériaux, les ouvriers qui les choisissent, les taillent, les posent, les scellent, sous l'œil toujours en éveil d'un intelligent contre-maître M. Martin. C'est lui qui, avant la mise en œuvre, sur les dessins de l'architecte, avec le contrôle de l'inspecteur M. Margotin, notre membre correspondant, trace les épures, à grande échelle d'abord, sur panneaux ensuite, à grandeur d'exécution. L'année dernière il nous montrait ces tracés ; il en continue la série par l'abside et le portail ; ces dessins dénotent que l'art de construire du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle lui est devenu familier et ils sont dignes d'être conservés comme

Digitized by Google

des renseignements précieux ; connus des spécialistes, ils vaudraient à leur auteur une récompense justifiée.

Il ne suffit pas que la pierre soit parfaitement taillée, ses lignes correctes et agréables, ses moulures savamment profilées, des sculptures doivent l'orner et, comme un livre ouvert à toutes les intelligences, raconter la gloire de la cathédrale des Sacres, évoquer les plus intimes sentiments de l'âme, ses plus nobles aspirations ; elles doivent aussi conserver le caractère particulier qui fait la renommée de l'école champenoise. Pour y réussir, il faut les étudier minutieusement, faire revivre en quelque sorte les maîtres du passé. Cette tâche laborieuse, M. Doucet, sculpteur, l'a entreprise ; photographe amateur il a relevé, agrandi, classé des frises, des chapiteaux, des fleurons et des statues ; il en a formé un recueil où les documents abondent, étonnent par la richesse d'imagination des vieux imagiers. M. Doucet nous montre aussi l'atelier des sculpteurs et le portrait de son vétéran, M. Doucet père ; depuis cinquante-neuf ans, de 1847 à 1906, ce vénérable vieillard toujours alerte, fait gracieusement épanouir la pierre, la fait rire et chanter au soleil sous ses mains expérimentées : exemple de fécond labeur et de fidélité inlassable, digne de toute notre estime.

M. Pellus fait partie de ces jeunes sculpteurs de la cathédrale qui cultivent leur art avec louable ardeur ; ses copies sur bois d'une tête d'ange de l'abside, et de la tête d'une statue appartenant à la face intérieure du portail, sont habilement traitées ; elles rendent bien l'expression vivante des modèles ; mais ceux-ci gardent

Digitized by Google

l'avantage d'une finesse que la pierre favorise mieux que le châtaignier.

Notre cathédrale, grâce à la générosité des pouvoirs publics, est restaurée avec la plus haute compétence, pour le renom de la cité et la gloire de l'art national ; ces travaux permettent l'accès de plusieurs parties de l'édifice peu ou mal connues, qu'il est important de relever pour une documentation précise ; M. Rothier, par des photographies ponctuellement prises, a recueilli et mis en lumière ces documents de grande valeur archéologique ; ils lui valurent de l'Académie, en 1895, une médaille de vermeil. Ces mêmes travaux, M. Rothier les continue sans cesse, avec une aptitude éclairée ; les nombreuses photographies inédites qu'il présente sont très appréciées des artistes et de la commission des monuments historiques, comme ses vues de Saint-Remy et celles de plusieurs autres monuments ; il y joint des positifs sur verre pour projections et un agrandissement au charbon d'un portrait inédit de Son Excellence M^gr^ Luçon, archevêque de Reims, digne successeur de notre regretté président d'honneur, Son Éminence le Cardinal Langénieux, et que l'Académie est heureuse et honorée de voir assister aujourd'hui à sa séance.

Quand Niepce d'abord, et Daguerre après lui, en 1839, découvrirent la photographie, il y eut dans le monde savant et dans le public une admiration générale, mais aussi un peu d'émoi chez les artistes ; cette reproduction des images faite sans effort, devait paralyser l'habileté de la main et l'exercice de l'œil ; elle ne pouvait pas être un art, parce que suivant la jolie définition de Bacon, pour créer une œuvre d'art, l'homme doit ajouter son

Digitized by Google

âme à la nature. Cela reste toujours vrai, cependant M. Belval montre que si la photographie n'exige pas d'effort créateur, elle réclame de l'intelligence et des connaissances artistiques en ses méthodes d'application : les épreuves au charbon des peintures de Corot du musée de Reims, qu'il va publier en album avec la collaboration de Moreau-Nélaton, œuvre hors ligne pour notre ville, reproduisent bien les impressions maîtresses des toiles du maître ; — les portraits exposés sont fidèles, placés dans le milieu qui leur convient, habilement mis en valeur ; il faut du talent pour obtenir ces résultats, et la renommée de M. Belval proclame qu'il en possède. Ajoutons qu'il est d'une amabilité généreuse, et l'Académie, en lui présentant ses chaleureuses félicitations, le remercie à nouveau des dons qu'il fit spontanément pour l'album offert à l'Empereur de Russie, en mémoire de son passage à Reims.

Dans le département des Ardennes, à Asfeld, on voit une curieuse église, plus bizarre que jolie, me semble-t-il, construite en briques sur un plan aux lignes courbes à multiples rayons ; M. Deperthes, architecte rémois, qui réédifia l'Hôtel de Ville de Paris, avec M. Ballu, et après lui notre érudit doyen, M. Gosset, en ont fait le relevé, elle a tenté aussi M. Jules Alard, architecte, notre membre correspondant. Ses plans, coupes, élévations représentent exactement ce curieux édifice à coupole de la fin du XVII^e^ siècle (1683), le seul de notre région avant que Sainte-Clotilde sortît des mains de M. Alphonse Gosset.

Les ruines de l'abbaye d'Orval (Luxembourg-Belge), ont permis à M. Alard d'en étudier l'intéressante restitution ; la notice historique qu'il y a jointe mentionne l'ermitage du VI^e^ siècle, le monastère des Calabrais du

Digitized by Google

XI^e^, l'abbaye cistercienne du XII^e^, détruite en 1793 ; il présente avec clarté les plans des bâtiments du moyen-âge et du XVIII^e^ siècle, une jolie perspective cavalière fait saisir leur ensemble imposant.

Enfin c'est encore par une perspective du grand escalier de l'ancienne abbaye Saint-Martin de Laon, actuellement l'Hôtel-Dieu, qu'il nous en montre la grâce et la hardiesse.

On trouve dans l'architecture antique d'incomparables leçons et la solution de difficiles problèmes : celui par exemple, de produire sur un petit espace un effet de grandeur. De ce genre d'inspiration relève le mausolée érigé à la mémoire de M. Godbert jeune par M. Dufay, architecte ; son œuvre lui a valu de justes éloges ; elle est de belles proportions; le marbre, la mosaïque, le bronze s'unissent en douce harmonie ; les sculptures symboliques, de M. Wary, sont finement traitées ; et la statue de marbre blanc due au ciseau de M. Gascq, prix de Rome, par son geste noble et expressif, sa figure grave et douce, donne à l'ensemble un beau caractère.

Je ne puis vous entretenir des dessins de vitraux de M. Paul Simon, ni des aquarelles et des peintures de M. Kalas ; tous deux sont des nôtres et il ne m'appartient pas de les louer en ce moment. Aussi bien leurs travaux s'imposent-ils d'eux-mêmes à l'attention du public éclairé, et nos éloges n'apprendraient rien à personne. Qu'il me soit seulement permis de dire que si les œuvres ornant cette salle sont groupées d'une façon si heureuse, nous le devons à M. Kalas ; il y a mis son âme d'artiste sincère et modeste, qui nous a charmés souvent par la plume, le crayon et le pinceau.

Digitized by Google

Les exposants qui se sont ici donné rendez-vous méritent nos félicitations et nos encouragements, mais nous devons nous borner à leur en adresser l'hommage : il n'est pas en effet, dans l'esprit ni dans les traditions de l'Académie de récompenser les œuvres exposées pour sa séance annuelle, mais uniquement de les accueillir avec reconnaissance et de les placer sous les regards des visiteurs. Et quand une œuvre récompensée est exposée, c'est que le mérite de son auteur a été préalablement distingué.

Il en est ainsi pour M. Léon-Joseph Chavalliaud. Né à Reims en 1858, deuxième grand prix de Rome en 1886, la figure de Tobie qui lui mérita ce titre, se voit actuellement au Musée de notre ville ; — cette même année 1886, il remportait le premier prix de la tête d'expression offert par le comte Caylus ; l'État lui confia ensuite le buste de saint Ambroise pour la préfecture de Lyon, et plus tard le monument commémoratif de Pontivy ; — l'Angleterre fit appel à son talent pour les statues de Gladstone et du cardinal Newmann ; à Londres il a remporté au concours le premier prix pour la statue de la tragédienne Sarah Siddons ; en Écosse, aux Indes anglaises quantité de monuments sortis de ses mains rappellent le souvenir d'hommes illustres ; et nombreux sont ses cariatides, bas-reliefs et médaillons ornant les constructions et les collections publiques ou privées. Enfin sa ville natale lui doit le buste de M. Maillet-Valser, placé dans le vestibule de l'école régionale des arts industriels, les bustes du musicien tant aimé et regretté, M. Robert, du docteur Jolicœur, du docteur Doyen, maire de Reims, de M. Diancourt, sénateur de la Marne, et d'autres encore.

Digitized by Google

Tant d'œuvres d'un incontestable mérite, exécutées avec une maîtrise surprenante. honorent à la fois Reims et l'artiste ; plusieurs s'appliquent bien, suivant les termes de notre programme « aux besoins de la ville et de la région », en ce sens qu'elles conservent dans le bronze ou dans le marbre, les traits des hommes qui ont été ses bienfaiteurs et qui se sont dévoués à sa prospérité.

Aussi l'Académie est-elle heureuse de décerner à M. Chavalliaud la médaille d'or, sa plus haute récompense.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE [1]

Par M. l'abbé LAMY, Membre titulaire.

Lorsque Louis-François Clicquot, de son vivant Membre de l'Académie Nationale de Reims, et poète, promettait aux auteurs à venir de « la meilleure pièce de cinquante à cent cinquante vers » une « médaille d'or de cent francs », de quelle vision pensez-vous que se berçât son âme généreuse et ingénue ? Rêvait-il, pour parler selon les grâces de son temps, d'une blanche théorie de Muses, graves et solides, s'avançant en cadence au-devant de vos suffrages, avec, entre elles, je ne sais quel air de famille, comme ces charmantes figures qui descendent si musicalement « l'Escalier d'or » de Burne-Jones, et jouissait-il déjà, finement, de l'embarras où vous deviez être mis de décerner le prix à la plus belle ? Ou bien prévoyait-il, non moins finement peut-être, le défilé que vous m'avez chargé d'organiser pour ce soir, avec des éléments, ou, si vous voulez, des « numéros » qu'il faut bien reconnaître assez divers ? Et puisque c'est de Muses qu'il s'agit, vous en discernerez au passage, Messieurs, de douces et de graves, de sévères et de plaisantes, dirai-je aussi de maigres et de grasses, d'étiques et de plantureuses, de chantantes et de criardes, de musicales et de tonitruantes ? Vous verrez aussi passer, à son rang, ce monsieur en redingote,

(1) Membres de la Commission de poésie 1906 : M. DUVAL, Président : MM. le Docteur SEUVRE, l'Abbé CHARLES, KALAS, LUCAS, l'Abbé LAMY, rapporteur.

Digitized by Google

fleur à la boutonnière, qu'est le génie de la prose bien faite — car nous n'avons pas reçu que des vers — et, spectacle moins reposant, cette mégère grinçante en qui j'ai cru reconnaître — le banc de la presse me le pardonne ! — le démon de la « copie » quotidienne, qui, pour cette fois, a rimé son article. Vous voilà prévenus, Messieurs, vous n'aurez plus de surprises, et je vous présente sans plus tarder le *n° 1*.

* * *

Trois pièces : *Mon Cottage*, les *Abeilles de Virgile*, l'*Affranchi*. La première est une description en vers faciles, avec quelques touches justes et jolies, d'une maison de campagne. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas, à vrai dire, assez serré et dominé sa matière, peut-être s'égare-t-il et nous essouffle-t-il, çà et là, en des énumérations un peu trop prolongées, mais de l'ensemble se dégage un sentiment sincère, vécu par l'auteur sur une donnée simple et réelle, et cela mérite un encouragement symphatique. Les *Abeilles de Virgile* ont peut-être plus de jolis détails, mais l'ensemble en est moins heureux. L'on ne voit pas bien pourquoi la pièce ne s'intitulerait pas *Visite au cimetière,* ni pourquoi c'est Virgile qui est rappelé ici, plutôt que, par exemple, M. Maeterlinck. Mais les abeilles elles-mêmes, personne ne voudrait qu'elles ne fussent pas là, pour inspirer au pèlerin des tombes plusieurs traits charmants comme celui-ci :

> Vous aimez comme moi l'éplorement des saules,
> Le doux balancement des grands ifs dans le ciel,
> Et c'est là, comme moi, que vous trouvez du miel.

Digitized by Google

Quant à l'*Affranchi*, c'est un dialogue d'inspiration biblique entre Tobie, type idéal de foi, d'espoir en Dieu, de bonté calme et forte, et Salmanasar. La prosodie en est assez travaillée, voire laborieuse, mais non trop maladroite; tout compte fait, l'on sent l'auteur moins à son aise ici, moins exercé peut-être, que dans le genre des deux précédentes pièces. Est-ce bien le poète du *Cottage* et des *Abeilles* qui a pu écrire ce qui suit?

Tobie *(partageant une large galette toute dorée à ses voisins captifs)*.

Avant de m'éloigner dans l'ombre violette,
Dont se revêt le soir frileux, le soir très lent,
Je vais vous partager la modeste galette
Que l'on pétrit chez nous pour les fêtes de l'an.

Et la galette se partage en cinq couplets, tous, si j'ose dire, « *eiusdem farinae* ».

Le *n°* 2 s'intitule : *Fraternité.* Une philosophie honnête, avec de l'éloquence, mais peu ou point d'imagination, ce qui revient à peu ou point de poésie. Bien volontiers, j'en suis sûr, l'honorable M. Clicquot eût serré la main à l'auteur, mais l'Académie a pu douter qu'il lui donnât la médaille.

Le *n°* 3 vous vient, Messieurs, d'un ancien lauréat de nos concours : médaille de vermeil. Vous avez retrouvé dans l'envoi de cette année : L'*Aumône de l'Oiseau* la gracieuse fantaisie, la délicatesse de sentiment dont vous aviez gardé si bon souvenir. Un vieux mendiant s'est affaissé, d'inanition, au bord d'une route; des enfants s'émeuvent à son aspect, et vont quêter à leur mère en sa faveur. Un petit oiseau, qui a

Digitized by Google

vu tout cela du haut du ciel, cueille avec son petit bec une petite fleur, et la laisse tomber, adroitement, dans le chapeau du vieux. C'est l'aumône de l'oiseau. Jolie chose si l'on veut, mais combien irréelle! et d'autant plus invraisemblable qu'elle nous est présentée avec des détails plus abondants et plus précis. N'y a-t-il donc plus de poésie à découvrir dans les choses qui « sont arrivées », qui « arrivent » tous les jours? Si l'auteur du *n° 3* veut nous mettre, pour l'an prochain, toute la poésie qu'il porte en lui dans un petit fait bien réel et solide, nul doute qu'il n'approche de la perfection.

Mens sana in corpore sano, s'écrie le *n° 4 ;* et d'une voix forte, d'une écriture robuste, en des vers trapus, plutôt cognés que frappés, vertueux d'ailleurs et parénétiques, il nous vante le *Bonheur des Champs.* Voici le début :

> Bonheur des champs, simple et rustique,
> Pour faire ton panégyrique
> Il faudrait un cœur innocent!

Conditionnel modeste !...
Et voici la fin :

> Printemps, ta sève bienfaisante
> Nourrit une race vaillante
> Qui méconnait l'adversité.
> Pauvre ouvrier de la cité,
> Tu verras cesser l'esclavage
> En revenant dans ton village !

Ainsi soit-il !

Avec le *n° 5* nous rencontrons, Messieurs, dans toute la vérité du terme, un beau sujet, que c'est à l'auteur un premier et sérieux mérite d'avoir osé aborder.

Digitized by Google

Candide et Thérèse : sous ce titre à vrai dire insignifiant, — mais qu'importe ? — se développe une sorte d'élégie que l'on voudrait à la fois moins longue et plus complète, d'une analyse morale plus poussée et d'une facture plus ferme, mais où il y a déjà quelque chose de plus que de bonnes intentions. C'est l'histoire d'une amitié déçue, et qui devait l'être, et qu'il est naturel et bon qu'elle le soit. Deux âmes de femme se rencontrent : l'une rayonnante en sa vraie bonté, l'autre comme close en son appétit de tendresse ; l'une capable de tout aimer, d'un amour actif, effectif, qui se répand soi-même en bienfaits ; l'autre foncièrement égoïste, en somme, à tout le moins fort soucieuse de jouir pour soi de l'amitié, et qui se dissout en effusions. La romantique s'éprend de la généreuse, qui le voit, l'accepte, et n'y prend garde, tout occupée qu'elle demeure de ses « pauvres », de ses « œuvres », de tout ce à quoi elle donne plus qu'elle n'en reçoit, de tout ce qui sur la terre, est digne d'amour ou simplement en a besoin. La déception vient vite à l'autre, puis le désarroi, puis une jalousie douloureuse, et, pour finir, une résignation déprimée. Nous aurions là le poème du conflit, de la mésentente radicale entre l'amour personnel et l'impersonnel, le jaloux et le répandu, l'exclusif et l'universel, presque l'humain et le divin. Pourquoi faut-il qu'aucun vers, aucune strophe ne soit à citer de l'essai qui nous est parvenu ! Et cependant l'ensemble en est assez loin de l'insignifiance. Sujet digne d'être repris, travail capable d'être refait, et il y a réellement lieu d'espérer qu'avec plus de réflexion encore et plus d'étude, l'auteur nous donnera ce qu'il semble aujourd'hui promettre, et déjà même annoncer.

Le *n° 6*, Messieurs, c'est la prose, mais elle a de

Digitized by Google

l'inspiration, de l'expression, du rythme, de la couleur, bref, quelque chose comme de la poésie, avec, tout de même, quelque inégalité. Pour se défendre d'attribuer à la collection de ces dix-huit petits « poèmes en prose » un prix de poésie, l'Académie a dû s'armer de tout le prosaïsme d'une exactitude juridique imperturbable ; le concours n'est ouvert qu'aux travaux versifiés : telle est la dure loi. Mais, à titre de revanche, il convient de citer ici le dernier couplet de la pièce intitulée *A ma plume*. Elle sera, dit d'abord l'auteur, mon épée pour combattre, ma hache pour élaguer, ma charrue pour tracer des sillons, puis enfin :

> O ma plume ! tu seras mon aiguille. Tu enfonceras l'idée dans les chairs, tu coudras dans les âmes de miséricordieuses pensées de pitié, de pardon, de charité ; tu remplaceras la haine, la cruauté, la guerre, ces guenilles usées dont se vêt la barbarie, par des sentiments ineffables de douceur, d'amour, de fraternité, dentelles inestimables où s'enveloppera demain la civilisation, comme le soleil se voile en la nue qu'il incendie...

N'était ce vocable un peu massif de « civilisation », ne croirait-on pas que c'est la Poésie, déguisée en Prose, qui bat la mesure ?

Aussi bien fallait-il, Messieurs, vous y attendre, car c'est une plaisanterie familière au malin génie qui brouille les cartes du jeu de ce monde, voici maintenant de la prose déguisée en vers, et c'est le *n°* 7. Mettant au féminin une dédicace employée avant lui, l'auteur rédige « Pour *sa fille*, quand *elle* aura vingt ans » une profession de foi intitulée : *Je crois en Dieu*. Les réminiscences de cantiques, inconscientes sans doute, y sont nombreuses, l'ensemble de la pièce est sans intérêt poétique. On peut conseiller à l'auteur, non certes de

Digitized by Google

s'en tenir là, mais de beaucoup lire et de s'exercer beaucoup. Son œuvre a toutes les apparences d'un travail de débutant, et il aurait bien tort de se décourager. Nul vice rédhibitoire, mais un manque presque absolu de pratique, et cela n'est pas sans remède.

A l'auteur du *n° 8*, trahi par son écriture et son pseudonyme même, l'Académie s'est plu jadis à décerner une médaille d'or. L'envoi de cette année lui a paru moins brillant, non sans demeurer toutefois des plus estimables. *Baptême de cloches, Devant un Château, Hymne à la Baule, Ode à la Liberté,* on voit par ces titres variés que le talent de notre lauréat n'a rien perdu de sa souplesse, mais ces *Reflets d'âme,* toujours très purs, n'arrivent pas à fixer et conquérir le regard. Il y a bien quelque artifice et quelque illusion, semble-t-il, dans le parallèle entre le *Château* d'hier et celui d'aujourd'hui, et dans l'*Ode à la Liberté* quelque grandiloquence. Mais l'auteur est de ceux à qui l'on peut faire crédit, et l'Académie le lui fait très amicalement, bien que pas au-delà de l'année prochaine.

Ecouterez-vous un instant, Messieurs, un très vieux poète?

« Montons à la Montagne de Iahveh !
.....
Il sera l'arbitre des nations
Et le juge de peuples nombreux,
Ils forgeront leurs épées en socs de charrue
Et leurs lances en faucilles.
Une nation ne s'élèvera plus contre une autre,
Et l'on n'apprendra plus la guerre. »

Ainsi chante, en paciliste inspiré, le prophète Isaïe, et peut-être l'auteur de l'envoi poétique à vous parvenu

Digitized by Google

sous le *n° 9* s'en est-il souvenu dans le huitième des onze sonnets où il fixe, *Au cours des heures,* ses *Pensées fugitives.*

PAX

Ce printemps là, la rose avait fleuri plus rose,
Plus bleu brillait le ciel, plus verts étaient les bois ;
Par l'histoire assagis, les peuples et les rois
Sont assemblés, ce jour, pour une sainte cause.

Des combats insensés l'ère est pour toujours close,
De la concorde enfin on a signé les lois,
Au pacte fraternel, qu'on clame à haute voix
Répondent les vivats : c'est une apothéose.

Puis d'immenses fourneaux dévorent peu à peu
Fusils, sabres, canons, engloutis dans le feu,
Et bientôt, jaillissant de la flamme féconde,

Mille instruments de paix sortent rouges encor.
Le Travail désormais sera la loi du monde,
Pax, tu feras naître un nouvel âge d'or.

Cette estimable pièce vous peut donner, Messieurs, une idée moyenne du tout. C'est d'assez bon travail, c'est de saine inspiration, mais on voudrait une plus parfaite docilité de la langue, de la prosodie, du rythme, et des images à la pensée ; on voudrait aussi plus d'harmonie dans l'agencement et le choix des mots, et si l'auteur inclinait à trouver qu'on voudrait trop de choses, je ne lui riposterai certes pas que lui-même en veut une, en la paix universelle, qui ne va pas, hélas ! sans quelque difficulté, mais je le solliciterai de convenir que si l'on ne prête qu'aux riches, c'est à eux aussi que l'on demande, et déjà même à ceux que l'on voit en passe de le devenir.

A ces onze sonnets le court poème qui maintenant se présente, *n° 10*, n'est nullement inférieur, au contraire.

Digitized by Google

A quoi peut bien rêver, ses vingt ans sonnés, un pauvre bonhomme de *Joaillier* florentin dont tout le métier, toute la vie, est de fabriquer de la beauté, de l'élégance et de la joie pour les yeux, si lui-même est tellement malingre et inesthétique que le rude sobriquet d' « avorton » court sur toutes les lèvres à son passage ? A lui-même d'abord, à son origine inconnue, au geste de pitié de Maître Ferraro qui l'a ramassé vagissant et ramené dans l'atelier où il grandit et s'exerça Le voici devenu, pour le patron, d'un assez bon rapport. C'est un ouvrier sertisseur très habile,

Et quand il est assis devant son établi,
Sur un riche joyau penchant son front pâli,
Alors qu'en le chaton il enchâsse la pierre
Son regard douloureux d'une flamme s'éclaire.

C'est de liberté aussi qu'il rêve. Étroite, la boutique de Ferraro, et plus étroites encore les rues de Florence, où le réseau des quolibets enlace chacun de ses pas ! Mais la liberté c'est la misère. Et toute cette opulence qu'il manie, combien lourde à ceux qu'elle fuit, combien légère à ceux sur qui elle s'amasse !

S'il soude le collier dont un juge se pare,
Quand en un jour d'audience il revêt la simarre,
Il est mélancolique et s'irrite en songeant,
Que l'homme ainsi paré condamne un mendiant,
Dont un seul chaînon d'or aurait fait la fortune.

Et l'amour, dieu encore à demi-inconnu, dont l' « avorton » ne sait trop s'il est l'amitié, ou l'admiration, ou la tendresse, ou l'extase, ou la bienfaisance :

Comme il est très pieux, il se dit que peut-être,
Le calme, ce serait de devenir un prêtre,
Que, dans le sacerdoce, il goûterait enfin
Le chaste réconfort, l'apaisement divin

Digitized by Google

Il y pense surtout quand il pare une chape:
Il se voit à genoux, le front contre la nappe
De l'autel où Jésus s'immole en son amour.

Il y a la gloire aussi, cette folle! Mais que lui donne-t-on, à lui, à ciseler des épées?... Quel soldat dérisoire!

Sa main se crispe alors, fébrile, sur l'estoc.
En un subit effort, se redressant d'un choc,
Devant cette chimère, un instant, il frissonne.

Un instant seulement, et plus rien. Rien, si, non moins incertain mais plus tenace que tous les autres, ne revenait à son cœur le rêve d'amour, lorsqu'

Il place en son étau le cercle d'une bague,
Pour y fixer aussi de riches diamants.

Comme l'anneau des fées complaisantes, celui-ci transfigure le désir en illusion, certitude qui en vaut peut-être d'autres, et le bonheur idéal se fait présent au cœur de l'apprenti.

C'est pour lui qu'en son cœur la tendresse s'affirme
Et s'il peut oublier qu'il n'est qu'un pauvre infirme,
Il crée un pur chef-d'œuvre où son amour se voit,
En se représentant la fiancée au doigt
De laquelle — oh! doux rêve embellissant sa vie! —
Il passera l'anneau qu'on donne à son amie.

Encore que je n'aie pu ni voulu dissimuler au passage, Messieurs, un certain flottement dans la composition, certaines pesanteurs de développement, certaines faiblesses dans le vers, et vous eussè-je signalé d'ailleurs plusieurs chevilles, deux ou trois poncifs, et d'assez étonnantes incorrections de syntaxe, rien ne fera que ce petit poème n'ait sa réelle valeur. La secrète souffrance du joaillier, la fatale insolence de ce quotidien travail de splendeur envers sa difformité, est vivement sentie et rendue. Peut-être cependant nous manque-t-il un

Digitized by Google

portrait de l'infirme, de cette malheureuse forme manquée que nous n'imaginons qu'à demi, de sorte que nous ne savons pas, en fin de compte, si nous avons tort ou raison de ne pas trop espérer que jamais un doigt se tende pour recevoir la bague amoureusement sertie. Le poème, à vrai dire, n'est point achevé. Il y a un délai, pas de solution, notre curiosité reste éveillée et inquiète. Est-ce une promesse pour plus tard? Ce n'est pas, en tout cas, sans espérance que l'Académie décerne à M. Gaston Doquin, de Sedan, une médaille de vermeil, pour sa pièce : *Le Joaillier*.

Quoi qu'il advienne à Florence, nous aurons, nous autres, dans l'intervalle, fait ou à tout le moins déclaré la guerre à la Prusse, avec le *n° 11* de votre concours, Messieurs, pour jeter le défi. Onze pièces, dont dix, si vous me permettez cette licence, d'artillerie, calibre plutôt gros. Tout cela fait, d'ensemble, une *Riposte aux nouvelles provocations allemandes*. Les sous-titres sont amènes : *Parasites*, *Espions*, ou joyeux : *Catastrophe germano-pantagruélique*. Les épigraphes témoignent d'un électisme fort bon enfant : M. Drumont y voisine avec M. Clémenceau. Et la onzième pièce? c'est, cette fois, de la guerre en dentelles, je veux dire en bouts rimés, avec une longue proclamation, *oratione soluta*, ensuite de laquelle les novateurs en poésie n'ont plus qu'à bien se tenir, car M. Viennet a prononcé, paraît-il, que « Le Pinde est en proie aux sauvages ». Ce n'est certes pas que l'auteur ne déploie en cette double campagne un talent réel, facile, abondant, nourri d'érudition inattendue, mais si virulent, si vert, si gaillard, et de si « haulte gresse », que l'Académie en est demeurée sans émotion. Qui dit trop ne dit plus rien.

Digitized by Google

Le *n° 12* est une fable intitulée : *le Goujon et le Vert-Pêcheur*. Un naïf de goujon, poursuivi par le brochet, se laisse enlever, de bonne grâce, par un martin-pêcheur qui lui promet refuge en lieu sûr : on devine le reste. L'idée, bien que banale ou parce que banale, est bonne. Mais combien maladroitement développée et mise en forme ! Peu souple en ses détours est la pensée, moins souple encore l'instrument prosodique dont dispose le fabuliste novice, l'idée et le vers se heurtent, s'ébrèchent, s'éclatent l'un l'autre :

> La fable, en amusant l'enfant
> Lui fait entrevoir le perfide
> Sur son chemin guettant :
> Tel l'écueil marin homicide.

Et l'onde qui est un « champ de carnage » ! et le « hallali » des poissons ! et ce goujon d'une gratitude expansive qui promet à Martin son sauveur — ô deux fois imprudent ! — de le « chansonner » dans ses rondes ! La scène se passe dans la Vesle ; l'un de vous, Messieurs, m'a expressément autorisé à publier que cette circonstance sympathique l'a rendu plein d'indulgence. Dont acte.

Le manuscrit *n° 13* est enrichi de miniatures en rapport avec les sujets traités. Le premier : *Vae victis*, est une sorte de rondel héroïque, assez ferme de facture et bien mené, sur un jeune volontaire tué à Valmy. Au haut de la page on voit, dans un pli de terrain, quelques toits rouges et un clocher. Le ciel est bas : deux corbeaux volent au-dessus des champs. Pour ne parler que du petit poème, le fait est beau sans doute, mais, faute de circonstance originale et de commentaire,

Digitized by Google

banal et poétiquement peu intéressant. Suit une fable : *Le Chat et les deux Enfants,* de beaucoup, hélas, moins bonne que la première pièce, et qu'en saine critique littéraire on jurerait n'être pas de la même main,— si impudemment les soubresauts de la réalité rompent les cordeaux bien tirés de la logique! Bref, voici le fait : Deux enfants se disputent : coups, horions, jambe cassée. Un chat, diplomate, qui a tout vu, ce qui s'appelle vu, se promet de déclarer, si on l'interroge, qu'il a dormi :

> D'ailleurs, ce qu'on fait ces humains,
> Point ne me regarde, je m'en lave les mains.

En bas de la page, sur un mur de briques vermillon, un chat, cynique, si j'ose dire, passe sur sa patte grise une langue carmin.

Le *n° 14 : Les Épaves,* est d'un autre intérêt. La mer est reposée, le soleil caressant, l'air pur et doux, qui croirait qu'une tempête fut hier? Mais si l'orage passe, les deuils demeurent :

> Tu peux pleurer, enfant; il ne reviendra pas,
> Celui qui te charmait de ses refrains sonores...
> Où dort-il ? Je ne sais... Parmi les madrépores
> Et les coraux... ou bien sur un roc anguleux...
> Ou bien il est encor bercé par les flots bleus
> Qui le déposeront demain sur quelque grève.

Or il y a d'autres épaves que de la mer :

> Notre sort, à nous, n'est pas meilleur :
> Nous avons seulement, en plus, le fossoyeur!...

Enfants abandonnés ou vagabonds, orphelins, incompris qui vivent sans amour, cœurs brisés ou meurtris, âmes en deuil :

Digitized by Google

Sauf leur âme asservie
Au misérable corps qu'ils traînent avec eux,
Sont-ils bien différents de ces débris affreux
Qui, sur les flots rageurs, s'en vont à la dérive
Et que la haute mer laisse un jour sur la rive ?..

Cette pièce est assurément l'une des plus remie que nous soient parvenues cette année, le dévelopement il en est bien conduit et soutenu, le vers est d'un bon ouvrier, exercé et consciencieux. Disons plus exactement : d'une bonne ouvrière, car c'est à Mme Sem-Boucherie née Germaine Abadie, à Cavignac (Gironde), que l'Académie est heureuse de décerner, pour la pièce *Les Épaves,* une médaille d'argent.

Si maintenant nous passons, Messieurs, à une ode au *Roi des Vins*, vous devinerez bien, j'espère, que ce *n° 15* est à la gloire du champagne :

Le plus français des vins de France.

Ce joli vers, facile d'ailleurs, est le dernier. Mais on n'y arrive point sans de déroutants détours à travers : sainte Geneviève, Hébé, Bacchus, Aspasie, Panard et Béranger, ni sans apprendre que ce sont les larmes de Geneviève qui, fécondant le sol crayeux, firent germer la vigne enivrante :

O mystère infini qui, sous un ciel de plomb,
Mit l'âme d'une vierge au sein du raisin blond!

Je relève aussi ces deux vers :

Salut ! champagne souverain,
Aussi doux à vanter qu'à boire,

pour consigner, Messieurs, qu'à ce passage, votre Commission de poésie a discrètement protesté.

Digitized by Google

Du même auteur nous vient le *n° 15 bis* : *La Voix du Rhin,* poème. La France et la Prusse se disputent âprement, en paroles, le droit au Rhin ; le vieux fleuve, en fin de compte interrogé, affirme le droit de la France. Il y a dans le dialogue de la vivacité et de l'intérêt, avec toutefois, çà et là, d'inutiles et inexpressives violences. Et le dernier argument, que je veux croire n'être pas le suprême, étonne :

> Il n'est pas allemand, car tu bois de la bière,
> Alors que ses coteaux enfantent le raisin.

Paulo maiora canamus ! Vous me pardonnerez, Messieurs, cette transition vieillote : c'est à notre *Cathédrale* qu'elle vous conduit. Le manuscrit *n° 16* chante sa beauté : prière du monde, dit la devise, sous un sourire de Dieu. sept parties à ce poème, nombre sacré ! Le dehors et le dedans, la voix des orgues, le son des cloches, le soir, la nuit, tout cela c'est elle ou c'est d'elle : elle s'élance, ou se déploie, ou chante, ou résonne, ou s'assoupit, ou s'efface, jusqu'à ce que le poète enfin la salue d'un couplet triomphal. Il y a de bonnes parties dans cette œuvre, telles les strophes,— non sans quelques taches, il faut le dire — où se joue comme une symphonie d'orgue :

> Voici le tonnerre qui gronde,
> Voilà le murmure du vent,
> Zéphyr contant fleurette à l'onde,
> Ou mistral sur un contrevent.
>
> Voici des pleurs, des cris d'ivresse,
> Des lieds d'amour et de terreur,
> Des hymnes de vaine tendresse,
> Des cantiques, des chants d'horreur.
>
> Voici l'Océan et ses vagues,
> Voilà des trompettes d'airain,
> Echos du ciel, berceuses vagues,
> Voix frêles d'azur serein.

Digitized by Google

Ce sont des accords de cithare,
Des frémissements de kinnor,
Des cris de harpe ou de guitare,
Cuivres, tambours, et clairons d'or !

Comme un lin au vent des automnes,
Nos cœurs palpitent à ces sons,
Pleurent aux notes monotones,
Se réjouissent aux chansons.

Quand l'hosanna tonne en l'espace
Comme un gong, les cœurs terrassés
Sentent que c'est Dieu qui passe
Dans la gloire des jours passés.

On noterait bien, ailleurs, quelques irréalismes un peu étonnants, et des étrangetés, voire des fautes, mais la pensée inspiratrice de l'œuvre totale est, l'on en conviendra, tout à fait heureuse, et l'exécution en est souvent de bon aloi.

Avec le *n° 17* nous revenons à la poésie patriotique, et une note de l'auteur nous met au fait. « Les Badois, en 1870-71, restèrent, toute la durée de la guerre, sous les murs de Belfort, qu'ils ne prirent pas. Ils n'en ont pas moins élevé, dans Fribourg, deuxième capitale du grand-duché de Bade, un monument en l'honneur de cette victoire... C'est le sujet de ce poème, dédié au peuple prussien. » Il est intitulé *Le Monument*. L'on y voit un vautour noir chercher

... de son bec, dans les chairs entrouvertes,
Un trône et des rois pour laquais !

et, pour finir, la gloire de bronze de la Merveille, tenant en main la couronne, amène au bout de cinq strophes assez frappées un mot de la fin bien venu :

Celui que je couronne
C'est Denfert-Rochereau.

Digitized by Google

Le *18me* et dernier envoi, Messieurs, est de huit sonnets tous intéressants, non certes au même degré, encore que de même manière, car on y reconnaît sans peine la main, souvent heureuse, d'un disciple de Hérédia. Les titres eux-mêmes ont leur couleur : *La Mare, Apis, Le Marbre, Couchant Indien, Vision d'Écosse, Soir Asiatique, les Émigrants, Lever de Lune,* et rien ne passe sous eux qui soit négligeable. A défaut d'originalité inventive, l'excellent élève dont nous tenons le cahier a de la souplesse, sans trop de servilité. Vous entendrez certainement avec plaisir, Messieurs, le *Lever de Lune*.

Le crépuscule mauve, aux lueurs tamisées,
Estompe le contour des monts lointains et froids.
La chanson de la brise, errante à travers bois,
S'élève lentement comme un chœur d'épousées.

O soir ! je te contemple, et soudain mes pensées
Ouvrant l'aile vers l'astre éteint que j'entrevois,
Evoquent les grands jours du splendide Autrefois
Où le cœur frémissait au vol des odyssées.

Et je rêve aussitôt d'un altier demi-dieu,
Superbe, chevauchant sur un cheval de feu,
Lorsque meurt le soleil éclatant du tropique,

Et quand la lune monte au ciel de messidor,
Il me semble alors voir quelque navire épique
Fendre les flots d'azur de sa carène d'or.

A M. René Martin, auteur de ce recueil intitulé d'ensemble, *Les Crépuscules,* l'Académie décerne une médaille d'argent de 1re classe.

* * *

J'en resterais là, Messieurs, s'il n'était assez convenable, et peut-être même opportun, d'en revenir pour

Digitized by Google

terminer à M. Louis-François Cliquot, notre feu confrère. Je sais quelqu'un des nôtres qui, jeune homme, l'a pu un jour approcher, lui vieillard, voici quelque quarante ans, et en a gardé le souvenir. C'était, paraît-il, dans le jardin du poète, en sa maison de place d'Erlon. M. Clicquot était alors aveugle, comme Homère, et derrière son front blanc reposaient des pensées assagies. Lorsque, toute affaire conclue, le jeune visiteur se leva, M. Clicquot lui demanda l'aide de son bras pour revenir jusqu'à sa demeure, et chemin faisant, je ne sais trop comment le vieillard vint à dire : « Voyez-vous, mon jeune ami, nul en ce monde n'est content de son sort. Le laboureur voudrait être soldat, et le soldat laboureur, l'avocat médecin, et le médecin avocat. Aucun pourtant n'y gagnerait. Il faut se contenter de ce qu'on est, et de ce qu'on a ». Excellente maxime, Messieurs, de laquelle cependant vous penserez bien qu'à l'heure d'une proclamation de prix et médailles, dans une Académie de province aussi honnête que pauvre, je n'entends suggérer aucune application indiscrète.

Digitized by Google

PRIX ET MÉDAILLES

décernés dans la Séance publique du 12 Juillet 1906

POÉSIE.

1. — Une médaille de vermeil est décernée à M. Gaston Doquin, à Sedan, pour sa pièce : *Le Joaillier*.

2. — Une médaille de 1re classe, à M. René-Martin de Paris, pour sa pièce : *Les Crépuscules*.

3. — Une médaille d'argent à Mme G. Abadie, à Cavignac (Gironde), pour sa pièce : *Les Épaves*.

HISTOIRE ET ÉCONOMIE SOCIALE.

1. — Une médaille de vermeil, à M. Benoit, instituteur à Nanteuil (Ardennes), pour sa *Monographie agricole et économique de cette commune*.

2. — Une médaille de 1re classe à M. Henry Rouy, membre correspondant de l'Académie à Sedan, pour son étude : *Le Caractère Sedanais*.

3. — Une médaille d'argent à M. le Docteur Lamiable, membre correspondant à Château-Porcien, pour ses *Recherches sur les antiquités de cette ville*.

ART.

Une médaille d'or est décernée à M. Léon Chavalliaud, sculpteur, pour l'ensemble de ses œuvres.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACADÉMIE NATIONALE DE REIMS

SÉANCE PUBLIQUE

du Jeudi 12 Juillet 1906

PROGRAMME

DISCOURS D'OUVERTURE, par M. A. Duval, Président.

a) *Largo,* pour violon (J. Hansen), par M. Paul Baudoin.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE L'ANNÉE, par M. H. Jadart, Secrétaire général.

RAPPORT SUR LE CONCOURS D'HISTOIRE & D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par M. le Dr Pol Gosset, Membre titulaire.

b) *Pastourelle,* poème de M. Georges Piesveaux (J. Hansen), par M. Alfred Havart.

RAPPORT SUR L'EXPOSITION D'ART, par M. Ed. Lamy, Trésorier.

RAPPORT SUR LE CONCOURS DE POÉSIE, par M. Albert Lamy, Membre titulaire.

Les Pêcheurs de lune, poème de M. Georges Piesveaux (J. Hansen), chœur pour hommes, par MM. Wolff, Gauthier, Havart, Martincourt.

PROCLAMATION DES PRIX & MÉDAILLES, par M. L. Demaison, Secrétaire Archiviste.

EXPOSITION D'ART, dans la Grande Salle

Ouverte à l'issue de la Séance et les Vendredi, Samedi et Dimanche suivants, de 10 heures du matin à 6 heures du soir

J. ALARD, Membre correspondant de l'Academie.

Plans et Perspectives de l'Église d'Asfeld et de l'Abbaye d'Orval.

Digitized by Google

BELVAL.

Photographies des Corot du Musee de Reims.

E. BOURGOUIN.

Sculptures et Bijoux.

V. CHARLIER.

Essai de Restitution du Candelabre de Saint-Remy.

A. COUTIN.

Choix de Dessins et Modelages de ses Eleves.

L. CHAVALLIAUD, Membre correspondant de l'Académie

Bustes et Travaux decoratifs.

L. DOUCET.

Photographies de la Cathedrale.

DUFAY.

Projet d'un Mausolée érigé au Cimetiere du Nord.

FOURAIN.

Étains et Bijoux.

E. KALAS, Membre titulaire de l'Académie.

Peintures et Aquarelles.

J. MARTIN.

Épures de Restauration de la Cathédrale.

A. PELLUS.

Sculpture sur bois (Tête d'ange de la Cathédrale).

ROTHIER.

Photographies de la Cathédrale. Positifs pour projections.

Paul SIMON, Membre titulaire de l'Académie.

Vitraux de la Cathédrale, abside (1).

(1) Voir les comptes rendus de la Séance et de l'Exposition dans les divers journaux de Reims des 10, 11, 12, 13 et 14 juillet 1906; et dans le *Journal des Débats* du 18 juillet suivant.

Digitized by Google

Les Pêcheurs de Lune

Quand l'astre des nuits sur la terre brune
Profuse à longs flots sa lumière d'or,
Les gens de Lunel vont pêcher la lune
Au fleuve où Phébé se couche et s'endort.

L'aile du zéphyr qui frôle la plaine
Donne une caresse aux tremblants roseaux
Et le doux parfum de la marjolaine
Flotte exquisement jusque sur les eaux.

Alors les amants de Phébé la blonde,
Courbés sous le poids d'étranges filets,
Pour mieux la surprendre au milieu de l'onde,
S'avancent sans bruit parmi les galets.

Soudain l'épervier, aux lourdes grenailles,
Tombe et la dorade en mille sursauts
Palpite luisante à travers les mailles,
Telle qu'on dirait la lune en morceaux.

Elle fuit et plonge et s'échappe et glisse,
Dès qu'à la saisir chacun se croit prêt ;
Mais, si dans l'instant l'eau redevient lisse,
Ironique et ronde elle reparaît.

Les gens de Lunel ont l'âme poète :
Ils pêchent la lune ! Or, l'astre moqueur,
Que dans son miroir le fleuve reflète.
De ce jeu charmant sort toujours vainqueur.

Georges PIESVEAUX.

Digitized by Google

Pastourelle

Sous le chêne du grand bois
Qu'en mon âme je revois,
Bonne et douce Nicolette
Tournait son rouet ;
— Mon cœur aimait en cachette
Celle qui filait.

Or, il advint qu'un beau jour
Je lui dis un mot d'amour ;
Nicole fondit en larmes :
« J'aime mon rouet,
Dit-elle ; il est sous les armes
Celui qui l'a fait.

J'espère qu'il reviendra,
Que toujours il m'aimera
Comme il me l'a dit naguère. »
D'un tour de rouet
Elle maudissait la guerre,
Celle qui pleurait.

Enfin, la dernière fois
Que je revins au grand bois,
Je vis encor Nicolette
Avec son rouet ;
Et, près de sa quenouillette,
Celui qu'elle aimait.

Georges PIESVEAUX.

Digitized by Google

Académie Nationale de Reims

PROGRAMME DES CONCOURS

Ouverts pour l'année 1907

ARCHÉOLOGIE

PRIX V. DUQUÉNELLE

Histoire des découvertes d'antiquités gallo-romaines faites à Reims ou dans la région au cours du XIX^e^ siècle.

L'auteur devra s'attacher à préciser les lieux de chaque trouvaille et tous les renseignements intéressant la topographie antique de la ville ou de la localité.

Le prix consiste en une médaille d'or de 100 francs.

ETHNOGRAPHIE

PRIX HUGUES KRAFFT

Étude manuscrite ou imprimée ayant trait à l'Ethnographie générale de la Champagne, depuis la fin de l'occupation romaine jusqu'à la Révolution de 1789.

Le prix consiste en une médaille d'or de 100 francs.

SCIENCES

Monographie agricole d'une commune ou d'un groupe de communes de la région : étude du sol d'après sa constitution géologique, données climatologiques locales, répartition et mode d'exploitation de la propriété, progrès accomplis pendant le XIX^e^ siècle et améliorations nouvelles à introduire.

Le prix consiste en une médaille de vermeil.

POÉSIE

PRIX L.-F. CLICQUOT

Une médaille d'or de 100 francs sera décernée à l'auteur de la meilleure fable ou du meilleur conte d'environ trente à quatre-vingts vers.

En outre, l'Académie pourra récompenser les meilleurs travaux qui lui seraient soumis sur l'Histoire, la Biographie, la Sociologie, l'Économie politique, l'Hygiène publique et privée et les Beaux-Arts, appliqués aux besoins de la ville et de la région.

Un appel particulier est adressé en vue de travaux scientifiques ayant un caractère d'utilité pratique pour l'industrie de la contrée.

Digitized by Google

PRIX A DÉCERNER CHAQUE ANNEE

HISTOIRE

Monographie d'une commune ou d'un canton des départements de la Marne ou des Ardennes.

A l'histoire des principaux événements dont la commune fut le théâtre depuis son origine jusqu'à nos jours, les auteurs joindront l'étude des institutions qui y furent en vigueur, la seigneurie, la justice, la population, l'impôt, le régime municipal, l'instruction, l'assistance publique, etc., sans négliger les principales industries du pays, les moyens de transport, les usages, les traditions, les changements survenus dans les mœurs, le langage, etc.

Ils éviteront, sur ces divers points, de s'engager dans des considérations générales.

Ils compléteront l'étude du pays par celle des chemins et des cours d'eau qui le traversent, des lieuxdits et des points dignes de remarque, par la description des monuments existants ou détruits.

Le prix consiste en une médaille d'or de 100 francs.

L'Académie récompensera aussi, si elle le juge à propos, les auteurs d'œuvre d'art ou d'industrie.

Les prix et médailles seront décernés en séance publique.

Les manuscrits devront être inédits et n'avoir été envoyés à aucun concours antérieur. Ils seront adressés (franco) *à M. le Secrétaire général avant le 1er avril 1907,* **terme de rigueur.**

Les auteurs ne doivent pas se faire connaître ; ils inscriront leur nom et leur adresse dans un pli cacheté, sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit.

Les manuscrits envoyés ne sont pas rendus.

Les ouvrages couronnés appartiennent à l'Académie ; les auteurs ne doivent pas en disposer sans son autorisation.

Le Secrétaire général :

H. JADART,

15, rue du Couchant.

Le Président annuel :

Dr BOURGEOIS,

2, rue des Consuls.

Reims, le 27 juillet 1906.

Digitized by Google

BUREAU DE L'ACADÉMIE

ET CONSEIL D'ADMINISTRATION

pour l'année 1906-1907

ART. 3 des *Statuts*. — « L'Archevêque de Reims, le Préfet du département, le Sous-Préfet de l'arrondissement et le Maire de la ville ont droit de séance dans les Assemblées (de l'Académie), et peuvent prendre part aux discussions. »

MM. A. BOURGEOIS, *président.*
Alph. GOSSET, *vice-président.*
Henri JADART, *secrétaire général.*
Louis DEMAISON, *secrétaire archiviste.*
Ed. LAMY, *trésorier.*
Pol GOSSET, *bibliothécaire.*

MM. E. BAGNERIS,
E. SEUVRE,
A. DUVAL,
} *membres du Conseil d'Administration.*

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES TITULAIRES, HONORAIRES

et Correspondants

DE L'ACADÉMIE DE REIMS

au 27 Juillet 1906 (1)

MEMBRES TITULAIRES

Date de l'élection	MM.
1866.	Gosset (Alphonse), architecte.
1870.	Diancourt (V.), ancien sénateur.
1873.	Le Comte Werlé, négociant en vins de Champagne.
1876.	Jullien (Ernest), ancien magistrat.
1877.	Demaison (Louis), archiviste de la Ville.
1878.	Jadart (Henri), bibliothécaire de la Ville.
1880.	Douce (Paul), notaire.
1880.	Brissart (Arthur), avocat.
1880.	Benoist (Albert), manufacturier.
1882.	Lamy (Ed.), architecte.
1885.	Guelliot (Octave), chirurgien des hôpitaux.
1887.	Henrot (Henri), directeur de l'École de Médecine.
1889.	Cauly, vicaire général.
1889.	Colleville, professeur à l'École de Médecine.
1889.	Brunette (Ernest), architecte de la Ville.
1890.	Compant, vicaire général honoraire.

(1) A cette date, l'Académie compte exactement quarante-cinq membres titulaires, trente-six membres honoraires et cent cinquante-trois membres correspondants, dont dix-huit résidant à Reims, soit au total deux cent trente-quatre membres inscrits au tableau.

Digitized by Google

MM.

1890. Bagneris, docteur en médecine.
1892. Lefort (Alfred), notaire honoraire.
1893. Morel (Léon), archéologue.
1893. Haudecœur, curé de Pouillon (Marne).
1895. Seuvre, docteur en médecine.
1895. Laurent (Jules), professeur d'histoire naturelle au Lycée et à l'École de Médecine.
1896. Pommery (Louis), négociant en vins de Champagne.
1896. Maillet-Valser, ancien conseiller général de la Marne.
1896. Duval (Arsène), avocat.
1896. Portevin (Hippolyte), ingénieur civil.
1896. Bourgeois (A.), docteur en médecine.
1897. Brincourt (l'abbé), supérieur du petit Séminaire.
1899. Charles (l'abbé), supérieur de l'École Saint-Joseph.
1899. Bourguin, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.
1899. Gosset (Pol), médecin des hôpitaux.
1901. Rozey (Paul), avocat.
1901. Simon (Paul), ancien président de la Société des Amis des Arts.
1901. Graffin (R.), docteur en droit, à Belval-Bois-des-Dames (Ardennes).
1901. Cordier (J.-A.), pharmacien supérieur.
1901. Bovis (R. de), secrétaire de l'École de Médecine.
1901. Marguet (Pol), vice-président du Comice Agricole.
1903. Morinerie (R. de la), négociant en vins de Champagne.
1903. Kalas (E.), architecte.
1903. Lhotelain (Ch.), président honoraire du Comice Agricole.
1903. Legras (E.), curé-doyen de Saint-Jacques.
1903. Lucas (Henri), propriétaire.
1903. Chamberland (A.), professeur agrégé au Lycée.
1906. Lamy (A.), vicaire de Saint-Jacques.
1906. Gaube (R.), docteur en médecine.

Digitized by Google

MEMBRES HONORAIRES

MM.

1854. Arbois de Jubainville (d'), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, à Paris.

1865. Cheysson (Émile), membre de l'Institut, inspecteur général des Ponts et Chaussées, à Paris

1875. Bouty (Edmond), professeur de physique à la Faculté des Sciences, à Paris.

1875. Baye (le Baron de), président de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

1876. Dubois (Théodore), directeur honoraire du Conservatoire national de Musique, à Paris.

1879. Lapparent (A. de), membre de l'Académie des Sciences, professeur de géologie à l'Institut catholique, à Paris.

1881. Boullaire (Jules), ancien procureur de la République à Reims, à Paris.

1882. Wallon (Étienne), professeur agrégé de physique au Lycée Janson de Sailly, à Paris.

1882. Péron, intendant général en retraite, à Auxerre.

1883. Gautier (Jules), inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.

1885. Senart (Émile), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris.

1887. Durant des Aulnois (A.), ancien notaire à Reims, à Paris.

1889. Bertinet (Émile), professeur agrégé de physique au Lycée Buffon, à Paris.

1892. Didier (Louis), professeur agrégé d'histoire au Lycée Hoche, à Versailles.

1892. Lasteyrie (le Comte Robert de), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à l'École des Chartes, à Paris.

Digitized by Google

MM.

1892. Longnon (Auguste), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, à Paris.

1893. Broyé (l'abbé), directeur de l'Institution Saint-Remi, à Charleville.

1893. Tissier (Alexandre), professeur agrégé de physique au Lycée Voltaire, à Paris.

1893. Plançon (Arthur), proviseur du Lycée Montaigne, à Paris.

1893. Delisle (Léopold), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, administrateur général honoraire de la Bibliothèque Nationale, à Paris.

1895. Michaut (Henri), conseiller général, à Nancy.

1896. Chevalier (l'abbé Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

1896. Froussard (Victor), conservateur des Hypothèques, en retraite à Andelot (Haute-Marne).

1897. Péchenard (P.-L.), recteur de l'Institut catholique, à Paris.

1900. Leger (Louis), membre de l'Institut, à Paris.

1901. Jalenques, procureur général, à Rouen.

1901. Maillac (général), à Alger.

1901. Henriot (Paul), ingénieur en chef des mines, à Paris.

1901. Héron de Villefosse (Antoine), membre de l'Institut, à Paris.

1901. Doyen (Dr Eugène), chirurgien, à Paris,

1901. Kurth (Godefroid), professeur à l'Université de Liège.

1903. Bazin de Bezons (H.), proviseur du Lycée Lakanal, à Sceaux.

1903. Balteau (J.), professeur au Lycée Condorcet, à Paris.

1903. Fleury (lieutenant-colonel), à Rambouillet.

1903. Babeau (Albert), membre de l'Institut, à Paris.

1903. Chérémeteff (le prince Serge), à Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

1862. Millien (A.), lauréat de l'Académie Française, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
1863. Renard (A.), conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris, à Reims.
1873. Neymarck (Alfred), économiste, à Paris.
1873. Dessailly (l'abbé), du clergé de Versailles.
1873. Grosjean (Edgar), docteur en médecine, à Montmirail (Marne).
1876. Dueil (A.), géologue, à Ay (Marne).
1880. Vincent (le docteur Henri), à Vouziers.
1880. Mieusset (P.), membre de l'Académie de Besançon, à Besançon.
1881. Rouy (Henry), à Sedan.
1881. Collet (Pierre), géologue, à Sainte-Menehould.
1882. Hérelle (G.), professeur de philosophie au Lycée de Bayonne.
1882. Ply (l'abbé), curé de Saint-Martin, à Laon.
1882. Thévenot (A.), homme de lettres, à Lhuitre (Aube).
1882. Huet (F.), maître de chapelle, à Châlons-s/-Marne.
1883. Dardenne, professeur, à Andenne (Belgique).
1883. Louis-Lucas (Paul), professeur à la Faculté de droit de Dijon.
1884. Landouzy (le docteur), professeur à la Faculté de Médecine, à Paris.
1884. Loriquet (Henri), conservateur de la bibliothèque de la ville de Rouen.
1886. Plateau, de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand.
1887. Chevallier (l'abbé Alfred), curé de Montbré (Marne).
1887. Germain (Léon), membre de l'Académie de Stanislas et de la Société d'Archéologie lorraine, à Nancy.

Digitized by Google

MM.

1887. Bourgeois (Armand), homme de lettres, à Pierry (Marne).
1887. Piépape (le général de), en retraite à Piépape (Haute-Marne).
1887. Pauffin (Henri), avocat, docteur en droit, à Paris.
1888. Bovet (Alfred), à Valentigney (Doubs).
1889. Auger (E.), dessinateur, à Trigny (Marne).
1889. Baulmont, à Charleville.
1889. Buache (l'abbé), du clergé de Châlons.
1889. Chavalliaud (Léon), statuaire, à Paris.
1889. Colle (Alph.), statuaire, à Charleville.
1889. Dallier (Henri), organiste de l'église de la Madeleine, à Paris.
1889. Guelliot (Ch.), docteur en médecine, à Vouziers.
1889. Héron de Villefosse (Étienne), docteur en droit, à Paris.
1889. Jacquinet, professeur au Lycée Condorcet, à Paris.
1889. Lannois (l'abbé), à Biermes (Ardennes).
1889. Laurent (P.), juge de paix, à Rethel.
1889. Laurent (P.), archiviste des Ardennes, à Mézières.
1889. Lucot (l'abbé), archiprêtre de la cathédrale, à Châlons.
1889. Méric (E.), professeur honoraire à la Sorbonne, à Paris.
1889. Pellot (Paul), bibliothécaire de la ville, à Rethel.
1889. Saint-Marceaux (René de), statuaire, membre de l'Institut, à Paris.
1889. Stein (H.), archiviste aux Archives Nationales, à Paris.
1889. Tausserat-Radel (Al.), sous-chef au Ministère des Affaires Étrangères, à Paris.
1889. Nimal (Henri de), conservateur du Musée, à Charleroi (Belgique).
1890. Prou (Maurice), professeur à l'École des Chartes, à Paris.
1890. Bogdanow (Anatole), professeur à l'Université de Moscou.
1890. Bigot (l'abbé), curé de Mailly (Marne).

Digitized by Google

MM.

1890. Chariot (le général), à Paris.
1890. Gilardoni (Camille), à Sermaize (Marne).
1890. Goffart (N.), agrégé de l'Université, à Paris.
1890. Mennesson-Dupont (Louis), avocat à Reims.
1890. Lhote (Amédée), homme de lettres, à Châlons-sur-Marne.
1890. Loé (le baron Alfred de), secrétaire de l'Académie d'Archéologie de Belgique, à Bruxelles.
1890. Petit (H.), docteur en médecine, à Château-Thierry.
1890. Saintenoy (Paul), architecte, à Bruxelles.
1891. Leseur (Paul), professeur à la Faculté de Droit, à Paris.
1891. Richardot (Henri), à Paris.
1892. Tourneur (Louis), à Reims.
1892. Berthelé (J.), archiviste de l'Hérault, à Montpellier.
1892. Cicile, professeur d'histoire, au Lycée de Poitiers.
1892. Denizet, instituteur, au Meix-Thiercelin (Marne).
1892. Henry (Jules), archiviste, à Paris.
1892. Lamiable (le docteur), à Château-Porcien (Ardennes)
1892. Lefèvre-Pontalis (Eugène), directeur de la Société Française d'Archéologie, à Paris.
1892. Mercier (Louis), membre de l'Académie de Besançon.
1892. Nicole (l'abbé), archiprêtre de Vouziers (Ardennes).
1892. Ponsinet (Lucien), conseiller de Préfecture à Châlons-sur-Marne.
1892. Lajoux (H.), pharmacien de l'Hôtel-Dieu, à Reims.
1892. Bosteaux (Ch.), archéologue, maire de Cernay-lès-Reims.
1892. Duméril (Paul), docteur en droit, à Versailles.
1892. Moëssard, viticulteur, à Paris.
1892. Noël (dom Albert), religieux bénédictin de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil (Maine-et-Loire).
1892. Tronson du Coudray, inspecteur général des finances, à Paris.
1893. Arnould (Louis), professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Poitiers.

Digitized by Google

MM.

1893. Le Grand (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
1893. Espérandieu (le capitaine), correspondant de l'Institut, à Paris.
1893. Florival (de), président du Tribunal, à Abbeville.
1893. Péchenart (l'abbé), curé-doyen d'Attigny (Ardennes).
1893. Simon (le commandant), à Fismes.
1895. Antoine (l'abbé), curé de Vireux-Molhain (Ardennes).
1895 Bellevoye (Adolphe), graveur, membre de la Société entomologique de France, à Reims.
1895. Blondel (Georges), docteur en droit, agrégé de l'Université, à Paris.
1895. Henriet (Frédéric), conservateur du Musée, membre de la Société historique de Château-Thierry.
1895. Leroy (Stéphen), lauréat de l'Académie, professeur d'histoire au Collège de Gray.
1895. Malet, professeur agrégé d'histoire au Lycée Voltaire, à Paris.
1895. Marcou (Paul-Fr.), inspecteur général adjoint des Monuments historiques, à Paris.
1895. Margotin (Léon), architecte, professeur à l'École régionale des Arts industriels de Reims.
1895. Misset (l'abbé), directeur de l'École Lhomond, à Paris.
1895. Vasnetzof, artiste peintre, à Moscou.
1895. Villard (E.), président de Chambre honoraire à la Cour de Nancy.
1896. Coyon (Charles), archéologue, à Beine.
1896. Lajoye (Abel), à Reims.
1896. Luton (Dr E.), à Reims.
1896. Maquet, professeur au Lycée Voltaire, à Paris.
1896. Sécheret-Cellier, directeur d'École, à Charleville (Ardennes).
1896. Deneffe (le Dr), professeur à l'Université de Gand.
1896. Bogdanovitch (le général), à Saint-Pétersbourg.
1896. Scherbatoff (le prince Nicolas), administrateur du Musée impérial historique, à Moscou.

Digitized by Google

MM.

1896. Soultanoff (Nicolas), directeur de l'Institut des Ingénieurs civils, à Saint-Pétersbourg.
1897. Augier, conseiller à la Cour d'appel d'Angers.
1897. Collinet (Paul), professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Lille.
1897. Guillaume (Docteur), à Reims.
1897. Libois (H.), archiviste du Jura, à Lons-le-Saunier.
1899. Quarré-Reybourbon (L.), président de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Lille.
1899. Picavet (F.), maître des conférences à l'École des Hautes-Études, à Paris.
1899. Neveux (Pol), inspecteur général des Bibliothèques, à Paris.
1901. Dargent (R.), avocat, à Reims.
1901. Fay-Parent, instituteur en retraite, à Germaine.
1901. Garnier (Edmond), juge au Tribunal civil, à Charleville.
1901. Guyot (Ch.), directeur de l'École nationale des Eaux et Forêts, à Nancy.
1901. Lallement (l'abbé L.), curé de Moiremont (Marne).
1901. Troisier (le Dr), membre de l'Académie de Médecine, à Paris.
1901. Launois (le Dr), professeur à la Faculté de Médecine, à Paris.
1901. Leroy-Beaulieu (Pierre), économiste, député de l'Hérault, à Paris.
1901. Van Tieghem, professeur au Lycée de Reims.
1901. Gaudier, professeur au Lycée de Reims.
1901. Philippoteaux (Auguste), avocat à Sedan.
1901. Lapierre (Dr), médecin, à Sedan.
1901. Du Pin de la Guérivière (Vicomte Ed.), à Coulommes.
1901. Lefèvre (Ernest), compositeur de Musique, à Paris.
1901. Valenti (José), à Palma (Espagne).
1902. Kossorotov, correspondant du *Novoié Vrémia*, à Paris.
1902. Sakhokia (Ph.), élève de l'École d'anthropologie, à Paris.

Digitized by Google

MM.

1902. Fedchenko (Boris de), directeur du Jardin Botanique Impérial, à Saint-Pétersbourg.
1902. Krafft (Hugues), à Paris.
1902. Soignie (Jules de), à Bruxelles.
1903. Schwingrouber (C.), à Reims.
1903. Bernier (l'abbé), docteur ès-lettres, à Melun.
1903. Regnier (Louis), à Evreux.
1903. Rodière (Roger), à Montreuil-sur-Mer.
1903. Carlier (Jules), à Bray-Hannogne (Ardennes).
1903. Cunha (X. de), directeur de la Bibliothèque Nationale, à Lisbonne.
1903. Lhuire (Julien), à Reims.
1903. Baudon (Albert), à Reims.
1903. Zawodny (le Dr Joseph), au château Lobes, près Mscheno-Melnik (Bohême).
1906. Alard (Jules), architecte, à Reims.
1906. Guillaume (André), docteur en droit, à Reims.
1906. Souchon, archiviste de l'Aisne, à Laon.
1906. Ducrocq (G.), homme de lettres, à Paris.
1906. Demaison (Maurice), à Paris.
1906. Villette (J.), juge au Tribunal civil, à Lille.
1906. Hildenfinger (Paul), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, à Paris.
1906. Bossu (L.), avocat général à la Cour d'Appel, à Douai.
1906. Demogue (René), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Lille.
1906. Hubignon (l'abbé), curé de Tournes (Ardennes).
1906. Berland (J.), archiviste de la Marne, à Châlons.
1906. Ferrero (E.), professeur à l'Université, membre de l'Académie des Sciences, à Turin.
1906. Coze (Édouard), directeur de la banque franco-égyptienne, à Alexandrie (Egypte).
1906. Henriet (Jules), président de la Société Historique, à Château-Thierry.
1906. Bourin (H), lieutenant au 23e dragons, à Fontenay-sous-Bois.

Digitized by Google

MM.

1906. Laurent (Jacques), bibliothécaire de la ville, à Châlons.
1906. Leblond (le Dr), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais.
1906. Blondiot, président de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons.
1906. Lardennois (le Dr), chirurgien des hôpitaux, à Reims, président de la Société Médicale de Reims.

Membres Honoraires décédés pendant l'année 1905-1906

MM.

Oppert (Jules), membre de l'Institut.
Vanier (Gabriel), conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris.
Senart (Alexandre), président de Chambre honoraire à la Cour d'Appel de Paris.

Membres Correspondants décédés pendant l'année 1905-06

MM.

Lucas (Ch.), architecte à Paris.
Saige (Gustave), archiviste du Palais, à Monaco.
Jaillot (Dr Jules), à Sedan.
Piette (Ed.), ancien magistrat, archéologue, lauréat de l'Institut, à Rumigny (Ardennes).

Digitized by Google

LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

Depuis la célébration du cinquantenaire de sa fondation

MM.	MM.
1891-92. Piéton (F.).	1899-00. Guelliot (Dr O.).
1892-93. Péchenard (Mgr).	1900-01. Colleville (Dr).
1893-94. V. Duchataux.	1901-02. Bourguin (M.).
1894-95. Benoist (Albert).	1902-03. Brissart (A.).
1895-96. Gosset (Alphonse)	1903-04. Bagneris (Dr).
1896-97. Douce (P.).	1904-05. Seuvre (Dr).
1897-98. Cauly (Mgr).	1905-06. Duval (A.).
1898-99. Morel (Léon).	1906-07. Bourgeois (Dr A.).

Digitized by Google

LISTE DES OUVRAGES

Adressés à l'Académie nationale de Reims

PENDANT L'ANNÉE 1905-1906

I. — Ouvrages publiés et offerts par les Membres de l'Académie.

Alphonse GOSSET..... *Cathédrales de Reims, Amiens, Beauvais. Parallèle des coupes transversales.* 1905.

Dr H. HENROT..... *L'Hygiène des grandes villes. — Congrès de l'*Association pour l'avancement des Sciences. *Cherbourg,* 1905.

— *Séance de rentrée de l'École préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Reims, le 9 novembre 1905.*

Dr O. GUELLIOT..... *Complications des fibromes, de l'ovaire.* (Extrait de la *Presse médicale,* 28 février 1906.

— *Quelques lésions traumatiques de l'appareil rotulien* (Extrait de l'*Union médicale du Nord-Est,* 15 et 30 mars 1906

J. LAURENT..... *Les facteurs de la structure chez les végétaux.* 1905.

— *Notice agronomique sur la commune de Chenay, 1905; de Verzenay, 1905; de Châlons-sur-Vesle, 1905.* (Extrait du *Bulletin du Comice agricole de Reims.)* 3 fascicules.

Alfred LEFORT..... *Histoire du Département des Forêts (Le duché de Luxembourg de 1795 à 1814.)* D'après les archives du Gouvernement grand-ducal et des documents français inédits, avec une préface de M. le professeur Godefroid Kurth, tome I. 1905.

Dr P. GOSSET..... *La maladie des Colbert. — La goutte.* 1906.

E. KALAS..... *De la Tamise à la Sprée.* 1905.

Digitized by Google

Baron J. DE BAYE ..... *L'église de Kologe à Grodno.* (Russie occidentale.) — *Quelques émaux occidentaux conservés au Musée impérial historique de Moscou.* 1905.

— *Projet de création d'un Musée d'art russe à Paris.* (Journal *Le Nord*, 5 avril 1906.)

— *Chez les Tatars de Crimée. — Souvenirs d'une mission.* 1906.

A. BABEAU ..... *Les dessins de Jacques Cellier relatifs à certains monuments de Paris et des environs.* 1905. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France.*)

A. DE LAPPARENT..... *La fable éolithique.* (Extrait du *Correspondant.*) 1905.

A. DRY (lt-colonel FLEURY). *Soldats ambassadeurs sous le Directoire. An IV-an VII.* 2 vol. 1906.

Dr LAUNOIS..... *Les pères de la biologie. — Esquisses historiques sur les origines des sciences biologiques.* 1904

Dr LAUNOIS et P. ROY..... *Études biologiques sur les géants.* 1904.

E. LEFÈVRE-PONTALIS..... *Le déambulatoire champenois de Saint-Martin d'Étampes.* 1905.

L. QUARRÉ-REYBOURBON... *Les Sociétés savantes de la région du Nord et leurs travaux historiques.* 1905.

— *Documents sur le Hainaut qui se trouvent dans les manuscrits de la Bibliothèque communale de Lille.* 1905.

— *Émile Salomé, peintre de genre (1833-1881). Louis Salomé, graveur en taille douce 1812-1863). Adolphe Vandervinck, décorateur (1833-1885).* 1905.

— *Martin-Doué, peintre, graveur héraldiste et généalogiste lillois* (1572-1638). — 1905.

André GUILLAUME ..... *Étude sur le régime successoral de la coutume de Reims.* (Ouvrage couronné par l'Académie de Reims.) 1905.

— *Le Recel civil.* 1904.

— *Flore xérophile de la Marne. — La plaine crayeuse des environs de Reims.* 1900.

— *Flore hygrophile de la Marne. — La Suippe et la Retourne.* 1906.

Digitized by Google

Ed. PIETTE..... *Études d'ethnographie préhistorique : VI: Notions complémentaires sur l'Asylien 1904. — VII. Classification des sédiments formés dans les cavernes pendant l'âge du renne.* 1904. — *VIII. Les écritures de l'âge glyptique.* 1905.

— *Conséquences des mouvements sismiques des régions polaires.* 1902.

— *Les causes des grandes extensions glaciaires aux temps pléistocènes.* 1902.

— *Gravure du Mas d'Azil et statuette de Menton.* 1902.

— *Sur une gravure du Mas d'Azil.* 1903.

Jules CARLIER..... *Le Journal d'André-Hubert Dameras, d'Hannogne-Saint-Remi (1770-1836).* 1905.

Henry ROUY ..... *Mélanges.* 1906.

Armand BOURGEOIS..... *Impressions aixoises et savoisiennes.* 1905.

H. STEIN et L. LE GRAND. *La frontière d'Argonne (843-1659). — Procès de Claude de la Vallée (1535-1561).* 1905.

Louis BOSSU..... *La pierre tombale de Gillette de Dugny, à Saulmory.* 1905.

— *Maisons ardennaises éteintes et disparues. — I. La famille des Portes.* 1906.

Robert DE LASTEYRIE ..... *Bibliographie générale des Travaux historiques et archéologiques, publiés par les Sociétés savantes de France, dressée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, t. IV, 4e livraison.* 1905; *t. V, 1re livraison.* 1905.

C. SCHWINGROUBER..... *La rue de l'Arbalète à Reims. — Notes pour servir à la monographie de la rue.* 1905.

R. DEMOGUE..... *Rapport présenté au Congrès pénitentiaire international de Buda-Pest.* 1905.

A. BAUDON..... *Épigraphie nobiliaire ardennaise. — Vingt textes inédits (XVIe-XVIIIe siècles) relevés dans l'arrondissement de Rethel.* 1906.

A. SÉCHERET..... *L'Écolier des Ardennes. — Livre de lectures courantes.* 1905.

Digitized by Google

Général DE PIÉPAPE..... *Le coup de grâce. — Épilogue de la guerre franco-allemande dans l'Est. (Décembre 1870-Février 1871).* Paris. 1906.

Dr Henri LARDENNOIS..... *Traitement chirurgical du cancer du gros intestin.* 1899.

— *Luxation récidivante de l'épaule. — Traitement par la capsuloraphie.* 1905.

— *Une visite aux hôpitaux de Londres.* 1905.

— *Discours prononcé le Jeudi 6 Novembre 1902 à la Séance solennelle de rentrée de l'École de médecine.*

M. GARNIER et LARDENNOIS. *La pyonéphrose d'origine typhique.* 1901. (Extrait de la *Presse médicale.*)

Dr V. LEBLOND..... *Notes d'épigraphie latine. — Épitaphe chrétienne du VIIe siècle. — II. Le Mercure barbu de Beauvais. La fausseté de son inscription.* 1906.

Camille GILARDONI ..... *Du régime successoral édicté par le Code Civil, des fruits qu'il a produits et de son avenir. — A propos du centenaire du Code.* (Ouvrage couronné par l'Académie de Reims.) 1906.

L'abbé Alfred CHEVALLIER. *Note sur l'église de Chamery.* 1905.

N. KHAROUSINE..... *Ethnographie, les croyances religieuses.* (Ouvrage posthume.) 1905.

N. SOULTANOFF..... *Ancienne porte sainte de l'iconostase actuellement dans l'église de l'École supérieure des Institutrices à Saint-Pétersbourg.* 1906.

Félix PLATEAU..... *Note sur l'emploi d'une glace étamée dans l'étude des rapports entre les insectes et les fleurs.* Bruxelles, 1905.

— *Le macroglosse. Observations et expériences.* Ixelles-Bruxelles, 1906.

Ed. DU PIN DE LA GUÉRIVIÈRE.. *Les Coquebert de l'ancien Rémois. — Belleaucourt, Coulommes-la-Montagne.* 1906.

Digitized by Google

II. — Dons du Ministère de l'Instruction publique, hommages divers et journaux.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances. 1905, bulletins de mars à décembre ; 1906, bulletins de janvier, février.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1904, 3e livraison ; 1905, 1re, 2e et 3e livraisons.

Bulletin du même Comité, section des sciences économiques et sociales, année 1904. Congrès des Sociétés savantes de 1904, tenu à Paris.

Comité des travaux historiques et scientifiques, liste des membres, des correspondants et des Sociétés savantes de Paris et des départements, 1905.

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1904, nos 3 et 4 ; 1905, nos 1 et 2.

Programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1906.

Congrès des Sociétés savantes à Alger, discours prononcés à la séance générale, le 26 avril 1905.

Congrès archéologique de France, LXXIe session tenue au Puy en 1904 par la Société française d'archéologie, 1905.

Comité des travaux historiques et scientifiques, comptes rendus du Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements, tenu à Alger, en 1905, section des sciences.

Bulletin de l'Association philotechnique, juin 1905 à avril 1906.

Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 5e série, tome VI, fascicules 1 à 6 ; tome VII, fascicule 1.

Annuaire de la Société philotechnique de Paris, 1904.

Bulletin de la Société philomatique de Paris, 9e série, tome VII, 1905.

Bulletin de la Fédération amicale des Sociétés savantes de province. 1905.

Bulletin de la Société française de fouilles archéologiques, 1904, 2e fascicule ; 1906, 3e fascicule.

Polybiblion, revue bibliographique universelle, 2e série, 1re livraison, juillet 1905.

Anales del Museo nacional de Montevideo, 1905, tome II.

Caisse des recherches scientifiques, rapports scientifiques sur les travaux entrepris en 1904 au moyen de subventions de la Caisse, 1905.

Bulletin du Denier de l'Institut catholique de Paris, 1905, juillet à novembre ; 1906, janvier à mai.

L'Action française, revue bi-mensuelle, 1er avril 1905.

Journal des Savants, mars 1905 à mai 1806.

Union médicale du Nord-Est, 30 juillet 1905 au 15 juin 1906.

Digitized by Google

Comice agricole de l'arrondissement de Reims, fêtes et concours de Rilly-la-Montagne, 27 août 1905.

Le Courrier du Nord-Est, 19 mai, 9 août 1905 ; 20 juin 1906.

Transactions of the Academy of science of St-Louis, 7 fascicules 1904-1905.

Revue Henri IV, novembre 1905 à juin 1906.

III^e Congrès international de l'Art public, 1905.

La Science sociale, revue mensuelle, 1906.

Distribution des prix de vertu au grand Théâtre de Reims, le 24 décembre 1905, sous la présidence de M. Hû, président du Tribunal civil.

Les Arts, revue mensuelle des musées, collections, expositions, mars 1906,

Touring Club de France, revue mensuelle, avril 1906.

Le Luth français, revue littéraire et artistique, mai 1906.

La collection Piette au musée de Saint-Germain, par S. REINACH, 1902.

Vie de l'abbé Gillet, archiprêtre de Charleville, par l'abbé BÉGUIN, 1905.

Le Dolmen de Champigny, par L. PISTAT, 1905.

La Belgique commerciale, étude comparative, par D. BELLEAU, 1905.

La Marne à l'Exposition de Liège, par D. BELLEAU, 1905.

Vivre ! par Cécile PÉRIN, 1905.

Recherches historiques sur Damery, par C. BOURGEOIS. Ouvrage récompensé d'une médaille d'or par l'Académie nationale de Reims, 1905.

Un village de la vallée de la Serre ou Histoire de Chalandry (Aisne), par E. BRUCELLE et l'abbé J. LEFÈVRE, 1904.

Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, tome III. — *Le IV^e siècle, d'Arnobe à Victorin*, par Paul MONCEAUX, 1905.

Bibliothèque d'archéologie africaine ; Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord, par Paul ENDEL, 1906.

Cheminon sous le régime de la Terreur, d'après des documents officiels (1793-1794), par l'abbé FAVE, 1905.

Louis Thomas, curé constitutionel de Cheminon (1787-1847), par l'abbé FAVE, 1906.

III. — Publications adressées par les Académies et Sociétés correspondantes.

ABBEVILLE. — *Mémoires de la Société d'émulation*, 4^e série, tome V, 1^re partie, 1904.

— *Bulletin trimestriel* de la même Société, 1903, 3 fascicules ; 1904, 4 fascicules ; 1905, 3 fascicules.

Digitized by Google

ABBEVILLE. — *Table générale des publications* de la même Société (1797-1904), 1905.

AIX. — *Annales des Facultés de Droit et des Lettres*, tome I, nos 1 à 4, 1905.

AMIENS. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1904, 4e trimestre ; 1905, 1er, 2e et 3e trimestres.

— *Mémoires* de la même Société, tome XIV, 2e fascicule, *Cartulaire du Chapitre de la cathédrale d'Amiens*, 1905.

— De la même Société. — *Album archéologique*, 14e fascicule. *La Picardie à l'Exposition des Primitifs français*, 1905.

— De la même Société. — *La Picardie historique et monumentale*, 1905.

ANGERS. — *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts*, 5e série, tome VIII, 1905.

ANVERS. — *Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 1905, tomes III, IV et V.

ARRAS. — *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts*, 1904 et 1905.

— De la même Société. — *Congrès des Sociétés savantes*, tenu à Arras en 1904. — *Documents, discours, rapports.*

— *Bulletin de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais*, tome III, 3e et 4e livraisons, 1904 et 1905.

— *Mémoires* de la même Société, tome II, 5e et 6e livraisons, 1903 et 1905.

— *Epigraphie du département du Pas-de-Calais. — Ouvrage* publié par la même Société, tome IV, 1904, 6e fascicule.

AUTUN. — *Mémoires de la Société éduenne*, tome XXXIII, 1905, nouvelle série.

BEAUVAIS. — *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise*, tome XIX, 1re et 2e parties, 1904 et 1905.

BÉZIERS. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire*, 3e série, tome VI, 1re livraison, 1905.

BORDEAUX. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts*, 3e série, 1903.

BRUXELLES. — *Analecta Bollandiana*, tome XXIV, 3e et 4e fascicules, 1905 ; tome XXV, 1er et 2e fascicules, 1906.

— *Annales de la Société d'archéologie. — Mémoires, rapports et documents*, tome XIX, 1905, 3e et 4e livraisons.

— *Annuaire* de la même Société, 1906.

— *Bulletin de l'Académie royale de Belgique.* — Classe des lettres, 1905, nos 6 à 12 ; classe des sciences, 1905, nos 6 à 12.

Digitized by Google

CAEN. — *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres*, 1905.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences, et arts de la Marne*, 2e série, tome VII, 1903-1904.

CHAMBÉRY. — *Mémoires et documents* publiés par la *Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, 1896 à 1903, tome X à XVII ; 1905, tome XVIII, 1er et 2e fascicules.

CHARTRES. — *Bulletin bimestriel de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*. — Procès-verbaux, tome XI, 11e fascicule ; tome XII, 1er fascicule, 1905 ; Mémoires, tome XIV, 1er et 2e fascicules, 1905.

CHATEAU-THIERRY. — *Annales de la Société historique et archéologique*, 1904.

CLERMONT-FERRAND. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, publié par l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts*, 2e série, mars à décembre 1905.

CONSTANTINE. — *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique*, 8e volume de la 4e série, 1905.

DIJON. - *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres*, 4e série, tome IX, 1903-1904.

DUNKERQUE. — *Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, lettres et arts*, 1905, 41e volume.

ELBEUF. — *Bulletin des travaux de la Société industrielle*, 1904.

EPERNAY. — *Bulletin de la Société d'horticulture*, septembre 1905 à mai 1906.

EPINAL. — *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, 1905.

EVREUX. — *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, 6e série, tome II, 1904.

FONTAINEBLEAU. — *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 2e, 3e et 4e trimestres 1905 ; 1er trimestre 1906.

GRENOBLE. — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4e série, tome XVIII, 1904.

GUÉRET. — *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, 2e série, tome X, 1re partie, 1905.

LAON. — *Bulletin de la Société académique*, tome XXXI, années 1900 à 1904.

— De la même Société. — *Rapport sur la maison natale de Champfleury*, 1906.

LILLE. — *Bulletin de l'Université et de l'Académie*, 3e série, 1905, nos 3 et 4 ; 1906, n° 1.

LIMOGES. — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome LV, 1re livraison, 1905 ; 2e livraison 1906.

LUXEMBOURG. — *Ons Hémecht*, août 1905 à juin 1906.

LYON. — *Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique*, janvier 1905 à mars 1906.

Digitized by Google

MANCHESTER. — *Memoirs and proceedings of the Manchester literary and philosophical Society*, 1904-1905, vol. 49, part. III ; 1905-1906, vol. 50, part. I et II.

MARSEILLE. — *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts*, 1904-1905.

METZ. — *Mémoires de l'Académie*, 3e série, 1902-1903 ; 1903-1904.

MONS. — *Mémoires et publications de la Société des sciences, arts et lettres du Hainaut*, 6e série, tome VII, 1905.

MOULINS. — *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, tome XIII. Lettres, sciences et arts, 1905.

NAMUR. — *Annales de la Société archéologique*, tome XXV, 1re livraison 1905 ; 2e livraison 1906.

NANCY. — *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 4e série, tome LV, 1905.

— *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1904-1905, 6e série, tome II.

— De la même Société. — *Réponse du président, M. Ch. Guyot, aux récipiendaires*, 1905.

NANTES. — *Annales de la Société académique*, volume 6e de la 8e série, 1905.

NEVERS. — *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, 3e série, tome XI, 1er fascicule 1905.

NIMES. — *Mémoires de l'Académie*, 7e série, tome XXVII, 1904.

ORLÉANS. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XIV, 1er, 2e et 3e trimestres 1905.

PARIS. — *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1905.

— *Bulletin et Mémoires* de la même Société, 7e série, tome IV. — *Mémoires*, 1903, 1905.

— *Mettensia IV*. — *Mémoires et documents* publiés par la même Société, 1905, 3e fascicule.

PERPIGNAN. — *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées Orientales*, 46e volume, 1905 ; 47e volume, 1906.

POITIERS. — *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2e série, tome X, 2e, 3e et 4e trimestres 1905.

— *Bulletin et mémoires* de la même Société, tome XXVIII, 2e série, 1904.

ROUEN. — *Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture*, 3e et 4e trimestres 1904 ; 1er et 2e trimestres 1905.

— De la même Société. — *Excursion agricole en Allemagne*, par M. F. LEFEBVRE, 1906.

SAINT-DIÉ. — *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, 1905-1906.

SAINT-OMER. — *Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie*, tome XI, 1905, 2e, 3e, 4e fascicules.

Digitized by Google

SENLIS — *Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique*, 4e série, tome VI, 1903.

SENS — *Bulletin de la Société archéologique*, tome XXI, 2e fascicule, 1905.

SOISSONS. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique*, tome II, 3e série, 1901-1902.

TOULOUSE. — *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*, 10e série, tome V, 1905.

— *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, nouvelle série, nos 34 et 35, 1905.

— *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux*, 1906.

TOURNAI. — *Annales de la Société historique et archéologique*, nouvelle série, tome IX, 1905.

TOURS. — *Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire*, tome LXXV, 1905, janvier à octobre.

TROYES. — *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube*, 3e série, tome XLII, 1905.

TURIN. — *Atti della R. Accademia delle scienze*, volume XL, 1904-1905, 14 fascicules ; vol. XLI, 1905-1906, 5 fascicules.

— *Osservazioni meteorologiche fatte nell' anno 1904 all' Osservatorio della R. Universita*, 1905.

VENDOME. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire*, tome XLIV, 1905.

VERSAILLES. — *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, février à novembre 1905, 4 fascicules.

VERVINS. — *La Thiérarche. — Bulletin de la Société archéologique*, tome XX, 1901, 1902, 1903.

WASHINGTON. — *Smithsonian miscellaneous collections*, 1905, volumes XLVIII et XLIX, 1905.

— *Annual report of the Smithsonian Institution*, 1903 et 1904.

— *U. S. National Museum*, 1905.

— *Bureau of american ethnology. Bulletin* no 28, 1904 ; *Bulletin* no 29, 1905.

— *Annual report of the Bureau of american ethnology*, 1904.

— *Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution*, 1906.

— *Memoirs of the national Academy of sciences*, vol. IX, 1905.

Digitized by Google

VISITE

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE CHATEAU-THIERRY

à Reims, en 1906

Le lundi de la Pentecôte, 4 juin 1906, les membres du bureau et de nombreux représentants de la *Société historique de Château-Thierry,* sous la conduite de leur président, M. Jules Henriet, vinrent rendre à l'Académie de Reims la visite qu'ils avaient reçue d'elle à Mézy et Château-Thierry, le 12 juin 1905.

La journée fut occupée par la visite approfondie des monuments et des musées de Reims; elle fut agréablement coupée par un déjeuner confraternel d'une trentaine de convives, au cours duquel les toasts suivants furent échangés par les présidents des deux Sociétés.

Toast de M. A. Duval, président de l'Académie de Reims :

« Veuillez ne pas vous effrayer, mes chers Messieurs, de me voir me lever en ce moment dans la demi-solennité de ma cravate blanche.

« Je n'ai point prémédité le perfide dessein de vous accabler sous les périodes lourdes d'une pompeuse éloquence. Je veux uniquement, au nom de l'Académie nationale de Reims, en termes d'une modeste simplicité et d'une confraternelle bonne humeur, porter la santé de nos visiteurs aimables de Château-Thierry, et saluer

Digitized by Google

particulièrement de l'hommage de notre respect leur vénéré Président.

« Savez-vous bien, Messieurs, que nous donnons, — non point au monde, qui sans doute nous ignore, — mais que nous nous donnons du moins à nous-mêmes un spectacle que, pour ma part, je trouve charmant et pas banal : deux sociétés savantes oubliant ensemble, la coupe en main, la gravité des heures laborieuses, pour s'abandonner aux expansions d'une sympathie mutuelle puisée aux mêmes sources, le goût de l'étude et des nobles jouissances intellectuelles.

« L'ironie d'une critique rarement bienveillante se plaît à représenter les académiciens, et surtout les académiciens de province, — sous les traits de braves gens, généralement un peu myopes, le plus souvent assez distraits, inattentifs à tout ce qui n'est point un palimpseste ou une pierre tombale, absolument incapables de s'émouvoir, de se dérider ou de sourire, endormis enfin en une impuissance morose et routinière.

« Il me semble pourtant que pour demeurer des adeptes fidèles de la science historique, ou des amants passionnés des belles-lettres, nous n'en sommes pas moins animés aujourd'hui d'une franche et cordiale gaîté.

« Quant au reproche d'arriérisme, ce n'est point à la *Société historique de Château-Thierry* qu'on le pourrait adresser. Elle a su prendre une louable initiative qu'on doit souhaiter de voir se propager, en nous invitant l'an dernier à cette excursion charmante à laquelle j'ai eu le regret personnel de ne pouvoir prendre part, mais dont nos collègues plus heureux ont rapporté le plus délicieux souvenir.

« Guidés par l'érudition de notre excellent Secrétaire

Digitized by Google

général, dont vous avez su déjà apprécier l'aimable dévouement, vous avez admiré quelques uns des monuments et des trésors de notre antique Durocortorum ; — je n'ose dire Reims, ce ne serait point assez archéologique. — Nous reprendrons tout à l'heure notre visite en vous présentant nos plus riches joyaux : notre incomparable cathédrale et notre vieille basilique de Saint-Remi.

« Puissent les impressions que vous emporterez de cette bonne et charmante journée, s'illuminer de l'éclat des perles dorées que la complicité délicate d'un de nos généreux confrères de Reims nous permet de vous offrir, et que je porte avec grand plaisir à mes lèvres, afin qu'elles donnent plus de chaleur et d'intensité aux vœux que je forme pour la prospérité de la *Société historique de Château-Thierry* et la persévérance de l'entente cordiale de nos deux compagnies. »

Toast de M. Jules Henriet, président de la *Société historique de Château-Thierry :*

« Messieurs,
« Mes chers Collègues,

« En prenant la parole, le distingué président de l'Académie de Reims vient de nous engager à ne pas nous effrayer de sa cravate blanche parce qu'il n'avait pas le noir dessein de prononcer un discours, mais seulement de souhaiter la bienvenue à notre Société.

« Il l'a fait dans des termes si bienveillants et si élevés que c'est plutôt moi qui dois m'excuser de n'avoir pas ma cravate blanche, comme il conviendrait pour

Digitized by Google

répondre au président d'une docte Académie ; je ne puis donc que me borner à vous dire que l'heure est venue pour nous de remercier chaleureusement nos confrères de l'Académie de Reims de la courtoise visite qu'ils ont faite l'année dernière à notre modeste Société, et de l'accueil si cordial et si empressé que nous recevons aujourd'hui.

« En présence de cette sympathie réciproque nos cœurs me semblent si champenois, que je me demande s'il est bien vrai qu'un léger dissentiment existe entre les vignerons de nos deux pays sur le point de décider si dans les quelques kilomètres du parcours de la Marne dans le sud de notre arrondissement les vignes sont tout entières ou seulement à moitié champenoises ; c'est une petite querelle de voisinage qui ne saurait avoir de durée.

« Je suis encore sous le charme des merveilles que l'éminent Secrétaire général de l'Académie, M. Jadart, nous a présentées avec autant d'amabilité que d'érudition, et sous l'impression des sentiments que ravive en nous la visite que nous faisons sous la direction de nos confrères de Reims, à travers leur belle et noble cité qui nous rappelle des époques glorieuses de notre chère Patrie.

« La vénérable église de Saint-Remi symbolise le berceau de la France, ses sombres voûtes évoquent la grande image du fier Sicambre courbant le front devant le saint apôtre des Gaules qui a institué chez nous la religion chrétienne.

« La majestueuse cathédrale de Reims demeure le fidèle et fier témoin des grands jours d'allégresse, de grandeur et de triomphe de la France :

« C'est là qu'était le but de la mission providentielle

Digitized by Google

de l'humble et sublime libératrice du territoire, dont le nom doit rester empreint dans tous les cœurs français, confondu dans le même culte de la Patrie.

« C'est là que Jeanne d'Arc est venue s'agenouiller, déposant l'oriflamme et déclarant sa mission accomplie.

« C'est de là qu'elle est partie pour le martyre.

« Cette antique basilique nous rappelle aussi que pendant près de treize siècles ininterrompus le même peuple s'est soumis au même régime et est resté fidèle à la même foi ; pendant cette longue suite de siècles, et depuis, jusqu'à nos jours, rois et sujets, seigneurs et vassaux, grands et petits, tous ont contribué par une œuvre commune, chacun à titre divers, à créer le superbe patrimoine national qui constitue notre France.

« Il est réconfortant de constater qu'à travers les vicissitudes des âges et des événements, et avec des alternatives de triomphes et de revers, de prospérités et de calamités, de joies et de tristesses, la France est sortie toujours triomphante des pires épreuves, tenant en main le flambeau de la civilisation et de la liberté éclairant le monde.

Quand un peuple a derrière lui de pareils souvenirs, et devant lui de pareils exemples, c'est avec autant de gratitude que de respect qu'il doit s'incliner devant les tombes de ses glorieux ancêtres; il ne saurait profaner leur mémoire, ni laisser jeter aux vents la moindre parcelle des cendres précieuses de ceux qui lui ont légué un tel héritage. Quant à ceux qui peuvent être appelés par les circonstances à détenir momentanément ce précieux patrimoine national, c'est un devoir étroit pour eux de le conserver intact, sinon de l'accroître, pour le transmettre à leur tour à la postérité.

C'est sous l'impression de ces sentiments que je lève

Digitized by Google

mon verre à l'Académie nationale de Reims, à son sympathique et distingué président, M. Duval, à son éminent et dévoué secrétaire général, M. Jadart. »

Digitized by Google

FORME PRIMITIVE DES LUNETTES

Communication de M. le Dr A. BOURGEOIS
Vice-Président de l'Académie

Dans la communication que j'ai faite à l'Académie en 1903, sur l'origine des lunettes, j'ai montré que leur invention paraissait devoir être fixée aux vingt dernières années du XIIIe siècle. Leur usage se répandit dans le cours du XIVe siècle, et l'on s'en servait couramment à partir du XVe siècle. Je n'ai pas parlé, dans ce premier travail, de la forme des montures qui portaient les verres correcteurs, me réservant de réunir des documents pour étudier cette intéressante question. Les pièces démonstratives consistent en montures anciennes et en œuvres d'art représentant des personnages en binocles ou en lunettes.

Ce sont évidemment les gravures qui sont le plus instructives; les plus anciennes remontent au XVe siècle. C'est d'ailleurs à cette époque que parurent les premières gravures.

Ce sont les binocles qui ont été inventés les premiers, et non pas les lunettes. Un document tout à fait démonstratif est une belle gravure de la deuxième moitié du XVIe siècle, intitulée « Conspicilla », d'après Jean Stradan. Elle représente un marchand de binocles. Les personnages, porteurs de binocles, sont tous des gens âgés. On ne voit pas, dans cette gravure, une seule paire de lunettes.

Le binocle, à l'origine, était d'une seule pièce, à grands verres ronds, façonné avec une substance suffisamment résistante et élastique, la corne ou la baleine,

Digitized by Google

de façon à tenir à cheval soit sur la racine du nez, soit près de l'extrémité de cet organe. Les anciennes gravures représentent admirablement ces deux façons de porter le binocle.

Les personnes qui ne pouvaient s'accommoder de cette manière de mettre leurs verres correcteurs, se servaient de la loupe, moyen plus compliqué, puisque la main qui porte l'instrument ne peut être employée à un autre usage. Les dimensions de la loupe, utilisée de cette façon, étaient variables. On lui donnait aussi le nom de *manocle*, auquel on a substitué plus tard *monocle*.

Il existait encore une autre espèce de binocle, inventée un peu plus tard que la forme précédente, et imaginée sans doute par ceux que gênait la constriction du nez. Ce binocle était plutôt une sorte de faces à main. En effet, il ne tenait pas seul sur le nez, mais devait être maintenu avec la main : car il était articulé en deux parties, par le milieu de la monture, ces deux parties pouvant se juxtaposer : ce qui rendait l'appareil portatif. Cette forme était moins usitée que le binocle d'une seule pièce, parce que moins commode.

D'autres matières que la corne ont été employées à la confection des montures ; ce sont le bois, le fer, l'acier, l'argent et l'or.

Les modèles varient peu au XV^e^ et au XVI^e^ siècles ; ils continuent à manquer d'élégance. Au XVII^e^ siècle, toujours en conservant la forme ronde des verres, on adopte des ressorts en acier, qui exercent une pression graduée et modérée sur le nez. Les montures deviennent moins lourdes ; elles sont mieux travaillées. Ce qui n'empêche pas les modèles primitifs de rester encore en usage.

Digitized by Google

Au XVIII^e siècle, le travail est plus fini. Les verres, toujours ronds, sont sertis dans des montures plus légères, le plus souvent en acier, parfois en argent ou en or, et aussi en écaille.

L'emploi des étuis était chose courante. On les fabriquait en carton, en cuir ou en corne ; un peu plus tard en ébène incrusté, en argent ou en or, plus ou moins garnis d'ornements, selon le prix qu'on y mettait. A signaler aussi le *galuchat*, très en vogue au XVIII^e siècle. (Le galuchat, fait avec la peau de raie ou d'autres squales, était généralement teinté en vert.)

Je me suis servi jusqu'ici du terme « binocle », pour bien faire comprendre que les premières montures n'avaient pas de branches passant au-dessus des oreilles. Les dénominations employées uniformément ont été : véricles, béricles, bésicles, lunectes, puis lunettes ; en latin, *ocularia*, *spicilla*, *perspicilla*, *conspicilla*.

On faisait usage, au début, pour la fabrication des verres de lunettes, de verre ordinaire et de verre de miroir. Le cristal de roche est signalé au commencement du XVII^e siècle. Primitivement il n'existait que des verres convexes, pour la presbytie. Les verres concaves, pour la myopie, n'ont fait leur apparition qu'au XVI^e siècle.

Dans les premiers temps, sur les verres étaient gravés des chiffres, indiquant l'âge auquel les lunettes étaient destinées. Il est évident que cette classification était fort arbitraire.

Il faut mentionner une forme de binocle, qui existait au XVII^e siècle : deux verres ronds, de grand diamètre, sont portés sur deux montures à manches longs et légèrement incurvés, qui sont articulés à leur extrémité libre, de façon à pouvoir être tenus devant chaque œil ; les deux manches se replient entre deux lames pleines,

Digitized by Google

parallèles, qui servent à les protéger. L'appareil est en corne ou en buffle. C'est, en somme, une double loupe qui peut donner, par la superposition des verres, une loupe simple. Il est transformé plus tard, sous le Directoire (1796), en un objet plus élégant que portaient les *incroyables*. On peut assimiler cet appareil à nos faces à main actuelles.

On comprend facilement que les premiers binocles, ayant tous la même forme, ne devaient pas tenir sur tous les nez. On s'explique donc que l'on ait cherché à rendre les verres plus stables. On imagina de suspendre le binocle à une branche que l'on insinuait sous les cheveux du front ou que l'on assujettissait au chapeau. Ces explications ont été fournies par un auteur espagnol, Daça de Valdes, qui a publié, en 1613, un ouvrage sur les lunettes, dont la Bibliothèque nationale de Paris possède une traduction manuscrite. L'auteur dit à propos des verres avec attache au chapeau : « Ceci est seulement pour les princes, qui n'ostent point le chappeau à personne. » Et en effet l'obligation de saluer n'était pas compatible avec le parfait équilibre de l'appareil. Pour obtenir plus de solidité, on fixa les montures par des fils ou des cordons, qui passaient autour des oreilles. On eut aussi l'idée d'enchasser les verres dans une lanière de cuir, dont les extrémités s'attachaient derrière la tête; le cuir avait l'inconvénient de se détériorer par l'humidité ou la sécheresse ; mais ses avantages étaient le bon marché et la facilité des réparations, qui pouvaient être faites par le porteur lui-même ou par le premier cordonnier venu.

Les branches articulées ne commencent à être en usage qu'au XVII^e^ siècle ; tout au moins ne les trouve-t-on sur les gravures qu'à partir de cette époque. Les

Digitized by Google

montures affectent des formes lourdes, massives ; elles paraissent être l'œuvre plutôt de forgerons que de lunetiers. Elles restent telles jusqu'au XVIII^e siècle. Aussi, à cause de leur poids, sont-elles pourvues de doubles branches, qui peuvent se replier derrière les oreilles. Souvent aussi les extrémités des branches sont en forme de larges anneaux, probablement pour y adapter des cordons et nouer ces derniers en arrière de la tête.

La matière dont on fabriquait les montures de lunettes était la corne, la baleine, le fer, le cuivre, l'acier, enfin l'argent et l'or. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que l'on fit des lunettes moins lourdes.

Les étuis avaient des dimensions en rapport avec celles des lunettes, et, de nos jours, on les trouverait peu portatifs. Leur richesse dépendait du prix que l'on pouvait y mettre.

Les verres ronds ont persisté, dans les lunettes comme dans les binocles, jusqu'au commencement du XIX^e siècle. Les verres ovales ont été à cette époque importés d'Angleterre. On a continué depuis à en faire usage, en les portant en lunettes, en pince-nez, en lorgnons, en monocles et en faces à main. Il faut signaler aussi les formes carrées ou octogonales, lancées dans le désir d'attirer le public par l'appât de la nouveauté, mais qui n'ont eu aucune vogue.

Pour quels motifs les verres ronds ont-ils eu une existence aussi longue ? C'était une habitude prise. On n'avait pas songé à alléger les montures en diminuant le poids des verres. Sans doute aussi trouvait-on plus de facilité à fabriquer les montures pour la taille en forme ronde plutôt qu'en forme ovale. De nos jours la forme ovale, ou plus exactement la forme elliptique, a prévalu. Cependant on conseille avec raison les verres

Digitized by Google

ronds pour les écoliers. Cela les empêche de regarder par-dessus leurs lunettes et les oblige à conserver une attitude régulière du regard. Les verres elliptiques au contraire sont mieux tolérés par les presbytes, qui peuvent ainsi regarder par-dessus leurs montures, pour voir à distance. On a remis actuellement à la mode les verres ronds, surtout pour en faire usage en faces à main, ce qui ne présente aucun inconvénient. Il faut cependant retenir que les verres de trop faible dimension, facilement adoptés dans un but d'élégance ou de coquetterie, sont bien moins favorables pour les yeux que les grands verres. Nos ancêtres avaient donc agi avec discernement.

Il reste à faire mention des lunettes que l'on a portées, dès le XVII^e^ siècle, pour préserver les yeux sensibles ou malades, lunettes qui étaient pourvues de verres colorés, et auxquelles on donnait le nom de *conservatives*. C'est la couleur verte qui est restée longtemps préférée. Daça de Valdes, auteur du XVII^e^ siècle cité plus haut, s'exprime ainsi : « Les lunettes conservatives profitent grandement pour cheminer en temps d'hiver, parce qu'elles défendent les yeux de l'air, et si c'est en été de la lumière... Pourvu qu'elles ne tirent pas sur le jaune et sur le rouge, toutes les couleurs sont bonnes... Celles qui tirent sur le verd me semblent estre profitables à la veue, pour estre une couleur agréable... L'autheur de la nature a revestu les herbes et les plantes de couleur verde et agréable, afin d'œillarder les hommes et les en esgayer... Entre les couleurs composées, la verte est la meilleure ».

Plus rarement on avait recours à des verres de teinte bleue ou violette.

Les verres colorés étaient rarement montés en bino-

Digitized by Google

cles. Leur rôle protecteur, on le comprend, avait plus d'efficacité avec des lunettes de grande dimension. Pour augmenter leur action préservatrice, on les garnissait sur les côtés d'un morceau d'étoffe, en soie verte de préférence. L'œil se trouvait ainsi parfaitement garanti.

Les lunettes actuelles d'automobile rappellent assez bien les vieilles lunettes conservatives.

Au commencement du XIX^e^ siècle, ont été inventés les verres fumés, dont l'emploi s'est depuis généralisé et auxquels on a donné la forme de coquilles, permettant de supprimer tous les entourages, protecteurs il est vrai, mais réceptacles de poussières et en contradiction avec la moderne antisepsie.

C'est surtout après la seconde moitié du XIX^e^ siècle que les montures de toutes sortes (lunettes, pince-nez, puis faces à main) ont commencé à être fabriquées avec élégance et légèreté. On voit, en somme, qu'il a fallu plus de cinq siècles pour en arriver aux formes qui sont adoptées aujourd'hui.

Il y aurait encore des détails curieux à connaître sur les fabricants de lunettes. Comme ceci m'entraînerait trop loin, je dirai seulement que le plus vieux lunetier parisien se nommait Chorez. Il était *lunetier à Lisle-Notre-Dame, à l'Enseigne du Compas;* en 1625, il imagina une lunette de spectacle binoculaire.

Un chapitre très intéressant de l'histoire des lunettes est celui qui se rapporte aux *anachronismes.* Il s'agit de sculptures, de gravures, de tableaux et de tapisseries reproduisant des scènes du Nouveau Testament ou des Saints des premiers siècles de l'ère chrétienne, et où l'on voit figurer des personnages en bésicles. Ces sculptures, ces gravures ou ces tableaux ont eu pour auteurs des artistes ou des maîtres du XV^e^, du XVI^e^ et du

Digitized by Google

XVII[e] siècles, époques auxquelles existaient les bésicles ; mais les personnages représentés n'en portaient certainement pas, puisque leur invention à la fin du XIII[e] siècle est postérieure de plusieurs siècles aux épisodes du Nouveau Testament. Les artistes, on le sait, donnaient aux personnages des tableaux religieux les costumes du moyen-âge ; il n'est donc pas surprenant qu'ils aient pourvu de bésicles ceux auxquels ils croyaient devoir en octroyer de par leur âge.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans toutes ces compositions qui ont vu le jour du XIV[e] au XVII[e] siècle, on ne trouve absolument que la monture en forme de binocles, et qu'il ne se rencontre pas une seule paire de bésicles à branches. Ce qui apporte une preuve de plus à ce fait que les binocles ont précédé de beaucoup les lunettes, et que ces dernières n'ont commencé à être connues que dans le courant du XVII[e] siècle.

Il y a certainement un grand nombre de ces *anachronismes* dont l'existence a dû passer inaperçue. Je vais donner la liste de ceux que je connais, et dont quelques-uns sont en ma possession, sinon en originaux, du moins en reproductions. Ils sont indiqués par ordre chronologique, en commençant par les plus anciens.

* 1. Jan Van Eyck (1390-1440). — « *Sainte-Vierge, Saint George et Saint Donatien ; à genoux le chanoine George van der Pale.* » — Peinture. Musée d'Anvers.

2. Dominico Ghirlandajo (1449-1498). — « *Saint Jérôme lisant.* » — Peinture. Eglise di Ognissanti, de Florence.

3. Dominico Ghirlandajo (1449-1498). — « *Mort de*

Digitized by Google

Saint François. » — Peinture. Eglise de la Trinité, de Florence.

* 4. Quentin Metsys (1444-1530). — « *La Vierge triomphante.* » — Peinture. Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

* 5. Rétable du xv^e^ siècle. — « *La Présentation au Temple.* » — Sculpture du Musée de Reims.

* 6. Maître hollandais du xv^e^ siècle. — « *Pius Joachim.* » — Peinture. Musée de Bâle.

* 7. Tapisserie de 1480. — « *Légende de l'Homme riche et du pauvre Lazare.* » — Collection du D^r^ Hallauer, à Bâle.

* 8. H. Holbein le Vieux (1450-1524). — « *Mort de Marie.* » — Musée de Bâle.

9. Martin Schongauer (1450-1491). — « *Mort de Marie.* » — Dessin. Collection du D^r^ Brettauer, à Trieste.

10. Jan Jost de Calcar (fin du xv^e^ siècle). — « *Mort de Marie.* »—Peinture. Eglise de Calcar (Hollande).

11. Maître de la Mort de Marie (1460-1519). « *Mort de Marie.* » — Peinture. Musée de Cologne.

*12. Maître de la Mort de Marie (1460-1519). — « *La Sainte Famille.* »—Peinture. Collection Salting, de Londres.

*13. Ecole néerlandaise (xv^e^ siècle). — « *Saint Bernard en adoration devant la Vierge et l'Enfant-Jésus.* » — Peinture. Musée de Bruxelles.

*14. Hemessen (xvi^e^ siècle). — « *Saint Jérôme.* » — Peinture. Musée de Bruxelles.

15. Lucas Müller, nommé Cranach le Vieux (1472-1553). — « *La Femme adultère devant Jésus-Christ.* » Peinture. Pinacothèque de Münich.

16. Tiziano Vecellio (1477-1576). — « *La Femme adul-*

Digitized by Google

tère devant Jésus-Christ. » Peinture. Musée du Louvre, Paris.

17. Ecole allemande du XV^e^ siècle. — « *Saint Pierre.* » — Peinture. Galerie nationale de Londres.

*18. Gravure hollandaise du XVI^e^ siècle. — « *Saint Luc, évangéliste.* » — De ma collection.

19. Ludovico Caracci (1555-1619). — « *La vocation de Saint Mathieu.* » Peinture. Pinacothèque de Bologne.

20. Cigoli (1539-1613). — « *Circoncision de Jésus-Christ.* » — Peinture. Eglise San Francesco, à Prato, près Florence.

*21. Rubens (1577-1640). — « *Jésus chez Simon le Pharisien.* » — Peinture. Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

*22. Jordaens (1593-1678). — « *Jésus chassant les Vendeurs du Temple.* »—Peinture. Musée du Louvre, Paris.

*23. Père D. Hieronimus. — « *Solitude ou Vie des Pères*
à *ermites et des Anachorètes (hommes et femmes).* »
*26. — Jacques Honeruogt, éditeur. Paris, 1636.

Recueil de 112 gravures (12×18). Quatre Pères âgés, en binocles (IV^e^ au VI^e^ siècle) ; ils se nomment : Evagrius, Ammon, Palamon, Marinus. D'autres personnages, aussi âgés, n'ont pas de bésicles.

De la Bibliothèque de M. Wendling, sculpteur de la cathédrale de Reims.

27. Guillaume-Ernest Grève (commencement du XVII^e^ siècle). — « *Descente du Saint-Esprit.* » — Peinture. Eglise Saint-Agricol d'Avignon.

28. Nicolas Mignard (1608-1668). — « *Scène de la vie*

Digitized by Google

de Saint Véran. » — Peinture. Eglise de Cavaillon.

29. Johann Wirier et Andreas Trost (1679). — « *Jésus devant Pilate.* » — 9e feuille du passionnaire *Dominicæ Passionis Icones.* Musée Rodolfinum à Laibach.

*30. Le Valentin (1600-1632). — « *Le Christ à la Monnaie.* » — Peinture. Musée du Louvre? Paris.

*31. Pepersack (1640). — « *Jésus au milieu des Docteurs.* » — Tapisserie de la cathédrale de Reims.

*32. Pepersack (1640). — « *Circoncision de Jésus-Christ.* » — Tapisserie de la cathédrale de Reims.

Au XVIIe siècle semble s'arrêter la nomenclature des *anachronismes.* Du moins n'a-t-on pas encore signalé de personnages en lunettes dans les sujets religieux composés à partir de la fin du XVIIe siècle.

Les anachronismes marqués d'un astérisque sont ceux dont je possède une gravure originale ou bien une reproduction photographique.

Les documents qui ont servi à l'élaboration de ce travail ont été empruntés à ma collection de lunettes et de gravures anciennes, à l'*Histoire des Lunettes*, du docteur Pansier (d'Avignon), publié en 1901, et à l'ouvrage allemand *Die Brille und ihre Geschichte*, du docteur Emil Bock (de Vienne), paru en 1903.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

AUTOUR DU CONGRÈS DE LA TUBERCULOSE

par M. le Dr COLLEVILLE, Membre titulaire

Le divin Hippocrate fut le premier à soupçonner la curabilité de la phtisie dès ses débuts. A la lumière de la science, le Dr Grancher n'a fait que paraphraser l'aphorisme du médecin de Cos. Au cours des dix dernières années, on s'est occupé de la « guérison de cette maladie et de la protection des bien-portants » ! Malheureusement encore, en fait de poitrinaires, ne nous abusons pas sur la valeur du mot « guérison ». Les Italiens ont bien le serum de Maragliano qu'ils peuvent s'offrir sous la peau et même sur la table, entre un verre de lait et une portion de viande crue. Les Belges jouissent du serum de Denys sous forme de bouillon filtré du bacille de Koch Marmoreck, nom bien français, vend son produit chez nous et dans quelques pays avoisinants, mais avec la réprobation des hautes autorités officielles et gouvernementales. Reste la communication sensationnelle du Dr Behring, destinée pour le moment à ne faire que le bonheur des Coboyes. Dans un certain nombre de lustres, nos arrière-neveux pourront peut-être connaître cette précieuse marchandise. En attendant, la boutade d'Henriot reste cruellement juste, sous forme de dessin satirique dans lequel un praticien console son client en le plaignant de n'en avoir que pour deux ou trois mois à vivre, alors que le

Digitized by Google

fameux remède à ses maux sera trouvé dans quelques années.

Amélioration dans l'état des tuberculeux et *protection des bien-portants*, tel a été l'objectif de ce grand Congrès des 2 - 7 octobre 1905. Il fut : 1° *bruyant*, grâce aux avatars d'une certaine presse tapageuse ; 2° *onéreux*, la seule mise en scène de la séance d'inauguration dans le Grand Palais ayant coûté la somme de 40.000 fr., sans que les auditeurs en aient eu pour leur argent ; 3° *grandiose*, à la mode américaine. Le premier étage du monument rappelait un peu une piste de Buffalo Bill's ; les quatre sections fonctionnant simultanément. Le spectateur, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait s'instruire en même temps à deux sources différentes. Seules, les dames avaient un salon à part ; le buffet était ouvert indistinctement aux représentants des deux sexes.

A l'imitation du Musée antituberculeux de Berlin, la section scientifique de l'Exposition était instructive en plus d'un point. Le Museum et l'école d'Alfort avaient envoyé une riche et admirable collection de pièces anatomiques des pensionnaires susceptibles de contracter la tuberculose. Tous les êtres de la création y passent, depuis nos campagnons domestiques jusqu'aux habitants du désert et aux animaux à sang froid.

On reconnut que le pelé, le galeux cause de tout le mal était le gardien qui contagionnait le troupeau. Aussi, au nom du Trésor et de la Science, le personnel humain du Museum est soumis tous les trois mois à une inspection médicale sévère ; les suspects sont priés d'aller gagner leur vie ailleurs. Bien des collectivités humaines envieraient ces mesures de prophylaxie. Ceux des congressistes qui avaient des loisirs ont pu se livrer à une

Digitized by Google

étude comparative sur cartes et sur maquettes, des sanatoires, dispensaires et autres établissements sanitaires soucieux d'une certaine publicité. Les professions prédisposant à la tuberculose, les menus hygiéniques, les habitations économiques largement éclairées et pour quelques-unes à courant d'air sous prétexte de baies ouvertes, les jardins ouvriers, le mobilier xx^{e} siècle, les plans des côtes de la Manche disputant à l'Océan et à la Méditerranée la pureté de l'atmosphère et la constance de la température, les cubes ou pyramides en bois polychromés dont les damiers montrent la progression des ressources financières et thérapeutiques des associations ouvrières allemandes : tout cela est resté gratuitement pour l'édification du public. Mais notre grande semaine était tellement chargée, qu'il a été difficile aux étrangers et aux provinciaux dont le temps était compté, de jouir à leur aise de toutes ces leçons de choses. En plus des rapports officiels et des communications résumées et imprimées à l'avance, de nombreuses brochures ont été mises à la disposition des amateurs. Parmi les monographies susceptibles d'attirer l'attention, le plus gros ouvrage et en même temps le plus substantiel émanait du Comité Central Allemand. Ce travail nous retrace l'état actuel de la lutte chez nos voisins, sous la direction du D^{r} Frankel et avec la collaboration de spécialistes éminents pour chaque arme de cet arsenal. Quel contraste avec les trente-huit œuvres réunies de la Fédération Antituberculeuse Française ! Nous pouvons nous consoler en pensant que nous ne sommes malheureusement pas les seuls à manquer de coordination dans l'armement antituberculeux. En raison de son système d'économie politique, malgré l'affinité germanique que présentent certains pays, on peut dire que le

Digitized by Google

reste de l'Europe ne nous est guère supérieur. Aussi nous semble-t-il intéressant, avec votre permission, de compulser ensemble rapidement le programme teuton et d'en tirer ensuite telles conséquences que de droit.

D'ailleurs, pour quiconque a suivi le grand mouvement antituberculeux dans ses évolutions successives, le Congrès Parisien de 1905 n'est qu'une suite naturelle de l'action commune et internationale suggérée par Von Schrötter en 1898 à Paris, à Berlin en 1899, à Naples en 1900, à Londres en 1901. La question de la lutte ne s'agita plus seulement entre savants, mais on eut recours aux lumières des philanthropes et des hommes d'état. C'est à Berlin, en 1902, que fut établi le siège du Bureau Central International. Les organisateurs parisiens se sont inspirés de ce qu'ils ont vu pratiquer dans la capitale de l'Allemagne.

Au rez-de-chaussée du Palais, chacun a pu admirer le travail consciencieux de notre Bureau d'Hygiène, dressé sous la direction de notre ami le Dr Hoël, statistique d'autant plus suggestive que peu de villes de France se sont livrées aux mêmes études. Dans cette dernière décade, alors que toutes les autres maladies infectieuses sont en voie de décroissance, grâce aux progrès de l'hygiène, nous avons le regret de constater la stabilité du taux de la mortalité par tuberculose, avec maximum dans le 3e canton. On a beaucoup médit les chiffres : ils ont cependant leur éloquence. Ils nous montrent que, dans l'âge de capacité du travail, 33 °/o des cas de mort et 50 °/o des cas d'invalidité sont dus à la tuberculose. En Prusse, on a établi que : la moyenne des décès par tuberculose, en 1885-1886, était de trente et un cas sur dix mille vivants, en 1902-1903, elle est réduite à dix-neuf. Les autres grandes villes alle-

Digitized by Google

mandes ont suivi cette progression rassurante, attribuée aux facteurs suivants d'après le Dr Kayserling (de Berlin) :

A la suite du message de l'empereur Guillaume Ier en 1881, l'assurance-maladie obligatoire entra en pratique dès 1884, intéressant neuf millions d'ouvriers soignés et indemnisés au cours de leur maladie pendant une période de treize semaines. La découverte du Bacille de Koch, en 1882, permit d'assurer la prophylaxie. En 1890, création de l'assurance-invalidité protégeant treize millions de personnes dans la population laborieuse ; enfin les sanatoria furent inaugurés en 1896. Les chiffres ont répondu éloquemment à ces efforts combinés de la lutte. Sur dix mille vivants, la mortalité générale prussienne, qui était en 1876 de 255,90 est descendue en 1903 à 199.05. Dans les villes allemandes moyennes (de quarante à cent mille habitants), la diminution des décès a été de sept sur dix mille vivants. Elle est de six dans les villes de plus de cent mille habitants et de quatre sur les populations inférieures à quarante mille âmes. Notons en passant l'armée considérable des dépisteurs de la tuberculose appelés à renseigner l'Office de la Santé publique, grâce à la déclaration obligatoire existant dans les États fédérés. Concourent à cette synthèse, non seulement les médecins attachés aux usines ou manufactures, mais encore les fondations charitables, sociétés de bienfaisance, assurances-maladie et assurances-invalidité, les médecins de l'armée et de la marine, des indigents et des écoles, les sœurs et dames infirmières des communes, sans oublier les statistiques des décès.

Dans son discours du 24 novembre 1904, prononcé à la Chambre prussienne par le comte Douglas pour

Digitized by Google

créer un bureau central permanent et une commission régionale du salut public, cet orateur, entraîné par un enthousiasme patriotique, s'écrie : « Nous voyons en Angleterre et en Amérique des gens sacrifier quelques-uns de leurs innombrables millions pour le bien du peuple ; tandis qu'à côté d'eux nous constatons la complète indifférence des grandes masses pour le sort d'autrui Mais, après le peuple allemand, il n'y en a guère un second ou les aspirations humanitaires aient, pour ainsi dire, passé dans le sang, et où presque chacun travaille volontiers, selon ses moyens, à les réaliser. C'est avec un légitime orgueil que nous voyons cette série interminable d'associations qui luttent chez nous contre les misères multiples et dont les nombres, au taux de plusieurs centaines de mille, représentent une armée aussi vaillante que nombreuse ». La pénétration de l'âme du peuple par le sentiment humanitaire, la méthode et l'organisation des associations, telles sont les causes du succès de cette sorte de département de la santé publique qui fait tant honneur à nos voisins d'Outre-Rhin.

En cas de maladie, l'assuré jouit au plus pour une durée de vingt-six semaines de soins médicaux, du traitement gratuit et d'une indemnité égale à la moitié du salaire moyen selon l'usage local. La famille de l'ouvrier admis à l'hôpital reçoit un secours pécuniaire équivalant à la moitié de l'indemnité de maladie. En cas de décès, les parents du *de cujus* touchent une somme représentant vingt fois la moyenne journalière du salaire local. Le travailleur a toute faculté de se soigner convenablement et en temps utile.

Une caisse parallèle, celle de « l'assurance-invalidité », fonctionne pour suivre l'ouvrier dont l'incapacité de

Digitized by Google

travail a duré plus de vingt-six semaines ou est devenue définitive. Elle donne une somme variant entre 116 et 450 M. Il existe aussi des rentes de vieillesse dont le taux se monte à 110-230 M. On secourt également la famille de l'invalide séjournant dans un établissement d'assistance. De 1885 à 1903, les caisses-maladie ont versé plus de 1 milliard de M. ; les organes de l'assurance-invalidité ont dépensé plus de 815 millions de m. Le travailleur est libre de profiter des assurances privées. En général, soit par manque de prévoyance, soit par taux trop élevé des primes à verser, il préfère recourir aux secours pécunières de l'assurance obligatoire. Cette dernière empêche le prolétaire de se trouver à la merci de l'Assistance publique, insuffisant quand il ne peut donner toute son activité. Cet argent préserve le malade, l'invalide et la famille de l'indigent ; il empêche que les forces déjà affaiblies par la maladie et la souffrance se ruinent encore davantage par l'insuffisance de nourriture. Ces dispositions générales sont déjà à elles seules un moyen de prophylaxie contre la tuberculose ; nous allons étudier maintenant les nombreuses contributions spéciales apportées par ces caisses à la lutte antituberculeuse en particulier.

Ici, les caisses-maladie, au nombre de vingt-cinq mille, ont une extension bien moins compréhensible que les caisses-invalidité. Les premières s'occupent du *malade* ; les secondes se proposent de *prévenir* ou de *réduire* les *invalidités* engendrées par le bacille de Koch.

Au début, on a reproché à ces sociétés financières de viser moins la cause de l'humanité que l'avantage de la caisse. On acquit bientôt la conviction que ces deux intérêts étaient connexes et que tout le monde trouvait son compte à disposer de secours médicaux rapides,

Digitized by Google

efficaces et suivis. Au cours de ces dix dernières années, on imagina toute une série de moyens comprenant les divers chapitres du programme antituberculeux.

Le bacillaire reste-t-il chez lui ? Les caisses-maladies octroient des fortifiants sous forme de (lait, vin, aliments et eaux minérales). Si le cas est grave, on offre gratuitement le service de sœurs garde-malades et au besoin la possibilité de profiter d'une cure d'air ou d'une station thermale.

Grâce à des contrats passés entre ces caisses et les établissements d'assistance, les malades contagieux ou insuffisamment logés sont soignés dans des cliniques spéciales, hôpitaux, sanatoires ou autres fondations hygiéniques. Au nombre de ces dernières figurent « les cures d'air », ouvertes aux malades pendant le jour dans la bonne saison, sous la surveillance d'une sœur, et situées en pleine forêt. Les clients y trouvent gratuitement ou aux prix les plus modérés, du lait, des repas simples, des ustensiles de toilette et de repos, des bains-douches, couvertures de laine et crachoirs de poche. La Croix-Rouge, en 1899, eut la première l'idée de ces établissements ; les pesées régulières sont un moyen de contrôle dans l'amélioration de l'état des malades ; la faveur de ces fondations est en raison directe de l'augmentation de poids des clients. Un autre facteur de la lutte antituberculeuse consiste dans les subventions en faveurs des *convalescents* de maladies graves, proies futures du bacille. A l'expiration de l'indemnité on peut pendant un an envoyer l'impétrant dans les maisons de convalescence, à la campagne, aux eaux, en vacances, etc. Cette mesure préventive nous servira de transition pour aborder la tactique de la caisse-invalidité. L'objectif de cette dernière vise le relèvement de la santé du

Digitized by Google

peuple et, dans les limites possibles, la prolongation de la capacité de travail des assurés.

Les ouvriers n'étant admis à l'assurance obligatoire qu'à partir de l'âge de seize ans, il arrive que la tuberculose a déjà exigé un traitement énergique avant cette période. Tout une catégorie d'artisans, instituteurs, agriculteurs, domestiques ne tombent pas sous le coup de la loi bienfaisante. Ils seraient abandonnés si la sphère d'activité de l'assurance-invalidité n'était pas beaucoup plus compréhensible que celle de la caisse-maladie. Il suffit de pouvoir espérer rationnellement l'efficacité du traitement ou d'entrevoir une incapacité devant donner plus de vingt-six semaines pour avoir droit aux largesses de la caisse. Le praticien est appelé à juger chaque cas en particulier. Parmi les ouvriers industriels devenus invalides avant l'âge de trente-cinq ans, plus de la moitié souffrent de la tuberculose ; pour les plus jeunes, la proportion est des 2/3. De 1897 à 1904, les frais généraux de traitement se sont élevés à plus de 35 millions de M. avec une moyenne de soixante-quinze journées de cure par sujet tuberculeux.

Ces caisses-invalidité assurent à leur clientèle tous les modes de cure, grâce à des contrats passés avec les hôpitaux, maisons de santé, cliniques, sanatoria, cures d'air, stations balnéaires à la mer, aux eaux sulfureuses, bains de boue, instituts d'orthopédie. Ces Compagnies ont même installé à leurs frais un certain nombre de ces institutions, surtout les sanatoria.

L'emploi de tant de millions se trouve-t-il justifié ? L'Office impérial d'assurance, depuis 1897, a procédé à une révision quinquennale des résultats. Sur cent tuberculeux traités en 1897, il y en avait, à la fin de l'an 1901, vingt-sept susceptibles de pouvoir se passer de la

Digitized by Google

rente d'invalidité. Les années 1898, 1899 et 1900 ont fourni à la fin de 1904, trente et un et trente-deux sujets conservant la capacité de travail. Ces chiffres peuvent paraître peu consolants si on n'envisageait combien est terrible le fléau de la tuberculose. Sur cent bacillaires, titulaires de rentes d'invalidité âgés de vingt-cinq à vingt-neuf ans, dix-sept vivent encore un an après leur entrée en jouissance de la rente; quatre survivent après quatre ans. Mettons en regard de ces chiffres cent invalides du même âge, non tuberculeux ; soixante-neuf jouissent de leur retraite après un an.

Des *asiles d'invalides* sont destinés à recueillir les incurables définitifs avec faculté pour eux de n'y faire qu'un séjour trimestriel en renonçant à leur rente, puis de reprendre celle-ci en quittant ces asiles. Enfin les sociétés font des démarches auprès des patrons et des colonies agricoles pour adoucir les rigueurs du travail primitif ou pour mettre l'assuré dans de meilleures conditions hygiéniques au cours du travail.

Dans le sens de la prophylaxie, les deux variétés de sociétés citées plus haut ont encore déployé toute leur activité sous des formes ingénieuses dont peuvent s'inspirer les coopérations humanitaires.

La *caisse-maladie* s'est attachée à la révision des logements insalubres. Au cours de leurs visites chez les malades, les contrôleurs prennent des notes sur les dimensions, l'éclairage, le chauffage et les degrés d'humidité des appartements, sur la situation des W.C., sur le nombre des personnes occupant chaque pièce et chaque lit. Tout en instruisant ainsi par ce questionnaire les habitants sur les défectuosités du logement, on prévient les personnes capables d'y porter remède (police, propriétaires, médecins des pauvres et des écoles-

Digitized by Google

dispensaires). Les inspecteurs industriels sont également avisés des conditions malsaines du travail. Le médecin de la société, en visitant ses clients, ne ménage ni les tracts, ni les bons conseils hygiéniques pour seconder dans leur action les contrôleurs et les sœurs garde-malades. Enfin, en hiver, des conférences *ad hoc* se sont multipliées depuis quelques années.

La *caisse-invalidité* n'est pas restée en arrière sur ce point. L'éducation pratique que l'on retire des règlements sanatoriaux profite tout aussi bien aux médecins spécialistes qu'aux pensionnaires continuant les bonnes traditions dans leur famille. Le Comité central pour la création des sanatoria s'adjoint comme collaborateurs dans cette éducation préventive, l'Association pour l'Hygiène du Peuple, celle contre l'Abus des Boissons alcooliques et les Jardins ouvriers de la Croix-Rouge. On a fondé dans certains districts ruraux, où le malade ne se trouve pas toujours à portée des premiers soins, des stations sanitaires dirigées par des sœurs ou des personnes compétentes, afin que les secours intelligents et utiles puissent préserver les ruraux des affres de l'invasion tuberculeuse confirmée ou de l'invalidité. 60 et 100 M. sont alloués à ces stations ; les sœurs garde-malades, intermédiaires entre les médecins et les assurances, sont de précieuses collaboratrices à la prophylaxie antituberculeuse

Une centaine de sanatoires édifiés dans toute l'Allemagne au cours de ses dix dernières années, fondation des associations spécialement antituberculeuses, ont agrandi le champ de la lutte en étendant leurs investigations et leurs enquêtes sur la famille et sur le milieu du bacillaire. Si les hommes s'occupent de la création des institutions, les femmes en pénétrant dans les petits

Digitized by Google

détails de la vie domestique, assurent le plus grand succès aux mesures préventives. Aussi, dès 1895, se dessina chez nos voisins un mouvement général ; les plus grands noms de la science et de la politique s'inscrivirent parmi les promoteurs. L'exemple fut contagieux ; toutes les classes de la société y concourent. Villes et villages ont leur associations qui travaillent de concert avec les autorités, sous la direction des fonctionnaires les plus influents de la circonscription. On peut donc se rendre compte ainsi de la puissance de cette organisation, étant connu l'esprit de discipline allemande. Pour tout ce monde, le programme se résume en ces quelques lignes, chacun y participant dans la mesure de ses capacités personnelles. Enseigner l'hygiène, surveiller et secourir les malades, envoyer des sœurs dans les familles, améliorer la salubrité des logements, s'occuper des enfants tuberculeux ou menacés de la contagion familiale, recevoir les tuberculeux dans les sanatoires ou autres asiles convenant à leur état, recueillir les sommes et legs nécessaires à l'entretien de ces établissements, l'éducation physique et hygiénique de la jeunesse, l'instruction ménagère et culinaire des jeunes filles. Voilà bien de quoi satisfaire l'humanitarisme le plus exigeant pour le plus grand profit des assistés.

Quiconque jette un regard sur les institutions favorisées par les capitaux des organes de l'association ouvrière, ne peut s'empêcher de constater que la santé du peuple y gagne. Ceux qui croient en la toute-puissante des chiffres partageront l'enthousiasme allemand. Dans l'espace de trois ans, l'abaissement du taux de la mortalité par tuberculose est évalué à environ 5 °/₀. Mais le résultat est moins suggestif si, comme le conseille

Digitized by Google

la commission internationale, on a la franchise de confondre sous une même rubrique les cas étiquetés « bronchite chronique » avec ceux qualifiés de tuberculose : ces deux affections voisinant souvent au point de se confondre.

La *Centralisation d'assistance* qui fait la force de cette organisation, est complètement inconnue en France. Si les mutualités peuvent au besoin constituer un élément essentiel de la lutte contre la maladie; les œuvres de préservation des valides et d'amélioration dans leurs conditions d'existence touchent trop intimement à la question sociale pour recevoir une solution prompte, en tout cas fort onéreuse. La législation sur l'assistance médicale gratuite aux vieillards, infirmes et incurables votée en juillet 1905 sous l'impulsion de notre nouveau ministre de la santé, l'ex-député Mirman, n'atteindra les tuberculeux que dans une proportion fort minime. La loi sur la santé publique, douée plutôt d'un caractère préventif, attendra encore de nombreuses années avant de recevoir la consécration de la pratique courante et seulement après avoir subi un certain nombre de remaniements. Ce sont les mœurs qui consacrent les lois. Notre nation n'est pas assez disciplinée et notre pays n'est pas encore suffisamment imprégné de l'esprit de prévoyance pour s'assimiler les méthodes germaniques.

D'ailleurs, ces institutions sont-elles à l'abri de toute critique ? On leur a reproché *d'ignorer* trop l'enfant abandonné à l'assistance pour ne s'occuper que des assurés. Dans notre pays, en 1903, le Dr Grancher et le Dr Armaingaud ont fondé l'œuvre admirable de la préservation de l'enfance contre la tuberculose. Il a été reconnu que l'enfant de bacillaire ne naît pas tubercu-

Digitized by Google

leux, mais qu'il risque sans cesse de se contaminer dans le milieu familial surtout jusqu'à l'âge de la période scolaire. Aussi, moyennant 1 fr. par tête et par jour, on peut soustraire cette jeunesse au milieu néfaste en la plaçant à la campagne, dans les familles ou dans des maisons de santé établies par l'Association, sous la surveillance d'un médecin dévoué. Il paraît que chez nos voisins, les contrôles sont très rigoureux pour assujettir à l'assurance les travailleurs instables et les plus infimes des prolétaires. L'ouvrier, le patron et l'État contribuant à la dotation des caisses d'assurances, le régime des cotisations énerve une population pourtant patiente par nature. Quoi de plus difficile enfin que de s'entendre sur la valeur et sur les limites de l'invalidité ?

Les groupements mutualistes, nés de besoins locaux ou professionnels peuvent agir avec plus de connaissance de cause que les services publics ; ils se contrôlent les uns les autres.

« Initiateurs des œuvres de prévoyance et de solidarité, accessibles à tout les progrès, ils sauront se multiplier, plier leurs traditions et leurs usages aux besoins d'une clientèle sans cesse élargie, de manière à embrasser dans sa maternelle étreinte l'humanité tout entière. » Ces belles paroles, prononcées par M. Millerand, au Congrès de Liège, en août 1905, ont reçu une consécration amorcée au Congrès d'Arras (1904) par le vote du vœu suivant : « La meilleure manière de lutter contre la tuberculose étant de multiplier les œuvres de préservation et d'hygiène, les mutualistes prendront une part à cette lutte en instituant une cotisation spéciale de réassurance dite antituberculeuse et en s'entendant avec les œuvres publiques et privées de la lutte. »

Si les agents des postes, les employés de chemins de

Digitized by Google

fer, les instituteurs ont été assez riches pour opérer par et pour eux-mêmes, l'immense majorité aura besoin de se *fédérer* pour assurer l'organisation de services généraux stables sous le contrôle de l'État.

Les *Sanatoria* et les *Dispensaires* ont passé un mauvais quart d'heure avec le rapporteur M. Courtois-Suffit. Cet auteur proclamant la faillite thérapeutique des Sanatoires populaires, puisque le malade en sort avec la conviction de l'inutilité des médicaments et la foi dans la cure hygiéno-diététique qu'il ne peut pratiquer que difficilement lorsqu'il rentre dans son logement insaluble ou dans son atelier déprimant. L'argent nécessaire à le faire vivre au sanatorium, aurait pu être plus efficacement employé à lui procurer un séjour à la campagne, un repos facile, une alimentation meilleure et quelques consultations médicales. Après une station de six à dix mois et non de trois comme en Allemagne, il faut bien avouer que les clients, même choisis parmi les plus curables ne sont plus aptes à faire n'importe quel travail dans n'importe quel milieu. Quant aux résultats éloignés, les causes d'appréciation sont tellement diverses qu'il est plus honnête de rester muet sur les pourcentages. Le village modèle de Montigny-sur-Ostrevent, inauguré au cours du Congrès par M. le Président de la République, construit sous la direction du Dr Calmette, abritant une série de villas pour loger deux familles tuberculeuses géminées, des bâtiments pour célibataires, des égoûts sur le modèle de celui du quartier de la Madeleine (Lille) et dont nous avons parlé ici même l'année dernière, semble être la dernière expression des habitations hygiéniques, réserves faites sur la nature humide du sol. C'est encore là une assistance collective coûteuse et fort restreinte même pour les villes com-

Digitized by Google

prises dans la ligne du Nord et appelées à bénéficier de cette fondation. Le malade et la famille auront bien reçu une éducation hygiénique mais ils retomberont ensuite dans la misère d'antan.

Les sanatoria de fortune à bon compte, tels que les préconise le Dr Brunon (de Rouen), avec leurs chambres propres et leurs galeries de cure convenablement orientées, destinés aux seuls candidats de la tuberculose sont des établissements de préservation, la grande masse des malades atteints de tuberculose confirmée devenant justiciable des hôpitaux d'isolement.

Après avoir rendu à Calmette l'hommage dû à son esprit organisateur et à son influence légitime sur ses compatriotes du Nord, Courtois-Suffit trouve avec quelque raison que le dispensaire-modèle de Lille, qui dépense annuellement 72,000 francs pour assister cent familles, n'est qu'un palliatif bien coûteux pour n'opérer qu'une fraction de cure et pour rester un poste d'évacuation vers la grande ambulance du sanatorium. Ce médecin stigmatise avec raison ces nombreux dispensaires-réclame, illusion d'œuvres humanitaires, centre de compétitions plus ou moins inqualifiables. Cette fondation ne doit pas être exclusivement une succursale du bureau de bienfaisance ou d'un bureau de consultation, c'est un poste de préservation ; il doit jouer le rôle de surveillant social. Dépister le prédisposé à la tuberculose, arrêter dans son travail l'individu surmené, reconnaître à temps la longue incubation du bacille de Koch, recueillir l'enfant du tuberculeux, établir un *casier sanitaire* de la famille, de l'habitation, de la manière de vivre et orienter vers la mer, la campagne ou le sanatorium ceux qui peuvent en tirer tout profit ; tel est le programme.

Digitized by Google

Ces deux douches froides amenèrent une réaction et une levée des boucliers de la part des fondateurs de ces sortes d'établissements. Chacun vanta sa boutique et le flot montant des réclamations s'arrêta devant la digue des vœux formulés sur ce sujet à la dernière séance et reproduisant d'ailleurs les principales idées défendues par le rapporteur.

Ne voulant pas abuser plus longtemps de l'attention indulgente que l'on veut bien me prêter, je résumerai en disant que l'armement antituberculeux est une chose complexe. Il ne faut pas proclamer la faillite de tel ou tel moyen particulier ; il suffit de mettre chaque chose à sa place. L'exemple de l'Allemagne nous prouve que pour combattre ce mal social, toute tentative restée isolée, quelque vaste que soit l'échelle sur laquelle on l'établisse, n'est pas suivie de résultats capables de compenser les sacrifices énormes qu'elle exige.

Trois grands facteurs interviennent pour protéger le prétuberculeux et à plus forte raison celui qui est entré dans la maladie et auquel est réservé l'hôpital d'isolement.

1° *Facteur économique,* modifiant les rapports actuels du capital et du travail et supprimant les salaires de famine. Un orateur prolétaire dans la section économique, au nom de cent mille ouvriers syndiqués, est venu nous en parler dans des termes tellement provocateurs que toute bonne volonté se congèle sur place et qu'il vaut mieux ne le citer que pour mémoire.

2° *Facteur hygiénique*, s'adressant à l'individu et aux collectivités, s'occupant de toutes les mesures préventives de la contagion, distribuant davantage dans les habitations, l'air et la lumière.

3° *Facteur assistance*, avec le sanatorium et le dispen-

Digitized by Google

saire, précédés et suivis d'œuvres multiples qui en assurent le fonctionnement et en agrandissent la portée ; les groupements coopératifs et les mutualités ouvrières en sont les principaux auteurs.

Si dans un département ou dans une ville quelconque on veut obtenir un commencement de résultats, il faut grouper en un même faisceau toutes les œuvres d'assistance et de prévoyance en respectant leur autonomie propre. Quant bien même Behring trouverait en un temps assez rapproché le remède spécifique, il faudra continuer l'œuvre d'épuration économique et sociale parce que son urgence s'imposera, que la misère est inhérente à notre monde imparfait, quoi qu'en disent les architectes de la Cité future.

De la discipline, de l'argent et encore de l'argent ! Telle est la formule saxonne. Combien nous semble plus pratique la prophylaxie anglaise avec son entraînement national au grand air, aux sports et avec son beefsteack ! Chez nos voisins d'Outre-Manche, restés silencieux au Congrès, la pratique personnelle et innée de l'hygiène corporelle est une économie pécuniaire appréciable dans la lutte des prédisposés à la tuberculose. Elle est même le dernier mot de la sagesse, puisqu'il vaut mieux « prévenir que de ne pas guérir ». Il sera toujours assez tôt de se faire inscrire parmi les candidats à la dernière cure d'air dans les bois de sapins proclamés, par une ironie du sort, si salubres pour les vivants.

Dr Colleville.

Digitized by Google

LES MALADIES MICROBIENNES

DES

VINS BLANCS D'ORIGINE CHAMPENOISE

Par M. J.-A. CORDIER, Membre titulaire

Les altérations pathologiques atteignant le liquide qui résulte de la fermentation alcoolique normale du moût du raisin, tel que nous le recueillons au pressoir, sont de deux sortes : ou bien elles résultent du développement, dans le vin terminé, d'organismes microbiens, occasionnant par leurs sécrétions diastasiques un processus fermentatif anormal, par production de composés chimiques nouveaux, ou bien elles sont liées à la présence de certaines substances éminemment actives et aussi d'origine diastasique, secrétées anormalement par les cellules ordinaires du végétal, ou même par des organismes rencontrés à la surface de ce dernier. Les sécrétions d'origine microbienne ne différant de celles des cellules des végétaux supérieurs que par le degré d'activité, une étroite analogie d'origine, et aussi d'action, rapproche beaucoup ces deux processus, de prime abord différents. Dans l'étude présente, nous ne nous occuperons que des maladies microbiennes proprement dites (1).

Le moût de raisin et le vin qui en résulte par fermentation alcoolique sont des milieux naturellement acides.

(1) Dans l'emploi général des antiseptiques, on ne tient pas suffisamment compte de cette considération, qui est de la plus grande importance.

Digitized by Google

Or, l'acidité réalise une sélection que l'on peut sans crainte qualifier d'immense, dans la légion des espèces microbiennes susceptibles de se développer dans les milieux organiques. Seule, une infime minorité d'espèces est capable de se multiplier dans le milieu acide qu'est le vin. Les champignons, au contraire, ont une prédilection marquée pour l'acidité des milieux organiques, mais aucun d'eux n'est vraiment pathogène pour les vins. L'acidité des vins varie dans des proportions assez considérables avec la provenance ; faible dans les vins méridionaux riches en alcool, elle se maintient autour de 5 (évaluée en acide sulfurique), c'est-à-dire à un taux voisin du double dans les vins blancs de la Champagne. La résistance à l'envahissement microbien sera donc maximum dans les vins de cette provenance, et nous pouvons dire que nous n'avons que deux espèces microbiennes parfaitement distinctes, qui soient nettement pathogènes pour ces vins : les coccus de la graisse et les bactéries de la tourne, s'attaquant plus spécialement aux vins rouges légers, et dont l'importance ne devient vraiment sérieuse qu'en Bourgogne.

Les maladies de l'*amer*, de la *mannite*, etc., sont plus spéciales aux vins peu acides des régions chaudes.

Tel qu'il est posé, le problème de la lutte contre les microbes et leur effet comporte, de prime abord, pour les vins, un certain nombre de solutions générales :

1° L'*addition d'antiseptiques*, substances qui ne sont ici destinées qu'à entraver plus ou moins le développement des bactéries du vin. Cette méthode serait toute simple et parfaitement indiquée pour la conservation d'un liquide organique non comestible ; mais les constituants de notre épithélium stomacal sont des cellules vivantes au même titre que les bactéries, et sont les

Digitized by Google

premiers à protester contre le contact de ces agents de mort. La question se complique même de l'atteinte à la vitalité de la levure, — d'une importance capitale, lorsque, comme en Champagne, le vin brut ne cesse d'être considéré comme milieu vivant qu'après la prise de mousse ou fermentation seconde. On acclimate, il est vrai, plus ou moins facilement les levures à certains antiseptiques ; mais on commence à s'apercevoir que cette pratique, susceptible de rendre les plus grands services dans certains cas, mais toujours très délicate, n'est pas absolument exempte d'inconvénients au cours de la manutention. Remarquons également que certains éléments normaux du vin, renforcés dans leurs proportions relatives, peuvent jouer le rôle d'antiseptiques. On voit donc que, sans être sans doute complètement à rejeter, cette façon de procéder est par trop radicale ; nous lui emprunterons seulement ce qu'elle peut avoir de bon.

2° La *pasteurisation des moûts ou des vins*, méthode très élégante au point de vue théorique, et qui a pu donner d'excellents résultats sur des matériaux tels que les produits du Midi, d'une valeur relativement faible, mais qui, peut-être à tort, a jusqu'ici été rejetée pour les grands vins de la Champagne. Elle semble incontestablement avoir donné de bons résultats sur les vins rouges, même de grands crus, dont l'acidité n'est pas grande ; mais une sorte de goût de cuit, ou de confiture, semble se développer avec l'augmentation du titre acide, en même temps que se restreignent les limites de température à observer pendant l'opération. Pour insuffisance d'étude et d'expérimentation dans cette pratique, nous ne pouvons porter un jugement certain sur l'emploi de la méthode. L'initiative d'expériences concluantes,

Digitized by Google

réalisées selon les procédés les plus perfectionnés à ce jour ne pourrait revenir qu'aux grands négociants. Ajoutons, enfin, que les vins auraient encore quelques chances d'encourir de nouvelles contaminations dans les manipulations, encore nombreuses, qui devraient suivre la pasteurisation ;

3° L'*épuisement du milieu*.— Si l'on pouvait empêcher le développement de la bactérie, en la privant autant que possible des éléments essentiels de sa végétalité, au risque même d'appauvrir légèrement le vin (envisagé seulement ici comme comestible) en éléments nutritifs pour notre économie elle-même, le problème serait résolu d'une façon infiniment plus élégante que par les méthodes qui viennent d'être examinées, et, ainsi que l'on verra dans la suite, c'est dans cette voie que nous avons porté tous nos efforts. Cette recherche nécessite non seulement une connaissance approfondie de la nutrition des bactéries, de l'art de les cultiver, mais encore de la chimie des moûts et des vins, malheureusement encore dans l'enfance. Sans crainte d'inexactitude, on peut avancer que toutes nos études sur ce point pêchent par la base. Nous avons constamment à envisager les transformations d'un liquide dont nous ne connaissons que les principaux constituants, et dont l'arrangement chimique n'a encore été l'objet que de suppositions plus ou moins légitimes. Il n'est d'ailleurs pas très étonnant qu'il en soit ainsi : la chimie des milieux biologiques est très délicate, et il suffit, pour s'en convaincre, de considérer les travaux dont un liquide comme l'urine est encore constamment l'objet, malgré l'importance et l'ancienneté d'une telle étude. La découverte de nouveaux constituants, même normaux, n'y est pas encore actuellement un fait absolument rare.

Digitized by Google

Les bactéries diffèrent des champignons (levures et hyphomycés en général) par une constitution plus rudimentaire encore, à laquelle correspond un mode de nutrition plus spécial. Tandis que le champignon se contente de quelques éléments acides, de quelques hydrates de carbone dont il retire principalement de la chaleur et de quoi bâtir ses parois cellulaires, avec un minimum d'utilisation des matériaux azotés du substratum, la bactérie, presque réduite à son noyau, porte ses préférences nutritives sur les matériaux azotés, tels que les peptones, déjà élaborés pour elle par d'autres cellules vivantes à protoplasme plus développé. C'est justement pour se procurer cette nourriture de prédilection, se rapprochant le plus de la constitution chimique de leurs noyaux, que les bactéries déploient la majeure partie de leur énergie chimique. On voit donc immédiatement combien est indiquée l'étude des matériaux azotés du vin ; c'est de cette connaissance, encore rudimentaire, que doit sortir, à notre avis, la solution du problème proposé.

Si l'on porte à la chaleur le moût filtré au sortir du pressoir, on obtient un coagulum de matière albuminoïde, albumine végétale que l'on rencontre dans tous les sucs végétaux, et que j'ai estimée autrefois, comme quantité approchée, à 1 gramme par litre. D'autre part, si l'on additionne ce même moût au sortir du pressoir de 20 à 25 °/₀ d'alcool pur, et que l'on filtre aussitôt le tout, on s'aperçoit, en conservant ce moût ainsi muté, qu'un dépôt ne tarde pas à se produire ; recueilli, puis examiné avec soin, on le voit constitué principalement par du sulfate de chaux cristallisé en fer de lance, et par des tartrates, malates et oxalates terreux en moindre proportion. Concentré dans le vide, puis additionné, à

Digitized by Google

nouveau d'alcool pur, de façon à élever le titre alcoolique vers 65°, un nouveau précipité se forme. Recueilli, puis redissous dans l'eau, il est cette fois formé de matières albuminoïdes coagulables par la chaleur. Nos recherches sur cette albumine n'ont pas été poussées plus loin, la substance n'offrant, d'ailleurs, qu'un intérêt relatif et ne différant sans doute point des autres albumines végétales naturelles. En tête des matériaux azotés du moût, nous placerons donc une certaine quantité d'albumine coagulable par la chaleur, l'alcool concentré et les réactifs généraux des albuminoïdes, parmi lesquels le tannin en milieu acide.

Gêné dans nos réactions par la proportion considérable de matière sucrée des moûts, passons au moût fermenté, c'est-à-dire au vin. La fermentation facile du moût stérilisé à l'autoclave, c'est-à-dire privé de sa matière albuminoïde coagulable par la chaleur, montre que, dans son développement, la levure se pourvoit en azote aux dépens d'autres corps azotés, et nous avons remarqué que la proportion de matière albuminoïde n est que peu réduite dans le moût devenu vin (1). Une expérience directe de fermentation sur un milieu totalement exempt de matière albuminoïde vraie montre, en outre, la mise en liberté dans le liquide d'une faible

(1) Ces résultats sont à rapprocher de ceux précédemment obtenus [J. A. Cordier. — *Nouvelles recherches sur la fermentation seconde des vins de Champagne.* Revue de Viticulture 1901] en réussissant à faire mousser jusqu'à 6 fois successivement le même vin. Les résultats actuels permettent de faire, en quelque sorte, la part de la substance azotée nécessaire et suffisante pour l'obtention rationnel d'un moussage, ils montrent dans quelle erreur on est tombé en ajoutant au vin des phosphates ammoniacaux.

Digitized by Google

proportion de ces albumines précipitables par les réactifs généraux reconnus.

A partir de ces premières investigations, nous voilà obligé, pour nous guider au milieu des résidus de matériaux azotés, d'avoir recours à des dosages directs d'azote sur les vins, et, pour plus de précision et aussi de commodité, sur des liquides concentrés à basse température (1).

(1) Notre collègue, M. Grandval, a bien voulu se charger de transformer pour nous en extrait évaporé dans le vide, à basse température, 25 litres de vin brut de Champagne, que nous avons choisi ne précipitant plus, ou d'une façon extrêmement faible, par une nouvelle addition de tannin. Le rendement a été de 20 °/₀₀ exactement (dans ce chiffre, nous avons dosé exactement 3 gr. 76 de lévulose résiduel ; 5,41 d'acidité exprimée en acide sulfurique et rapportée au litre originel ; la crème de tartre est en grande partie précipitée). Additionné d'eau distillée, l'extrait nous a fourni un liquide légèrement trouble. C'est une première précipitation de tanno-colle ou de tanno-gélatine, sous la double influence de la concentration et de la disparition de l'alcool ; cette précipitation n'est ici que commencée car nous observons journellement que (surtout vers le point de saturation réciproque du tannin par la colle) les précipités mettent une grande lenteur à se manifester et à se séparer.

Cette solubilité de la matière tanno-albumine dans l'alcool, même dilué, est mise en évidence par ce fait que, si l'on sépare une solution de notre extrait de vin, à 10 °/₀, en deux parties, dont la première est additionnée de 12 °/₀ d'alcool, *le tannin précipite immédiatement la seconde*, tandis que quelques heures sont nécessaires pour manifester une précipitation dans la première. L'inconvénient qui en résulte se trouve, je pense, en grande partie atténué par ce fait facilement observable, que le tanno-colle est en grande partie insolubilisé sous l'influence combinée de la pression et du gaz carbonique, par conséquent dans les circonstances pratiques où se trouvent les vins sur lattes. La chimie des albuminoïdes nous montre qu'une simple variation

Digitized by Google

Les précipités par les différents réactifs de la matière azotée seront plus complets, d'une séparation plus facile, et obtenus dans le temps minimum ; les dosages, contrôlés au laboratoire du professeur Klob, de Nancy, ont été avec les nôtres d'une remarquable concordance, et nous sommes autorisé à compter sur leur exactitude absolue.

Notre extrait de vin, obtenu ainsi qu'il est indiqué ci-dessous, renferme exactement 642 milligrammes d'azote rapporté au litre de liquide originel. Additionné de quelques volumes d'eau distillée, il est séparé en deux portions : la première est précipitée par un excès de tannin, et la seconde par un excès d'un des meilleurs réactifs généraux des matières albuminoïdes, le réactif iodomercurique de Valser. Après une quinzaine de jours, les liquides clairs surnageants sont soumis au dosage d'azote total, et nous sommes frappé d'une concordance parfaite dans tous nos résultats. Les deux réactifs ont fait descendre séparément le pourcentage d'azote exactement à 403 milligrammes. A partir de ce point, aucun réactif général des matières albuminoïdes n'a d'effet sur notre extrait vinaire. Sous quelle forme chimique se trouvent donc ces 403 milligrammes d'azote résiduel ? Le liquide, ainsi précipité au maximum, est distillé au moyen de l'appareil de Schlœsing après alcalinisation par la soude ; il ne nous a fourni que 47

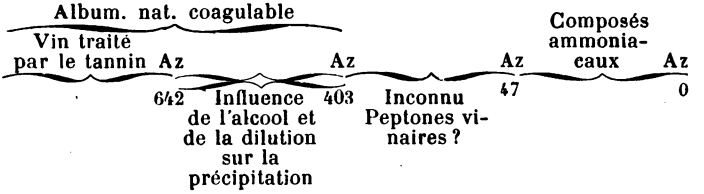
dans l'état physique d'un liquide tenant en solution plus ou moins parfaite une de ces substances, en occasionne la précipitation sous des influences paraissant de prime abord négligeables.

Nous voyons également que, lorsqu'un vin ne donne plus de précipité apparent par le tannin, il renferme en réalité un excès de colle, ce qui constitue le plus grave des inconvénients dans l'emploi rationnel de cette substance, cependant si précieuse.

Digitized by Google

milligrammes d'azote provenant des composés ammoniacaux volatils.

L'intervalle entre les deux points 403 et 47 représente donc pour nous des substances azotées... inconnues. Peptones vinaires (1) ??? Nous établissons comme conclusion le schéma suivant :



Sur ces résultats, des remarques d'un autre ordre peuvent encore être faites : les opérations concordantes ayant amené l'établissement du point 403 par l'emploi de deux réactifs différents prouvent : 1° qu'aucun réactif ne se montre supérieur au tannin pour la précipitation des matériaux azotés des vins, et nous avons remarqué que l'alcool exerce une action dissolvante analogue sur les précipités albumineux obtenus par les autres réactifs ; 2° que les matériaux azotés des vins sont moins complexes qu'on ne serait tenté de le penser de prime abord, puisque, jusqu'au point 403, c'est vraisemblablement la même substance — albumine végétale — (coagulable par la chaleur, précipitable par les réactifs généraux) qui constitue la majeure partie de la matière azotée des moûts et des vins.

Dans cet intervalle, *inconnu*, de notre schéma, prennent peut-être place certaines substances plus ou moins

(1) Dont tout ou partie proviendrait sans doute de l'activité des ferments alcooliques sur le reste des matières azotées.

Digitized by Google

mucilagineuses ou visqueuses, que l'on désignait jusqu'ici sous le nom collectif de gliadine, précipitables également par l'alcool, ainsi que peut en témoigner la formation des barres et des masques dans les bouteilles de tirage, et semblant aussi être légèrement azotées.

Il semble que la fumure et la culture intensives modernes, en mettant des engrais très riches en azote à la portée de la plante, aient enrichi les moûts en ces matériaux dont nous venons de montrer qu'il convient de se débarrasser le plus possible.

La Bactérie de la Graisse.

La maladie de la graisse des vins de Champagne (1) reconnaît pour cause le développement, dans ce liquide, d'une bactérie en forme de coccus, en tous points assimilable aux sarcines par son mode de segmentation. Empressons-nous, cependant, d'ajouter que souvent, surtout lorsque le microbe s'est développé rapidement dans du vin non mousseux, on le rencontre sous forme de staphylocoques ou même de courtes chaînettes ; le même fait semble se produire dans la culture sur les milieux artificiels.

Les faits les plus saillants de l'histoire de cette bactérie sont relatifs à sa résistance aux milieux acides, où elle végète naturellement, et la propriété de sécréter dans les vins bruts une coque mucilagineuse d'un volume énorme par rapport à la bactérie qui l'engendre. Un vin blanc qui « graisse » devient filant comme de

(1) La morphologie microbienne des vins filants serait différente suivant les pays d'origine.

Digitized by Google

l'huile, claquant dans le flacon qui le conserve à la façon des solutions d'albumine ; il dégage de l'acide carbonique à la manière des ferments alcooliques (1).

A présent qu'un certain jour s'est levé sur les remèdes vraiment efficaces à apporter à cette maladie, il est assez rare de pouvoir en observer les effets intensifs sur les vins jeunes ; c'est à peine si l'on signale chaque année un certain nombre de cas se rapportant à des vins devenus légèrement filants ; mais, autrefois, il n'était pas rare de trouver des échantillons permettant de tirer du tonneau une véritable corde moulée sur l'orifice de sortie et possédant la consistance du frai de grenouille. Le battage à l'air, sans doute par une sorte de condensation mécanique ou de floculation, était le seul remède mis en pratique.

L'emploi du tannin, attribuable à François, de Châlons, qui a ainsi rendu d'inappréciables services aux négociants champenois, et pour la mémoire de qui la postérité s'est montrée manifestement ingrate, a été jusqu'ici, au milieu de quantité de formules empiriques, la seule méthode sérieuse et vraiment recommandable.

Dans la manutention actuelle, il est rare de voir la coque se développer beaucoup ; aussi la graisse tire-t-elle bien plutôt sa nocivité des dépôts de mauvais aloi qu'elle occasionne dans les bouteilles de tirage, et surtout de son développement lent et interminable jusqu'à former des *barres* (2) malencontreuses dans des bouteilles

(1) Fondamentalement, un mucilage est un composé exclusivement hydrocarboné ; il est probable que, dans le cas présent, il est mélangé de quelques matériaux azotés, car cette coque donne asile à de nombreuses bactéries, dont quelques-unes sont souvent des bactéries de putréfaction.

(2) Dépôts linéaires plus ou moins larges, occupant la partie la plus déclive de la bouteille (terme du métier).

Digitized by Google

limpides déjà dégorgées depuis de longs mois. Bien que toujours très onéreux, ce dernier accident occasionne la mise au rebut de vins prêts à être expédiés ; il est en partie réparable par des « remises en cercles », lorsqu'il se manifeste avant l'expédition ; mais, se produisant dans les caves des acheteurs étrangers, la manipulation s'augmente encore, au retour, des frais de transport et de douane. Les récents accidents, d'importance considérable, qui se sont produits en Champagne, et que l'on doit rapporter à cet ordre de faits, sont encore présents à toutes les mémoires. Il a suffi des circonstances du voyage, d'une élévation, même légère, permanente ou transitoire, de température, pour déterminer, souvent au bout d'un temps fort long, une nouvelle poussée de la maladie. Dans la manutention elle-même, un transvasement, une légère diminution de pression carbonique, un simple changement de place dans les caves, ont été parfois le point de départ de développements nocifs.

Sous cette forme, c'est-à-dire dans les vins vieux, c'est en culture pure, ou encore mélangée de quelques rares bâtonnets (souvent de la tourne) et sans sa coque, que le coccus de la graisse se présente ; aussi, est-ce aux dépôts des bouteilles les plus anciennes qu'il sera possible de se procurer (1) que nous devrons exclusivement nous adresser pour isoler facilement la bactérie, par la méthode bien connue des ensemencements en surface (2),

(1) La bactérie est extrêmement tenace et résistante, et douée d'une longévité énorme ; mes échantillons d'étude proviennent de bouteilles ayant une trentaine d'années d'existence.

(2) La bactérie est à la fois aérobie et anaérobie, donnant à la longue naissance à un pigment jaune sur les milieux solides au bouillon de peptone classique des laboratoires.

Digitized by Google

et obtenir d'emblée une culture pure. Il est matériellement impossible, ou en tout cas infiniment moins simple et facile, d'obtenir le même résultat avec la graisse des vins jeunes ; car la coque d'un seul microbe est parasitée par des centaines de bâtonnets rendant trop souvent illusoire tout essai de séparation.

Une question d'ordre bactériologique se pose au début de notre étude : elle se rapporte à l'origine de la graisse. La graisse des vins vieux est-elle identique à la graisse filante des vins jeunes ? Il est certain que la bactérie de la graisse vient du raisin lui-même, dont elle souille probablement et surtout les parties altérées par une cause quelconque ; mais il ressort de la biologie du microbe qu'il faut se montrer infiniment plus sévère vis-à-vis de la vaisselle vinaire qui sert à la fabrication d'année en année, sans subir d'autre désinfection qu'un simple lavage à l'eau. A notre avis, ce sont non seulement les tonneaux, les paniers et récipients de toute nature qui recèlent dans leurs interstices les formes de résistance du microbe, spores ou autres, provenant d'un précédent emploi, mais principalement les pressoirs, avec leurs accessoires en bois, qu'il convient d'incriminer.

Le problème de la désinfection pratique est assez complexe : tandis que les tonneaux peuvent être très facilement et très complètement stérilisés par le moyen d'un jet quelque peu soutenu de vapeur surchauffée, méthode que nous n'avons cessé de préconiser depuis fort longtemps, les pressoirs, pour lesquels cette façon de procéder devient inapplicable, devraient être lavés et brossés à l'eau bouillante additionnée d'antiseptiques énergiques, tels que l'acide sulfurique, le fluorure de sodium, en laissant à ces agents un certain temps

Digitized by Google

d'action avant le lavage final à l'eau bouillante.

Nous avons réussi facilement, par la culture pure dans certains milieux artificiels, à reproduire le liquide filant avec la graisse retirée des vins vieux, ce qui nous a permis de conclure à l'identité avec la graisse des vins jeunes. On ne pourrait, d'ailleurs, jamais être en présence que de deux espèces très voisines, si tant est, toutefois, que la bactérie possède une spécificité propre. Il nous faut considérer plutôt des groupes d'espèces, dont les nombreuses bactéries à fonction acétique, butyrique, lactique, les éberthiformes, sont de bons exemples, et deux microbes d'un même groupe ne différant que par des détails tout à fait secondaires. La fonction est donc plutôt ici caractéristique de ce que provisoirement nous nommons espèce (1).

La graisse et les matériaux azotés.

En possession de la bactérie isolée, la graisse est des plus faciles à cultiver, elle pousse en quelques jours, à la température de 20°, en bouillon peptoné alcalin,

(1) M. Laborde, puis MM. Mazé et Pacottet (*Annales Inst. Past.*, 1904) ont caractérisé, comme produits dérivés du ferment de la graisse, la mannite (fixation d'hydrogène naissant sur la glucose dans les fermentations réductrices), l'acide lactique, l'acide acétique, l'alcool [les vins qui graissent font en général le « cordon »]. MM. Kayser et Manceau (*C. R. Ac. Sc.*, 19 mars 1906) ont aussi reconnu la formation, par des bactéries retirées des vins filants d'origines diverses, de mannite et d'acide lactique ; nous avons nous même établi (J.-A. Cordier : *La mousse naturelle des vins blancs. Rev. de Viticulture*, 1er février 1906) que la graisse utilise principalement le lévulose résiduel des vins, et ces auteurs ont confirmé ce résultat dans des expériences récentes. (*C. R. Acad. Sc.*, 23 juillet 1906.)

Digitized by Google

milieu classique des laboratoires, ne contenant pas d'albumine coagulable ; elle végète aussi très bien dans l'eau de levure, milieu également sans matériaux albuminoïdes coagulables (Dubourg), et assez pauvre en peptones analogues à celle du bouillon, mais sans doute en matériaux azotés, dont on ne peut ici encore concevoir la présence que par exclusions successives. La graisse ne trouble jamais le liquide, et donne lieu à un dépôt pariétal, se soulevant par agitation en sortes de filaments spiralés.

La température de 15 à 20° semble être de beaucoup préférable pour son développement à une température plus élevée ; mais la culture se fait encore très bien vers 10°. Sur milieux solides, gélatine et gélose nutritives classiques, la graisse se développe rapidement en donnant un enduit blanchâtre sans caractères bien spéciaux, et qui souvent passe au jaune pur. Au microscope, la dimension des éléments bactériens n'est pas constante et semble indiquer l'existence de deux races ; nous avons entre les mains de la graisse à petits et gros éléments ; parfois même, les coccus s'allongent et prennent l'aspect de courts bâtonnets.

Ayant porté pendant une demi-heure vers 55° une culture de graisse sur gélose, et une culture en milieu liquide renfermée dans des tubes capillaires, nous n'avons pu la cultiver à nouveau, ce qui indiquerait que la bactérie n'a pas de spores dans nos cultures ; mais l'examen microscopique de dépôts anciens formés dans les bouteilles, et où l'on observe facilement des coccus géants, indiquerait des formes de résistance, d'ailleurs très probables dans la nature et la vaisselle vinaire.

Si l'on vient à tenter la détermination des caractères culturaux sur le milieu pour nous le plus intéressant,

Digitized by Google

c'est-à-dire sur le vin, on s'aperçoit bien vite que l'expérimentation devient tellement difficile qu'il est nécessaire de l'abandonner. En raison de l'acidité du milieu, qui, même très fortement réduite, se montre encore une entrave considérable à son développement, en raison également de sa pauvreté en matériaux azotés assimilables pour elle, la graisse ne pousse qu'avec une lenteur désespérante, rappelant la lenteur de son développement dans les bouteilles ou les dépôts dont elle est justiciable, mettant souvent jusqu'à des années pour se manifester. Dans ce dernier cas, point de trouble, mais un léger dépôt pariétal, d'apparence grasse, remontant en spirales dans un liquide absolument limpide. La coque est peu ou point développée, et le microbe est en sarcines bien caractéristiques. On peut même ajouter au vin de la peptone, et diminuer l'acidité des deux tiers ; il faut encore attendre un mois et plus avant d'obtenir le plus léger départ de végétation.

La facile végétation dans notre bouillon classique, dans l'eau de levure, fait admirablement ressortir la prédilection marquée de la bactérie pour les albumines hydrolysées, telles que les peptones dont nous avons parlé dans les généralités ; on serait même appelé à penser que la bactérie ne fait sa coque mucilagineuse qu'en présence de l'albumine coagulable par la chaleur et l'alcool, et que le tannin précipite. L'acidité elle-même, à laquelle le microbe semble résister facilement, possède une action considérable retardatrice de son développement, et, malgré cela, la bactérie se montre d'une ténacité extraordinaire, bien que sa sensibilité et sa délicatesse fassent pressentir qu'il ne soit nécessaire que d'un bien léger changement, bien peu de chose, en somme, pour attenter à sa vitalité.

Digitized by Google

Nous avons observé que le saccharose et le glucose jouent envers elle et très facilement, le rôle d'antiseptiques ; telle cuvée anglaise, qui graisse avec facilité, ne graisse plus dès que le dosage atteint 8 °/₀ en liqueur (1). Quant au *tannin,* son rôle nous apparaît nettement : il diminue considérablement la richesse azotée des vins, en les privant d'albumine coagulable, et, par conséquent, il amoindrit la végétabilité de la bactérie ; mais son rôle est malheureusement insuffisant : il n'est nullement bactéricide ; il n'aurait que l'avantage d'entraver la fonction mucilagineuse du microbe.

En résumé, nous voyons la graisse susceptible d'intéresser tous les éléments azotés des vins, qu'elle utilise d'une façon encore peu connue, mais en semblant toutefois porter ses préférences [à la façon d'ailleurs de toutes les bactéries] sur ce groupe de peptones vinaires mises plus haut en évidence.

Dans les vins vieux, la bactérie s'alimente d'un peu de lévulose résiduel qui constitue son aliment hydrocarboné de prédilection, et des quelques rares matériaux azotés dont le tannin n'a pu priver le liquide, suivant le mécanisme que nous mettons en lumière.

Est-ce à dire que la lutte contre la graisse restera forcément limitée à l'emploi du tannin, dont nous avons nettement établi le rôle vis-à-vis des matériaux azotés du vin ? La méthode si intéressante que vient d'inaugurer M. Bourgeois, d'Épernay, en permettant pour la première fois l'introduction de liquides dans les bouteilles sous pression après la prise de mousse, ouvre

(1) La liqueur est une dissolution de sucre de canne dans du vin vieux de réserve ; le saccharose y en est en grande partie interverti par les enzymes du vin. (M. Lajoux.)

Digitized by Google

à ce sujet des horizons tout nouveaux. Désormais la graisse seule pourra être combattue, sans que l'on ait rien à craindre pour la seconde fermentation alcoolique que doivent subir les vins mousseux.

Nous avons suivi les variations de l'acide phosphorique dans les moûts et dans les vins terminés. Ces derniers en renferment des traces à peine sensibles, qu'il serait impossible d'ailleurs d'éliminer. Cet élément ne paraît donc pas jouer un rôle aussi important dans le développement de la bactérie qu'en ce qui concerne son utilisation par les ferments alcooliques.

Les éléments actuels de la lutte contre la graisse des vins se résument en trois points :

1° Asepsie aussi rigoureuse que possible de la vaisselle vinaire ;

2° Emploi à la vendange de levures acclimatées au lévulose, surtout dans les grandes années, afin de réduire au minimum la proportion de ce sucre résiduel ; obtention de fermentations complètes ;

3° Diminution des matériaux azotés, en commençant par l'emploi du tannin, dont l'action peut d'ailleurs être rendue plus complète (Cordier).

Digitized by Google

OBSERVATIONS BIOLOGIQUES

SUR LA MOUSSE NATURELLE DES VINS BLANCS

par M. J.-A. CORDIER
Directeur du Laboratoire de Microbiologie de la Marne.
Membre titulaire.

On représente généralement en France la limite extrême de végétation de la vigne industrielle en plein champ, par une ligne partant de Nantes, pour aboutir à la frontière du nord-est, tout près de la petite ville ardennaise de Mouzon, sur la Meuse. Les derniers vignobles français vers le nord sont donc ceux du Saumurois et de la Champagne, et entre ces deux régions, les quelques champs de vigne des environs immédiats de Paris.

Dans mon travail de 1898 intitulé : *Recherches sur les levures du vignoble de Champagne*, j'ai montré que la fermentation alcoolique des moûts de raisin de cette dernière provenance n'est réalisée jamais que par une seule levure, toujours caractéristique, et j'ai reconnu depuis, sur des échantillons provenant des environs de Paris (Argenteuil) et aussi des Ardennes (Mont de Jeux-Neuville-Voncq-Vandy-Mouzon), que ce même fait est absolument constant pour les vins de cette provenance tout à fait septentrionale, que l'on ne peut réellement étudier que dans les « grandes années ». Je ne mentionne pas les raisins de treille du nord de la France ; les fermentations qui en dérivent sont exceptionnellement rares avec le ferment naturel du fruit presque

Digitized by Google

constamment absent ; la vinification se fait par des levures ajoutées, ou par des ferments d'occasion. Il serait intéressant de vérifier si les vignobles de la Moselle et du Rhin présentent cette même particularité d'un seul ferment ; en tous cas, la bande de terrain qui la présente ne doit pas être bien étendue vers le sud, car déjà le cru fameux d'Ay, situé au cœur de la Champagne, et qui doit à la belle exposition de son vignoble de commencer sa vendange huit jours au moins avant le versant nord de la montagne de Reims, nous offre déjà au moins deux races de Saccharomycès dérivées du type classique de Champagne, jouant le rôle principal dans la fermentation des moûts, voisines il est vrai, mais cependant suffisamment distinctes. Comme raison du fait remarquable d'un seul ferment alcoolique dans les vignobles septentrionaux, et d'après ce que nous savons de la biologie des Saccharomycès, on pourrait y voir l'influence sélective du climat, et peut-être du sol, la rigueur de nos hivers ne permettant sans doute que la conservation de cette seule race de levure vraie.

Or, on peut s'assurer que le sucre résiduel de nos vins, après la première fermentation, est en entier constitué par du lévulose. Notre levure est un excellent ferment du glucose qu'elle commence d'abord par faire disparaître dans les moûts, laissant en dernier lieu le lévulose, attaqué toujours plus lentement, et dans les grandes années, d'une façon tout à fait incomplète. Dans ces années, malheureusement trop rares, on dose couramment de 10 à 15 gr. de lévulose résiduel par litre de vin ; non seulement il a été plus abondant, proportionnellement au glucose que dans les années faibles, mais il se trouve dans un milieu beaucoup plus alcoolique, et moins riche en acidité. Ce lévulose résiduel, si peu attaquable qu'il soit par de

Digitized by Google

la levure déjà affaiblie, ne saurait cesser de fermenter ; il donne lieu à une fermentation languissante — qui n'en finit plus, — mais à une fermentation unique, une véritable culture pure.

Les choses se passent tout autrement dans le Midi, où l'on se trouve constamment en présence d'un processus fermentatif des nombreuses races (jusque 10 ou 12), de Saccharomycès trouvées dans les vins, parmi lesquelles il en existe forcément de beaucoup plus acclimatées au lévulose que celles qui se sont épuisées au début sur le glucose. Il en résulte forcément des vins plus « secs » que les vins septentrionaux, et l'on pourra comprendre sous l'appellation générale de vins « naturellement mousseux » tous ceux auxquels le petit nombre de races de ferments alcooliques, jouant le rôle principal dans la fermentation première, a permis de conserver à la fois du levulose, et conséquemment des levures actives, pendant tout le temps que dure la transformation alcoolique totale de ce levulose, conditions qui ne sont guère réalisées que dans les vignobles septentrionaux.

Une fermentation languissante comme celle des vins de Champagne, et que nous venons de définir, a ses avantages et ses inconvénients. En dégageant d'une façon constante de l'acide carbonique dans les vins en cercles (la fermentation alcoolique étant fondamentalement réductrice), elle préserve l'accès de l'air, et cet avantage est multiple : — gêne considérable dans la végétation des aerobies tels que les *Mycoderma vini et aceti* — empêchement pour les oxydases de produire les différentes casses telles que le jaune — conservation du caractère réducteur pour les phénomènes de vieillissement — le négociant ne doit jamais perdre de vue que

Digitized by Google

l'oxygène est l'ennemi du vin de Champagne. *Mais le lévulose résiduel, dont il importerait de se débarrasser au plus vite, par cette même levure de Champagne spécialement acclimatée au lévulose, empêche le claircissement des vins en entretenant la fermentation alcoolique ; il oblige à en tenir compte pour le tirage ou la mise en bouteilles, — et à la dose où on le rencontre au bout de une ou deux années, il constitue un des principaux éléments qu'utilise la graisse pour son développement ultérieur. Aussi, depuis longtemps, avons-nous entrepris la conservation et l'acclimatation de notre type de levure de Champagne sur des milieux solides artificiels où les sucres qu'elle a l'habitude d'utiliser sont remplacés uniquement par du levulose chimiquement pur.*

Essai biologique des vins. Application à l'analyse.

Il est bien rare que l'on ne puisse retirer quelque profit de l'étude des anciennes coutumes. La manipulation champenoise des vins mousseux nous enseigne qu'il n'est pas possible de faire prendre mousse à un vin renfermant quelque substance nocive, et nous sommes aujourd'hui en mesure d'affirmer qu'un essai de moussage nous renseignera toujours très exactement sur la présence de substances nocives dans un vin. On comprendra sans peine que la cellule de levure est un réactif vivant qui laisse bien loin derrière elle la sensibilité des réactifs chimiques, et qu'elle doit ainsi se porter garant de la réceptivité de notre épithélium stomacal.

Depuis très longtemps déjà, je mets ce fait en pratique pour répondre à la question qui est presque tou-

Digitized by Google

jours et exclusivement posée à l'analyste : mon vin renferme-t-il quelque substance nuisible ? Le public s'inquiète en général fort peu de connaître les degrès alcoométrique et acidimétrique de son vin, et encore moins la proportion de l'extrait ! — les caractères organoleptiques, et la préoccupation relative aux substances nuisibles à sa santé l'intéressent bien davantage et occupent dans son esprit, non sans raison d'ailleurs, le premier rang. Telles que nous avons l'habitude de les pratiquer, nous savons que les analyses de vin, dans le but de déterminer les fraudes, n'ont de valeur qu'au point de vue uniquement comparatif avec des échantillons de l'année et du cru, authentiques et bien étudiés.

Dans ces essais de « prise de mousse », il y a principalement des éléments de simplification qui ne sont pas sans valeur ; il nous suffira :

1° D'abaisser vers 8° le degré alcoolique d'un vin ;

2° D'y ajouter 25 gr. de sucre par litre ;

3° Une colonie de levure pure de vin, développée sur milieu solide, gélose ou gélatine au moût stérile, en tube ou en boîte de Petri ;

4° De placer le tout une huitaine de jours vers 18°, dans un flacon plein et bien bouché.

La pression obtenue, le dégagement gazeux donneront, avec un peu d'habitude, la mesure de l'activité et de la multiplication des levures. J'ai montré (1) qu'il est possible d'obtenir ainsi jusqu'à six fois au moins, successivement, la « prise de mousse » sur des vins de provenance champenoise ; on n'aura donc jamais à craindre l'épuisement du vin en « nourriture de ferment » pour

(1) Etude sur la fermentation seconde des vins de Champagne. *Revue de viticulture*, n° 506, 1903.

Digitized by Google

la levure. On tiendra compte du sucre persistant dans l'essai des vins de liqueur ainsi compris.

Il faut noter que les vins rouges fermenteront toujours moins rapidement que les vins blancs; par suite d'un excès de Tannin, ils sont toujours moins riches en ces matériaux albuminoïdes faisant parti de la « nourriture du ferment (1) » et la matière colorante semble jusqu'à un certain point jouer le rôle de substance antiseptique; mais les essais auxquels je me suis livré m'ont prouvé que la « prise de mousse » d'un vin rouge *naturel* pourra toujours être obtenue.

Pour les vins blancs, la dose de bisulfite de potasse s'opposant à la réussite de cette opération est assez élevée (2), ce qui reste en accord avec l'innocuité relative de cette substance employée, non comme antiseptique, mais comme réductrice ; par contre, des antiseptiques tels que les fluorures, que l'on commence à trouver d'une façon constante dans les vins pour y entraver les altérations d'origine microbienne, n'ont besoin que d'être présents à l'état de traces. En ce cas, si la multiplication de la levure se fait tant soit peu, c'est dans le dépôt de ferment recueilli par filtration et décantation qu'il conviendra de rechercher l'antiseptique ; le fait est bien connu en ce qui concerne les sels de cuivre. Il m'est aussi arrivé de déterminer dans un vin la présence de traces de fluorures ayant échappé à une recherche directe, par l'observation de ce seul fait que la levure ordinaire était impuissante au départ de la fermentation ; celle-ci, au contraire, avait lieu très norma-

(1) Ajouter une trace de peptone.

(2) Le ferment alcoolique non acclimaté peut supporter dans le moussage du vin de Champagne jusqu'à 30 gr. de bisulfite de potasse par hectol.

Digitized by Google

lement au moyen d'un échantillon de levure acclimatée depuis longtemps aux fluorures, et l'enquête est venue corroborer toute la justesse de l'observation.

Il faut également remarquer que les *mycoderma vini et aceti* semblent encore bien plus sensibles que la levure ferment alcoolique, et ne se développent jamais sur les vins nocifs.

En résumé, on peut poser en fait qu'un vin de n'importe quelle provenance, dans lequel un organisme microbien non préparé a pu se multiplier sans encombre, ne contient aucune substance véritablement nuisible.

Sur quelques applications de l'autoclave.

Il est des instruments de laboratoire souvent fort coûteux, dont les usages sont tellement restreints, que la dépense consacrée à leur achat peut donner lieu à quelque regret.

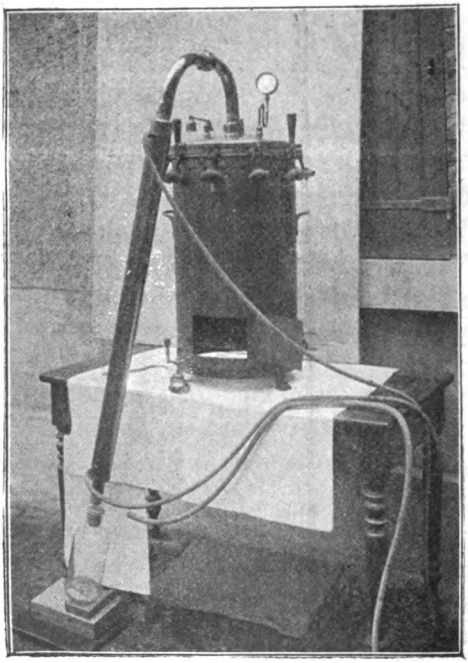
Tel n'est pas le cas de l'autoclave, instrument dont les applications déjà nombreuses peuvent être encore considérablement étendues. Non seulement, l'autoclave est resté le nécessaire exclusif de toute stérilisation scientifique ; mais il deviendra l'instrument classique des cuisines futures, préparation des conserves, cuisson en vase clos à la vapeur aux températures égale et supérieure à 100°, etc... Un dispositif fort simple peut en faire un alambic et aussi un appareil à distiller et concentrer dans le vide, ce qui intéresse principalement la pharmacie.

Les constructeurs ont pris l'habitude de réduire progressivement la section du tuyau d'échappement de vapeur que porte le couvercle, surtout dans les appareils

Digitized by Google

également pourvus d'une purge de vapeur par le fond. L'échappement supérieur, très suffisant pour les stérilisations habituelles sous pression, devient au contraire beaucoup trop étroit pour permettre l'usage de l'autoclave comme appareil distillatoire, en le mettant en communication avec un réfrigérant approprié.

Cette insuffisance devient surtout évidente, lorsqu'il s'agit de la distillation très particulière dont le but principal est la concentration des liquides dans le vide à basse température, opération toujours longue et délicate.

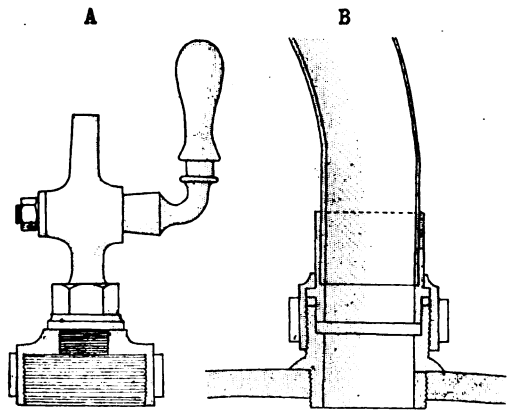


Autoclave disposé pour la distillation.

Digitized by Google

Il est alors nécessaire qu'aucune portion rétrécie ne vienne entraver le départ des vapeurs formées dans la chaudière vers le réfrigérant où elles doivent se condenser. On connaît, en effet, les difficultés qu'éprouvent dans leurs mouvements les vapeurs se formant dans ces conditions, et c'est pour remédier autant que possible à ces « desiderata » que l'on a imaginé les rentrées ménagées d'air, soit à la surface du liquide qui s'évapore, soit dans le liquide lui-même où elles provoquent l'ébullition, l'agitation et le renouvellement des surfaces.

Cette dernière condition sera toujours réalisée très facilement dans les appareils munis d'une purge de vapeur par le fond ; il suffira, en effet, dans une opération à blanc, de régler en conséquence l'ouverture commandée par le robinet inférieur. Dans les appareils ordinaires, le trou laissé libre par la suppression de l'appareil de sûreté sera muni d'un bouchon de caoutchouc percé d'un trou, où s'engage un petit tube de



A. Robinet de l'autoclave. B. Ajutage spécial pour la distillation.

Digitized by Google

verre effilé à son extrémité, pour amener une très légère bulle d'air vers la surface du liquide.

Le manomètre à pression sera remplacé facilement par un manomètre indicateur du vide. Des ajutages en caoutchouc assureront une étanchéité parfaite des orifices ; le tore habituel du pourtour de la chaudière, récemment renouvelé, ne nécessitera nullement l'usage des vis de pression, excepté peut-être au début, car la pression atmosphérique est plus que suffisante pour assurer la fermeture hermétique de ce récipient. Enfin, le réfrigérant sera mis en communication avec la trompe, et, au cas où ce moyen de réaliser le vide fait défaut, l'appareil entier sera complètement et facilement rempli de vapeur par le moyen d'un peu d'eau portée à l'ébullition et de la rampe à gaz. La vapeur se condense par refroidissement, et un vide très parfait se produit, permettant, par simple aspiration, de garnir la chaudière du liquide à évaporer. On chauffera vers 45° pour hâter l'évaporation, et c'est alors seulement que le réfrigérant sera parcouru par le courant d'eau froide qui lui est destiné.

Il est donc nécessaire de pourvoir le couvercle de l'autoclave d'une ouverture suffisamment large, où viendront s'adapter à volonté et séparément deux pièces d'égale dimension, l'une portant le robinet de rechange habituel pour les stérilisations sous pression de vapeur, l'autre un tuyau se raccordant, sans partie rétrécie, avec un réfrigérant aussi puissant qu'il sera possible de se le procurer. Les croquis ci-dessus feront d'ailleurs, mieux que toute description, ressortir la simplicité des dispositifs que nous avons adoptés pour notre laboratoire.

Digitized by Google

Recherche d'un appareil pratique pour l'obtention industrielle des microorganismes cultivés sur milieux solides.

Pour qui a suivi les progrès réalisés dans les méthodes de culture des organismes microbiens sur milieux exclusivement solides, on s'aperçoit qu'aucun essai n'a encore été tenté en vue de leur préparation en quantité quelque peu importante, soit pour l'industrie, soit même pour le laboratoire, lorsque l'on veut obtenir des sécrétions microbiennes.

Si la culture en milieux liquides est indiquée dans beaucoup de cas, les organismes qu'elle fournit ne sauraient se trouver dans les mêmes conditions physiologiques que ceux développés sur milieux exclusivement solides. Pour ne prendre que des exemples empruntés à l'histoire des aérobies, on sait que l'on obtient sur milieux solides, pour une même quantité d'éléments nutritifs utilisés, un poids de levure infiniment supérieur : cette levure ne végète pas en ferment alcoolique, mais en simple saprophyte. Ajoutons que, réintégrée en milieu liquide, dans un moût sucré, elle possède un pouvoir multiplicatif et ferment incomparablement plus élevé.

Les sécrétions microbiennes ne sont pas identiques dans les deux procédés, en milieux liquides et solides, et le procédé proposé ici trouve immédiatement son application dans la culture des pathogènes, la diphtérie, la tuberculose même, qui doivent végéter en large surface, à grand renfort d'oxygène.

Pour ce qui concerne les procédés de culture sur milieux solides, nous pouvons avancer que nous en som

Digitized by Google

mes encore à l'usage de la boîte de PETRI, excellente d'ailleurs pour les besoins des petites opérations ; mais ce dispositif commode a détourné l'attention du procédé primitif de Koch, consistant à placer parallèlement, dans une petite boîte, des plaques de verre sur lesquelles on versait la gélatine nutritive destinée à l'ensemencement, dispositif qui aurait pu être depuis longtemps perfectionné dans le sens qui nous a conduit nous-même à la méthode proposée.

Les dimensions de notre appareil sont calculées pour qu'il puisse prendre place exactement dans l'autoclave de 34 ctm. d'ouverture ; sa section est carrée pour en faciliter la construction et permettre l'utilisation entière de la place dont on peut disposer dans les étuves, où l'on en place, côte à côte, un certain nombre. Il est constitué très simplement par une boîte métallique extérieure et protectrice pouvant aussi servir de récipient dans la préparation du milieu de culture, et aussi pour l'ensemencement. Cette boîte est à couvercle et à fond déclive percés chacun d'une ouverture que l'on garnit de coton pour la libre circulation de l'air ; elle renferme un bâti métallique de même forme remplissant tout l'intérieur, supportant un certain nombre (le plus possible) de châssis rectangulaires placés parallèlement à faible distance les uns des autres. Ces châssis sont destinés à tendre et supporter une étoffe très-légère doublée, ou un filet à mailles serrées, servant de substratum pour le milieu de culture, dont on le garnira très facilement par simple immersion.

Prenant comme exemple la culture des levures, nous emplirons aux trois quarts une boîte stérilisée, débarrassée de son bâti intérieur (et dont l'ouverture inférieure sera obturée par un bouchon de caoutchouc), de

Digitized by Google

moût sucré stérile et chauffé vers 70° ; nous mélangerons à ce moût, en quantité convenable, une solution très concentrée de gélose préalablement maintenue liquide à l'autoclave, et nous plongerons successivement dans le milieu ainsi préparé tous les bâtis des boîtes stérilisées d'avance dans leur ensemble et garnis de leurs châssis. Les bâtis seront replacés aussi rapidement que possible dans leurs boîtes-étuis jusqu'à refroidissement complet.

L'ensemencement se fait de même, par immersion, en remplaçant le milieu de culture par de l'eau stérilisée dans laquelle on a délayé un tube de moût préalablement mis en fermentation avec l'échantillon de levure choisie. Ces deux opérations, garniture et ensemencement, peuvent s'effectuer dans les conditions d'asepsie les meilleures.

Les avantages d'un tel procédé sont faciles à saisir et aussi nombreux qu'importants. En première ligne, ils permettent de n'introduire dans les cuvées ou dans les moûts que de la levure et rien que de la levure bien vivante, cultivée et conservée en aérobie, ayant par conséquent végété uniquement en saprophyte, et respiré longuement, en laissant de côté le liquide artificiel, le plus souvent moût d'orge, ou moût de bière, additionné de phosphates ammoniacaux, tous éléments azotés, dont le moindre défaut serait d'apporter au vin, dont il faudrait au contraire le priver le plus possible, les matériaux de prédilection qu'utilisent la graisse et la tourne. Dans les dépôts, la levure elle-même ne tarde pas à dépérir, et même à se corrompre, en donnant naissance non seulement à des goûts trop souvent remarqués, mais encore à de nouveaux matériaux azotés.

On n'aura plus à répondre à cette question des négociants si fréquemment posée : « Combien faut-il mettre

Digitized by Google

de litres de ferment dans une cuvée? » Les ferments sont comme les virus : 2 cellules d'une levure bien vivace dans une bouteille de tirage sont infiniment préférables aux 500 cellules presque asphyxiées et dégénérées d'une culture liquide, et dont l'activité varie d'ailleurs avec l'âge.

Laissant de côté les facilités d'emploi, la commodité du transport est à considérer ; c'est la suppression de ces lourds récipients que l'on est obligé de laisser constamment ouverts, pour donner issue aux gaz de la fermentation.

Digitized by Google

OBSERVATIONS A REIMS

DES EFFETS D'UNE LUMIÈRE INTENSIVE SUR LES OISEAUX

par M. J.-A. Cordier, Membre titulaire

L'action attractive toute particulière qu'exerce la nuit sur certains animaux, les oiseaux migrateurs entre autres, une lumière vive surgissant au milieu de l'obscurité, est un fait bien établi, surtout par les observations relatives aux phares maritimes.

J'ai pu, l'an dernier, réunir un certain nombre d'observations sur ce sujet même à Reims, observations sans doute favorisées par la situation de ma demeure, à l'extrémité copieusement éclairée à l'électricité de la grande voie Vesle-Cérès. Depuis, le faubourg Cérès à été également pourvu de la lumière électrique.

Mes observations ont été faites pendant toute la saison printanière et estivale pendant laquelle on peut laisser ouvertes les fenêtres des appartements, fréquenter les terrasses des maisons, et de neuf heures à minuit et demie, heure à laquelle cesse l'éclairage à l'électricité. On peut se montrer surpris de la quantité d'oiseaux de passage manifestant, par leurs cris dans la nuit, leur présence à une distance relativement faible de la ligne des globes lumineux.

Parmi les plus caractéristiques nous avons, le courlis, la bécassine, le héron, la caille surtout. Tous ces animaux passent à des époques bien déterminées ; on les perçoit plusieurs jours de suite pour chacune de ces espèces, et cette période de passage terminée, on ne les entend plus.

Digitized by Google

La caille paraît être beaucoup plus sensible à la lumière que les autres espèces ; j'ai acquis à plusieurs reprises la certitude qu'elle s'arrête sur les toits. Une fois, entre autres, le 3 mai, j'ai pu me convaincre qu'un de ces oiseaux est resté plus d'un quart d'heure à moins de quinze mètres de mon point d'observation, révélant sa présence par son chant bien connu.

Il est absolument certain que la lumière du Gaz de nos boulevards est impuissante à attirer les oiseaux migrateurs, car je n'ai jamais rien remarqué de semblable en suivant nos grandes voies à une heure même assez avancée de la nuit. Les insectes également, et la preuve en est suffisamment établie par la présence de leurs cadavres autour de nos poteaux électriques, montrent une préférence marquée pour cette lumière.

Digitized by Google

L'ETHNOGRAPHIE [1]

Compte-rendu par M. R. DE BOVIS, Membre titulaire

MESSIEURS,

Je dois vous rendre compte aujourd'hui du dernier ascicule de l'important ouvrage posthume de M. Nicolas Kharouzine, ouvrage qui doit son apparition à la piété de ses enfants : M. V Kharouzine et M^lle^ Véra Kharouzina.

Ce dernier fascicule forme un gros volume de 530 pages in-8°, sans compter un magnifique index bibliographique de 295 pages, où les matériaux sont catalogués avec soin et en la langue des publications originales, précaution qui le rend à peu près abordable à tout lecteur occidental qu'intéresserait la question.

Les croyances religieuses forment le sujet du présent travail. Je ne crois pas exagérer en disant que ce dernier constitue la plus documentée des introductions à une histoire naturelle des religions.

En effet, dans son travail, M. Kharouzine reste fidèle à sa conception de l'ethnographie, en ne s'occupant que des croyances religieuses des peuples primitifs ou plutôt sauvages, vu que nous manquons généralement de données sur celles des peuples ayant précédé la civilisation gréco-romaine et la nôtre. Mais, grâce à une colossale érudition, il n'oublie pas d'aller chercher dans

(1) L'Ethnographie : leçons professées à l'Université impériale de Moscou, par M. Nicolas KHAROUZINE. (*Moscou*, 1905), 4^e^ fascicule : *Croyances*, in-8°, 530 pages.

Digitized by Google

les mœurs, les traditions, les légendes de nos contemporains les survivances des dogmes religieux de nos ancêtres. A cet égard, son livre est vraiment du plus grand intérêt.

Un premier fait qui ressort des patientes recherches de M. Kharouzine, c'est que tous les primitifs ont foi en un certain nombre de croyances, elles peuvent, si je ne m'abuse, se ramener à quatre : l'existence d'une force surnaturelle planant sur le monde, l'existence de l'âme, celle d'une vie future, et finalement la notion du bien et du mal. En ce qui concerne cette dernière, n'allez pas demander aux peuplades incultes une morale de tous points conforme à la nôtre, mais, par contre, soyez assurés qu'elles appliquent leur code en toute ignorance des « circonstances atténuantes » ; ce n'est pas elles qui chanteraient avec un poète contemporain de la Scandinavie que « personne n'est bouc et personne n'est brebis » (1).

Les formules abstraites dont je viens de me servir pour résumer les croyances principales des sauvages surprendraient peut-être même ces derniers, car, au premier abord, leurs traditions religieuses ne paraissent qu'un tissu de mythes ou d'usages extravagants et souvent monstrueux. Mais, à les analyser, à les collationner, à en chercher la genèse possible, on arrive bien vite à une toute autre impression.

Aussi, dès les temps du paganisme gréco-romain, on a cherché à les expliquer et les hypothèses n'ont pas manqué, depuis celles qui ne voient dans les mythes que des allégories jusqu'à celles qui les mettent au

(1) Gustaf Fröding. *Samlade dikter.* (En fattig munk af Skara). Stockholm, A. Bonnier. Tome I.

Digitized by Google

compte de transformations linguistiques. Celle qui paraît la plus naturelle et que soutient M. Kharouzine repose sur l'état psychologique du sauvage.

Mis en face de la nature, l'homme primitif a dû sentir le mystère tout autour de lui : animaux, plantes et même minéraux ont dû lui paraître animés d'une vie propre, et de là à croire que tous ces êtres jouissaient d'une existence matérielle ou morale semblable à la sienne, il n'y avait qu'un pas, le premier, et qui conduisait à ce qu'on appelle l'« animisme ». A la base de toutes les idées religieuses du sauvage, ainsi que le fait remarquer M. Kharouzine, se trouverait donc sa « Weltanschauung », c'est-à-dire, sa façon de concevoir le monde ; dans une certaine mesure, ses croyances fondamentales seraient un pur reflet de sa cosmogonie.

Le totémisme et le fétichisme constitueraient le second pas franchi dans cette voie et nous achemineraient vers les conceptions religieuses. Il n'est pas difficile, en effet, de penser que l'homme primitif, après s'être imaginé que tous les objets l'entourant jouissent d'une vie analogue à la sienne, ait été conduit, par suite de quelque circonstance accidentelle, à croire que tel ou tel objet exerce sur sa vie une influence quelconque, favorable ou défavorable.

Croyant en l'influence surnaturelle d'un animal, d'une plante, d'un objet, le primitif arrive ainsi à s'en faire un « totem », sorte de génie présidant aux destinées d'un individu, d'une famille, d'un peuple, ou un fétiche, objet qui est sensé jouir de certaines propriétés bienfaisantes.

Avec ces données générales sur la conception du sauvage à l'égard de la nature ambiante, on peut assez facilement s'expliquer les usages ou les mythes les plus

Digitized by Google

étranges, d'autant plus que l'érudition de M. Kharouzine permet de les sérier et de voir les gradations successives qui les conduisent des formes les plus simples aux plus compliquées.

C'est ainsi, par exemple, qu'un animal totémisé sera tantôt respecté, par vénération, ou au contraire dévoré, afin de s'assimiler les vertus qu'on lui suppose. Mais pareil festin s'entoure alors de rites spéciaux qui en font une véritable cérémonie religieuse. Il est fort probable que l'anthropophagie repose sur des bases analogues. C'est encore par la survivance de conceptions physiologico-religieuses de ce genre qu'on peut expliquer l'usage existant chez quelques Slaves méridionaux, et d'après lequel une femme enceinte n'a pas le droit de manger du poisson, dans la crainte qu'elle ne donne naissance à un enfant muet !

Une singulière conséquence du totémisme et du fétichisme, conséquence à laquelle vous n'avez certainement pas pensé, c'est d'engendrer la tolérance. En effet, le sauvage, qui est vaincu par un autre, en arrive naturellement à cette conclusion que le toteur ou le fétiche de son rival est plus puissant que le sien et il l'adoptera ; quant au vainqueur, il ne peut pas avoir d'objection à joindre le dieu du voisin au sien propre, bien au contraire, puisque c'est le moyen de lui constituer une escorte d'honneur. Et en fait, c'est le spectacle que nous a donné le panthéon romain, s'enrichissant peu à peu de toutes les divinités contemporaines, depuis le Sérapis des Egyptiens et le Soleil d'Héliogabale jusqu'au Bélus des Gaulois.

Toutefois, M. Kharouzine n'a pas jugé bon de nous expliquer l'étrange intolérance qui, dès ses débuts, accueillit le christianisme : le problème lui a paru sans

Digitized by Google

doute trop compliqué, ou en dehors de son cadre ; peut-être même a-t-il pensé que l'exception confirmait la règle, en quoi il n'a pas eu tout à fait tort.

Mais, qu'il s'agisse de l'être ou des êtres surnaturels peuplant le monde extra-terrestre, de l'âme d'un animal sacré ou de la sienne propre, le sauvage ne conçoit jamais ces diverses âmes que sous la forme matérielle des corps qui l'entourent. Par conséquent, ces âmes, et notamment celles des humains, doivent avoir dans l'autre vie, les mêmes besoins que dans la nôtre. Dès lors, il est facile de comprendre toute la signification des cérémonies funéraires ou des usages qui s'y relient : femmes, esclaves, médecins, chevaux, armes, vêtements et victuailles qu'on envoyait souvent pêle-mêle dans l'autre monde avec tel rajah, chef barbare ou tyranneau polynésien, n'avaient d'autre but que de continuer à servir par delà la tombe leur ancien maître et seigneur. On était prolétaire ou capitaliste pour l'éternité.

Toutefois, cette âme que les primitifs congédient avec un tel gaspillage peut se déplaire dans le royaume des ombres. Ἡδὺ φῶς ἰδεῖν pense-t-elle comme Iphigénie. Il se peut même que l'envie la prenne d'inquiéter les siens si, par hasard, on a quelque peu lésiné sur les cérémonies de son départ. Or, je ne sais pour quelle cause, ces retours d'outre-tombe n'ont jamais été du goût des vivants. C'est ce qui aurait amené ces derniers, pour éviter de fâcheuses rencontres, à imaginer toute une série de moyens plus ingénieux les uns que les autres : tantôt, on fait sortir le défunt de la maison mortuaire par une porte différente, la fenêtre ou le toit, afin qu'il ne reconnaisse pas le chemin ; tantôt, on le carbonise ou l'estropie pour l'empêcher de nuire ; tantôt, on l'écrase sous d'énormes tumuli. Puis, si toutes ces

Digitized by Google

précautions ne suffisent pas, les parents se travestissent pour n'être pas reconnus, et les vêtements de deuil ne sont plus à l'origine qu'une simple mascarade.

En commençant, je me suis permis de remarquer que le livre de M. Kharouzine constituerait une excellente introduction à l'histoire naturelle des religions. C'est peut-être bien ainsi que l'entendait notre auteur. Bien qu'il ne cherche nullement à en faire la démonstration — ce qui serait hors de son sujet — il laisse clairement entendre que, pour lui, les religions plus parfaites ne sont qu'un dérivé des conceptions les plus élémentaires de l'animisme. En d'autres termes, les croyances religieuses évolueraient dans le temps, par une sorte de darwinisme moral, et, de même que la cellule primitive et vivante aboutit à l'homme — en attendant mieux — l'animisme aboutirait au monothéisme.

Je suis mal préparé à discuter l'importance philosophique de cette conception. Toutefois, je ne puis me défendre d'une remarque : au point de vue scientifique et à s'en rapporter aux documents fournis par M. Kharouzine, cette conception ne paraît pas démontrée ; nous ne connaissons pas, en effet, de peuplade qui ne soit rien qu'animiste ; les races les plus inférieures, par exemple, certaines tribus australiennes, admettent toutes, de l'aveu même de M. Kharouzine, l'existence d'une puissance supérieure et surnaturelle, l'existence de l'âme, la vie future, la notion du bien et du mal, toutes croyances qui sont déjà de beaucoup supérieures à l'animisme élémentaire, puisqu'elles alimentent encore les controverses de nos sociétés civilisées.

On peut objecter que les races les plus primitives ont déjà tout un passé de siècles qui les ont aidées à évoluer vers ces dogmes et je ne le nie pas. Mais, il faut égale-

Digitized by Google

ment reconnaître que nous n'en savons « positivement » rien. Sans donc nier l'évolution partielle des croyances, leur enjolivement par le mythe, leur obscurcissement par les superstitions, ou leur épuration par quelque profond penseur, il faut reconnaître que la science ne peut pas encore nous prouver par un fait irrécusable que l'humanité ne s'est acquise le commun patrimoine de ses croyances *fondamentales* que par un effort multiséculaire. Cette hypothèse fait même injure à la raison humaine, à moins de penser que la cervelle de nos tous premiers ancêtres ne valait pas mieux que celle d'un chimpanzé génial, ce qui est encore à démontrer.

Bien plus, rien ne s'oppose à croire que l'évolution dont il est ici question, n'ait été descendante au lieu d'ascendante. En somme, l'ethnographie, par suite de la pénurie de notre documentation historique, n'a sous les yeux que quelques membres de cette progression ; elle les ordonne comme bon lui semble et M. Kharouzine a choisi le type ascendant. Mais, qui nous dit qu'il en ait été réellement ainsi? Qui nous dit, par exemple, que ces Australiens ne sont pas les derniers termes d'une progression décroissante, au lieu d'être les premiers d'une progression ascendante ?

Jadis, ceux qui se piquaient de philosophie, depuis Athènes jusqu'au delà du Danube, allaient infailliblement visiter les prêtres égyptiens, quand ils voulaient avoir le dernier mot sur l'énigme de la vie. Or, de cette sagesse tant vantée que reste-t-il à leurs descendants ? Des momies et des obélisques qu'on déballe ou déchiffre sans eux.

Au simple point de vue scientifique, nous pensons donc qu'il n'y a nul paradoxe à soutenir que l'évolution philosophico-religieuse de l'humanité a fort bien pu

Digitized by Google

n'être pas toujours et partout ascendante. L'histoire de tant de civilisations, étouffées dans la poussière des âges et ressuscitées de nos jours par la sagacité des archéologues, est certainement là pour nous mettre en garde contre les généralisations par trop schématiques.

Digitized by Google

TAINE ARTISTE

Allocution prononcée par M. le Dr SEUVRE, Président de l'Académie Nationale de Reims, à la cérémonie d'inauguration du monument commémoratif, à Vouziers le 24 septembre 1905 (1).

MESSIEURS,

Après les élans patriotiques du député Hubert, après les paroles éloquentes que nous venons d'apprécier, notre voix peu autorisée ne donnera à la mémoire de Taine qu'un bien faible écho.

En présence du protecteur éclairé et bienveillant des Beaux-Arts, de l'architecte statuaire qui a dressé avec talent ce monument, il est de notre mission, au nom de l'Académie nationale de Reims, voisine du pays de Taine, d'honorer la mémoire du grand Ardennais et de parler de *Taine Artiste*.

En 1903, dans une étude intéressante faite par notre collègue M. Graffin, suivant la méthode du maître, Taine Champenois nous apparut dépeint par des extraits de ses livres et de sa correspondance.

La même année, M. Brissart, ancien Bâtonnier des avocats de Reims, et président annuel de notre Académie, fit à l'occasion de la séance publique du 9 juillet 1903 une étude très documentée sur Taine, le théoricien du mouvement réaliste et scientifique de la deuxième moitié du siècle dernier.

(1) Voir le compte rendu de la cérémonie dans le *Courrier de la Champagne* du mardi 26 septembre 1905.

Digitized by Google

Taine s'était préparé aux applications de la science par la fréquentation des amphithéâtres, des cliniques et par l'étude des sciences naturelles.

Dans ses recherches sur l'art, l'anatomiste expérimenté et le logicien naturaliste s'affirment.

Taine dans ses livres dit éprouver plus de plaisir dans la contemplation de la nature que devant les œuvres d'art. Néanmoins, en critique sensible et affiné, il aime à analyser les œuvres des maîtres, qu'ils soient peintres, architectes ou sculpteurs.

Mais ce qui le touche par excellence, comme il le dit lui-même, dans ses superbes livres, *Voyage en Italie* et *Philosophie de l'Art*, c'est le naturel, c'est l'élan spontané des puissances humaines, c'est *l'expression* vraie et sincère. Il veut que l'artiste ait un sentiment profond et passionné, il désire que son âme se reflète dans l'œuvre, il faut qu'il exprime avec netteté, avec vigueur, avec harmonie. Que l'œuvre soit ancienne, moderne, gothique ou classique, peu importe pourvu qu'elle soit vraie et expressive.

« A ce titre elle représente en abrégé les sentiments publics, les passions dominantes du temps et du pays où elle est née ; en sorte que la voilà elle-même une *œuvre naturelle, exacte, historique,* l'œuvre des grandes forces qui conduisent ou entrechoquent les événements humains. »

Comme vous le voyez, Messieurs, dans l'appréciation des œuvres d'art, l'artiste chez Taine s'associe à l'historien.

Ainsi, votre distingué compatriote ne fut pas seulement un normalien d'élite, un lettré éminent, un historien original. Il sut aussi juger les œuvres d'art « les seules qui par leur relief sensible conservent à la posté-

Digitized by Google

rité le corps vivant et la personne humaine, à travers les estampes et les musées de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne ».

Comparaison faite, il s'est trouvé sensible au-dessus de tout, à la force héroïque, aux colosses de Michel-Ange et de Rubens ; ensuite à la beauté caressante du bonheur, aux décorations des Vénitiens. « Au même degré et peut-être plus encore au sentiment tragique et poignant de la vérité, à l'intensité de la vision douloureuse, à l'audacieuse peinture de la misère humaine, aux tableaux de Rembrandt. »

C'est surtout en Italie que la sensibilité de Taine se grise successivement des riants tableaux de la nature et des merveilles répandues dans les musées. Il contemple le ciel de Naples et la mer en plein été dans leur splendeur :

« Cette mer ressemblait à une belle fille, heureuse dans sa robe de soie lustrée, toute neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant jusqu'au bout, jusqu'au fond, jusqu'au bord du ciel, et çà et là des franges d'argent sur cette soie mouvante. On redevenait païen, on sentait le perçant regard, la force virile, la sérénité du magnifique soleil, du grand dieu de l'air. Comme il triomphait là-haut ! Comme il lançait à pleines poignées toutes ses flèches sur la nappe immense! Comme les flots étincelaient et tressaillaient sous la pluie de flammes ! On pensait aux Néréides, aux conques sonnantes des Tritons, à des cheveux blonds dénoués, à des corps blancs lavés d'écume... »

En Italie, Taine vibre et respire, il est chez lui. Aussi que de descriptions ravissantes, que de fines observations contenues dans ce charmant ouvrage : *Voyage en Italie !*

Digitized by Google

Tout y est : en 1865, notre perspicace observateur prédisait aux Napolitains leur avenir ; il pressentait l'unité Italienne.

Mais ce n'est pas le point sur lequel nous désirons insister. Nous parlons de Taine artiste. Nous voudrions le suivre avec vous à Naples, à Rome, à Florence, à Venise, et nous délecter en admirant ses appréciations des monuments, des sculptures, des peintures de l'Italie ancienne et moderne.

Le temps nous manque pour suivre ce séduisant cicerone, et nous résumerons en quelques lignes les impressions de cet artiste affiné et brillant.

Avant d'examiner les statues, Taine regarde avec attention les hommes de Naples. Il les groupe en trois ou quatre types, vestiges des vieilles races.

« Il y a d'abord la jolie et fine tête de camée, parfaitement régulière, spirituelle, à l'air vif et alerte, capable de tout comprendre...

« Il y a aussi la tête carrée, plantée sur un coffre solide, avec de fortes lèvres sensuelles et une expression de grosse joie, de verve bouffonne ou satirique.

« Il y a l'animal maigre, noir, brulé, dont le visage n'a plus de chair, tout en traits saillants, d'une expression incroyable avec des yeux de flamme, des cheveux crépus, semblable à un volcan qui va faire explosion.

« Il y a enfin l'homme beau et vigoureux, fortement bâti et musclé, sans lourdeur, au teint chaudement coloré, qui vous regarde fixement en face, tout à fait complet et fort, qui semble attendre l'action et l'expansion, mais qui, en attendant, ne se prodigue pas, demeure immobile. »

A Naples, Taine revoit ses Grecs bien aimés. Il retrouve l'Athénien, le Corinthien, le Lydien, le Spar-

Digitized by Google

tiate, le Béotien ; il les analyse avec leurs qualités, avec leurs défauts.

Il regarde la forme de l'homme ; mais derrière le corps dont il apprécie les contours, il cherche la personnalité, la physionomie, le *caractère*.

De même agit-il à l'égard des peintures, des statues, quand il fouille les musées.

Ce ne sont pas ni les Saints étiqués, ni les Vierges à poitrine plate, aux pieds trop longs, aux mains noueuses, solitaires desséchés et comme vidés de substance qu'il admire. Il remarque avec plaisir les œuvres des anatomistes de Florence, Verocchio, Signorelli, les prédécesseurs de Léonard de Vinci. Il trouve dans la peinture de Venise une approche du type parfait : des chairs amples, mais contenues dans une forme mesurée ; un bonheur épanoui ; une volupté large et franche, mais exquise et ornée ; des têtes énergiques, des fronts intelligents, des physionomies réfléchies et dignes, des esprits distingués et ouverts.

Mais toujours il revient à Florence, à l'école d'où sortit Léonard, où entra Raphaël et qui, avec Ghiberti, Donatello, Andrea del Sarto, Fra Bartolomeo, Michel-Ange, découvrit le type le plus parfait auquel l'art moderne ait atteint.

Taine contemple surtout l'école d'Athènes, le tombeau de Médicis et la voûte de la Sixtine.

« Voilà, dit-il, les corps que nous devrions avoir. Auprès de cette race d'hommes, les autres sont faibles, ou amollies, ou grossières, ou mal équilibrées. »

Ce qu'il admire le plus, c'est la ferme et mâle santé qui demeure invincible aux attaques de la vie ; c'est l'attitude libre-pleine d'action et de mouvements. En Michel-Ange, il remarque l'énergie et la sublimité de la volonté,

Digitized by Google

en Raphaël la douceur et la paix immortelle de l'âme; en Léonard de Vinci l'élévation et la finesse exquise de l'intelligence.

Et cependant Florence n'est que la seconde patrie du beau ; Athènes est la première.

A la sculpture grecque, la palme de l'idéal dans l'art, parce qu'elle a montré le type pur, la personne physique abstraite, le corps en lui-même tel que l'ont formé la belle race et la vie gymnastique. Et parce qu'elle le montre sans l'engager dans un groupe, sans le soumettre à l'expression et aux agitations morales, sans que rien vienne distraire de lui l'attention, avant que les passions de l'âme l'aient déformé, ou se soit subordonnée son action.

« C'est ici pour les Grecs l'homme idéal, tel que leur société et leur morale aspirent à le former... »

Les Grecs appréciaient une belle épaule, un dos cambré d'athlète, une puissante poitrine de guerrier; et c'était sur ces images accumulées depuis l'enfance que l'esprit travaillait et se forgeait le modèle de l'homme.

Tout cela disait : « Voilà comment tu dois être, comme tu dois te draper; tâches d'avoir ces muscles qui jouent aisément, cette chair ferme et saine. Baignes toi, va à la palestre, sois fort en toute occurrence pour le service de ta ville et de tes amis. »

Taine artiste enseigne à faire sortir l'idéal du *réel*. Il pense, nous l'avons dit, en anatomiste et en logicien naturaliste.

Mais il ne s'arrête pas à la forme seule, il veut que les corps expriment une idée, un *caractère*.

C'est ainsi qu'en présence des tableaux du Parmesan, Taine les trouve de la plus exquise distinction. Le portrait d'un grand seigneur du temps suscite ses réflexions.

Digitized by Google

Il remarque sa noble figure, fine et rêveuse, sa main aristocratique, et dans toute sa personne, l'étrange douceur d'un contemplatif.

Les « Vierges » de Léonard de Vinci provoquent son admiration. Les yeux baissés, les lèvres plissées faiblement avec un mystérieux sourire, la figure tourmentée par la délicatesse de l'âme, par le raffinement de la supériorité intellectuelle ne donnent-ils pas un caractère particulier à ces ravissants tableaux?

Ainsi Taine associe la beauté plastique à la beauté intellectuelle, le corps à l'intelligence ; et c'est dans cette harmonie parfaite, dans cette association heureuse, dans cette action mutuelle sincèrement exprimées, qu'il place l'idéal dans l'art.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIVRE ! [1]

Lecture faite par M. E. KALAS, Membre titulaire.

Vivre ! Nous voulons vivre !..
.....
Jouir ! Etreindre et fondre en nous l'âme des choses !
La fraîcheur palpitante et jeune du matin,
L'imprégnante senteur des œillets et des roses,
La splendeur du ciel clair et du printemps divin !
.....

Tel débute un recueil de vers, dus à Madame Cécile Périn.

Élevée sans mièvrerie, je pense ; grandie dans la camaraderie de plusieurs petites sœurs, toutes musiciennes ou peintresses ; fiancée de bonne heure, à l'un des plus heureux poètes de la jeune génération rémoise ; belle-sœur, plus tard, de l'impressionniste Bocquet ; déracinée, depuis, jusqu'à l'asphalte dilettante du quartier latin, notre compatriote eut été, ce soir, d'égérienne allure, effeuillant, sous vos yeux, le journal de ses sensations d'enfance et de vingtième année.

Griserie émouvante, ardente et passagère
De tous les clairs instants qui tissèrent mes jours !
Parfums légers, parfums d'aurore et de rivière,
Parfums d'extase, et de vertige, et de velours,
Parfums d'or du Soleil, au midi des clairières !
.....

(1) Cécile PÉRIN, *Vivre !* — Reims, 1906, vol. in-12 de 188 pages.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il, Messieurs, qu'enserrée probablement par la force de son règlement ou de ses habitudes, l'Académie se prive d'une voix jeune, émue, cristalline, et que ce soit au monotone débit d'un compte rendu, que vous soyez obligés de vous en réduire ?

Encore est-il heureux que la vigilance de notre récent président, M. Seuvre, eût signalé, dès son apparition, la délicatesse et l'élégance d'un ouvrage discret, publié sous les auspices de la " Jeune Champagne ".

Un herbier, — dirait-on — féminineinent étiqueté de cueillettes qui furent matinales : les unes encore frémissantes de la sève et du soleil d'hier, les autres satinées dévotement sous l'effleurement des lèvres jeunes — Bourgeons de prime tendresse, pétioles de printemps, pétales incendiaires !.. brindilles, rubans, lucioles, papillons ! . . séductions, sérénades, sérénités ! . . délires !.. remous d'orages précurseurs !..

Et la subtilité des sous-titres prépare au décrescendo des effluves et des tonalités tendrement serties : *La vie en fleur; La rose ardente; Petites chansons pour mon ami; Les claires souvenances; Jardins; Des larmes.*

Que donnerait votre rapporteur, pour afficher l'âge vénérable où l'on pourrait, sans apparente émotion, traduire en prose de Monsieur Jourdain certaines frissonnantes périphrases de la poètesse ; psychologiquer les émerveillements d'une jeune dame, évidemment heureuse, curieuse, un peu lasse.

O rythme ardent et sourd des mots chassés du cœur ! O symphonie des voyelles et des rimes ! O calineries, divinations, extases, affolements, dont l'homme ignore la blancheur et l'abnégation ! — La moindre transposition suffit à troubler le roulis de vos petits cris perlés, succédant à l'indéfinissable émoi des silences et des demi-silences...

Digitized by Google

*
* *

Lisons, sans commentaires.
Aimez-vous la joliesse :

Des vers légers comme les ailes
Palpitantes des papillons...
Des vers fins comme les dentelles
Des petites feuilles nouvelles
Claires au travers des rayons ?..

Préférez-vous, au long des nerfs crispés, sentir tous les frissons païens ? choisissez des clameurs dans le genre de celle-ci :

Rugis, sauvage Instinct, rugis, Désir vorace !
Lève-toi, lève-toi, sanglante Volupté,
Et toi, terrible Amour qui déchires les races
Plante ta griffe et mords dans mon cœur indompté !

Livre-moi tout ton rire et tes sanglots, ô Terre,
Et le vol des oiseaux que nul n'a pu saisir !
D'un grand élan je veux plonger en ton mystère
Et vivre éperdûment, puisqu'il faudra mourir.

C'est ainsi que le mot *Vivre*, lapidairement inscrit au frontispice de l'ouvrage, permet au clavier sonore de préluder sur toutes les octaves de la gamme.

*
* *

Dans le chapitre initial, le lecteur s'attendrit au balbutiement délicat des premières notations :

Le souffle de la vie au sein frais de l'aurore
S'enfle, se rythme et bruit. Rien n'est silencieux.

Digitized by Google

Tandis que la fillette, insoupçonnée d'écrire, paraît égarer son œil noir et songeur sur le silence des vergers fleuris ; des évocations, des harmonies, des cadences lui tintent aux oreilles. Son front est torturé, déjà, de la splendeur des Verbes entrevus :

Faire crier, pleurer, rêver, chanter, les Mots
Au rythme monocorde et sautillant ! Inscrire
Une phrase arrondie en courbe de sourire
Ou briser le cristal déchirant des sanglots !
— Hélas ! Comment savoir les mots qu'il faudrait dire ?

Cependant les murmures, les visions, les rêves se dégagent de la brume :

Douceur des voix qui vont mourir dans l'air sonore,
Voix de la mer, voix de la terre et voix des cieux !

Les éléments s'animent :

O lumière, âme pure, âme ardente des choses,
Toi qui les fais fleurir et les fais palpiter,
Lève-toi, chante et ris du fond de l'ombre rose
Vêts le monde ébloui d'un réseau de clartés.

Surgit le sens de la plastique somptueuse et fière :

Tout est beau ! L'île d'or, de nacre et de porphyre,
Les palais de dentelleet les jardins touffus.

Le désir se précise de fixer l'impalpable fugacité des heures mémorables :

Nous irons par le monde, enivrés de lumière
Et de beauté. Nous cueillerons les pures fleurs
Des souvenirs, si clairs qu'en vivra la couleur
A jamais sous l'abri léger de nos paupières.

Digitized by Google

*
* *

Sans attendre longtemps, voici que le gazouillis du Prologue a cessé. Des tourbillons s'annoncent. L'orchestration frémit d'arpèges aériens. Magiquement, les rimes s'enchevêtrent, s'irradient d'écarlate et d'or. C'est la Vie passionnelle ! Un feu court avec frénésie sous le symbole de la *Rose ardente :*

O, du soleil à flots pour fêter notre ivresse !
Du soleil, du soleil et d'éperdus parfums !

Des grand'mères et des mères s'effaroucheront peut-être. Des philosophes, ignorants des sentimentalités mièvres ou malsaines, s'identifieront aux inhabituels documents que la franchise audacieuse, brûlante et droite de la femme moderne avoue strictement : minutes enregistrées des alleluias ! phonographie des cris méconnaissables ! instantanés mouvants !

L'inexpérience du rapporteur est trop grande, pour oser débiter l'emmêlage des points d'orgue et des trilles qui surabondent — au beau temps où l'on écrit *Nuptiae*, l'*Étreinte*, *Lassitude*, etc.

Fuyons en notre récitation, l'écueil de l' « *appazionato* » — flamme temporaire. — Et, sitôt évanoui le dernier des morceaux bravoureux, cherchons quelque « *adagio* » plus facile, abordable à la simple lecture à vue — La pièce est intitulée : *Soirs chastes.*

Il faut m'aimer, ce soir, avec des langueurs tendres.
Sans bien savoir pourquoi, je suis triste et j'ai mal.
Dis-moi tout bas les mots que je rêve d'entendre...
Evadons-nous un peu loin du décor banal.

Digitized by Google

Laisse la nuit tomber ; n'allumons pas les lampes,
Le feu sera plus rouge au retrait du foyer...
Ainsi : mets tes deux mains fraîches contre mes tempes
Et regardons mourir les objets familiers.

Vois, mon âme est ce soir frêle et convalescente ;
Mon cœur veut se blottir comme un oiseau frileux...
Il faut m'aimer sans me comprendre, et que je sente
Une caresse en ton sourire et dans tes yeux.

Ma tête entre tes bras calmes se réfugie ;
Ah ! laisse-moi pleurer sans demander pourquoi...
C'est un soir de langueur et de mélancolie
Un soir de baisers longs et fins au bout des doigts...

* * *

Vous soupçonnez que, déjà, l'infinie modulation du majeur au mineur a jeté l'inquiétude de sa note altérée. Le vertige a fui. Les accords sont flottants.

Tristement j'ai jeté les fleurs qu'avaient cueillies
Nos mains, en se jouant dans la fraîcheur des prés...
Si peu de temps passé !.. Tout se fane et s'oublie...
Pour d'autres maintenant les champs se sont parés.
.....
Hélas ! ceux qui s'en vont, mains jointes, lèvres closes,
Au long des sentiers d'ombre effaceront nos pas...

Les féminités s'apeurent. La nervosité saisit jusqu'à la moindre intuition des rythmes saccadés :

Douleur de voir pâlir en soi les Souvenirs
— Avec leurs yeux pensifs et leurs lointains visages !
Comme une brume au front brouillé des paysages
Flotte un regard d'amour qui ne veut pas mourir.

Digitized by Google

— Ame claire d'enfant, âme joyeuse et folle
Où donc s'éparpilla l'éveil de tes chansons ?
— Je ne sais plus... Là-bas... Bien loin, avant l'école...
Les jardins étaient doux, sonore la maison.

C'est tout. Je ne sais plus les chemins qui conduisent
Au seuil vert où venaient aboutir tous nos jeux ;
Je ne sais plus les mots qu'on disait à l'église
Quand le ciel descendait en mon cœur bienheureux.

— Quinze ans ! l'unique émoi de l'intense minute
Où ta lèvre frémit sous le premier baiser !
Un piano lointain, une invisible flûte
Chantaient ; te souviens-tu ? Vous rêviez, enlacés...

— Je sais qu'on entendait vibrer des notes vagues,
Quelles ?.. Je ne sais plus... Et que le soir tombait.
Dans l'ombre on voyait luire un reflet de ma bague...
Mais la divine extase ?.. Hélas, non !.. Je ne sais...

La voix qui murmurait les paroles suprêmes,
Les traits de l'être en qui l'infini fut un jour,
Au cercueil de mon âme, aux plis d'un linceul blême,
Se sont évanouis et dorment sans retour.

* * *

Dorénavant, l'exaltation brillante semble avoir épuisé les cordes aiguës, dont l'acier mollit. Heureusement se prépare, en sourdine, la berceuse reprise des ramages enfantins, où s'épèlent des inflexions troublantes, des mots éternellement jeunes, des fiertés sublimes, des candeurs, des effrois instinctifs.

Écoutons :

Digitized by Google

Ma mère m'a souri et m'a dit : Mon enfant...
— O douceur d'être encore une enfant à vingt ans,
Douceur de se blottir aux plis chauds d'une jupe,
De se pelotonner tendrement, d'être dupe
Du mystère inouï, adorable et charmant
Qui nous garde petits au cœur de nos parents !

Caline moi comme jadis, ô ma maman !..
O mon père, je veux que tes genoux m'accueillent ;
Dis-moi les simples mots que tu disais souvent,
Tels qu'au jardin d'été de beaux fruits mûrs qu'on cueille,
Afin que je comprenne encore en t'écoutant
Le rythme du travail, du devoir souriant...

— Sois fier et sois heureux, Père, car nous savons
Que notre âme vibrante et tendre fut pétrie
Du froment de ton âme ; et nos enfants seront
Le blé riche et joyeux de ta belle moisson ;
Ah ! quel que soit le sort que leur garde la vie
Qu'ils sentent battre en eux ton cœur vaillant et bon !

Qu'ils sachent le regret précieux que l'on garde
De ce passé d'enfant qui souvent vous sourit...
Claire maison, rires et chants, jardin fleuri...
O chers parents, mon rêve en le lointain s'attarde,
Mon rêve veut dormir sur vos genoux blotti...
Il est si bon parfois de se sentir petits !

Tout commentaire affaiblirait l'intensité d'un récit tellement pénétrant. Et si les portraits qu'on nous estompe s'accusent ressemblants, une certaine villa des bords de la Vesle, inspire les variations suivantes :

La maison des Parents est le refuge cher
Où l'on revient parfois blottir sa destinée.
Elle m'attend là-bas, paisible, au tournant clair
De la route poudreuse et des tristes années.

Digitized by Google

Elle m'attend et rit sous les roses en grappes
De la terrasse rouge et des balcons fleuris.
Au pas familier accourt le chien qui jappe ;
D'un bruit joyeux soudain retentit le logis.

La voici, la Maison, toute rose en l'aurore
Dans les pépiements fous des oiseaux réveillés..
L'âme légère y semble plus légère encore.
O refuge certain, refuge ensoleillé !

Je sais que là, toujours, j'aurai l'accueil unique
De bras tous grands ouverts et de regards riants ;
Car nul cœur n'est meilleur, plus indulgent et riche
D'inépuisable amour, que le cœur des parents.

Pourtant je quitterai l'oasis qui repose
Maintenant mes regards tous baignés de fraîcheur.
Fragile talisman, j'emporterai des roses,
Et dans mes yeux lassés un reflet de bonheur.

... Le soleil blond jouait sur les pelouses vertes,
On respirait partout un parfum d'œillet blanc...
Voici la ville noire immensément déserte...
— Pourquoi faut-il quitter la maison des Parents?

C'est ainsi que l'obsession des *Claires Souvenances* amène la récente parisienne à collectionner les sensations du pays natal. Sur l'album de vacances se crayonne la véracité des croquis d'après nature : le parfum du jardin, le chant du grillon, la meule qui s'effondre, le moulin qui grince :

Un peu de nostalgie violace de tons précieux l'épitre au peintre Bocquet.

Le monde éblouissant vers mes lèvres avides
Tendit la coupe d'or où frémit sa beauté ;
J'ai vu d'ardents soleils plonger aux mers splendides,
Et d'extase souvent mon cœur a sangloté.

Digitized by Google

Mais rien ne fut doux plus que votre âme en fête
Tilleuls de nos jardins, dans l'aube épanouis,
Et je sens qu'à jamais dans mon cœur se reflètent
Les grands nuages fous du ciel de mon pays.

Du réalisme ensoleillé blafarde le sonnet dédié à M. Jean-René Aubert.

Les routes de Champagne éclatantes et blanches
Vers les lointains du ciel, toutes droites s'en vont.

Lors, des décors se symphonisent dans tous les tons, les sonorités s'amoncellent. Pour les édifications futures, des idées foisonnent. Et si nous sommes loin de la troublante musique des premières idylles, *Vivre* se continue, dans une atmosphère de labeur consciencieux, avec un souci d'observations de plus en plus élargies.

Dans cinq concours successifs du Journal *Femina*, l'auteur se voit récompensée. Présage de succès définitifs ; encouragement suprême à tenter l'édition.

*
* *

Peut-être un éclair a-t-il traversé la splendeur d'un ciel qui paraissait trop bleu. Peut-être des immixtions littéraires ont-elles ébranlé la Tour d'ivoire. Des grondements se sont-ils approchés d'un berceau ? Voici que tout à coup des éclats surprennent, de mentalité nouvell

L'ombre grise a tissé ses mailles sur le monde ;
Les Hommes, si longtemps ont sangloté sans bruit !
Mais ils se sont dressés, chœur révolté qui gronde
Et l'innombrable plainte a déchiré la nuit.

Digitized by Google

La litanie s'allonge et serait tout à lire. Fougueusement s'y déchaînent les grands mots humanitaires, les anathèmes, les revendications terribles, les désespérances que, journellement, on entend clamer sous nos fenêtres.

Le trouble des temps nouveaux s'annonce, curieusement propice au martelage d'accents jusqu'alors inconnus des ouvrières d'art. Inquiétants de brutalité, des problèmes se discutent autour de la délicatesse avertie de nos compagnes de travail.

La jeune femme, qui grandit à l'aurore d'un siècle de révolutions sociales, ne se contente évidemment plus d'être le mystérieux joyau, l'inconscient joujou qu'on nous racontait. Dans la « respectability » du home familial, la mère de famille continuera-t-elle d'accepter une austère réclusion, traditionnellement muette ?

Vivre ! Nous voulons vivre !..
.....
Jouir ! Etreindre et fondre en nous l'âme des choses !
.....

De quels reflets, de quels bouillonnements frémira, demain, le vers jusque-là si limpide, impressionniste, ardent, de M^me^ Cécile Périn. Se réduira-t-il à la confidence extasiée d'un bonheur maternel, que nous rêvons capable de nous longuement émerveiller. Son enfant, des enfants à venir retrouveront-ils en leur âme parfumée, la transmigration d'un talent généreux et viril, dont l'Académie de Reims est heureuse de saluer la première révélation :

Qu'importe ? Un peu de nous change à chaque minute...
Très doucement, tout se transforme et rien ne meurt ;
Et tous nos beaux instants de tendresse ou de lutte
Du Futur palpitant préparent la splendeur.

Digitized by Google

Allons au gré mystérieux de nos secondes...
Qui sait quel vœu suprême éparpille nos pas ?
— Nul ne se mire encore en mon âme profonde
Et ma fille aux yeux clairs ne me ressemble pas.

Et peut-être elle aura des fils, des filles blondes,
Dont les regards seront plus différents encor...
Mais ils s'enchanteront de la chaleur féconde
Du ciel et de la terre où tout vit de la mort ;

Mais ils emporteront la flamme inconsciente
De ma vie en leurs pas éblouis et légers,
Un peu de mon amour fera leur âme ardente
Où mes rêves parfois reviendront voltiger ;

Jusqu'au jour où les ans coulant comme une eau vive
Dans un cercle éternel, tu ressusciteras,
O mon âme, en quelque aube où l'avenir verra
Intacte refleurir ma jeunesse pensive
Aux yeux purs d'une enfant qui me ressemblera...

Digitized by Google

EN ALASKA

Communication de M. l'abbé HAUDEGŒUR, Membre titulaire.

L'Alaska, dont le nom est devenu rapidement célèbre lorsqu'on annonça qu'il y avait des gisements aurifères, est une contrée s'étendant entre le 141° degré et le 168° de longitude ouest de Grenwich, et entre le 59° et le 71° de latitude nord. Elle fait partie du continent américain et est séparée du continent asiatique par le détroit de Béring ; elle appartenait autrefois à l'empire Russe, mais elle fut cédée aux États-Unis en 1867.

C'est une vaste presqu'île entourée d'îles nombreuses, dont les plus importantes sont les îles Aléoutiennes. Le territoire mesure, en longueur, environ 1.448 kilomètres sur une largeur de 1.770 kilomètres ; le contour côtier présente un développement de 6.758 kilomètres, et il atteint le chiffre de 41.000 si l'on fait entrer en ligne de compte les 1.200 îles et plus qui forment une ceinture à la péninsule Alaskienne. La superficie totale du pays est de 1.402.195 kilomètres carrés, c'est-à-dire environ deux fois et demie la superficie de la France.

Au centre de cette vaste contrée coule le fleuve Yukon dont le bassin comprend presque tout l'Alaska ; ses principaux affluents sont eux-mêmes des fleuves immenses. Une multitude considérable de lacs, dont la longueur varie de 30 à 160 kilomètres, des ruisseaux et des torrents sans nombre viennent lui apporter leurs eaux et en font ainsi un des plus puissants fleuves du monde. Ce fleuve, navigable en été dans tout son parcours, est

Digitized by Google

gelé en hiver et porte des traineaux. C'est ce qui a permis d'explorer cette région, intéressante à beaucoup de points de vue.

Mais avant les savants, avant même les missionnaires, une multitude bigarrée et confuse de Canadiens, de Yankées, d'Irlandais, d'Allemands, d'Italiens, de quelques Français se précipitait dans un *rush* fantastique vers cette terre, presque inconnue jusque là, déserte, inhospitalière, couverte pendant huit mois de l'année d'une épaisse couche de neige et de glace.

On avait annoncé qu'un affluent du Yukon, le Klondyke, traversait une contrée où l'or gisait en masse, et l'*auri sacra fames* s'était emparée en un instant de plusieurs centaines de mille d'individus qui affluèrent, en moins d'une année, sur le territoire de l'Alaska, surtout dans la région du Klondyke. La faim, le froid, les maladies, la misère décimèrent une grande partie de ces malheureux, qui ne trouvèrent que la mort au lieu du précieux métal qu'ils cherchaient.

Mais l'attention des savants avait été attirée vers ce prestigieux pays, des voyages d'exploration avaient été organisés, et des résultats précieux avaient été enregistrés. On avait principalement signalé, en beaucoup d'endroits, des ossements d'éléphants, de mastodontes, de mammouths surtout, dans des terrains de la dernière période pliocène. Naturellement, l'Institut Smithsonien ne pouvait se désintéresser de ces découvertes, et il organisa une exploration méthodique dont nous avons reçu le compte-rendu et dont je suis heureux de vous donner l'analyse.

L'objet de l'expédition était de réunir des squelettes complets de mammouths et d'autres grands mammifères disparus, dont les explorateurs précédents n'avaient

Digitized by Google

trouvé que des débris, et de résoudre certaines questions controversées sur le caractère et l'origine des dépôts pléistocènes arctiques; c'était aussi pour trouver des arguments scientifiques à cette hypothèse, presque certaine, qu'autrefois la Sibérie et l'Alaska ne formaient qu'un même continent, et que le détroit et la mer de Béring qui les séparent aujourd'hui, ne sont que le produit d'une violente commotion terrestre.

L'explorateur, M. A.-G. Maddren, était tout indiqué, car, en 1899, il avait déjà étudié le cours du Yukon ; en 1900, la côte de la mer de Béring, l'Est de la Sibérie et l'Océan Arctique jusqu'au Cap Beaufort, et en 1902-1903, il avait passé presque toute l'année en Alaska.

L'exploration dura du mois de Juin au commencement d'Octobre, et eut pour théâtre le cours du Preacher Creek, Old Crow River, tributaires de la Porcupine, la Porcupine elle-même et une partie du Yukon, relevant les points intéressants, contrôlant les données déjà acquises et réunissant d'abondantes collections d'os, de vues, de minéraux et d'indications géologiques.

La partie la plus importante fut l'exploration de la Porcupine, en la remontant à travers la plaine boisée connue sous le nom de « Pays-Bas du Yukon ». La Porcupine y décrit une infinité de courbes, dans des rives d'alluvions sans consistance, de l'époque pléistocène. Par suite des nombreuses sinuosités, le cours de la rivière est assez lent ; mais à cause de l'inconsistance des rives, les eaux emportent des graviers et des sables, les poussent et forment des barres qui s'élèvent graduellement, arrêtent les blocs de glace entraînés par le courant, les troncs d'arbres, et constituent de véritables îlots.

C'est sur ces îlots que l'on trouve en abondance les

Digitized by Google

fragments fossiles. Charriés par les blocs de glace arrachés des lieux supérieurs, ces fragments sont déposés sur les couches alluviales, fixés par les vases et les sables et définitivement arrêtés. Les îlots augmentent en hauteur, chaque fois qu'une inondation printanière plus considérable a lieu, et s'enrichissent continuellement par les érosions des rives et des localités supérieures. La partie qui est baignée encore par les eaux est vaseuse et nue, mais la pente se couvre graduellement de gazon, et le haut est orné de saules et de peupliers. L'hiver, l'ensemble constitue un vrai lac de glace, et l'été, le sol, malgré le dégel, reste glacé à la profondeur d'un ou deux pieds.

Après avoir franchi les « Yukon flats » ou les pays bas du Yukon, la Porcupine traverse ce qu'on appelle les « Remparts »; c'est une vallée étroite, espèce de tunnel entre des roches bizarrement découpées. La rivière naturellement se rétrécit et n'atteint, à certains endroits, pas plus de 70 mètres de largeur. Son courant est rapide avec des cascades et des barres difficiles à traverser. La composition des roches est en grande partie calcaire.

Au sortir de cette muraille naturelle de 25 à 30 milles, la Porcupine débouche dans une plaine où s'élèvent de petites éminences semblables à des îlots, composées de dépôts pleistocènes. Cette plaine a dû être un lac qui s'est desséché par suite de l'issue trouvée par les eaux. Tout autour, on rencontre des roches granitiques le long desquelles sont déposées des alluvions récentes où ont poussé des arbres. Le fond des terres est glacé, et souvent les arbres sont supportés par des bancs de glace sur lesquels de l'alluvion a été apportée en quantité suffisante pour la vie végétale.

Digitized by Google

A environ 60 milles au-dessus des « Remparts », la Porcupine reçoit un affluent : la « Old Crow River » ; c'est dans les alluvions, le long des rives de cette rivière, dans les îlots qu'elle a formés que l'on a trouvé jusqu'ici la plus grande quantité d'ossements des grands mammifères disparus. Elle traverse un ancien lac pleistocène d'environ 100 milles du Nord au Sud et 60 milles de l'Est à l'Ouest ; elle a tranché la masse glacée et s'y est tracé un passage sur une profondeur de 10 à 100 pieds. Les rochers qui contournent ce lac et dont la composition est variable, mais surtout calcaire et granitique, sont couronnées de peupliers, de bouleaux, entrelacés de lierre.

L'explorateur remonta cette rivière sur un parcours de 170 milles. Comme les eaux étaient basses, il découvrit, le long des rives, envasés ou ensablés, des squelettes incomplets de mammouths, des os de chevaux et de bisons.

D'autres voyageurs avaient déjà trouvé de ces ossements, et en 1873, le R^d^ Robert Magdonald avait légué au British Museum une collection considérable de restes de mammifères de l'époque pleistocène, venant probablement des mêmes parages.

Au retour, M. Maddren explora, dans les environs du fort Hamlin, la rive droite du Yukon ; près de la ville des Remparts, la rivière Little Minook Creek ; près du fort Gibbon, la Tanara, et il recueillit une abondante moisson d'ossements de grands mammifères de l'époque pleistocène, Mais ce fut surtout dans une localité appelée les « Palissades » que ses résultats furent merveilleux. C'était un véritable champ d'ossements. C'est un plateau d'un escarpement d'environ 150 à 200 pieds, couvert de bois, de marais et d'étangs. La rivière le

Digitized by Google

traverse, charriant des blocs de glace qu'elle dépose ça et là. Ces glaçons sont remplis d'ossements, et en fondant, les laissent dans les vases et les sables.

Cette exploration eut donc pour premier résultat de montrer les endroits où gisent d'immenses quantités d'ossements des grands mammifères disparus et d'ouvrir la voie aux investigations d'autres savants.

M. Maddren a aussi fait une constatation importante: c'est que tous ces ossements sont dispersés, qu'on n'a pas encore trouvé un squelette complet, d'où il conclut que les restes ont été transportés, mais peut-être pas de très loin, si l'on considère qu'ils ne sont pas trop déchirés.

Quant à savoir au juste d'où ils proviennent, et à expliquer la présence du mammouth dans ces régions glacées, il n'ose pas faire d'hypothèse, tout en paraissant se rallier à celle de deux savants américains, Russell et Dawson, qui pensent que ces animaux ont été emprisonnés par de grands glaciers s'étendant depuis le Labrador jusqu'au Nord des Montagnes Rocheuses, et reliant les continents d'océan à océan. Entraînés par les glaces flottantes, ces ossements ont été apportés dans les lacs formés par les rivières. C'est, en effet, sur les bords des lacs ou aux emplacements de lacs desséchés qu'on les trouve en plus grande quantité.

Il a été aussi mis en lumière que si, en Alaska, la période pliocène est peu caractérisée, la période pléistocène est très développée et offre aux géologues un large champ d'études.

L'explorateur s'occupe ensuite de l'épaisseur des glaces auxquelles il donne une moyenne de 350 pieds, de leur origine probable, de leur nature, des différents phénomènes qu'on y observe ; mais dans cette partie

Digitized by Google

de son travail, il se sert des ouvrages déjà publiés qu'il cite longuement. Les conclusions sont pour la partie qui lui est spéciale : la présence d'une quantité énorme d'ossements de grands mammifères en Alaska, 1° que ces animaux y disparurent, s'y éteignirent à la fin de la période pleistocène ; 2° que l'explication la plus rationnelle de l'extinction de la vie animale en ces parages est le changement de climat, passant d'une température relativement douce à une température rigoureuse, et rendant impossible la vie aux espèces qui y résidaient ; 3° qu'il n'y a pas de faits pour soutenir que le climat des régions arctiques et sous-arctiques n'a jamais été plus froid qu'aujourd'hui ; qu'il n'y a point de phénomènes existant demandant un climat plus froid que celui qui y règne ; qu'il faut rapporter à la période pléistocène les seuls grands glaciers de l'Alaska, qu'il n'y en a pas d'autre période ; 4° que les formes variées des champs de glace, avec leurs dépôts de tourbe, que l'on rencontre dans les régions arctiques et sous-arctiques, comme l'Alaska, appartiennent à la période récente, et que ces dépôts doivent être classés par leur position dans la catégorie des dépôts pleistocènes, et qu'enfin les glaces ne peuvent être classées en glaces d'origine de neige et en glaces d'origine d'eau par leur seul caractère et leur seule structure physique.

De nombreuses gravures illustrent le texte et aident à saisir les démonstrations.

Digitized by Google

LES IGOROTS BONTOC

Vous avez déjà remarqué, Messieurs, que parmi les envois de l'Institut Smithsonien, ceux qui concernent l'ethnologie sont les plus considérables et les mieux illustrés. C'est qu'en effet, l'Institut a à cœur de réunir toutes les indications, tous les renseignements possibles sur les populations de l'Amérique du Nord, en voie de disparaître ou de se fondre dans la population nouvelle. Le volume, publié en 1905, dont l'auteur est M. Alb.-Ernest Jenks, a pour objet l'étude ethnographique d'une population des Iles Philippines, résidant dans le Nord du Luzon, en la province de Bontoc. Cette population est considérée comme le type primitif des habitants du Luzon et des montagnards laboureurs de la contrée et porte le nom d'Igorot.

L'auteur, après avoir décrit le pays, sa situation géographique, s'occupe de ses habitants, nous met sous les yeux leur aspect physique, leurs habitudes, leur vie, leurs mœurs, leurs jeux, leurs travaux, leur langage, leur industrie, leurs conditions d'hygiène, leurs relations sociales, réunissant ainsi des données précieuses pour fixer l'ethnographie de ce pays.

On ne peut que louer les efforts de l'Institut Smithsonien, qui ne recule devant aucune dépense, devant aucun effort pour promouvoir les œuvres scientifiques et pour amonceler la documentation ethnographique des tribus et des populations en voie de disparaître.

Digitized by Google

L'ART ANGLAIS

Causerie faite par M. E. KALAS, Membre titulaire.

Depuis Douvres, la campagne est tout en pâturages. Des moutons, des chevaux, des bêtes à cornes s'éparpillent dans l'immensité du vert intense.

Rares sont les villages. Parfois, quelque grande habitation rustique, d'un entretien irréprochable. A l'allure de petit express, on coupe une ville, aux rues tracées d'équerre. Les uniformes bâtisses de briques, séparées du trottoir par une grille, s'agrémentent du même bow-window blanc, couvert de tuiles d'un beau rouge de Saturne.

Et puis le tapis se déroule, à nouveau, d'ample verdure ; les plantations de houblon commencent, les champs de groseilles et de rhubarbe se multiplient.

Nous avançons, surpris de ne rencontrer ni routes fréquentées, ni bâtiments d'usine. C'est le décor de la campagne, ménagé, jusqu'aux abords de la capitale.

Sommes-nous à Londres ? Le train domine, depuis cinq minutes, un interminable défilé de larges voies, aux maisons noires, toutes égales, d'un étage ou deux de hauteur. A vol d'oiseau, des milliers de petits tuyaux crachent une courte fumée grise, qui retombe en brouillard. Paraissent des hangars accumulés, des cheminées colossales, des pancartes en bariolage, le clocher de quelques églises en simili-gothique

On a stoppé.

Le débarcadère de Charing-Cross est sans ampleur,

Digitized by Google

entouré de constructions sans caractère. Parmi l'embarras des voitures innombrables, à peine distinguons-nous, au centre de la cour, un monument à pinacle et qui nous semble afficher l'impudence de ressembler à la « belle fontaine » de Nuremberg. Recueilli par un cab, nous virons directement sur les bords d'une Tamise un peu trouble, mais joliment éclairée. On dirait quasi la Seine, à Chaillot. D'un côté, de larges berges dévalantes maculées de gravois, assombries de hangars, d'hôpitaux, de lointains déhanchés, où fourmille la répétition d'énormes pignons industriels. De l'autre côté, des bâtiments somptueux. Au fond, la silhouette finement estompée des tours du Parlement.

Quelques instants plus tard, le quai vers la Cité s'agrémente d'ombrages plus touffus, s'ennoblit de la superposition de terrasses précédant les palais à l'italienne et les gigantesques hôtels de voyageurs. Vue superbe, printanièrement fleurie, lumineuse, aérée. Un tel amphithéâtre de quartiers riches ne peut s'adapter qu'au reflet d'une grande capitale. La vision dure assez longtemps. La coupole de Saint-Paul commence à se profiler joliment sur son élégante colonnade. Plus loin, les ponts succèdent aux ponts; les bateaux et les chalands s'amassent, aux tonalités bitumineuses; les interminables docks gris, jaunes, rouges, noirs, se pressent et se surélèvent; le coup d'œil s'assombrit. Le moment est venu de quitter les bords de l'eau, cherchant à nous orienter dans une ruche de cinq millions d'habitants. Labyrinthe inextricable dont nous ne verrons pas tous les aspects et dont nous ne parcourrons guère les faubourgs.

Chacun des districts de Londres a son caractère assez tranché.

Digitized by Google

La Cité, noyau historique de la Métropole forme une sorte de ville à part, où s'écrasent la Bourse, la Cour de justice, la cathédrale, enserrées de rues extrêmement populeuses, bordées d'échoppes, d'agences, de magasins bourrés de marchandises. Aux meilleurs coins, surgissent de véritables palais : banques, assurances, compagnies de navigation. Des gares, en nombre infini, débouchent au rez-de-chaussée des hôtels et des entrepôts.

De Saint-Paul à Charing-Cross, sur des kilomètres de long, les trottoirs grouillent autant qu'au carrefour Montmartre. Sur la chaussée défile, sans arrêt, une excessive circulation de véhicules : des omnibus petits et bariolés de réclames disparates, des coupés, des automobiles, des cabs légers, des camions, des charriots, des tombereaux.

Les maisons sont moins hautes qu'à Paris, étroites, noires, criblées de petites fenêtres à guillotine. Parmi la nudité d'une foule de bâtisses de ciments gris ou jaunes, la plupart des boutiques se contentent d'un encadrement indécis, mais criard ; quelques-unes fleuronnent d'un gothico morose et mouluré, certainement de haute vogue, vers 1850 ; d'autres resplendissent de cuivres et de dorures. Des pilastres indestructibles, de granit poli, séparent des glaces démesurées derrière lesquelles les commis de la finance alignent des chiffres, les banquiers triturent des spéculations, des accaparements, la hausse et la baisse.

Quand on approche de Pall-Mall, les silhouettes se multiplient de pignons prétentieux, surchargés de lourdes sculptures de pierre. Les hôtels des grands journaux s'affichent luxueusement. Certaines agglomérations ressemblent aux dégénérescences de palais flo-

Digitized by Google

rentins qui grisonnent aux voisinages de la Madeleine. D'autres, toutes de briques rouges et blanches, se compliquent de terra-cotta, suivant une mode qui voulut être vénitienne. Les vieux immeubles se font rares; mais partout une profusion d'églises et de cercles évangéliques, style ogival, qu'on ne sait être vrai ou toc.

Subitement, les échappées sur les voies adjacentes détonnent par l'exorbitante aridité des bâtisses méplates, tantôt de sordide laideur, tantôt d'énorme envergure. Le goût des insulaires accepte le contact immédiat des manutentions évidentes, le grondement des machines, l'énormité des inscriptions, la crudité des passerelles et des attirails les plus rébarbatifs.

Les meilleurs endroits d'Oxford Strett ressemblent à la rue de la Paix, Piccadilly voudrait bien affecter l'allure des Champs-Élysées. L'architecture corrige ses proportions, s'engraisse de corniches indéfiniment sculptées. Aux clubs, aux habitations princières, abondent les portiques de marbre, les richissimes ordonnances, les amortissements du meilleur goût louis-quatorzien et frontonnesque d'il y a vingt-cinq ans.

Mais ce n'est pas Paris; l'abus ne se calme guère des ostentations coûteuses, des outrances d'or et d'enluminure inscrites en la réclame des rares vitrines.

En tous les quartiers, la physionomie des rues de Londres est tapageuse et renfrognée tout à la fois. Aucun étalage extérieur, aucun éventaire appétissant de fruiteries coquettes, de librairies multicolores. Partout on regrette l'absence des cafés et de leurs terrasses mouvementées. Même les restaurants et les bars affichent une discrétion déplacée, des apparences tout à coup modestes. Combien nous sommes loin des rutilances

Digitized by Google

monumentales des brasseries d'Outre-Rhin ! Heureusement qu'en les voisinages de Brompton et d'Oxford-Circus, des immenses magasins de nouveautés, au portail largement ouvert, savent, de leurs travures nombreuses, dégagées, créer des perspectives assez brillamment accueillantes !

Non loin de ces grandes artères modernes, quelle joie de pédaler, le matin, à l'aventure, en de larges avenues fraîches et lumineuses, dans la tranquillité surprenante des chaussées sans voitures.

Des ribambelles de mignonnes maisons bourgeoises, à pignons et toits pointus, briquetées et fenestrées dans le style dit de la reine Anne, réveillées de la couleur piquante des windows, s'en vont à perte de vue. Une grille, couverte de glycines et de lierres, précède toute la suite des façades qui, grâce à un recul de deux ou trois mètres, laissent une excavation formant cour de service, à niveau du sous-sol.

Alors, en haut d'un étroit perron, enjambé sur le vide, la porte se présente, invariablement petite, vernissée, ornée d'un marteau. L'huis ouvert laisse entrevoir la netteté d'un corridor de céramique, tapissé de linerusta. La femme de ménage, vive et propre, coiffée de l'inévitable chapeau-canotier, frotte à tour de bras le seuil étonnamment blanc du home silencieux.

D'autres rues nous surprennent, bâties entièrement sur des plans et des élévations d'une uniformité dont on n'a pas d'exemple en France. De spéculation en spéculation, d'une extrémité à l'autre, la ville est du reste lotie en terrains généralement étroits, loués par baux de 99 ans, après lesquels ils feront retour à quelques rares propriétaires fonciers, avec les constructions que des sociétés financières y ont édifiées. Certains envient

Digitized by Google

l'heureux duc de Westminster, à qui appartiendront les trois quarts de Londres.

Des philanthropes se contentent, au jour le jour, de noter les progrès sanitaires de plusieurs « Buildings », ou cités considérables, dont les étages se distribuent en logements confortables, sains et à bon marché, suivant la combinaison de deux ou trois types, répétés à l'infini.

Rare est la note intéressante dans l'interminable ensemble des habitations ouvrières proprement dites : kyrielles de cellules minables, dont les croisées brunes et vertes se superposent en de tristes alignements de briques noires ou peintes. Dans la tristesse des carrefours déplorables, s'avoisinent les bars, les sordides boutiques, les institutions prédicantes. La démarche et l'odeur des matelots se retrouvent en des îlots de maisons garnies; les Allemands, les Irlandais se gitent en colonies spéciales, défiantes de se mélanger aux Juifs qui pullulent par endroits.

Partout des gamines jouent, dont le tablier blanc, sans manches, est typique, sur l'éclat des robes violemment rouges, bleues ou jaunes. Des ivrognesses sont affalées contre la grille des squares mal soignés.

Dans les plus bas quartiers; à White-Chapel, le long du port, il est des coins où les guides recommandent de ne jamais s'aventurer seul. Des marchés de fripes et de viandes — quelles viandes! — s'étalent sur les pavés boueux et gluants, fréquentés par des malheureuses, couvertes de haillons pourris, coiffées de chapeaux innommables (shoking : il en est sans chapeaux, ni casquettes!). D'autres, les jupes traînantes, victimes de la plus basse dégradation, dans un état de saleté puante, se promènent, attifées d'oripeaux de velours et

Digitized by Google

de dentelles, arrivés à leur dernier avatar et dont les loques s'encroutent de la boue des ruisseaux.

On frémit en pensant qu'il est, à Londres, 95.000 individus sans moyens d'existence. Aussi des bandes d'affamés s'engouffrent-elles, en bon ordre, à l'heure du thé, dans d'ignobles baraques où les attire une pancarte de l'Armée du Salut...

Généralement, dans le va-et-vient de la partie de ville connue des étrangers, la « respectability » s'affiche. Les gigantesques policemen immobiles, aux carrefours, règlent la circulation des voitures. De par la touchante prévoyance d'une « Société protectrice », des bacs de granit s'espacent, aux bons endroits, pour étancher la soif des chevaux et des chiens.

Les londonniens sont alertes, d'une race bien différente de celles du Continent. Parmi le flux et le reflux d'une foule compacte où les passants sont uniformément vêtus de noir ou brun, l'anglaise de condition moyenne est attifée de houppelandes sans taille, gantée de fil gris. Elle aime les robes vertes ou violettes, les écharpes de gaze, les airs pincés, les bandeaux strictement lissés, les lunettes, les extraordinaires cabriolets. Cela ne l'avantage guère, sauf l'auréole de quelques immenses chapeaux à bords plats, dont l'ombre est délicieuse.

A Regent Street, Oxford Street, Piccadilly, les gentlemen sont de mise très soignée. Hommes d'affaires, un peu grimaçants, on les voit arborer des masques de superlative mondanité, tout à la jouissance d'énormes cigares. Les « boys » et les petites « girls » s'avancent, d'une fière et solide désinvolture; des figures de « babies » apparaissent angéliques, émergeant à peine d'une capote fantastique, bourrée de dentelles.

De cinq à sept heures, aux abords des grands maga-

Digitized by Google

sins de coquetteries, les promeneuses abondent, bavardes, généralement habillées de clair. La « miss » est généralement sans formes, sans grâce, sans souplesse. Son visage est anguleux, aux joues plates, aux longues dents, au menton haut, casse-noisettes. Mais tous les yeux sont de rêve, extraordinaires de profondeur et de virginale clarté. Des physionomies surprennent, d'une éblouissante fraîcheur, coiffées de lourds paquets de torsades lumineuses. Quoique manque le mutin geste de retroussis de la Parisienne, des froufrous dissimulent à peine la splendeur de quelques statures écossaises, la souplesse des omoplates, la naissance de cols marmoréens.

A la sortie des ruineuses succursales de Redferu ou Paquin, des « ladies » sont entrevues en des toilettes de princesses, plus propres au théâtre qu'à la ville. Les menus pas qu'il a fallu faire pour rejoindre l'équipage de haut style ont suffi pour assurer le triomphe des supérieures beautés londoniennes. Sous de richissimes chapeaux à la Gainsborough, les teints nous ont paru de lys et de rose; les regards, de pâle pervenche; les cheveux, d'or en fusion. Les mouvements sont discrets; l'air de tête, de haute aristocratie — à moins que l'impassibilité spirituelle et mièvre ne révèle la cocotte française ou la chanteuse de haut tarif.

Combien est-il dommage que, même aux plus jolis endroits, aux plus belles saisons, manque la lumière franche du soleil. Toujours, les lointains s'estompent de fumée grise, monotone. La suie noircit toutes les constructions, les statues. Avec elle, la poussière a tout flétri : squares et rideaux. L'air est imprégné d'une odeur de charbon qui, certains jours, s'accentue jusqu'à la puanteur. Le temps paraît si changeant qu'on

Digitized by Google

n'ose s'aventurer sans parapluie, et ceux qui passent l'automne et l'hiver ici, ont le souvenir exécrable des interminables nuits où les rafales de vent s'acharnent sur les vitres, des jours où les brouillards jaunes sont tellement épais, qu'en plein midi la lumière des lampes Edison les plus proches en est étouffée.

MONUMENTS.

Très rares sont, à Londres, les monuments du moyen-âge. Il appartient aux villes universitaires, ou bien à York, à Canterbury, à Salisbury, à d'autres cités vieillotes, de posséder les plus heureux spécimens d'une architecture dont nos voisins sont d'autant plus satisfaits qu'ils estiment l'avoir inventée. (Prétention insoutenable : la vérité apparaît qu'aux premiers siècles de la conquête, tous les édifices religieux et royaux sont dûs aux maîtres d'œuvre, appelés de Normandie, et tracés conformément à l'évolution des arts, en leur pays d'origine.)

Le genre vraiment national, développé d'une façon particulière, est le « Tudor ». A cette époque, contemporaine de notre « flamboyant », l'Angleterre déjà riche, vraiment insulaire, possède plusieurs éléments d'un goût individuel. D'une part, les piliers ronds ont perdu le sens du rapport que nous déduisons entre les colonnettes et les nervures des voûtes rationnelles. D'autre part, les plafonnages, longtemps de charpente, amènent l'habitude des segments subdivisés, tellement ingénieux, qu'ils arrivent à former le parasol de voûtes en éventail. Enfin la prédominance est si grande, des lignes verticales, en toutes choses, et dans les vitrages

Digitized by Google

immenses, qu'on a pu dénommer ce style : « perpendiculaire ».

Les cathédrales diffèrent sensiblement de celles de France et d'Allemagne en ce que le chœur est plus allongé; l'abside sur plan carré; la plus grande des tours, placée à la croisée des transepts; enfin ces tours généralement étroites, sans empatement, ornées de contreforts et de compartiments méplats, se terminent sans flèches, avec seulement une galerie formée de créneaux et de pinacles historiés.

Les Anglais sont, à raison, très glorieux de la beauté d'une douzaine de leurs monuments diocésains. Plus intelligemment patriotes que chez nous, plus tolérants, moins déboulonneurs, ils savent exalter, par un lyrisme intense, les réels trésors que leur a laissés le culte romain. Rien n'a été détruit; leur église officielle, installée confortablement dans les pierres sécularisées, n'y détonne aucunement.

Des innombrables publications à bon marché s'offrent, au moindre touriste, pour l'identifier sur la caractéristique des époques, la technique et la chronologie des édifices, lui répéter les élogieuses tirades de Ruskin et de tant d'autres. Même l'agence Cook exploite, dans ses tournées, tout un circuit économique, intitulé le « Tour des Cathédrales », dirigé vers les plus réputés chefs-d'œuvre de l'art gothique. — Quel exemple à suivre !...

Westminster !...

A l'extrémité d'un parvis largement dégagé, s'élève le portail de la célèbre abbatiale, évoquant une lointaine ressemblance avec celui de Notre-Dame de Paris : de

Digitized by Google

même époque, de même allure, presque aussi coupé de lignes horizontales, mais appauvri d'une armature plate et maigre. L'intérieur n'a guère d'unité d'arrangements. Certaines parties éclatent, d'une extrême richesse, comme la voûte de la chapelle absidiale, dont les nervures et les clefs pendantes forment de véritables épanouissements d'ombellifères, tandis que d'autres détonneraient plutôt par leur relative simplicité.

Le chœur et les chapelles rayonnantes, couvertes de marbreries et de boiseries trop fouillées, s'encombrent d'une profusion de sépultures royales. A chaque pas des commémorations de poètes, d'amiraux et de parlementaires, où les allégories les plus flatteuses s'accumulent, dans le marbre pathétique, grâce au talent des Chantrey, Flaxmann, Marochetti, Gibson, Boehm. Des dalles, des bas-reliefs et des épitaphes garnissent tous les murs. Nous sommes en un véritable sanctuaire national. Un tombeau, dans cette église, représente le plus enviable honneur que la Nation décerne au souvenir de ses enfants glorieux !

Alors, le défilé des gens qui déambulent silencieusement sous la conduite d'un clerc, est impressionnant. La tête de l'homme noir est ferme, son geste grave, sa parole sonore et les quelques traductions que nous pouvons improviser, au vol, nous font regretter de ne pas mieux connaître l'histoire du peuple anglais.

Saluons, au passage, la grande châsse d'Édouard-le-Confesseur, le cénotaphe austère du Prince Noir, le superbe monument qui recouvre le tronc, décapité, de Marie Stuart. Reconnaissons l'élégant Buckingham agenouillé près de sa femme et, dans son voisinage, le duc de Montpensier, frère de Louis-Philippe.

Les noms les plus glorieux ressuscitent à chaque pas.

Digitized by Google

Parmi les crayonnages de notre album, nous retrouvons ceux des architectes modernes : Charles Barry et Gilbert Scott, inhumés au milieu de la grande nef – à la gloire de la corporation !

Si l'examen détaillé d'une telle nécropole ménage bien des trouvailles de premier ordre, quelquefois l'épitaphe d'un génie humanitaire, le voisinage expiatoire de la victime et de son bourreau, plus souvent le titre d'un plat courtisan ; il est notoire que sous l'opulence effritée de ces voûtes mystérieuses, la tristesse est envahissante, des angoisses, des douleurs et des vanités disparues.

Le regard est inquiet de l'immobilité des silhouettes marmoréennes, des portraits à fraise, à perruque. Sur le nu d'une muraille, quasi fruste, certaine statue, drapée en Livie, se dresse verticalement, d'une austérité grandiose.

Dans un des bas-côtés du transept, la scène est poignante : lady Elisabeth Nightingale s'éteint, à l'âge de vingt ans, appuyée sur l'épaule de son jeune mari. Celui-ci, l'œil hagard, le geste éploré, repousse avec horreur un spectre drapé, surgissant de la porte entr'ouverte de son caveau.

La cathédrale de Saint-Paul a passé, dès sa plus tendre enfance, pour un chef-d'œuvre, grâce, d'abord, au système assez avantageux d'un peuple riche, qui tient à ne posséder que des immeubles dignes de l'admiration du monde entier; grâce aussi à la géniale réputation de son architecte Wren, né astronome et physicien.

Digitized by Google

Donc, tout Anglais sera vaniteux de vous dire qu'après Saint-Pierre de Rome, ici s'épanouit, d'une dignité sereine, la plus grande église de la chrétienté. Il aime à supputer les millions qu'elle a coûtés et ce qu'elle coûtera, prochainement, pour être décorée selon son goût.

En fait, cette édification de style néo-italien n'a guère détrôné le genre de Saint-Sulpice. Elle ne saurait soutenir la comparaison du Val-de-Grâce. Si, de loin, le dôme est finement envolé sur un superbe tambour corinthien, de près, il est mal amorti sur des bas-côtés qui demandaient un ordre colossal.

L'intérieur de ce temple anglican ne manque pas d'être catholique, de par la proportion de la nef allongée, l'importance et l'extrême richesse de l'autel, des stalles et des orgues. Sauf au chœur et au transept, peu de peintures et de vitraux ; mais, aux pendentifs de la coupole, de grandes mosaïques de Salviati, d'après les cartons de Watts et de Stévens.

Depuis un siècle environ, de somptueux tombeaux de marbre blanc s'érigent aux meilleurs endroits, pour immortaliser, spécialement, le souvenir d'officiers de marine, vêtus d'un vague peplum ou de militaires coiffés de shakos et de bonnets à poil. Près d'eux, des Minerves et des Amphitrites sont figées d'attendrissement, sous les énormes dédicaces de Trafalgar et de Waterloo. Heureusement que, rompant la banalité de tant d'allégories poncées, démodées, Gordon repose sur un beau sarcophage florentin, Nelson a la chance d'être superbement glorifié par Flaxman, Wellington par Stevens.

Ne nous arrêtons que discrètement devant la statue des peintres Reynolds et Turner, car l'office est commencé ; toute circulation s'interdit.

Digitized by Google

La grande cérémonie à laquelle nous assistons ressemble plus à la messe qu'au service luthérien. Des enfants de chœur en robe blanche processionnent autour de clercs en surplis. La lecture de l'épitre se fait au lutrin; le prêche à la chaire. Les costumes des dignitaires, moins éclatants que chez nous, s'accordent de génuflexions plus rares, sous les frémissements de la musique et des chœurs infiniment doux. Des voix cristallines s'élèvent en supplications qui fusent, lentement, jusqu'au ciel, pour redescendre en frissons mystérieux, qui s'égrènent. Le chant des basses est psalmodié, respectueux, d'intense religiosité, laissant bien dominer celui de l'officiant.

Parmi la grâce moulurée des architectures impeccables, les fidèles nombreux, hommes et femmes, s'agenouillent correctement, absorbés en la lecture de leur livre, serrés jusque dans les entrecolonnements blafards du temple trop romain, assoupis, dirait-on, sous la clarté morte qui tombe des hautes fenêtres à carreaux blancs.

Brouillardeux et froid, sans chaleur ni lumière, le climat de Londres est néfaste aux alignements classiques. Noirs, tristes et dépaysés, sont les échantillons d'hellénités outrancières qu'amène la mode au début du XIX^e^ siècle.

Et, parmi l'éclairage morne qui pleure à travers les nuages sans cesse poursuivis de lamentables bouffées de vent, les colonnades, les maigres coupoles du British-Museum, de la National Gallery, l'entrée d'Hyde-

Digitized by Google

Park et tant d'autres placages s'estompent, médiocres, sans effets.

Vers 1832, le goût change. Sous l'influence de Walter Scott et de Byron, triomphe l'engouement des gothiques fioritures. Les premières imitations des gâbles fleuronnés sont évidemment ridicules, mais les progrès deviennent sensibles à la suite de certaines restaurations des cathédrales, et grâce aux efforts des Pugin.

Un incendie considérable ayant détruit tout le vieux palais de Westminster, un concours est ouvert en 1835, pour la reconstruction des Chambres du Parlement et le prix s'attribue à l'envolée d'un projet de style Tudor ou perpendiculaire.

Depuis, tout le monde a dû savoir que cet édifice, le plus vaste de ceux qu'a vu bâtir le XIX^e^ siècle, a coûté la somme de 75 millions; que cent escaliers accèdent à des distributions considérables et qu'aucune autre adaptation n'eut été digne d'encadrer les nobles enthousiasmes des orateurs britanniques.

Ecoutons, au pied du monument, les explications qu'on nous prodigue sur les 275 mètres de longueur d'une seule façade, vers la Tamise; sur le paratonnerre de la tour de 103 mètres, sur l'énormité des cadrans d'horloge, sur le poids de la grosse cloche et sur d'autres choses encore.

Respectueusement, le nom du créateur, Charles Barry, doit être salué. — Les derniers détails du cicérone, pour nous, étaient superflus.

Nous sommes en extase devant les gris délicieux qui, sous un rare soleil de mai, estompent les derniers plans d'un ensemble mouvementé, harmonisent des détails fignolés, dégradent, en admirable finesse, les trois énormes beffrois, dont la silhouette élégante couronne,

Digitized by Google

différemment, l'immense répétition des travures à contreforts.

On entre.

L'intérieur, d'une échelle aussi grandiose que l'extérieur, pénètre l'étranger d'une sensation quasi religieuse. Il est vrai que, pour des Français, l'architecture manque de nus. Ainsi ne s'exprime pas notre pur gothique. L'abus des moulures, des réseaux, des menues complications, nous déroute un moment. Mais, nous voulons bien admettre que le programme exigeait un luxe intense, que le style Tudor y répondait et, sincèrement, nous acceptons que tous les ajustements du trait et du décor se tiennent avec une habileté supérieure.

Passons au détail :

Dès l'entrée, le vestibule de la reine, sombrement boisé, se colore des romantiqués apothéoses de la politesse, de la piété, de la noblesse ; réminiscences des peintures d'Ary Scheffer, à Versailles; plus froides, mais plus fines ; bien dessinées.

Nous nous attendions que la Chambre des lords fût d'une richesse débordante. C'est pire. Les murs et les plafonds, étouffés de menuiseries sculptées, ne laissent aucun repos. Et pour dominer sûrement la valeur des entourages, écraser la note rouge des centaines de sièges maroquinés, le trône royal, d'une excessive magnificence, n'a pu qu'être doré et polychromé en plein ; ce qui lui ôte tout sentiment de sérieuse confection. Le but est manqué.

De tout cet ensemble exalté, la virtuosité savante des douze fenêtres ogivales, ennoblies des héraldiques portraits de tous les souverains d'Angleterre et d'Ecosse, mérite, pour de bon, notre enthousiasme.

Si ces vitraux datent de 1847, époque où fut inaugurée

Digitized by Google

la salle, déclarons-les d'une esthétique merveilleusement précoce. Déjà, les figurations dénotent un certain archaïsme, un intense caractère, un faire sans modelés que nous n'espérions pas rencontrer si prématurément.

Si par le fait d'une première tentative de verres mosaïqués, quelques personnages affectent une dureté de costumes un peu monotone, est-ce un défaut comparable à celui du clair-obscur des sujets blaireautés qu'on est souvent obligé d'admirer, — faute de mieux?

Entre la Chambre des lords et celle des Communes, s'étend un long corridor coupé par un hall octogonal, d'une relative simplicité, où resplendit un carrelage d'une admirable pâte. Deux tons, pierre et terre cuite, suffisent à détacher l'enchevêtrement des lignes et des semis symboliques; par opposition de couleur, une large couronne d'inscription en lettres gothiques, bleues, très étroites, forme bordure du motif central : « Si le Seigneur ne garde l'édifice, ceux qui le construisent auront travaillé en vain ».

Par la combinaison même de ses formes, la Chambre des communes manque de grandeur imposante. Peut-être est-ce un effet ménagé à dessein; ces Messieurs les députés du second ordre devant aussi se contenter d'une décoration beaucoup moins riche que celle de la Chambre haute. Parmi les menuiseries de chêne, toujours surchargées de profils ; la sculpture des feuillages, délicate et menue ; les cuivreries extrêmement fleuronnantes, les maroquins noirs s'effacent en la sourdine d'une enceinte mal éclairée.

Devenue fatigante et monotone, la tournée des visiteurs s'achève par la traversée de la vieille salle, « Westminster-Hall », qui date du XIV^e^ siècle.

Digitized by Google

Alors la nudité du vaisseau gris et démeublé nous surprend, d'une impressionnante majesté. Entre ces murs froids et frustes, sous cette charpente énorme, se sont déroulées plusieurs scènes mémorables de la révolution d'Angleterre.

Une plaque de cuivre, scellée sur les degrés, remémore qu'au plus bas, le roi Charles Ier se tint debout, écoutant la sentence de ses juges.

Un peu plus loin, Olivier Cromwell, revêtu de pourpre et d'hermine, portant le sceptre en main, recevait en 1653, le titre de lord Protecteur.

Huit ans plus tard, sous la risée des élégants favoris de Charles II, le cadavre dudit Cromwell était arraché des caveaux de l'abbaye pour, le corps être pendu à Tyburn et la tête accrochée, pourrissante aux créneaux de la façade de Westminter-hall. Elle y resta trente ans.

C'est au moment où s'achève son palais du Parlement, que l'Angleterre, prenant à sa charge la réalisation d'une idée éclose en France, décide l'ouverture de la première des « exhibitions » universelles de l'industrie.

Deux ans après, le Palais de Cristal, sa principale attraction, due à l'audacieux Paxton, se rétablit à quatre mille de Londres, dans l'énorme parc de Sydenham où nous allons le retrouver.

Il est samedi ; des équipes de jeunes gens, tout de blanc vêtus, s'éparpillent sur les pelouses, jouant consciencieusement au cricket. Des bébés supplient leurs gouvernantes, coquettement habillées d'un uniforme quasi-monastique, de les mener jusqu'aux tentes des

Digitized by Google

noirs anthropophages. Le drapeau tricolore flotte, tristement isolé, au fronton d'un certain « Panorama du siège de Paris » que tout le monde a vu aux Champs-Elysées. Des garçonnets voudraient bien attraper les carpes d'un bassin qui s'étale, géométriquement, autour d'une gerbe de roseaux dorés. Des Nymphes, des Atalantes et des Discoboles se suivent en file indienne.

Tous ces préliminaires franchis, sitôt arrivés au faîte d'une terrasse bien dégagée, confessons notre surprise à l'apparition d'une inimaginable boîte de verre, à rectiligne armature, dont les travées se multiplient, sur une longueur de 500 mètres, sans aucune des combinaisons de pilônes et de grands pleins que nous aimerions, s'intercalant, pour contrebalancer l'effet des translucidités maigres et déplaisantes.

Les façades s'élèvent à 50 mètres de hauteur, ostensiblement arides et plates, les pignons s'étagent en gradins miroitants, les toits cintrés forment un couvercle de cage extraordinaire. Tous les fers sont peints de gris; beaucoup de vitres sales et dépolies. C'est laid.

Consolons-nous, à l'intérieur, en prenant note de la curieuse tentative de polychromie osée par les architectes Owen Jones et Digby Wyatt, lors de la réédification en 1854. S'inspirant des théories récentes de notre Chevreul, sur le contraste simultané des couleurs, les jaunes, les bleus, les rouges, purs, étalés sur les principales nervures, se combinent pour la satisfaction d'un ensemble scientifiquement harmonieux.

C'est un essai peu décisif, mais Owen Jones étant l'auteur d'un ouvrage de premier mérite sur la grammaire des ornements; son collègue, féru des études les plus approfondies sur les décorations de l'Inde et de

Digitized by Google

l'Egypte, rien d'étonnant à ce qu'une note de grand art ait pu se surajouter par endroits.

Alors, dans les annexes de la grande nef, plusieurs salles remarquablement aménagées, forment sous le nom de Cours égyptienne, romaine, byzantine, gothique, italienne, etc., etc., de véridiques reconstitutions de toutes les archéologies les plus réputées. La Cour de l'Alhambra paraît superlativement délicieuse, d'une coloration joliment patinée. Plus loin, le moyen-âge se voit revivre en d'admirables et fins moulages, dignes de figurer parmi les plus riches musées.

Malheureusement, l'idée s'est, depuis, obscurcie, qui présidait à l'organisation d'une si instructive revue des plus beaux styles. Des objets se sont intervertis, d'une place à l'autre ; on a serré dans des coins les morceaux qui, peut-être, avaient gêné quelque jour. Des caisses d'emballage s'empilent dans la Cour égyptienne ; des forains subdivisent la Cour grecque au moyen de cloisons de toiles. Les fontaines de l'atrium se sont irrémédiablement taries. Des marouflages commencent à se détacher des plafonds. De superbes moulurations s'écorchent. La poussière de tous les balayages s'en vient dormir sur les menus reliefs de salles, désormais sans utilisation.

Dans l'immense vaisseau charpenté de croisillons énormes et de tendeurs quelquefois maladroits, des vélums multicolores, des oriflammes, des fougères, des énormes palmiers se pavanent, se parsèment au-dessus et au travers des minuscules boutiques de parfumerie, de fruits coloniaux et de bimbeloteries. La statue équestre de la jeune Victoria, celles, polychromées, des rois et des reines, les fontes bronzées des nymphes et des vasques, survivent, défraîchies, délaissées, depuis l'Expo-

Digitized by Google

sition de 1855, parmi les énormes allégories et les inscriptions glorificatrices de leur splendeur guindée. De ci, de là, les marchandes de cartes postales s'exercent à lancer des sourires, avec des bribes du plus roide argot montmartrois.

Au centre du grand transept, un orchestre demeure, en face de gradins innombrables; mais son fameux orgue, un des plus grands du monde, est aujourd'hui muet. A défaut des chœurs de quatre mille voix, qui, aux jours de gala, grondent et vibrent jusqu'aux gigantesques vitreries, contentons-nous des cris déchirants et des rires gutturaux de deux dames, vêtues de chastes tutus, qui s'agitent, près d'ici, sur un minuscule théâtre, en grimaçant la contrefaçon du chic parisien.

Si le Crystal-Palace est, de confiance, pour l'étranger, l'une des sept merveilles de Londres; il nous faut convenir que les qualités de cette architecture de jardinier n'eut vraiment que peu d'influence sur le goût des constructeurs habitués à manier les lourds matériaux traditionnels.

Le Palais du Parlement, tout au contraire, sut frapper tous les décorateurs anglais d'admiration, de stupéfaction. Aussi, de 1850 à 1870, l'invasion se déchaîne-t-elle de toutes sortes de formes pointues. La prétention des esthéticiens se réclame du style ogival pour déjà proclamer la supériorité de l'intellect anglo-saxon.

Ruskin sait trouver les accents les plus éloquents pour secouer la torpeur d'un gros public, alors peu initié aux fantaisies artistiques, mais toujours sensible

Digitized by Google

à ce qui peut chatouiller son chauvinisme incommensurable, éveiller ses idées de spéculation.

Nous sommes à l'époque où surgissent, de tous côtés, des milliers de gothiques portails ornés d'archivoltes à billettes. Les corniches et les piédroits des bâtiments londonniens ne tardent pas à se parer de belles briques moulées, moulurées ensuite, ornementées, puis émaillées de couleurs vives. En terra-cotta sont des moellonnages, des bandeaux à dents de scie, quelquefois des panneaux imprimés de trèfles et de combinaisons à chicorée.

Bientôt, au souvenir des moyenageuses déductions, se révèle la pittoresque silhouette des pignons, des lanternes et des dômes, lisiblement détachés sur le ciel gris. On ose le mouvement des énormes baies des tourelles et des porte-à-faux les plus hardis. De plus en plus la polychromie s'affiche. Les mosaïques d'or, que Salviati façonne à Venise, agrémentent en un pays sans soleil, l'uniformité des frises où, presque toujours, manqueront les jeux d'ombres portées. La sculpture est à profusion, plus guindée qu'en France, meilleure qu'en Allemagne. Les marbreries sont partout incrustées. L'extrême prospérité du pays sous la glorieuse égide de Victoria, permet des somptuosités inimitables.

Rien, à Paris, au point de vue magnificence et dimensions, ne peut soutenir le parallèle de certains hôtels, banques, immeubles d'assurances qu'on rencontre, assez fréquemment, de la Cité à Kensington. — Sauf à l'Opéra nous sommes pauvres.

C'est peut-être au monument du prince Albert, édifié en 1868 à Hyde-Park, sur l'emplacement approximatif du Crystal Palace, que peut se jauger le lyrisme du plus dépensier des architectes du XIX^e^ siècle : Gilbert Scott.

Digitized by Google

Isolé de tout ombrage par une large terrasse carrée, dont les angles s'amortissent au fatras d'énormes groupes d'animaux exotiques, un pompeux ciborium, de 150 pieds de haut, s'élance d'un riche soubassement, couvert sur ses quatre faces, d'un haut-relief en marbre blanc. De granit poli, les colonnes isolées préparent un pinacle de bronze ajouré à trois étages, sous lequel s'asseoit le prince-consort, vêtu du costume de l'ordre de la Jarretière; statue dorée, de Marochetti.

La flèche ne peut être que gothique; les faisceaux qui la supportent le sont assurément; la frise du socle pourrait être aussi bien néo-grecque.

Alors, les principaux thèmes de l'histoire et de la géographie coloniale s'invoquant sans répit; les détails se gaspillant à profusion, de dorure et d'émail, il advient que le souvenir exalté de la fidèle passion de Victoria ne peut manquer d'être d'une grande édification. De plus, on passerait des heures à s'intéresser puissamment à la chronologie des 179 artistes de tous genres et de toutes époques — d'Hiram à Praxitèle, à Robert de Coucy, à Raphaël, à Charles Barry — dont les portraits ressemblants et l'attirail traditionnel se détachent, fort lisiblement, dans le plus pur Carrare. Chacun est ébloui de l'élégant costume, de l'allure calme et fière du personnage quasi béatifié. C'est grand! c'est beau!... Est-ce le fruit d'un goût bien artistique, de forcer à l'admiration au moyen de tant de luxe et d'accompagnements?

Si nous nous détournons, à regret, — non pas du susdit ciborium — mais des magnifiques arborescences qui se jalonnent, indéfiniment, jusqu'aux lointains horizons d'Hyde-Park, si nous pourtournons une espèce de large cirque polychromé d'une haute frise de Min-

Digitized by Google

ton et C°, l'admirable et jeune quartier de South-Kensington nous présente toute une suite d'établissements universitaires en des attitudes de haute dignité.

L'un d'eux s'isole, à droite, dans la verdure de parterres fort soignés. Son pavillon central est, à lui seul, tellement considérable, qu'on dirait le portail d'une église romane à deux tours et les motifs qui terminent un alignement d'au moins deux cents mètres se couronnent, monastiquement, d'énormes combles polygonaux, flanqués de pinacles et de gâbles écourtés. D'un bout à l'autre : succession de grandes archivoltes à multiples rouleaux, baies courtement géminées, sobres contreforts couverts d'écailles, brillant encorbellement de corniches en arcatures.

Après avoir admiré, sans restriction, les belles proportions du noble édifice, l'habileté des profils, la pondération des rares ornements, la jolie tonalité des terres cuites réparties, du haut en bas, avouons n'avoir point franchi le seuil, peu engageant, d'une architecture qui n'ose dégager son but. Quelle peut en être la destination. Est-il vraiment possible que nous soyons en face du musée d'histoire naturelle?

Combien nous préférons le sentiment de franchise et de vitalité qu'accuse la silhouette septentrionale du voisin Institut impérial, créé pour favoriser le progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie aux colonies anglaises, par des cours, des conférences et des exhibitions. On nous dit que sa première pierre fut scellée à l'occasion du jubilé de la reine Victoria (1887). Je ne sais à quoi : cela se voit.

Le monument se compose de plusieurs travures à pignons, se pénétrant diversement, sous la raideur hautaine des toitures ardoisées de vert. Les façades

Digitized by Google

élancées, de pierre grise, se mouvementent de larges et basses ouvertures cintrées, de fenêtres à meneaux croisillonnés, de tourelles et de frontons aigus ; le tout mouluré finement, dans un style de Renaissance mi-anglaise, mi-flamande, datant de notre François Ier. Des minces bandeaux ressautent, comme aux bords de la Loire, sur la saillie de menus pilastres allongés. D'énormes flèches de cheminées s'accusent d'une prestance encore gothique.

A l'intérieur, le grand hall d'un élégant et fin caractère, s'inscrit en la superbe évolution de deux étages de loggias, formant la couronne d'un escalier originalement en bascule. Les voisins dégagements, voussurés en compartiments ressautés d'anneaux et de pénétrations très étirées, nous rappellent, amincie, l'envolée des berceaux de la Nouvelle Sorbonne.

...Remplis de sentimentalisme, de dorures et de peinturlures embues, le genre troubadour et le vénitien sont, maintenant, démodés. Bien que le pompeux exemple du Parlement ait pu suggérer, à des édifices de plus en plus nombreux, de s'adjoindre un pinacle gigantesque, le style Tudor se déprécie. La Renaissance s'épure ; les pignons à redants, les porches du XIIe siècle se font de plus en plus rares. Des arcades trapues se simplifient, quasi jusqu'au genre américain

Si l'on veut admirer le plus véhément exemple de formes traditionnelles, modernement adaptées, que, lentement, on s'approche, du Pont de la Tour.

Imaginez plantés, au milieu de la Tamise, large, trouble et lente, imaginez deux beffrois élancés, superbement moyenâgeux, dont le soubassement s'arase à dix mètres au-dessus du niveau d'eau. Les galeries de leurs combles, dont la tête altièrement fleuronne, se

Digitized by Google

relient de la dure traversée d'un linteau de soixante mètres. En cette tubulaire ferronnerie, s'effectue le trajet des piétons hissés par des ascenseurs, lors de la manœuvre de la passerelle inférieure, laquelle, à peine apparente dans le brouillis des quais et des chalands, se relève comme en deux volets, pour le passage des grands mâts.

Par le soleil ou par la brume, bien au-dessus de l'enchevêtrement des voilures, des cheminées et des agrès, bien au-dessus de la précipitation bruyante des outillages et des sirènes, la structure combinée des deux piliers colossaux et de la traverse énorme, dessine comme un triomphal portique, dominateur de l'élément conquis par l'Anglais.

C'est le premier monument signalé du pilote. Le pont-levis bascule en son honneur !

Inauguré depuis une douzaine d'années, ce nouveau Pont de la Tour se trouve être le dernier avatar gothique. Récemment, la mode a décidé de favoriser les pompeux alignements vignolesques. La « Tate Gallery », édifiée en 1897, est aussi parisienne que possible, aussi « Petit Palais » qu'on peut l'imaginer. Nous avons vu qu'à Piccadilly, les clubs, les banques, les hôtels particuliers n'aiment plus à revêtir que les parures de notre grand siècle. Tels arrangements, mitigés de renaissance française, suffisent à donner noble allure aux nouvelles façades du Savoye-Hôtel.

Le « perpendicular », le « géometrical », le « lancet » étant relativement oubliés, la polychromie s'éteint, les lignes se tranquillisent, les intérieurs s'éclairent.

Par la réinvention d'un style soi-disant « reine Anne », la demeure, bourgeoisement « anglaise », s'amuse à des gentilles façades de briques, pierre et bois, à des

Digitized by Google

fenestrages de petits carreaux, à de hauts lambris menuisés. L'œil se réjouit des raffinements et des bizarreries journellement exhumés des trois derniers siècles. Ajustés d'à-peu-près, les grandes cheminées méplates, les escaliers à paliers, les bow-windows, les étagères, les plafonds à compartiments se maquillent en tous genres. Aujourd'hui, grâce à l'éclectisme, au scepticisme peut-être, des gens habiles, quelques-unes des formes accessoires se sont parées du charme — pour nos yeux non prévenus — de l'originalité.

Le voyageur blasé ne saurait être insensible à de telles surprises ; le Français s'extasie de l'abondance des acajous, de la beauté des céramiques. A quelques magasins récents, des inscriptions en lettres pseudo-antiques, ou bien américanisées, ajoutent une note élégante, imprévue à la préciosité de certaines boiseries hollandaises, blanches et vernissées.

De temps en temps des cuivreries martelées, des vitraux mosaïqués, réveillent l'attention. Mais, c'est dans les industries des textiles et des papiers peints qu'est seulement le triomphe du « modern-style ».

Une réflexion s'impose : à l'inverse de ce qu'on pourrait croire, aucune tentative n'est osée, à Londres, vers ce qui s'appelle radicalement l' « art nouveau ». L'architecture manque de tout parti libre. Rien des moulurations fondues natives de Belgique. Rien des sévères et symboliques pilônes, affectionnés des Allemands. Même la curiosité n'est pas encore venue d'importer les inexprimables méandres de la jeune école de Glascow.

Digitized by Google

DEUX MUSÉES.

Pour les amateurs d'art et d'histoire, les gens de plume et de crayon, le « British Museum » constitue la supérieure attraction de Londres.

A la fois bibliothèque et musée, l'établissement comporte des départements d'imprimés, manuscrits, estampes et dessins ; des antiquités orientales, grecques et romaines ; des collections britanniques et médiévales ; des monnaies, des médailles, etc., etc.

La bibliothèque, qu'on dit être la plus riche du monde, après celle de la rue Richelieu, s'énorgueillit d'éditions rarissimes, de manuscrits européens et orientaux, de chartes, de papyrus. Le nombre des volumes est de deux millions ; le développement total des rayonnages, de plus de soixante kilomètres.

Sous la forme d'une vaste rotonde, confortablement aménagée pour 600 personnes, la salle de lectures présente, sur la nôtre, la supériorité d'être ouverte, sans vacances, de neuf heures du matin à huit heures du soir ; mais, au point de vue décoratif, aucune artistique comparaison ne saurait être énoncée avec l'œuvre originale sortie du génie de Labrouste.

Délectons-nous à loisir parmi la section des sculptures antiques.

Instaurée au XVIII^e^ siècle, elle affirmait un certain mérite, lorsqu'en 1801, la capitulation d'Alexandrie met au pouvoir des Anglais des incomparables documents réunis par la mission Denon, à la suite de l'expédition d'Egypte.

Quelques années plus tard, lord Elgin, ambassadeur à

Digitized by Google

Constantinople, ayant obtenu du sultan « d'enlever du temple des idoles, à Athènes, tous les morceaux de pierre portant des inscriptions et des figures », arrache du Parthénon les personnages des frontons, la frise de la cella, et les métopes du périmètre entier, pour céder au British le fruit de ses opérations au prix de 35.000 livres sterling.

De 1869 à 1875 on transporte, d'Ephèse, des fûts couverts de hauts reliefs, des chapiteaux, les architraves du temple brûlé par Erostrate, la nuit même de la naissance d'Alexandre.

Dans l'intervalle de ces acquisitions fameuses, des salles s'aménagent, pour abriter des fragments du temple d'Apollon à Phigalée, des antiquités archaïques, des stèles d'une pureté incomparable, des frises, des statues, des têtes, des torses, des figurines de marbre et de terre cuite.

Non loin des vestiges helléniques, les bustes expressifs des vieux romains, des césars et des impératrices. Au sous-sol, des fragments pompeïens, des autels, des mosaïques, des reconstitutions de funéraires caveaux étrusques. D'un autre côté, les restes du tombeau de Mausole, l'une des sept merveilles du monde, importé d'Halicarnasse, en 1837. Enfin les moulages, patinés jusqu'au trompe-l'œil : la Vénus de Milo, les métopes de Sélinonte, le Mercure de Praxitèle, les frontons d'Egine.

Aucune de ces pièces n'est indigne de l'étude approfondie des hommes de l'art, aucune plastique n'est indifférente à la sensibilité des intelligences cultivées, cependant, quelle que soit la valeur de tant de souvenirs artistiques, avons-nous besoin d'exprimer que tout pâlit devant la splendeur des morceaux rapportés par Elgin.

Placée entre le hall d'Ephèse et celui de Phigalée, la

Digitized by Google

galerie qui les renferme, s'allonge, grise et délaissée, baignée de silence et de lumière argentine. Des blocs s'alignent à hauteur de l'œil, sur des soubassements de menuiserie simple. Une frise ininterrompue se développe au-dessous du plafond. Contre les murs, des fragments secondaires, des moulurations, des maquettes.

Au premier coup d'œil, la configuration rampante des principales figures, replacées à distance voulue, permet de repérer la masse des deux frontons. Des textes, des relevés, suppléent aux souvenirs des visiteurs. Mieux que tous les dessins possibles, un petit modèle de l'Acropole, au temps de Périclès, relate la topographie de la crête rocheuse où, religieusement, se conservait l'olivier sacré. Que de noms immortels ! Voici l'escalier des Propylées, le petit temple de la Victoire aptère, le sanctuaire de l'Erechteïon.

Chacun sait qu'au centre du plateau, de petite dimension, s'élève le Parthénon. Une assez grande maquette nous le montre en 1687, après que le bombardement des Vénitiens en eut détruit la couverture. Quelques murs et colonnes, déjà, se sont écroulées, mais toutes les sculptures du sommet et des frises sont en place.

Il n'en est plus ainsi. Un artiste ne peut excuser l'ardeur dévastatrice du diplomate, dont le nom se grave en tête de la collection, dont le portrait sourit en son cadre noir ; et la premier sentiment est de tristesse infinie, dans cette enceinte, où, déracinés, privés à jamais du soleil de l'attique, les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Ictinus sont en captivité.

Aucune expression ne peut traduire l'intense et désespérante admiration ressentie à l'examen des statues mutilées des frontons. Une superbe patine ivoirée, dorée, transparente, finement s'étend sur les marbres

Digitized by Google

vénérables. Des tronçons éclatés, rongés, font revivre, dans les moindres mouvements lisibles, le souvenir de la plus délicieuse cambrure. Des finesses, des sérénités merveilleuses, se devinent en l'intervalle des parties rompues. Des torses complets, des draperies flottantes, s'épanouissent d'une élégance divine, d'une perfection radieuse, d'une pureté inimitable.

Mais, que de bras et de pieds manquent aux habitués du vieil Olympe, à de robustes triomphateurs, à de jeunes femmes, joliment voilées dont on ignore le geste et le nom! Que de figures absentes, à l'un et l'autre fronton! Même au centre des deux compositions, la noble déesse a disparu. On n'a retrouvé, de sa tête, qu'une partie du masque aux orbites profondément creusés: pendant des siècles de civilisation incomparable, les yeux étaient scintillants de pierres précieuses.

A peu près en l'état de notre Victoire de Samothrace, nous avons constaté tous ces personnages bien plus détériorés que ceux du temple de Pergame, à Berlin, dont la comparaison s'impose assez facilement. Plus fougueux, plus mouvementés, débridés, presque furibonds, ces derniers font contraste à l'œuvre de Phidias tranquille, noble, souple, équilibrée, de beauté simple et printanière, — esthétiquement parfaite! —

Inutile d'ajouter qu'aucune photographie ne saurait traduire la délicatesse, la transparence des tuniques modelées sur le nu des trois Parques, de même qu'aucun moulage jamais ne pourra ménager l'infinie perfection de la procession des Panathenées où, les jeunes cavaliers qu'ont respectés les injures du temps s'élancent sur des chevaux de race fringuante, indomptée, dont la tête, les reins, les jarrets se détaillent, d'une pureté de dessin, d'une nervosité sans pareille. Jadis, incrustée

Digitized by Google

sous l'ombre du périptère, cette frise, aux lignes enveloppantes, coupées d'une minceur extrême, aux modelés très doux, comme de médaille, nécessitait le rehaut de polychromies très franches, conventionnelles, lumineuses.

Les métopes extérieures du Parthénon sont d'une exécution bien différente. Ronde-bosse un peu déformée, les combats des centaures et des Lapithes, qui s'intercalaient en la rectitude des triglyphes mutulaires, paraissent ici un peu lourds, faute de l'accompagnement des moulures et des chanfreins. Peut-être aussi la cause est-elle qu'en cette salle, les plus délicates hellénités se sont donné rendez-vous.

Dans un entourage incomparable, constatons, à la gloire du grand art architectonique, que rien ne fait cependant le moindre tort à l'extraordinaire profil du chapiteau dorique, tracé par Ictinus :

Et les paroles de Renan bourdonnent à nos oreilles.

O noblesse! ô beauté simple et vraie!

.....

Nous quittons à regret ce lieu de pèlerinage extatique — pour y revenir tout à l'heure, et plus tard encore, et demain, et tous les jours de notre trop courte résidence à Londres...

Le gréco-romain n'est pas seul représenté en des spécimens admirables. En aucun musée du continent, rien n'approche de la quantité de sphinx, de statues égyptiennes rapportées au British Museum. Un salon central et deux très longues galeries en sont littéralement encombrées. De granit, de porphyre ou de basalte, ces figures, roidies, les coudes au corps, les jambes soudées, surprenantes de proportion, énoncent

Digitized by Google

une expressivité grandiose, stable, indestructible. Souvent des têtes colossales, qu'aucun cataclysme n'a pu entamer, des mains, des bras, des chapiteaux de lotus, s'accompagnent de grandes photographies prises à Memphis, à Karnak et à Thèbes, pour la compréhension de leur ordonnance et leur caractère monumental.

Ces voisinages ne sont guère fréquentés que des professionnels de la science, mais plus loin, la circulation s'encombre d'un public nombreux ; la promenade est lente, rigidement effarée, dans la migraine des aromates, au milieu des momies bariolées, grandes et petites. Le long des murs, des lignes interminables de gaînes hermétiquement closes se dressent, enluminées des couleurs les plus vives : du blanc, du vermillon, du jaune et du vert. Dans des sarcophages, profanés dirait-on pour le régal des badauds, des pharaons, des prêtres, des jeunes filles sont tellement dépouillés de leurs bandelettes qu'il n'en reste guère que des cadavres noirs, tannés, ratatinés, ligotés encore par place, dont les yeux, peints en amande, sur le suaire, éclatent d'une impassible jeunesse. Cléopâtre est ici !

Les collections assyriennes nous transportent à Ninive et à Nemroud, aux palais de Sennachérib et d'Assarhaddan, construits aux VIII^e^ et IX^e^ siècles avant Jésus-Christ.

Sans parler des énormes taureaux à tête humaine, à barbe frisée en rouleaux, chambranles de portes royales, la curiosité est inépuisable devant les diverses séries de bas-reliefs très méplats et de manière fort variée, interprétant des marines, des forteresses assiégées, des triomphes, des sacrifices, des fêtes, des chasses, des banquets.

De nombreux personnages, d'allure parallèle, d'anatomie savante, de mouvement juste et d'équipement

Digitized by Google

richissime, des lions accroupis, bondissants, tournoyants, agonisants sous les flèches provoquent l'admiration — merveilles d'un dessin pur, méticuleux, réaliste.

Les savants ont déchiffré que nombre de tablettes, de cylindres couverts d'inscriptions cunéiformes précisent une inédite version des grands événements de l'Orient, la formule des évocations religieuses. Des briques, dans le meilleur état de conservation, établissent jusqu'à des comptes de banque. Certains panneaux remplis de points et de virgules à l'infini content, paraît-il, de curieux épisodes sur la création du monde et le déluge, se rapprochant du texte de la Genèse.

Si riches des trésors des civilisations disparues, pourrait-on se douter que les galeries du British Museum se montrent également prodigues d'orfèvreries et ivoires byzantins, de gemmes, miniatures, armures du moyen-âge, de céramiques anglaises, de soieries laques bronzes, porcelaines de l'Extrême-Orient.

N'oublions pas de revoir les admirables collections gallo-romaines, acquises récemment, de notre compatriote M. Léon Morel et qui, maintenant, enrichissent une salle entière de la section préhistorique. Pour les illustrations de la légende et de l'histoire, ces fibules, ces verreries, ces armes, les roues du char de bronze nous furent familières. Disons leur un dernier adieu.

Sous la conduite d'un initié, les heures et les jours s'écouleraient rapidement. Pour nous, malheureusement, d'autres parties, telles les vitrines ethnographiques sont d'intérêt puérile; les éclatements de la pierre polie, ou non polie, nous paraissent remplies de mystères insondables... Alors, devant les compilations néo-scientifiques ou disparates, l'esprit se prend à

Digitized by Google

regretter le principe trop accueillant à l'égard des premières donations d'antiquaires, de voyageurs, de naturalistes. Sur un trop richissime amalgane, ne saurait planer la haute discrétion des grandes collections parisiennes.

S'il est un établissement sur lequel l'attention des professeurs, praticiens et manufacturiers français mérite de se fixer, évoquons le South-Kensington, baptisé officieliement du nom de « Victoria and Albert Museum ».

Pour apprécier la raison d'être, l'utilité de cette fondation, il est bon d'exposer comment son origine se lie intimement aux tentatives de rénovation des arts industriels en Angleterre.

Jusqu'à l'âge du Romantisme, aucun parlementaire, aucun économiste n'était initié au rendement des métiers décoratifs, lorsqu'en 1835, une délégation de la Chambre des Communes s'avise de la connexité entre le décor et la qualité manufacturière.

Ayant découvert un besoin de solidarité entre le beau et l'utile, la poésie et la mécanique, la science, le commerce, et les autres facultés humaines; aucune esthétique nébuleuse et sentimentale, aucun snobisme n'étant alors inventés à l'usage de John Bull : la question se contente d'être envisagée sur le terrain de l'économie politique. Brutalement, le rapport fait ressortir la supériorité de l'enjolivement français, peu coûteux, capable d'ajouter une valeur inappréciable à la moindre fabrication. Toutes les aspirations du Royaume-Uni devraient être de produire des articles à aussi bon compte.

Dix ans plus tard, une mission révèle que la France

Digitized by Google

obtient des résultats incomparables, grâce à l'enseignement diffusé du dessin. En Angleterre règne un manque absolu de goût et de connaissances esthétiques ; vainement on y chercherait des cours de composition ornementale.

L'exposition de 1851 venant affirmer l'écrasante supériorité de nos produits, dans toutes les branches où le sentiment de la forme doit être prédominant : nos voisins sont fixés.

Et sitôt la fermeture du Palais de Cristal, le gouvernement britannique décide la création, la riche dotation d'un « département des arts appliqués », ordonne l'organisation de quatre-vingts écoles spéciales. Les patrons avisés visitent Paris et Lyon, embauchent à grand prix des dessinateurs de châles et de soieries, des sculpteurs, des ornemanistes, des adroits ouvriers de tous métiers. De plus, sans s'arrêter à de puériles considérations d'amour-propre national, abrités du reste par leur réputation d'excentricité, qui nous déroute, des étudiants, venus d'Outre-Manche, poursuivent en nos académies, sous nos railleries inconscientes, une tâche que nous ne soupçonnons pas et que notre différence d'instincts ne nous permet pas d'envisager. L'aristocratie se montre largement libérale envers les industriels, prêtant, pour un temps, ses chefs-d'œuvre aux expositions publiques, même au « Musée ambulant » qui va les exhiber de ville en ville.

Profondément renseignés de nos points vulnérables les éducateurs reconnaissent que le Louvre et Cluny, avec toutes les richesses qu'ils renferment; nos ateliers, malgré l'habileté des meilleurs élèves, ne rendent pas tous les services que nous serions en droit d'en attendre. Sans routine, sans préjugés, profitant d'une

Digitized by Google

expérience qui ne nous a guère ouvert les yeux, ils créent un grand collège central dans l'enceinte même d'un considérable musée d'art appliqué.

C'est ainsi qu'est fondé, — grâce à l'initiative très éclairée du prince Albert, — avec l'excédent des recettes de l'exposition de 1851, le South-Kensington. Cet établissement le plus vaste et le plus riche du monde, s'alimente d'un budget régulier de 625.000 francs. Chaque année, à part les achats, des particuliers se font gloire d'offrir des collections nouvelles, dont la valeur se chiffre, quelquefois, par des centaines de mille francs. Des échafaudages immenses permettent d'escompter, bientôt, un agrandissement du double des galeries — on y dépensera 20 millions, paraît-il. —

La partie consacrée aux arts décoratifs et aux fabrications anciennes et modernes, comporte cinquante mille objets, originaux ou moulés. D'autres salles sont affectés à la peinture anglaise. Une bibliothèque de spécialités, renferme quatre-vingt mille volumes et deux-cent-cinquante mille dessins, gravures et photographies. Un bâtiment annexe et provisoire contient des documentations indiennes, absolument merveilleuses. Ajoutons qu'une succursale (Bethnaal-Green), au quartier d'Est-Londres, est particulièrement remplie de meubles encombrants, achetés en partie dans toutes nos expositions.

Inutile d'essayer une nomenclature, même approximative des ensembles et des fragments sculptés de la renaissance et du moyen-âge, des céramiques, des orfèvreries, des boiseries, des cristaux, des camées, des fresques, des bronzes, des tissus, des armures, des mosaïques, des galvanoplasties, des vitraux, qui foisonnent dans les cours monumentales, les halls, les

Digitized by Google

loges, à l'infini. On trouve les estampages de tous les grands morceaux italiens, les jubés, les porches entiers de nos cathédrales, les fontaines et les châsses de Nuremberg. Dans des vitrines se pressent les ivoires, manuscrits, dentelles, bijoux et broderies. Plus loin, des maquettes originales de Michel-Ange, des modèles coloriés de toutes les plus fameuses « stanzes » du xv^e^ siècle, des projets décoratifs, des relevés d'antiquités des kakémonos, des xylographies.

Mais voici les cartons de Raphaël, pour les bruxelloises tapisseries de la Sixtine. L'atmosphère s'élargit, frémissante de la splendeur des rhythmes !...

Composés dans la dernière manière du maître, les « Actes des apôtres » se hachurent énergiquement, réenveloppés de bistre, échantillonnés de couleurs vives et de glacis fondus.

La rude expression d' « Elymas frappé de cécité » s'accompagne de la puissance et de la poésie des architectures grandioses. La « Guérison du boiteux » se clame au milieu des torses colonnades, rutilantes d'habiletés décoratives. Et combien d'autres scènes, non moins mémorables, d'anatomies incomparables et souples, de gestes élégants et larges, d'intense réalisme!

...Puissent, de retour en les officines des marchands de tableaux, certains amateurs ne plus guère se pâmer sur les insignifiants et vagues crayonnages, dont les malins font des coups de fortune.

L'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Le Royaume-Uni possède trois cents écoles spéciales d'art, fréquentées par soixante mille pupilles, de jour et de soir. Nous avons visité les plus fameuses. Celle de

Digitized by Google

Birmingham est réputée la plus monumentale, la plus importante (trois mille cinq cents adeptes, y compris ses succursales de quartiers). Celles de Glascow et de Manchester viennent aussitôt après.

Avec la supérieure habitude des initiatives, ces établissements vivent des municipalités, des sociétés d'industriels ou des corporations, qui les administrent en toute autonomie. Tant qu'ils le peuvent, les comités locaux entendent se soustraire au moindre contrôle du gouvernement, travailler suivant les désiderata formulés par le commerce de chaque ville importante.

L'étude du dessin, ayant un caractère industriel pratique est spécialement suivie. Dans les ateliers et les amphithéâtres, les cours sont payants; les jeunes filles très nombreuses. L'émulation des garçons n'est pas pour les décourager; elles ont le parti-pris de ne plus jamais se laisser évincer des professions intellectuelles — routinièrement masculines. —

Des notes, partout recueillies, nous permettraient de faire un exposé très documenté des méthodes anglaises. Disons, qu'au point de vue ornemental, les élèves ont beaucoup moins d'invention qu'en France et en Allemagne; les études botaniques moins poussées. On n'a qu'un secondaire souci des nouveautés cosmopolites. Assez naturellement, la discipline, l'organisation se dénoncent, moins serrées, que dans les laborieux pays d'Outre-Rhin.

Presque toutes les écoles d'art appliqué sont en connexion avec le South-Kensington, par des concours annuels; mais sans qu'aucun enseignement officiel, en découle, ainsi que nous le relations plus haut.

Cependant, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, la métropole rend des exceptionnels services, en fournis-

Digitized by Google

sant aux expositions, aux étudiants, aux musées locaux, toutes les œuvres originales, les moulages, les dessins, les livres qui peuvent leur être utiles. C'est à proprement parler la mission vivace du South-Kensington. Ainsi peut-il être le plus puissant levier d'émulation professionnelle et artistique des travailleurs.

Le collège qui s'y adjoint, — presque une normale, — se consacre à l'éducation pratique et pédagogique des meilleurs élèves provinciaux. Munis du diplôme de fin d'études, on les voit retournant volontiers aux confins d'Angleterre et d'Ecosse, voire même aux Indes, au Canada, sans déchéance, sans défaveur, sans sacrifice de leur avenir.

Trois cents jeunes gens et jeunes filles y sont admis à la suite d'un examen assez difficile, et mélangés en tous les cours, sauf en ceux du modèle vivant. Sous l'administration du nouveau directeur M. Spencer, ancien lauréat de l'établissement, toutes les méthodes se dirigent vers un sens d'exécutions pratique.

La classe d'architecture fréquentée, quatre ou cinq années consécutives, par ceux qui se destinent à la profession, l'est, pendant une période d'un an ou dix-huit mois par les décorateurs qui veulent s'initier aux éléments linéaires. De temps en temps de jeunes misses y sont assidues. Les ordres antiques, la renaissance et, préférablement, les styles anglais, y compris le gothique, font partie du programme. Le charme du dessin est peu considéré, mais plutôt son utilité ; ce qui explique l'absence de « rendus » comparables à ceux de notre Ecole des beaux-arts. Tout projet s'établit au trait, sans ombres; des perspectives, des détails grandeur lui sont adjoints.

Après la confection des plans, coupes, élevations

Digitized by Google

précités, arrivent les études de décoration intérieure. Et, si nous sommes surpris de la facilité des frises, des arabesques, des plafonds à personnages, le professeur nous explique que ses élèves suivent des leçons d'académies et d'ornementation.

La peinture, sous la direction de M. Moira, dont on a pu admirer, en 1900, la si belle coupole du pavillon de « Peninsular Company », réserve tous ses soins à la grande figure humaine et à de remarquables compositions allégoriques et romanesques, d'une habileté large, d'une tonalité murale, qui n'ont rien du tableau.

Chez les décorateurs, on sent les préférences se tourner vers la manière de William Morris. Nous avons la sensation qu'on copie volontiers des arrangements tout faits.

Concurremment à ces exercices purement graphiques, se font jour des travaux pratiques de peinture sur verre, de gravure, d'enluminure, de broderie et de céramique. Encore les maîtres semblent-ils attendre impatiemment l'achèvement des énormes bâtiments commencés, pour développer largement les applications professionnelles.

La sculpture sur bois, la pratique de la pierre et du marbre, sont des annexes de la section que dirige, avec une maîtrise supérieure, M. Lantéri, notre compatriote. — Félicitations à l'artiste qu'on a jugé digne de remplacer Dalou, depuis vingt-cinq ans. —

Sous des baraquements provisoires, encombrés de sellettes, de tréteaux, de chevalets, de tonneaux de terre; décorés de bâches, à usage de vélum, de rayonnages chargés, comme toujours, de pots, d'ustensiles et de plâtres, plus ou moins cassés; les étudiants se pressent. Le dallage est gras d'argile et d'humidité. En fouillis, des blouses, des balais. Le poêle au rouge-blanc.

Digitized by Google

Dans l'un des ateliers, des jeunes filles modèlent la tête d'expression d'après une très belle personne, toute vêtue de satin lumineux. Dans un autre, des jeunes gens, cheveux plats, masques rasés, commencent à masser l'ostéologie d'un robuste Italien, étayé par un tabouret. M. Lantéri se charge de prêcher d'exemple. Très intelligentes sont ses méthodes d'entraînement. Rien ne lui paraît devoir être sacrifié à ce qu'il se rappelle du chic parisien : effets vaporeux et trompeurs qui, souvent cachent le néant du savoir et de la pensée sous des trucs d'habileté.

En son cabinet, le professeur veut bien nous présenter à l'éminent peintre M. X..., — visite de camaraderie. — La conversation s'anime, grâce à la parole élégante et cavalière du maître de céans, grâce à la surfine malice de son vieil ami.

En Angleterre, nous expose M. Lantéri, sont des esprits très fins, délicats, sensibles, moqueurs, meublés d'un fonds de romantisme qui s'égare assez facilement vers des aspirations trop littéraires et humoristiques.

Les meilleurs des élèves ont certainement un goût naturel, intéressant à développer, rempli de fraîches imaginations, de jolies surprises, d'idées distinguées. La routine est moins grande que chez nous ; le respect supérieur. L'enthousiasme fermente facilement. Surtout les jeunes filles, pour la plupart poétiques, fines, entraînantes, se dénotent favorisées des dons merveilleux de premier jet ; mais leur sens artistique s'arrête à une limite un peu proche. Les garçons apparaissent moins spontanés, mais plus tenaces.

Malheureusement les écoles ont été bien longtemps débordées par le clan des amateurs : « des filles de colonel », ajoute M. X..., qui n'en croit mais et dont les

Digitized by Google

coups d'œil pointus sont indéfinissables. Que les temps sont changés! mais le peintre en a la rancœur. A peine accepte-t-il qu'en Angleterre, bien des critiques puissent être excellents. Le maître sculpteur se montre plus généreux. Ces messieurs transigent en répétant à l'unisson, que dans les cours libres, trop nombreux sont les millionnaires qui seulement voudraient faire de « l'esthétique et du rêve ».

Recueillons quelques dires : — Le labeur du métier manque, aussi la curiosité profitable du chef-d'œuvre.

— Placés dans l'enceinte même du merveilleux South-Kensington, à deux pas du British-Museum, unique au monde, les étudiants du « Royal Collège of art » n'ont aucune fantaisie personnelle d'aller s'y inspirer; aucun amour de la compilation.

— La sculpture est plus courue que la peinture.

— Dans toutes les applications du dessin, on aime trop les maigreurs.

— Trop souvent l'enseignement, banal, s'exerce en ce qu'on appelle, ici, des « lectures ». On n'aboutit qu'à des résultats primaires et trop faciles. — « De l'art colonial! », gémit M. X... —

— De sa bouche autorisée, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que Rodin, veut bien estimer particulièrement les résultats obtenus en l'atelier Lantéri.

— Par une décision récente, les élèves les plus avancés viennent d'être chargés de la création des modèles et de l'exécution en pierre, des statues de peintres anglais, sur la façade du nouveau Musée. —

Les jeunes Anglais ne sont pas des ingrats pour leur professeur de sculpture. Avec la plus exquise délicatesse, on les a vus célébrer récemment son jubilé, par des élans d'éloquence, d'enthousiasme. Et des cortèges

Digitized by Google

fleuris accompagnaient, au travers des rues de Londres, M. Lantéri et Madame, s'en retournant après banquet.

Hurrah aux maîtres français !...

*
* *

Au moyen-âge, ainsi que partout ailleurs, les moines d'Angleterre s'adonnaient à l'enluminure des manuscrits ; mais nous ne voyons apparaître, près d'eux, nul décorateur sur muraille ou panneau, comparable à ceux qui foisonnaient alors en Italie, en France, en Allemagne.

Même, au commencement du XVI^e^ siècle, le pays est en une telle ignorance des modes du Continent, qu'il faut être reconnaissant au chancelier Thomas Morus, d'avoir attiré, pour y implanter les prémices de la science et des arts de la Renaissance, le savant Erasme et le peintre *Holbein (1497-1543)*.

Ce dernier, considéré depuis la mort d'Albert Dürer, comme le plus puissant génie de l'art allemand, célèbre par une quantité prodigieuse de gravures sur bois, de fresques extérieures, de maquettes ornementales, de cartons de vitraux, de compositions d'architectures et de ferronneries, eut été capable, en des temps meilleurs, de créer une grande école, embrassant tous les genres.

Quoique Henri VIII et les courtisans l'apprécient uniquement pour un talent de portraitiste, effrayant de réalité, l'influence de son exemple et de ses imagina-

Digitized by Google

tions suffit à expliquer comment, à l'âge suivant, le *style Elisabeth,* avec son amour de l'imprévu, côtoie de si près la Renaissance germanique et flamande.

Des châteaux s'édifient en tous endroits, sans plus de principes ni de proportions; accusant des façades analogues, découpées de pénétrations et de tourelles, couronnées de lucarnes qui s'étagent en gradins, amorties de volutes et d'obélisques. Malgré la superfétation des premières moulures à l'antique, on a conservé le goût des pignons pointus, des meneaux croisillonnés.

Dans les villes et les campagnes, d'admirables maisons, de bois et de lattis, se charpentent ingénieusement, agrémentées de porches, de galeries en bascule, de bow-windows joliment détaillés. Les intérieurs riches se surchargent d'ornements italiens, de cartouches enrubannés. On aime, sur les plafonds et les voussures, l'entrelac de faux poutrages contrecourbés — caissons sinueux, dont aucun exemple n'existe en France.

La peinture, la sculpture, sont très peu cultivées des insulaires, mais les plus raffinés seigneurs s'engouent volontiers d'acquisitions faites à l'étranger. C'est alors que commence la mode des voyages au-delà des Alpes.

De retour en leur patrie brumeuse, formaliste, sans amabilité ni raffinement, les jeunes lords se prévalent de faire grand accueil aux projets que l'architecte *Inigo Jones (1572-1652)* leur présente, déduits des proportions de Palladio. Importation forcée, aristocratique, sans concession au climat, aux habitudes de vie nationale; elle a, du moins, l'à-propos de séduire le fastueux Jacques Ier, l'incite à édifier, en 1618, un palais considérable. Un fragment seul en est construit : la salle des banquets de Whitehall, dont Rubens vient immortaliser le plafond.

Digitized by Google

Le Parlement est peu favorable à l'essor de telles fantaisies. Mais, sous Charles Ier, la royauté se déclare, temporairement absolue. Le prince s'entraîne à l'encouragement des beaux-arts.

C'est en 1632 que le plus illustre des élèves de Rubens s'attache à la maison du Stuart. On dit avoir retrouvé, jusqu'à 23 effigies authentiques de l'élégant monarque. Les châteaux et collections britanniques s'enorgueillissent de conserver au moins 350 des toiles que *Van Dick (1599-1641)* exécutait, pour la plus grande gloire des nobles familles.

Initiateur d'une mode irrésistible chez les grands, le Maître, par sa manière de suprême distinction, possède une influence devenue traditionnelle, sur tous les portraitistes anglais. Pour toujours, il semble assurer leur prééminence sur ceux des autres pays.

Malheureusement, sa trop courte carrière se termine en des temps troublés. Le roi Charles Ier court à sa perte et le peintre meurt à Londres, laissant un certain nombre d'imitateurs, mais dont les travaux sont insignifiants, car la révolution puritaine va proscrire jusqu'à la moindre survivance des arts somptuaires.

Le pays se convulsionne en guerres civiles. De tous côtés sont éveillées les passions dévastatrices. On ne construit plus. Toute vie intellectuelle a cessé. Sous le coup des anathèmes d'un clergé, qui proteste contre la peinture, instrument de papisme et d'idolâtrie, toutes les compositions religieuses et mythologiques vont être évincées pendant deux cents ans. Il ne reste que le portrait pour alimenter de rares praticiens. Les paysages sont exécutés par des mains étrangères.

Avec la restauration de la monarchie, sous Charles II, la cour voudrait importer, de France, le sens épuré du

Digitized by Google

dessin ; mais, sous l'impossibilité de réagir contre un fanatisme exaspéré, le souverain peut, seulement, avantager les corporations du bâtiment. C'est par sa faveur que *Christophe Wren (1632-1723)*, architecte en chef du royaume, construit Saint-Paul et quantité d'autres églises, après le fameux incendie de Londres (1666).

De ce moment, date l'emploi exclusif d'un genre étoffé, qui suit nos modes classiques ; mais la construction monumentale s'assagira bientôt, jusqu'à l'effacement, malgré les efforts de *Vanbrugh (1672-1726)* et de *Burlington (1695-1752)*.

C'est en dehors du correct sillon des cinq ordres, qu'au commencement du XVIII^e^ siècle, au règne de la *reine Anne*, les bourgeois, les boutiquiers, sans viser au grand luxe, trouvent moyen d'économiquement assortir le disparate d'éléments composites. Le charme de leurs extérieurs, même des plus modestes, provient du naïf mélange des matériaux, du contraste des couleurs : un peu suivant le système blanc et rouge de notre style Louis XIII ; bien plutôt dans le goût des hollandaises réminiscences, que la nouvelle dynastie d'Orange ne peut qu'encourager.

Dans la plupart des maisons de l'époque, la brique domine, encadrée de corniches, bandeaux et chambranles, souvent menuisés. Pittoresquement, des porches, des auvents, des pignons en accolades. En les étroites rues du Yorkshire, nous amusent les témoins du bon vieux temps : échoppes à petits carreaux, bow-windows cintrés, enseignes tendues d'une façade à l'autre, portes bâtardes et grilles ouvragées. Les multiples et courtes croisées à guillotine s'alignent à chaque étage, séparées de maigres meneaux. Par les œils-de-bœuf, les lucarnes,

Digitized by Google

on s'attend à revoir apparaître les têtes poupines, vieillotes, furieuses ou contrefaites, immortalisées par la verve du graveur *Hogarth (1697-1764)*.

L'Anglais s'émeut volontiers du décor intime. Aucune ambition ne lui échoit d'imiter textuellement la symétrie, la fastueuse ordonnance de nos grands styles Louis XIV et Louis XV, mais il apporte ses premiers soins à la combinaison du mobilier familial, au confortable de son logis.

Déjà la révocation de l'édit de Nantes avait expatrié une quantité d'artisans excellents en toutes sortes de métiers artistiques, que Londres ignorait. C'est à des ouvriers partis de Delft que l'Angleterre doit l'importation de l'industrie céramique, spécialité sur laquelle ne tardent pas à porter tous ses efforts.

Un courant international entraîne les grands seigneurs et les chimistes à pénétrer les secrets de la pâte chinoise. A Chelsea, faubourg de la Tamise, se fonde vers 1730, sous la direction de contre-maîtres venus de Saxe, une première manufacture. *Josiah Wedgwood (1730-1795)*, en 1750, découvre la porcelaine opaque. Quelques années plus tard, il imagine la fabrication de médaillons de biscuit, modelés en forme de camées, sur fond bleu.

Dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, sous le vocable de *Chippendale (1726-1779)*, d'*Adam (1728-1792)*, de *Sheraton (1751-1806)*, — auteurs d'ouvrages qui paraissent successivement, vers 1750, 1770 et 1775 — les Anglais inaugurent certains ameublements correspondant à nos modes, simplifiées, amaigries, coloriées à leur goût, dépouillées de toute souplesse et d'amabilité.

Prématurément, le premier d'entre ces décorateurs préconise l'emploi de l'acajou, sur des formes encore

Digitized by Google

contrecourbées. Le second nous surprend de rectitudes à l'antique, expurgées du moindre ressaut. Le troisième affectionne les armoires à secret, les sièges guindés dont le dossier suspend une draperie linéairement flottante.

Reconnaissons que, de nos jours, le *style Adam* doit un regain de célébrité à la récente faveur dont l'honorent les plus grands tapissiers.

Voici le thème :

Sur des boiseries méplates, exagérant les défauts de notre dernier genre Louis XVI, sur des plafonds aux minces compartiments simulés, on répartit quelques couronnes ou de grands éventails; on aligne de maigres palmettes dans les frises, des oves sur les moulures. Sans rompre la sécheresse de ces intérieurs arides ; l'adaptation de ces quelques motifs, détachés de vases étrusques, sans liaison, sans proportion d'échelle, donne la sensation mesquine d'un placage d'ornements de pâte, économiquement espacés. Les meubles d'acajou ou de bois de satin se détachent, étriqués, luisants d'un vernissage rigoureux. Quelques filets étroits de marqueterie, parfois des plaques de Wedgwood, modelées par *Flaxman (1755-1826)*, accordent un certain rehaut aux pièces qui furent coûteuses.

Lors de la Révolution française, les tendances britanniques n'étaient pas sans avoir débordé, déjà quelque peu, sur le Continent. Leur influence indubitable sur nos costumes, sensible un peu sur des ébénisteries précieusement décadentes, s'accuse sur les céramiques, d'une acidité criarde. Par contre, en 1792, on note que les temps difficiles obligent le jeune architecte Fontaine de passer en Angleterre, où pendant deux années il exécute des compositions de papiers peints, des décorations théâtrales.

Digitized by Google

Mais la rupture ne tarde pas à se faire entre les deux nations. Aucune émigration d'artistes et d'ouvriers parisiens. Décadence immédiate.

Livrée à elle-même, privée du secours des bons modèles, pendant plus de vingt ans, l'Angleterre s'enfonce au plus profond des errements que nous avons signalés. Sous la marotte de la seule antiquité hellénique, se trouvent enfantés les pires contre-sens. On voit alors les maisons, les églises, les théâtres, les prisons, les villas, se fabriquer uniformément d'économiques plagiats de temples grecs. Les meubles d'une outrance linéaire, massive, sans moulures ; les rares ornementations et les tentures s'acharnent à l'aridité incompréhensible, à la coloration disparate et sourde.

Aussitôt Waterloo, délivrée des préoccupations du blocus continental, l'Angleterre, moins désorganisée que nous, dans sa vitalité, reprend l'essor de ses industries. La première, elle sait profiter des progrès de la vapeur et de la mécanique ; même elle accapare les inventions françaises, pour la fabrication des papiers, des dentelles, des tissus à la Jacquart.

Sous le coup d'une prospérité, qui s'annonce grandissante, le génie national, exalté par la victoire, s'outille pour l'exportation intense.

Ce n'est pas que le goût public s'améliore, mais la célébrité naissante de *Charles Barry (1795-1860)* nous fait présager la rénovation prochaine des formes ogivales *(gothic revival)*. Caractéristique évidente du XIX^e^ siècle.

Digitized by Google

PEINTRES PRÉRAPHAÉLITES

Avant de poursuivre, jusqu'à nos jours, la revue des évolutions du sens décoratif, il est indispensable d'attacher quelque intérêt à l'esthétique générale des peintres. Confrontée avec les tendances de l'architecture, elle indiquera de quelles sources se sont alimentées les floraisons originales du modern style.

Contemporains de Vigée-Lebrun, *Reynolds (1723-1792)*, et *Gainsborough (1727-1788)*, fondateurs de l'Académie royale, sont les premiers des grands artistes originaires de la Grande-Bretagne. Capables de raviver l'art de Van Dick, on les voit transposer sa manière élégante et cambrée, parmi les enrubannements du XVIII^e^ siècle. Leur palette fraîche, lumineuse, a le sentiment exquis de la haute discrétion aristocratique. Élégamment, elle traduit la morgue des modèles, en des attitudes superbement dédaigneuses et pincées, d'un caractère indémarquable. Rommey (1734-1802) les approche.

Les portraits de *Lawrence (1769-1830)*, d'une coloration moins souple, moins riche, moins consistante que ceux de ses prédécesseurs, savent plaire par des joliesses de tons fignolés, par l'artifice étriqué des soyeuses toilettes.

Si nous n'avons pas signalé plus tôt le talent de Gainsborough, en tant que paysagiste, c'est qu'il est assez peu original en cette matière, tandis que, vers 1815, *Constable (1776-1836)* parvient à se débarrasser des conventions du genre historique, pour ne plus s'attacher qu'à l'épisode des morceaux pris sur nature. Créateur du romantisme champêtre, il est l'auteur d'œu-

Digitized by Google

vres puissantes, peintes dans la pâte. Les ciels chargés de nuages gris, orageux; les prairies grasses, les arbres d'essences variées, les talus, les haies, les sentiers, accusent un relief, une solidité jusqu'alors inconnus. Les perspectives aériennes se colorent suivant l'heure et la saison. Les villageois se contentent de faire tache lointaine, dans la rusticité des labourages.

Du maître précédent, *Turner (1775-1850)* est tellement à l'opposite, qu'il est impossible de les comparer. Parti de la suggestion du Lorrain, son art est hypnotisé du flamboiement des soleils couchants. Architecte de paysages imaginatifs, il excelle à faire resplendir des tourbillons féeriques, vaguement ébauchés, dans le ruissellement de frottis éblouissants. Sur des thèmes imprécis, le marbre des palais ultra-vénitiens, les brouillards et les vagues opalinées, les voiles et les coques de haut bord s'épanouissent d'une infinie transparence, dans le rhythme des ors en fusion, des brumes diamantées.

Sa vogue, aujourd'hui fort exaltée, inspire des décorateurs, ravit les luministes. Convenons, d'ailleurs, qu'à son époque, en son pays, beaucoup plus tard et plus loin, Turner est à l'avant-garde des rêveurs indéchiffrés.

Les Anglais d'il y a cinquante ans lui préféraient, assurément, toutes sortes d'anecdotiers méticuleux : des peintres caricaturistes, comme *Wilkie (1785-1841)*; des animaliers, comme *Landseer (1802-1873)*; des illustrateurs, comme *Leslie (1794-1859)*. La grande scène d'histoire n'est pas cultivée ; on affectionne les tableaux d'intimité et, par dessus tout, la représentation lustrée des courses et des chasses.

Vers 1840, l'artiste, encore amateur de travaux fignolés, améliore cependant son goût, grandit ses ambitions.

Digitized by Google

Avec la hantise étriquée du Parthénon qu'il a mis sous clef, avec les élégiaques racontars du Pompéi, que ses aristocrates clients sont allés voir, il ne peut manquer de tracer quelques personnages vêtus à la mode néo-grecque.

Comme la pudeur britannique s'effarouche des nus dévoilés, les menus plis des marbres de Phidias se répéteront, par à peu près, sur des robes et des tuniques de toutes couleurs. Une audace de romantisme autorise à dénouer les chevelures rousses. Concurremment aux sujets historiques, d'aucuns s'exercent à paraphraser les oratorios célèbres en des illustrations prédicantes.

Ford-Madox Brown (1821-1893) est le premier dont la religiosité, les nobles intentions se formulent, en 1844, sinon habiles, du moins par la recherche du geste archaïque, par l'expression d'un accent étrange, austère, précurseur.

Nous sommes à l'époque où l'écrivain *John Ruskin (1819-1900)* se révèle esthéticien de haute envergure, dans la glorification de Turner et des paysagistes les meilleurs de la Grande-Bretagne. Ennemi de toute vulgarité, de toute gesticulation, il attaque violemment les méthodes issues de la Renaissance italienne. De son amour du vieil art gothique, surgit l'exaltation d'un idéalisme effréné. Sous des allures, déjà d'Apôtre, il s'engage en une action militante, qui vise à changer l'éducation du public et la manière des artistes.

C'est alors, en 1848, que trois fervents étudiants de l'Académie royale s'éveillent, un certain jour, fanatisés de la sentimentalité réaliste des primitifs italiens.

Digitized by Google

Dante-Gabriel Rosseti (1828-1882), poète hirsute et subtil, rapin inhabile, intuitif, exaspéré, dont presque toute la carrière va se passer à l'adoration de Béatrice.

John Everett Millais (1829-1896), coloriste éclatant, de précocité merveilleuse, compositeur d'imagination facile.

Holman Hunt, dessinateur sévèrement documenté, religieux et mystique, aux vibrations cruelles et miniaturées, poussées jusqu'à la richesse de l'émail ; mais capable d'agiter, par delà ses puérilités, quelques frissons de profonde émotion.

Par réaction des enseignements scolaires, prêchant l'habileté de main, le savoir-faire composite, les jeunes gens sont résolus à s'inspirer exclusivement de la simplicité d'âme, de la sérénité, de la tonalité claire des maîtres du XIV^e^ siècle.

En leur compréhension juvénile, nourrie de ferveurs bibliques, l'artiste n'apparaît pas devoir être un charmeur, comme les latins se l'imaginent, mais un pontife, un initié, qui recueille des visions supérieures, avec mission d'en moraliser l'humanité.

Sous prétexte « qu'il faut être vrai ou succomber à la peine », le procédé sera d'étudier strictement la nature, dans ses moindres détails, d'en définir la vérité naïve, depuis la curiosité du geste benoît jusqu'à la complète minutie du brin d'herbe, sous prétexte de favoriser l'intensité du cadre expressif, de renforcer l'intellectualité du sujet.

De leurs méditations intransigeantes, il appert que le maître d'Urbin est le grand apostat de l'art religieux, le créateur d'un maniérisme fatal.

Une réaction s'impose.

Animés de l'esprit d'initiative et de prédication qui

Digitized by Google

convient à des anglo-saxons, voici les trois imberbes fondant une étroite confrérie, pour l'exemple de la vie imaginative, la propagande des idées naturalistes.

A peine la critique accueille-t-elle de quelques risées leurs essais laborieux. Bientôt les moindres tâtonnements, les gaucheries, les intentions, les raideurs des *frères préraphaélites (P. R. B.)* sont relevés avec indignation. Le bruit s'accentue. Des revues s'escriment, pour ou contre. La lutte se fait violente ; la vaillance et l'obstination des nouveaux venus semblent prêtes à sombrer sous la réprobation générale, quand, tout à coup, en 1851, l'attention de Ruskin s'éveille, juste à point, pour oser vanter des velléités qui lui paraissent assez concordantes à ses personnelles controverses. La voix autoritaire de l'écrivain conférencier s'élève, véhémente et dythyrambique, en faveur des théories que, jusque-là, chacun trouvait subversives.

En présence de cet inestimable appui, par retour d'enthousiasmes, de gratitudes, l'influence des visées littéraires et symboliques devient prépondérante en la préoccupation des jeunes peintres. La victoire se décide, la popularité commence.

La réputation grandissante de Rossetti lui attire, en 1856, deux nouvelles recrues, dont les noms, plus tard, seront retentissants : *Burne-Jones (1833-1898)* et *William Morris (1834-1896)*.

Le Maître s'attache à développer l'intensité de ses compositions extatiques, de ses drames silencieux et complexes. Supérieurement inspiré des lectures bibliques et dantesques, il arrive à tellement exalter les caractères du modèle favori, qu'il en peut créer le type inoubliable de son héroïne : femme d'allure monastique, à la chevelure lourde, aux joues plates, aux yeux pro-

Digitized by Google

fonds et fatals, aux lèvres pourpres, ondulées. De 1863 à 1870 datent ses œuvres les plus célèbres : *Beata Beatrix. — Rosa Triplex. — Le rêve de Dante.*

Lors, le public a compris que l'ambition consiste à ne plus imiter l'école française. Et, depuis que l'amour-propre national est en jeu, une presse enthousiaste, frénétique, encense les touches hésitantes et multicolores du peintre qu'elle a jadis couvert d'opprobes. La moindre de ses tentatives est décorée d'épithètes et de superlatifs. Les principes qu'on lui découvre, les illusions qu'on lui brode, sont consacrées en phrases lapidaires. L'attitude du chef d'école s'affirme, romanesque, dans toutes les conséquences de sa doctrine, devenue idéaliste.

Son confrère Millais suit une voie moins apostolique. Exécutant plus soigneux, plus séduisant, plus éclectique, il est homme à ne pas négliger les succès mondains. Ses tableaux ameutent le public en toutes les Expositions. Il est vrai que certains s'imposent, d'une grande habileté, d'un beau sentiment mélancolique; quelques autres laissent percer un manque d'inspiration, une mesquinerie fort regrettables.

Quant à Holman Hunt, on le sait confiné patiemment dans des mièvreries curieuses et sans avenir — à peine un James Tissot s'en souviendra-t-il.

Quoi qu'il en soit, de la route différente suivie par les anciens frères préraphaélites, grâce à leur impulsion, la peinture anglaise, seule, se distingue franchement, à l'Exposition de 1867, du cosmopolitisme qui gravite autour de l'orbite parisien.

A des yeux non prévenus, la forte saveur locale de ses compositions, mi-littéraires, mi-religieuses, paraît souvent obscure; les intentions principales volontairement noyées en des sous-entendus que les esthètes se

Digitized by Google

chargent de diluer. Pour des Français de ce temps, les figures se présentent, assez maussades, disséminées bizarrement, coupées de façon choquante, à la hauteur des épaules ou du front, par la feuillure du cadre; la puérilité s'étale monotone, ocreuse, des trois couleurs primaires, sur des robes à plis parallèles. L'ensemble est de platitude conventionnelle, sans air, sans imprévu, sans clair-obscur, maigrement enluminé de tonalités acides, jaunes et rousses, posées à sec, avec, tout à coup, la brutalité de vermillons excessifs, la juxtaposition de violets dissonnants. En des scènes idéales, vaguement moyenageuses, les meubles, les moindres ustensiles s'accusent au même plan, souvent de forme aride, inconnue. Rien n'est fastidieux comme de compter les brillantes fleurettes de la prairie, de se distraire aux contournements des broderies, de détailler les infinies cloisons des bijoux hiératiques, les moindres ourlets des costumes.

Certains de nos critiques sourient dédaigneusement; d'autres ne craignent pas de reconnaître, aux Anglais, le privilège d'avoir su créer la formule d'un art original, aux saisissantes qualités expressives, consciencieuses, moralisatrices, — sinon plastiques.

Cependant, l'école préraphaélite continue sa marche ascendante, en même temps que son émancipation.

Burne-Jones, doué d'une imagination écrasante, du sens original de la beauté des formes, épure excellemment le dessin des figures rossettistes, élargit la manière de son prédécesseur jusqu'au sentiment de la géniale décoration.

Digitized by Google

Dans ses tableaux psychologiques, ses compositions merveilleuses de haute religiosité, ses illustrations, ses maquettes de tapisserie et de vitraux ; des agencements surprenants de végétations immenses, des architectures renaissantes et fleuries savent accompagner les bibliques évocations, les enchantements du Cycle d'Arthur, les méditations désabusées, les dialogues mythologiques, les romanesques printanéités.

A l'égal des plus grands maîtres de tous les temps, il a le secret des attitudes grandioses, du rayonnement de la vie spirituelle. L'austérité des symboles est d'une expressivité telle, qu'on songe aux iconographies byzantines et gothiques, peut-être à celles de la Sixtine. Parfois l'ajustement des draperies, des guirlandes, des lauriers fleuris, nous ramène aux voisinages d'un Botticelli, aux ressouvenances d'un Galland. Ses chevaliers, couverts de cuirasses à la Mantegna, se courbent d'une élégante gaucherie, dans l'immobilité maniérée de leurs demi-gestes rares, inédits. Des ailes stylisées d'oiseau bleu, des étoles mosaïquées, des écharpes volantes, des tuniques ligotées idéalisent, inoubliablement, le type allongé de la miss anglaise, de vingt-cinq ans, anguleuse, captieuse, mystérieuse et cambrée, un peu lymphatique; épuisée, dirait-on, de passion concentrée ; dont les yeux, extraordinairement intelligents, conservent une profonde et virginale transparence.

Sa palette chimérique est au diapason du sujet abordé : d'une finesse exquise dans le panneau du « roi Cophétua » ; d'une dignité froide et douloureusement pénétrante dans la tapisserie des « rois Mages » ; d'une rutilance inouïe, luxuriante, dans les énormes verrières, quasi monochromes, qui flamboient aux croisées de Saint-Philipp, à Birmingham.

Digitized by Google

Son ami *William Morris*, dont le tempérament débordant de lyrisme et d'ingéniosité, consent à s'honorer souvent du rôle industriel en l'interprétation des cartons fantastiques, qui surgissent de la pensée du grand peintre, est le grand réalisateur annoncé par Ruskin. Nous retrouverons prochainement son nom, attaché d'une façon impérissable au mouvement qui se déchaîne, pour la rénovation des métiers d'art.

Combien est-il à déplorer que la noble phalange des maîtres préraphaélites se soit éteinte, prématurément, au crépuscule du XIX^e^ siècle, en l'espace de quelques années et que la succession n'ait pas été recueillie !

Parmi nombre de particularistes, éclos spontanément à leurs côtés, *Georges-Frédéric Watts (1817-1904)* est le coloriste le plus surprenant et le plus délicat. Portraitiste à la facture estompée, rutilante ; traducteur de visions et de mythes éternels, d'une exubérance resplendissante et poétique ; il a laissé certains morceaux capables de transporter les imaginations frémissantes à son contact, vers les régions éthérées, vers les splendeurs de l'infini.

Et ces merveilles de virtuosité savante, sans mièvrerie, aux touches entrecroisées, aux contours fuyants et flous, — fort imprévues en un pays formaliste et froid — avoisinent de superbes bronzes, d'un élan, d'une énergie fougueuse, heurtés d'une sorte de maëstria toute méridionale.

Passé Watts, à part la surprise de certaines créations de style michelangesque, signées de l'architecte-peintre-

Digitized by Google

sculpteur *Stevens (1817-1875)*, nous retombons, presque sans transition, dans la filière des néo-classiques.

Alors, pour accompagner la rêverie gracieuse des jeunes prêtresses, le mobilier du musée de Naples se transporte sur les toiles blaireautées d'*Alma Tadema*. Le talent de *Frédéric Leigton (1830-1896)*, sans à coup, sans mysticité, rappelle assez volontiers le genre correct et galbeux que nous aimions à cultiver — de Robert-Fleury à Cabanel. — *Poynter* a le don des accents plus tragiques. *Herkomer* s'attribue l'un des meilleurs succès réalistes de l'Exposition de 1878, avec ses « invalides de Chelsea ». *Walker (1840-1875)* harmonise, en éclatantes tonalités, la figure et le paysage expressifs.

De nos jours, les traditions des préraphaélites sont en complet désarroi.

Décidément le génie anglo-saxon est trop indiscipliné pour se longtemps confiner aux architectures classiques et à la peinture d'histoire. Les grandes inspirations sont abandonnées.

Depuis les orgueilleuses boutades de *Whisler (1834-1903)*, le « bluff » aime à faire valoir le talent, l'individualisme s'exaspère; l'habileté grandit. Avec la recherche des notes impressionnistes, s'atténuent les façons guindées, les colorations hurlantes, dont notre jeunesse avait conservé le souvenir aigre-doux. Quelques nudités commencent à se traduire discrètement.

L'interprétation archéologique n'a plus guère de représentants. *Albert Moore* se contente d'assouplir le galbe élégant de féminins modèles, harmonieusement drapés sur des arrangements de pommiers en fleurs. Des fantaisies délicates, décoratives ou surprenantes, maintien-

Digitized by Google

nent la réputation d'*Orchardson, Gotch, Byam, Shaw, Tuke, Holiday, Richmond, Brangwyn,* etc., etc. De plus en plus soucieux de snobisme, des tableaux d'allure froide, impérieuse, se reconnaissent aux Salons de Paris, par un daltonisme souvent étrange, par, quelquefois, des idéographies d'une saveur indéfinissable.

A l'ombre de tous les manoirs, les cottages, les instituts, les collèges d'art, des milliers d'élèves peintres, sculpteurs, aquarellistes, ont fait le rêve de nous déborder. Chez nous, les académies Julian, les grands ateliers Bouguereau, Carolus Duran, Merson et Cormon se remplissent d'anglais et d'américains, d'anglaises et d'américaines — clan débrouillard!

... Peut-être est-ce en des paysages d'humidité hivernale, de coloration rare et fouillée, que la génération actuelle paraît suivre une impulsion plus féconde — et venue d'Écosse? — Mais l'analyse de ces tentatives spéciales nous entraînerait en dehors de nos préoccupations.

Il est bon de rappeler que, seulement, nous cherchons à éclairer les raisons de l'évolution décorative au XIX^e^ siècle.

INDUSTRIES D'ART

Si, à l'Exposition de 1851, l'industrie manufacturière du Royaume-Uni domine celle du monde entier; ses échantillons d'art industriel sont aux derniers échelons du mauvais goût.

En 1855, tous les pays d'Europe étant à la remorque des modes parisiennes, des dessinateurs français sont requis, dont le talent évitera de nouveaux mécomptes aux plus riches des manufacturiers.

C'est à Prignot qu'est due la conception du cabinet

Digitized by Google

en marqueterie de bois rehaussé de porcelaines et de cuivres dorés, qui vaut la grande médaille d'honneur à *Jakson et Graham*.

Minton et C° obtiennent l'équivalente récompense pour des céramiques que l'on sait exécutées sur les maquettes de Carrier-Belleuse.

Pour la vitrine d'un certain tissage de Glascow, on dissimule que, l'année précédente, un compositeur nommé Braün a expédié pour 50,000 francs de cartes de fabrique.

Ne nous laissons donc pas éblouir par les officielles félicitations décernées aux objets d'un faire exceptionnel. Rendons-nous compte du caractère des productions journalières courantes.

Les Anglais, plus avancés que nous en la technique des arts du feu, mais retardataires dans les applications du bronze, nous veulent surpasser par leurs orfèvreries, d'une magnificence étoffée, d'une rocaille inouïe. La maison *Elkington* s'avance, parallèlement à Christofle, dans la nouveauté des galvanoplasties.

Contrairement aux luxueuses exhibitions des rares émules de Barbedienne et de Fourdinois, les meubles courants sont unis, simples jusqu'à l'indigence, menuisés de chêne peint ou d'acajou. A peine oserait-on dire que leur masse cubique, sans apprêt, sans finesses, a pu dégénérer d'un style quelconque, de celui des Adam ou des Shératon. Pour leur rudimentaire combinaison, la possibilité d'une étude graphique paraît même insoupçonnable.

Tout à la défiance des complications et des fioritures hâtives, voyantes et banales, les clients ne semblent apprécier que les qualités d'ampleur et de solidité, l'affectation du bois massif.

Digitized by Google

Nos compatriotes, peu habitués aux besoins des races étrangères, non plus qu'à la franchise des utilitarismes, s'effarent des bahuts charpentés, des anormales cheminées, quasi-campagnardes, des coffres superposés.

Les plus avisés d'entre nous s'extasient de la beauté des matières exotiques et, c'est avec une nuance d'amertume qu'ils voient l'ébénisterie française n'exposer que des œuvres remplies de sculptures exorbitantes, merveilles de collage et de placage, chefs-d'œuvres invendables; tandis que les industriels d'un pays, cependant aristocratique, ont le bon esprit de montrer que, chez eux, on fabrique couramment bien, beaucoup et à bon marché.

Certains savent aussi que, là-bas, le confortable de l'habitation se complète de la surabondance des tapis d'appartement, de vestibule et d'escalier, alors qu'en France ce luxe est encore rare.

Dans les châteaux et les cottages, déjà se joue, à toutes les croisées, la mise en plomb géométrique des verrières à petits morceaux.

Les papiers peints sont d'un emploi général, depuis qu'on peut les tirer en grandes feuilles, les imprimer à la machine. Des usines considérables les produisent, supérieurs aux nôtres, sinon par la qualité, du moins par le bon marché. Leur dessinateur affectionne les trompe-l'œil, les faux plissés, les torsades dorées; lointainement il se croit à la remorque des soieries de Lyon, dont les fleurs et feuillages naturels, aux teintes habilement dégradées sont, par lui déformés, dans des tonalités criardes et des surajoutages du goût le plus déplorable.

Digitized by Google

« *Nous pensons qu'on peut arriver à produire un* « *nouveau style d'ornements, indépendamment d'un* « *nouveau style d'architecture ; et de plus, que ce serait* « *un des moyens les plus prompts d'arriver à un nouveau* « *style d'architecture* ».

Ainsi s'exprime *Owen Jones (1809-1874,)* dans la préface d'un ouvrage considérable, paru en 1856, sous le nom de *Grammaire de l'ornement ;* publication d'une influence décisive sur les tendances de l'Ecole anglaise.

S'inspirant, en cela, des éloquentes théories de Viollet-le-Duc, sur la logique des feuillages primordiaux; possédant, à Londres, l'inappréciable ressource des coloniales et cosmopolites documentations; l'auteur entend prouver l'excellence des immuables principes décoratifs en s'appuyant, non seulement sur les autorités consacrées, mais sur une abondance d'exemples polychromés, tirés des usuels objets égyptiens, byzantins, mauresques, indiens, persans, chinois.

De ces comparaisons, l'auteur déduit 37 axiomes esthétiques, dont le suivant est d'un intérêt capital, pour diriger l'évolution, qu'il appelle de tous ses vœux : « *Les fleurs ou autres sujets naturels ne doivent pas être employés comme ornement, mais seulement des représentations conventionnelles basées sur ces motifs.* »

On comprend qu'animé de pareilles intentions, l'éminent décorateur du Palais de Cristal ait eu occasion de s'émerveiller, dès l'Exposition de 1851, de l'unité esthétique, la sagacité, l'harmonie raffinée, rutilante, des productions anciennes et modernes de l'Extrême-Orient. Son collègue *Digby Wyatt (1820-1897),* ainsi que les plus artistes de ses compatriotes n'ont pas manqué d'être frappés de stupeur admirative en face du luxe incomparable, de l'habileté inouïe des céramiques,

Digitized by Google

des bronzes, des ivoires, des tissus de l'Inde et de la Chine.

Ce précieux filon découvert, analysé par Owen Jones, donne immédiatement la note des efforts à tenter; surtout, il éclaire les industriels anglais de la route à suivre pour se mettre au diapason de leur clientèle mondiale.

Alors, pour les colonies les plus riches, on contrefait le goût asiatique, comme d'autre part, on copie le goût français.

Les semis et les rinceaux méplats, qu'on avait jusqu'alors décalqués sur des antiques ou des enluminures du xv^e^ siècle, s'apparentent, dans la tenture murale, à des floraisons, des palmettes, des entrelacs exotiques, qu'on entend régulariser, déformer, recolorier. Les papiers peints, les tissus se parsèment à profusion de pétales lancéolés, de panaches cloisonnés, de feuillages bizarres, aux couleurs voyantes. L'œil des décorateurs, violemment excité par les crudités d'ors et de vermillons purs, qu'on déduit des monuments hindous, s'amuse à la tentation des franches juxtapositions. On va les essayer, d'abord outrageusement grinçantes, sur des ornements incohérents, sur des accolades couvertes de dorures en plein.

Les quelques voyageurs français, qui rencontrent de tels bariolages, hurlants, tintammaresques, ne manquent guère de pousser les hauts cris. De même ils n'entrevoient que le côté pénible et ridicule de certaines autres mixtures où les éléments néo-grecs et néo-gothiques cherchent à violemment s'acoquiner.

Cependant, au milieu du désordre que dénote une telle compréhension artistique, les établissements scolaires commencent à susciter des progrès sensibles.

Digitized by Google

John Ruskin « prophète de la religion de la beauté », après une conférence initiale à Bradford, en 1859, évolutionne ses prédications sur un terrain de pratique immédiate. Son éloquence enflammée s'avise de relever la noblesse oubliée des métiers décoratifs, d'exalter leurs manifestations comme la plus sublime expression du sens plastique : du Parthénon à Saint-Marc, à la Sixtine ; de Phidias à Véronèse.

Non content d'exalter le rapport intime des arts et de l'industrie, d'aspirer à la création d'un style nouveau de par la coopération de toutes les branches de l'architecture ; le voici qui s'intéresse philanthropiquement à l'éducation des ouvriers, à l'avenir de leur profession. Pour lui, de plus en plus, le problème esthétique se pose en question sociale et morale. En 1860 paraissent ses premiers ouvrages d'économie politique. Des épitres, restées fameuses, préconisent l'établissement de communautés de travailleurs, d'où seront exclus les machinismes aussi bien que la tyrannie du grand capital.

Parallèlement à ces tendances encore vagues, la cohorte des préraphaélites, consciente de sa force, donne le journalier exemple du menu détail symbolique, des rêveries moyenageuses et des aspirations rénovatrices. Surtout elle caresse l'ambition suprême d'énoncer la formule d'un art national.

Les élèves de Rossetti sont sur la brèche. De la race des Maîtres prédestinés, déjà *Burne-Jones* s'affirme en visionnaire de haute science, décorateur mélodieux. Son ami *William Morris,* grand cœur et grand esprit dilettante, fait ses preuves de dessinateur inventif, praticien consciencieux, poète flamboyant, conférencier populaire. Sous la préoccupation de répandre l'Esthétisme, le Bonheur, la Beauté, le voici furieusement

Digitized by Google

dévoré de l'âpre besoin d'oser, dans toutes les manifestations somptuaires, des modèles de goût nouveau.

Soutenu de la collaboration des peintres *Madox Brown, Rossetti* et *Burne-Jones,* de l'architecte *Philipp Webb,* il ne craint pas d'affronter le rôle d'homme d'action, d'établir à Londres, en 1861, des ateliers et magasins, sous la firme : *Morris et Company.*

Chargé d'un rapport sur l'exposition britannique de 1862, Prosper Mérimée nous laisse la remarque suivante : « L'industrie anglaise, très arriérée, au point de « vue de l'art, lors de l'exposition de 1851, a fait depuis « dix ans des progrès prodigieux, et, si elle continuait « à marcher du même pas, nous pourrions être bientôt « dépassés ».

Ce qui n'empêche, au sortir des fastueuses galeries de 1867, les décorateurs et les ouvriers parisiens d'être ravis d'eux-mêmes. Personne, chez eux, ne s'est avisé du terrible bilan que prépare l'étalage de leurs secrets et de leurs prouesses.

Seulement, des voisins ont posé des chiffres. On peut extraire d'un volume, publié par le gouvernement belge, la statistique édifiante que voici :

« La France, qui avait occupé, seule, le premier rang « pour les industries artistiques voit son exportation « compromise, pour les produits qui touchent à l'art. »

. . . . . « De 1856 à 1868, la somme des produits expor- « tés, dans lesquels l'art intervient, a dû s'accroître de « 445 millions en Angleterre, tandis qu'elle baissait en « France de 68 millions. »

Digitized by Google

L'exposition de 1867, la guerre de 1870 éclairent les anglo-saxons sur les ambitions germaniques.

En face des progrès d'une race jusque-là dédaignée, le gouvernement, stupéfait, décrète des réformes considérables d'enseignement moderne et professionnel. La fortune des particuliers, des corporations, des municipalités s'enfouit dans la création de nouvelles écoles d'art industriel. Et l'immigration de centaines d'artisans, de contre-maîtres habiles, chassés par la répression de la Commune, apporte un appoint inespéré aux manufactures londonniennes.

Bientôt des résultats heureux, méthodiquement se précisent, dans la plupart des genres de plate décoration. Et c'est à William Morris qu'il convient de rapporter l'honneur d'avoir établi les premiers éléments de formes rénovées.

Parti du clan préraphaélite, où le xv^e^ siècle est glorifié par dessus tout, l'éminent « homme du métier » *(craftsman)*, épris des vestiges de cette ornementation minutieuse, élégante et fouillée, ne saurait manquer d'en poursuivre les caractéristiques.

De ses ateliers, où le travail se fait à la main, suivant les procédés retrouvés des anciennes corporations, la xylographie, la typographie produisent des chefs-d'œuvre de noblesse et d'éclat.

Dans les musées anglais, sans aucune défaveur du voisinage des manuscrits fameux, auprès des plus belles éditions de la primitive renaissance, rayonnent les rarissimes exemplaires de sa *Kelmscott press*. La mise en page nous ravit, magnifiquement ordonnée de caractères néo-elzéviriens, de lettrines étincelantes, d'encadrements enchevêtrés, de menus enroulements — blanc et noir — à personnages furibonds, mystiques, inconographiques.

Digitized by Google

De l'habitude des éclatantes fleurettes de nos pays, fignolées par les enlumineurs, de l'intuition des enlacements de chardons et des onduleuses nervures, l'ingénieux illustrateur, non content de laisser déborder sa fantaisie sur la reliure et la garde des livres s'intéresse à composer les premiers des papiers peints, où s'épanouissent discrètement les végétations familières, simplifiées, ennoblies géométriquement, teintées de valeurs conventionnelles, murales, méplates.

A *Merton Abbey,* proche sa fabrique de tentures, se confectionnent des carpettes de couleur glauque et froide, où se définissent sobrement des motifs en à-plats, ton sur ton. Toujours l'influence prédomine des dérivations botaniques.

Un peu plus tard, sans timidité, sans servilité, l'analyse qu'il a faite des tapisseries de France et de Flandre, le soutient en la combinaison des vastes verdures, pour les jeux de fond des inoubliables figures de Burne-Jones. De son tissage sortent des œuvres tellement mémorables que, seules de toutes les productions écloses depuis deux siècles, elles peuvent s'accrocher à côté de celles du passé.

Les velours, les cretonnes imprimées participent d'une vision lumineuse. D'admirables soieries brodées et brochées, dont quelques-unes encore inachevées, nous détaillent le labeur énorme d'une facture renouvelée des meilleures époques. Et dans l'harmonie radieuse des richissimes ouvrages, les tonalités de souplesse chasublière se marient aux intenses vibrations d'un coloris évidemment inspiré des plus chatoyants exemples de la Chine et du Maroc.

C'est en une déduction savante des hautes lisses du xv^e^ siècle, que la manière personnelle de *William*

Digitized by Google

Morris commence à généraliser les alignements d'arbres symétriques, où tous les branchages, vus de face et les fruits, se mosaïquent, sans ombres et sans perspective. Des paquets de bourgeons s'inscrivent en taches décoratives, s'élaguent géométriquement.

Un peu plus tard, à l'imitation de l'Inde et de la Perse, ces agencements parallèles, de même que la répétition indéfinie des semis et des végétations alternées, vont se laisser envahir par la fantaisie d'une ligne serpenteuse, revêtue de fleurs et de feuilles, susceptible en l'art moderne, de remplacer la tradition du rinceau grec, romain, moyenageux. — Innovation décisive. —

Depuis, les œillets, les pissenlits, les chrysanthèmes, les chardons, les marronniers, les grappes, les ombelles se répartiront, simplifiés, stylisés, sertis, découpés de mille réticences, agrandis d'échelle; bientôt même, à la remorque des Japonais, — tardivement découverts, — des brindilles s'aventureront, au hasard, en travers des marges.

En résumé, si nous suivons la logique de toute une carrière laborieuse, les progrès d'émancipation d'une intelligence toujours à l'affût des nouveautés, nous admirerons le sens esthétique d'un adaptateur de goût impeccable, parti des herborisations gothiques, aboutissant à la rénovation du graphique des ornements par la libérale tranfusion d'un sang exotique.

Depuis si longtemps cherchée, la voie s'élargit sur des horizons inespérés; mais n'attendons pas du maître une abjuration radicale de ses premiers errements; n'espérons pas voir en lui l'apôtre des intersécances, des dissymétries outrancières. Son dessin reste généralement encadré de traits constructifs, et c'est plutôt sur sa palette ardente, avertie déjà de tant d'orientalismes,

Digitized by Google

que le Japon déchaînera le bouillonnement, un jour, de toutes les ferveurs chromatiques. Aucune audace alors, n'est pour lui faire peur et, de l'exaspération d'un homme extraordinairement fort a pu naître l'idée géniale de mettre en plombs énormes, d'incendier en mosaïque d'un seul ton — et de quelle variété ! — les extraordinaires vitraux de Birmingham ; fulgurante apothéose dont l'âme de Burne-Jones enfante la genèse.

Ici, les deux collaborateurs ont atteint le summum de l'art !...

Immédiatement après les définitifs efforts de William Morris, *Walter Crane* est l'instigateur de créations plus larges, plus souples et touffues, en la spécialité des papiers peints. Avec une habileté prestigieuse, l'artiste jeune arrive à faire tourbillonner, sans répit, les pistils échevelés, les campanules énormes, les corolles fastueuses dans les élancements des tiges emmêlées. Les modèles qu'il crée journellement pour la maison *Jeffrey et C°* s'éclairent des colorations les plus fines, les plus harmonieuses. Des frises de décor frémissant, de combinaison riche, subtile, symbolique, s'approprient aux surfaces murales, créant une note tout à fait charmante, imprévue, dans la simplicité relative du « home » distingué.

Quels élans pourraient ne pas jaillir d'une imagination miraculeuse, d'où s'envolent, par surcroît, les accents de poésie touchante et de polémique enflammée. De la main capable de calligraphier des contes de fées, éclosent des illustrations devenues célèbres, des traités d'enseignement, des maquettes pour les grès de *Doulton*, les vases de *Minton*, les pavements de *Maw*, les pan-

Digitized by Google

neaux cloisonnés de *Plinkton*; sans compter d'innombrables compositions pour des verrières, des stucs, des étoffes, des étiquettes commerciales, des broderies.

Walter Crane est un des plus charmants ornemanistes du temps présent, un des plus audacieux, par moment. Par d'autres, inexplicablement, il est de ceux qui se surprennent encore au travestissement de personnages roidement pompéïens, allongés entre des palmettes de maigreur surannée.

Quoiqu'il en soit de ces rares inégalités d'inspiration, l'influence du plus grand maître survivant ne peut qu'être intense et durable sur tous les genres qu'il a touchés.

De l'éclat des tentures riches ou simples, compliquées ou semées, du jeu des pochoirs sur les pâles murailles, de la récente découverte des linoléums et de la lincrusta, de la façon mate des carrelages à petits pavés enchevêtrés, de l'harmonie luisante et froide des revêtements faïencés, la maison, vers 1875, s'enrichit et s'éclaire.

Parmi le pittoresque désordre du style approximatif de la *reine Anne,* réinventé par l'architecte *Norman Shaw,* toutes les plus imprévues fantaisies, les dissymétries, les modernes originalités se tolèrent.

Plus facilement encore, dans les cottages si joliment paysans, si vieillotement discrets, si bien homogènes à la verdure ambiante, si confortablement distribués, des produits d'esthétique nouvelle peuvent s'appliquer, sans détonner, au milieu d'arrangements qui ne demandent aucune proscription, mais plutôt des affectations de libre allure et de gaieté fleurie.

A l'exposition de 1878, la section anglaise, organisée

Digitized by Google

par *Cunliffe Owen,* directeur du South Kensington, se montre très supérieure à celle de 1867, de par l'originalité savoureuse des céramiques à grand feu, des vitraux d'appartement, des papiers peints, des reliures, des livres enluminés.

Si des fauteuils, des caqueteuses à dossiers fuselés, à bras maigres et cintrés, trahissent leur antique origine flamande; des vitrines à pans coupés se révèlent, inédites, détaillées de menus carreaux; des tables de jeu, des bibliothèques se compliquent de minces rayonnages capricieux, dissymétriques.

La réussite est curieuse de certains amalgames néo-gothiques, néo-japonais, que les continentaux ignorent. D'autre part, des bahuts, des lits, des toilettes, des cheminées à étagères se menuisent, originalement, de frises de pitchpin verni, dont les bâtis méplats, seulement chanfréinés, se gravent de chevrons répétés, dont les angles et les gradins superposés s'amortissent d'écoinçons taillés en éventail. Et bientôt le succès est tel, de cette innovation — simple et bibelottée — que de France, de Belgique et d'Autriche, on imite, pour la première fois, des meubles de *style anglais.*

Avec *Philipp Webb*, l'architecte du groupe préraphaélite, disparaît la superfétation des peluches confusément drapées. Chacun des accessoires possède son expressivité individuelle, se range à sa place, à son échelle, s'entend à vivre de son service, sans banalité. Les coins irréguliers de la luxueuse habitation s'expliquent : soit de la jouissance d'une vue sur le square, soit du besoin de retraite studieuse, soit de l'emplacement d'un banc confortable, d'un panneau décoratif. Les cimaises utilisées saillissent, chargées de quelques

Digitized by Google

porte-bouquets cloisonnés, d'idoles australiennes, d'assiettes en vieux céladon.

En 1888, William Morris, Burne-Jones, Walter Crane fondent la « Société des expositions d'arts et métiers *(arts and crafts exhibition society)*.

Par l'exemple, par la parole et par la plume, le premier président William Morris, le président actuel Walter Crane, savent déterminer de puissantes manifestations annuelles, dans le but de développer dans le mobilier, l'ornementation de l'objet usuel, ce style nouveau qu'ils ont conscience d'avoir presque atteint.

Ainsi, par le groupement de volontés, de curiosités, de ferveurs nouvelles, sous la direction d'architectes-décorateurs, comme *Baillie Scott* et tant d'autres, à la tête du mouvement, les Anglais arrivent-ils à franchement composer des ensembles d'appartement, où les boiseries claires, les tentures, les carpettes, règnent dans la même gamme de couleurs. Des meubles simples, soit de bois naturels, soit teintés de vert ou laqués de tons printaniers, rajeunis de l'éclat joyeux des faïences et des cuivres rouges, s'assortissent à la décoration fixe. Les sièges, de forme affinée, subtile, mincement treillagés, se recouvrent de velours harmonieux, de frais et moelleux coussins. Au lieu des mises en plomb, plutôt tristes, les windows, les bibliothèques, les menues vitrines de salon, s'égaient du froncement des mousselines, des gazes, des soieries éteintes.

C'est le *modern style*.

Cependant le déclin du siècle a modifié l'état d'âme extatique de certains des précurseurs, jadis fanatisés du

Digitized by Google

simple miroitement de la bien juvénile formule : « *Tout grand art est adoration* ».

Après bien des lustres passés à enjoliver la richesse des lords, de tant d'ingéniosités, pliées aux exigences de leur vie commode, égoïste, surabondante; voici l'esthéticien Ruskin consacré philosophe humanitaire; le poète Morris, chef d'industries; Walter Crane affiché démocrate spiritualiste. Et tout trois, dans l'autorité de l'âge et de la pensée, s'avisent de généreusement revendiquer le bien-être de leurs frères moins fortunés.

Autorisés d'un labeur de plus de trente années, convaincus d'un rêve de solidarité pratique, illuminés de presciences désintéressées, ces artisans de glorieux chefs-d'œuvre proclament que chaque homme a droit à sa part de travail et de bonheur. Par eux veut être dispensé, jusqu'à la cohue populaire, inéduquée, grondante, sans idéal et sans goût, un peu de baume intellectuel, pacifique et salutaire qui déborde de leurs génies, surabondamment pourvus...

Ruskin, le doyen d'âge, après avoir englouti ses cinq millions dans des philanthropiques entreprises de logements d'ouvriers, dans la création de musées populaires, la fondation d'ateliers corporatifs est, de nerfs épuisé, condamné au silence absolu dans un village des montagnes d'Ecosse. Mais William Morris, infatigable, doué d'un tempérament de fer, reste le grand agitateur, le tenace leader d'un certain parti esthético-socialiste, — dont nous ne connaissons pas d'équivalent. —

Notre rôle n'est évidemment pas de le suivre, s'escrimant aux cabales, courant les conférences et, le lendemain, juché sur les bornes des carrefours miséreux, haranguant la foule de sa voix chaude, exaltée, grandiloquente — ces prédicantes habitudes d'Outre-Manche

Digitized by Google

nous déroutent. — Contentons-nous de citer son axiome favori : « *L'art doit être fait pour le peuple et par le peuple !* ».

.....Le maître entrevoit des terres promises, que son pied ne foulera guère. Ce n'est pas à son crayon méticuleux, à ses richissimes et soyeuses matières, que le prolétariat aura jamais accès. Au point de vue qui nous intéresse plus spécialement, la révolution artistique, qu'il a déchainée, aboutira dans des mains plus jeunes, plus libérées de souvenir archaïques.

A l'exposition de 1889, on voit les Anglais devenus maîtres incomparables en la science d'encadrer l'intimité du « home ». Moins heureusement leurs établissements publics, bars, cafés, clubs, affectionnent une note bien différente, où prédominent seulement la puissance des acajous pleins, richement travaillés, la rutilance des marbres, des onyx, des faïences. — *Maple (1845-1903)* est le grand faiseur. —

Les monuments sont dépourvus de toutes originalités. On sent que l'architecte, au moment d'aborder la décoration des salons de réception, des escaliers d'honneur, des galeries, des péristyles, oublie toutes ses qualités pittoresques et ne sait coordonner l'ornementation des grandes surfaces, qu'à force de dorures et de matières précieuses...

Profitant de l'engouement général pour les exquises trouvailles accessoires, que nous avons célébrées, des magasins considérables se fondent, à Londres, pour la concentration de tous les modèles d'élégance et de sensation claire, issus des différentes manufactures du

Digitized by Google

Royaume-Uni. Les meilleurs des dessinateurs et des ouvriers d'art, par exemple, travaillent au tissage de la société *Liberty et C°*, réputée célèbre par la spécialité de ses velours, cretonnes, tissus, tapis, d'une somptuosité fluide et changeante; d'une mièvrerie blonde, factice-ment naïve, d'une harmonie éblouissante de décoloration inédite. Et dans l'allégresse de ses étalages frais et pâles de Regent-Street, de fins ameublements laqués, lui viennent de toutes parts; des faïences de *Doulton,* des étains façonnés à Birmingham, des carpettes « anglaises » exécutées chez *Alexandre Morton,* de Darvel.

Bientôt la poussée d'une mode bien lancée, autorise les commerçants avisés et documentés à nous envahir de succursales parisiennes, dont la première s'établit en 1894.

Des revues de grande valeur, étayées d'éditions internationales — entre autres *The Studio* — se fondent pour la diffusion des modèles, des méthodes et des concours profitables. La presse de tous les partis, chauvinement, célèbre avec des tendresses, des clameurs, des effusions, la toute puissante vitalité de la race anglo-saxonne, la supériorité de ses esthétiques, de ses productions industrielles. Et comme « le premier de tous les jeux anglais, c'est de gagner de l'argent », même au dire de Ruskin, les paris sont ouverts!...

Convenons froidement que la cinquième exposition de l'Union « arts and crafts » (1897), quelques mois après la mort de William Morris, marque, peut-être, l'apogée du *modern style.*

Digitized by Google

A cette époque l'architecte *Voysey*, d'une imagination moins fougueusement inventive que Walter Crane, mais plus homogène, plus normalement émancipée, fournit des maquettes remarquables pour les tapis de la fabrique *Essex et C°*, pour des papiers, des soieries, des tissus d'Ecosse. Le rhytme ornemental de ses déductions simplifiées convertit l'engouement des dessinateurs à l'emploi de l'iris, l'orchidée, la tulipe, le tournesol, le muguet, la capucine ; — nouvelle floraison décorative, souple, mince, distinguée, qu'on dirait printanièrement ingénue.

Les illustrations des livres s'énorgueillissent du talent raffiné d'*Anning Bell*. Le caprice s'implante de collectionner les affiches outrancières de *Beardsley*, de *Penfield*, de *Beggarstaff*. Des frises de carreaux céramiques sont très appréciées, sous la signature de *William Morgan*.

L'usine de *Merton-Abbey* survit, aux mains des associés, des collaborateurs de la maison Morris et C°. L'architecte *Ashbee* reprend la direction de la *Kelmscott press*, établit des métiers, sous le nom de *The Guild of Handicraft*, pour la confection de tous objets de luxe, aussi bien les cuirs repoussés, que les meubles, les bijoux. Ses orfèvreries d'argent, ses conques, ses cassolettes sont célèbres, très personnelles en leurs formes élémentaires, allongées.

Pourquoi faut-il que l'exposition de 1900, même celle de Turin en 1902, ne nous apprenne rien de foncièrement nouveau, sur la continuité des efforts probants? Depuis qu'assuré de la vente facile, l'industriel se montre peu flatté de continuer la voie de recherches nouvelles, purement esthétiques. Refroidis dans leur élan, les nombreux compositeurs s'en réfèrent, prudem-

Digitized by Google

ment, à l'unité des formules émanées de leurs prédécesseurs. — Même les velours de *style Liberty* ont perdu quelque peu de leurs phénomènes pastellisés, puériles et précieux...

Depuis dix ans l'école décorative anglaise est stationnaire, en son *modern style* qui vieillit.

Aucune tentative n'est sérieusement faite, pour se débattre contre l'avance que les continentaux s'empressent d'acquérir, en poussant les théories de William Morris jusqu'aux conséquences les plus hardies d'un *art nouveau*, que Londres ne connaît pas.

...Ne dit-on pas que la clientèle la plus « select » des considérables magasins *Maple*, *Waring* et *Gillow*, en revient à la servile copie des Chippendale, des Adam ; même à la commande des papiers français, dits « de style »?

L'ART DE GLASCOW

Dans la ville considérable, montueuse, usinière, fumeuse et noire de Glascow, au deuxième étage d'une maison modeste. Salon blanc, aux lambris blancs, aux murs blancs, au plafond blanc, aux meubles blancs, garnis de satin blanc.

Du haut de deux grands plateaux violets descendent les longs fils de menues ampoules, gobelettées de vieil argent. Sur les meubles, hermétiquement plats, des vastes pentures de vieil argent : sur les fauteuils, les causeuses, au dos fuselé, pyramidal, des applications bizarres de vieil argent. Sur la table à thé, d'une boule de cristal, s'enguirlande l'enmêlage extraordinairement élégant de souples brindilles desséchées, incolores, où se sont oubliés quelques frais pétales, à peine rosés.

Digitized by Google

Tapis violet, vitraux violets ; peut-être une note violacée sur le cadre étroit de deux exquis crayonnages.

Du feu dans l'âtre : la seul note chaude et rouge de l'endroit.

Un gentleman de 45 ans, grand, tout de noir habillé ; les cheveux assez longs, très foncés, séparés au milieu du front ; l'œil petit, très fin, très sombre, abrité de sourcils broussailleux, s'irisant de menus éclairs, d'efflures magnétiques ; la bouche discrète, peut-être timide, probablement narquoise. Face rasée. Allure générale de clergyman américain, lequel serait encore frémissant d'un discours métaphysique et que vient de figer l'impassibilité d'un silence forcé : *Mister Charles Rennie Mackintosh.*

Une lady, de belle allure écossaise, forte et souple ; de toilette blanche extrêmement simple, étudiée comme fourreau d'un visage de fraîche couleur, qu'encadre une massive chevelure d'or fauve, stylisée. A la ceinture, quelque large bijou violet, vieil argent. Regards curieux, extatiques. Gestes d'envoûtements souples, cadencés : *Mistress Margaret Macdonald-Mackintosh.*

Tous deux écoutent la parole imparfaite, intraduisible d'un étranger, d'une étrangère, qui, peu bavards d'habitude, s'obligent à des verbiages, à des circonvolutions diffuses, mi-françaises, dans l'espoir de faire entendre leurs admirations.

C'est que les voyageurs se rappellent, au cours de leurs périgrinations, à huit cents lieux d'ici, avoir lu d'un texte allemand de Muthésius, les paroles suivantes : « D'un pays de singulier mélange de puritanisme « et de romantisme, de continence et de mysticité, « devait arriver quelque chose comme l'art des Mackin- « tosh... Notre art des dix dernières années se perdait,

Digitized by Google

« dans un éparpillement, dans une multiplicité et un « débordement de visées. Par la loi des réactions, un « réveil se fit jour, un peu partout à la fois, pour le « développement d'un art extrêmement rigide, d'une « unité bien délimitée. Et nous avons ainsi, subite- « ment, dans le monde des formes de Glascow, presque « un excédant de caractère, une architecture d'un effet « presque accablant. La ligne droite, et surtout la per- « pendiculaire, se prolonge tellement en hauteur qu'elle « en devient presque surnaturelle. Quand une courbe « apparaît, c'est avec une telle timidité qu'elle ose à « peine se faire voir. Tout semblant de mollesse est « expurgé par l'inquiétante multiplication des verticales. « raides et presque fantômatiques, les membres s'allon- « gent en angulosités frustes. Une extrême pondération « architecturale est obtenue par la répétition, presque « exagérée, des membres semblables. Voici le squelette « de cet art, son côté masculin.

« Mais il a aussi son côté féminin ; aussi féminine- « ment doux que l'autre est masculin dur. On le ren- « contre dans les discrets remplissages qui consistent, « le plus souvent, en compositions de lignes conven- « tionnelles, lesquelles, réparties de très loin en très « loin dans le cadre architectonique roide, produisent « par leur molle ondulation un contraste impression- « nant. Dans ces quelques motifs, le tournoiement y « prévaut, l'emporte tellement sur tout autre point de « vue représentatif, qu'il devient sa propre fin, à lui- « même, et qu'il ne tient même presque plus compte du « sujet. La figure humaine n'y paraît être qu'un pré- « texte perdu, souvent indéchiffrable ; en l'y intercalant « on ne tend qu'à un doux bercement de lignes ; elle est, « suivant les besoins, tirée en longueur, échevelée de

Digitized by Google

« réseaux, transformée en tous sens, exclusivement « décorative. Elle est stylisée de la même manière que « l'art anglais a stylisé la plante dans son art de revê- « tement ; elle est agrandie ou diminuée, contrainte ou « déformée, en dispositions d'ornement, pour se rendre « afférente à telle ou telle ligne directrice. Nous avons « ici les dernières conséquences de la ligne imagi- « native dont il faut chercher les origines en Angle- « terre. Comme en la mystique du poète William Blake, « il semble qu'on assiste à la vie sur une scène de rêve. « De lui, de Rossetti et des préraphaélites, le chemin « va, en ligne directe, aux artistes de Glascow. »

L'original inventeur du « squelette masculin » dont parle l'éminent critique, a pu seul architecturer les bâtiments de l'école des arts industriels de sa « métropole du Nord ». Même on lui doit quelques autres parallélipipèdes, sans toit apparent, ni corniche, ni moulurations, aux murailles aussi nues que les pilônes des mosquées d'Ispahan, et dont les cimentages plats, seulement se réveillent d'exquis vitraux et ferronneries, aux lignes enchevêtrées, se colorent de la dissémination de deux ou trois damiers noirs.

Dans les aménagements intérieurs se donnent carrière quelques extrordinaires shémas décoratifs, que l'artiste a couvés d'une tendresse audacieuse. Alors, il a compté sur la collaboration féminine d'une âme sœur de son âme, débordante de toutes les imaginations éthérées, que le budget de praticien constructeur s'oblige si souvent à refouler.

... Débarrassé des tracas de la journée, l'homme noir s'asseoit à la table où la blonde et laborieuse Mrs. Margaret glisse au pinceau, sur des panneaux de plâtre spatulé, les méandres saillants de plastique ivoirée.

Digitized by Google

O délices de l'atelier discret, d'où sont sortis, déjà tant de pièces brodées et peintes, tant de panneaux d'argent repoussé, qui feront la désespérance de peut-être des génies dévorants..... quand, tous, nous serons des « phantosmes sans os! »

Alors, dans le silence du « Studio », parmi le fouillis des herbiers étalés sur les romans de Maëterlink, la communion extatique de deux intelligences visionnaires, amoureusement quintessenciées, s'envole vers des aspirations supra-terrestres. En de minutieuses maquettes, l'appoint des préciosités s'affine, où le crayon prédit la féérique complexité d'une élégance rare, la synthèse intangible de personnages, sans bras ni jambes, perdus dans le ballonnement de robes emperlées, parmi l'étirement des végétations hivernales. Magiquement tous les motifs se réduisent à l'expressivité de quelques filets d'un galbe inouï, emmêlés avec morbidesse, retombés en échevellements et que l'émotion des artistes enjolvera du frémissement de quelques nacres, de menus éclatements d'émail ou d'opales cloisonnées.

Sans oser prédire les engouements du suffrage universel à d'aussi mystérieuses émanations de haute cérébralité, nous savons, depuis plusieurs années, que tout une phalange de compatriotes essaie de recueillir et de développer les enseignements de ces rhythmes troublants.

Dès 1896, la sœur de l'artiste, *Mrs. Frances Macdonald*, son beau-frère, *H. Mac-Nair*, directeur de l'école d'art de Liverpool, sont les premiers convertis à des ingéniosités analogues. Dans le romantique pays des trossachs et des lochs, des fées, des hommes verts et des elfes, se réalisent assez couramment des meubles, des horloges de cuivre, des vitraux, des nappes, des tapis, des reliures,

Digitized by Google

des illustrations, superlativement bizarres; même des architectures intérieures. Œuvres signées, pour les meilleures, de *Jessie M. King*, *Ann Macbeth*, *Taylor*, *Galf Gillepsie*, *George Lagan*, etc.

A des expositions de Berlin et de Vienne, à celle de Turin, la nouveauté de cet esthétisme délicat, jeune, enfiévré, excessif a fait fureur. La « colonie » de Darmstadt, les « Sécessions » s'en imprègnent de plus en plus, malgré la si grande différence de latitude, la dissemblance de génie national, plus grande encore.

...Des maîtres ont surgi, d'un goût surprenant, d'une spiritualité effrénée, au berceau de ce XX^e^ siècle enfantelet, que des gens réfractaires pronostiquent détraqué, d'autres disent sublime.

Pourquoi Paris, ville lumière, oublie-t-il de décerner, aux Mackintosh, la gloire?

Digitized by Google

UNE SÉDITION FÉMININE

à Nanteuil-la-Fosse, en 1794 (21 Fructidor, an II)

Lecture par M. A. DUVAL, Président de l'Académie
dans la Séance du 26 Janvier 1906

Le hasard des découvertes, et bien plus sûrement encore la sagacité et la complaisance de M. Laurent, le très érudit greffier dont les recherches dans les arcanes du Palais ont exhumé bon nombre de documents intéressants pour nos annales judiciaires, ont amené sous mes yeux les pièces originales d'un procès criminel, de très moyenne importance d'ailleurs, qui eut pour héroïnes de pauvres femmes villageoises, et pour théâtre l'humble commune de Nanteuil-la-Fosse, dans la montagne de Reims.

Je n'ai pas la prétention d'écrire une page d'histoire, surtout devant l'Académie, habituée à des travaux de réelle érudition, ainsi que nous en convaincra de nouveau la communication si attrayante de M le docteur Bourgeois. Le souvenir que j'évoque d'un menu fait local, tire son unique et épisodique intérêt de l'époque troublée où il s'est produit, de l'état d'esprit qui l'a provoqué, et peut être aussi de quelques particularités anecdotiques qui l'ont agrémenté.

Le 21 fructidor, en l'an II de la République (7 août 1794) un peu avant cinq heures du matin, le citoyen Jean-Louis Gougelet, laboureur à Nanteuil, se disposait à conduire au marché de Reims deux voitures chargées

Digitized by Google

de blé. Il était arrivé aux dernières maisons du pays quand il se vit entouré d'un attroupement très surexcité de vingt à vingt-cinq femmes absolument déterminées à s'opposer à son départ.

Un hussard qui avait été chargé d'escorter les voitures courut aussitôt prévenir l'agent national de la commune, le citoyen Charles Poidevin. Vainement celui-ci multiplia ses observations et ses sommations ; les femmes de Nanteuil s'obstinèrent à lui répondre « qu'en pré-« sence de la pénurie de grains où on se trouvait, elles « ne pouvaient se dessaisir de celui qui était sur les « voitures, et qui leur était indispensable pour faire « subsister leurs familles. »

L'une des femmes saisit à la bride le cheval de la première voiture ; les deux voitures firent demi-tour, furent conduites sur la place, et déchargées auprès de l'arbre de la Liberté. Il y avait trente-deux boisseaux de blé que seize femmes se partagèrent à raison de deux boisseaux chacune environ ; elles en payèrent du reste la valeur à Gougelet au taux du maximum (quatre livres onze sols le boisseau), soit en espèces, soit en bons que leur avait donnés précédemment l'agent national.

Ce coup de main de résolution et d'audace féminines n'avait en définitive causé aucun préjudice à qui que ce fut ; il s'était accompli presque sans violence de la part de ses auteurs, j'ajouterai même, sans grande résistance ni de Gougelet ni de personne. Le hussard s'était éclipsé, et l'agent Poidevin, impuissant à faire prévaloir ses exhortations était tranquillement rentré chez lui.

Ce n'en était pas moins un fait criminel, un attentat contre les Décrets de la Convention nationale et du Comité de Salut Public, sur le droit de réquisition, à une époque où les plus redoutables sévérités sanctionnaient

Digitized by Google

encore la seule suspicion de sentiments contre-révolutionnaires, imputés même aux actes les plus excusables.

On était, il est vrai, au lendemain des sanglantes journées des 9 et 10 Thermidor, du supplice des vingt-et-un conventionnels dont la mort semblait devoir mettre fin au régime de la terreur et de la délation. Mais le Comité de Salut Public subsistait ; la crainte d'être suspecté d'incivisme dominait toujours les esprits ; la détente qui ne fut que progressive n'avait point encore pénétré dans le fond des campagnes. Il eût été dangereux pour les fonctionnaires communaux ou pour les représentants de la justice de se laisser émouvoir de quelque pitié à l'endroit des femme séditieuses de Nanteuil-la-Fosse. Malgré l'ignorance certaine de ces pauvres paysannes illettrées à l'endroit des textes législatifs, elles durent encore s'estimer heureuses, par suite de la suspension momentanée des tribunaux révolutionnaires, de n'avoir été traduites que devant les tribunaux criminels de droit commun.

Quelques semaines auparavant, la Convention nationale, à la date exacte du 8 Messidor an II, au rapport d'Eschassériaux, membre des comités de Salut Public et de l'Agriculture, avait édicté une loi spéciale pour assurer la conservation des récoltes en vue des réquisitions nécessaires à l'approvisionnement des armées et du pays (1). Elle avait en outre arrêté les termes d'une adresse à tous les citoyens, destinée à les pénétrer de l'esprit de cette loi (2).

« . . . Lorsque vous étiez entourés par la perfidie et la

(1) V. réimpression de l'*Ancien Moniteur de la Révolution française*, t. 21, p. 75.

(2) *Eod loco.*

Digitized by Google

« malveillance, des lois sévères avaient besoin d'effrayer « les traîtres qui cherchaient à égarer le peuple pour « lui soustraire ses subsistances. A présent que la loi a « écarté de vos foyers, et frappé les conspirateurs et « leurs complices, c'est à des vertus républicaines que « les représentants du peuple s'adressent ; c'est à des « mains pures qu'ils confient la récolte la plus belle « qu'ait produite une terre libre.

« . . . Prenez la faulx avec courage ; jetez les yeux sur « ces contrées où vos frères combattent les tyrans, et « jurez que ces braves solats, leurs frères et leurs « enfants que vous avez parmi vous ne manqueront « point de subsistances. . . »

On retrouve bien là l'emphase un peu déclamatoire de cette Convention dont la sentimentalité bucolique et les sévérités atroces offrent un contraste souvent ironique et poignant ; de cette assemblée extraordinaire qui, pour ainsi dire dans la même séance, écoute avec sérénité les placides rapports de Coupé de l'Oise sur les soins délicats à donner aux abeilles, ou sur la fabrication des huiles de faînes ou de pépins de raisins, et défère au Tribunal Révolutionnaire, c'est-à-dire à un supplice à peu près certain, deux malheureux ouvriers de campagne convaincus d'avoir sapé un arbre de la liberté, et dont la condamnation à la déportation par le Tribunal Criminel lui a paru insuffisante (1) (2).

Il est permis d'élever un doute sérieux sur l'état prospère des récoltes affirmé par l'adresse conventionnelle. Robert Ludet qui était spécialement chargé du travail énorme des subsistances et des transports, en présen-

(1) *Journal des Débats et des Decrets,* nos 638 et 639.
(2) *Journal des Débats et des Décrets,* no 659.

Digitized by Google

tant son rapport en séance du 20 septembre 1794, quatrième jour sans culottide de la même année (an II de la République), offrait de l'état de l'agriculture un tableau bien plus sombre.

« Le travail, dit-il, a beaucoup perdu de son activité, « d'abord parce que quinze cent mille hommes ont été « transportés aux frontières, qu'une multitude d'autres « se sont voués à la guerre civile, et qu'ensuite les « esprits distraits par les passions politiques, se sont « détournés de leurs occupations habituelles. Il y a de « nouvelles terres défrichées, mais beaucoup de négli- « gées. Le grain n'est pas battu, la laine n'est pas filée, « les cultivateurs ne font ni rouir leur lin, ni teiller « leur chanvre » (1).

Les exhortations pathétiques de la Convention n'eurent donc pas grande portée.

Assurément durent être plus efficaces les termes autrement énergiques de l'Arrêté du Comité de Salut public du 13 thermidor an II.

« Article premier. — Tous les cultivateurs sont en « réquisition pour garnir et approvisionner les marchés « en quantités suffisantes de toute espèce de denrées, « et surtout de grains.

« Art. 2. — Si les cultivateurs ne s'empressent pas « de concourir à garnir les marchés de leur arrondis- « sement, ce qui supposerait alors la plus grande mal- « veillance, ils seront tenus, à dater du premier Fruc- « tidor, d'après les demandes qui leur seront faites, de « conduire dans les marchés qui leur seront indiqués « par les agents nationaux de chaque district, la quan-

1) A. Thiers. *La Révolution française*, t. VII, p. 66.

Digitized by Google

« tité de grain proportionnée à leur récolte, nécessaire « à l'approvisionnement de chaque marché.

« Art. 3. — S'il est nécessaire de se servir de la « réquisition forcée pour parvenir à faire approvision- « ner les marchés, les directoires de districts et les « comités révolutionnaires des communes, devant pré- « sumer qu'il existe encore une coalition perfide d'indi- « vidus qui, au milieu de l'abondance, veulent perpé- « tuer la disette, feront informer contre ceux qui, n'ayant « pas conduit de grains au marchés, paraîtraient être « entrés dans cette coalition, et les feront arrêter comme « suspects, s'ils ne peuvent pas prouver qu'il leur a été « impossible de le faire...

. . . . . .

« Art. 4. — Chaque municipalité, sous sa responsa- « bilité, aura aussi le plus grand soin d'empêcher qu'au- « cun habitant de la commune ne s'approvisionne d'une « plus grande quantité de grains ou de farines qu'il ne « lui en faut pour sa consommation dans le cours d'une « décade ;..... et tous ceux qui seront trouvés avoir « des grains ou des farines provenant d'achat pour plus « d'un mois, seront, dès le moment, regardés et arrê- « tés comme suspects. » (1)

Les courageuses femmes de Nanteuil n'avaient sans doute point connu ces prescriptions sévères dont elles n'auraient su lire les textes ; eussent-elles pu les lire, qu'elles n'auraient peut être pas été à même d'en comprendre l'extrême gravité ; et enfin, l'eussent-elles soupçonnée, il est encore probable qu'elles auraient agi comme elles l'ont fait, car elles obéissaient à une impulsion plus irrésistible que le respect ou la crainte de la

(1) *Recueil* d'Aulard, t. 15, p. 549.

Digitized by Google

loi : l'exaspération de l'amour maternel aux prises avec la faim, la misère et la souffrance des siens.

Il n'en est pas moins vrai que les blés au transport desquels elles s'étaient opposées étaient des blés que Gougelet avait été requis de livrer et de conduire au marché de Reims, à la demande de l'autorité de cette ville, et que le pauvre Gougelet était exposé en principe, aux poursuites prévues par l'art. 3 du terrible arrêté.

Dans la matinée même de leur vaillante équipée, le Conseil général de la commune de Nanteuil-la-Fosse prenait une délibération en vertu de laquelle, par une lettre du 22 Fructidor, il saisissait d'une plainte le juge de paix, Pierre Bertilleux, de Chamery.

Le 23, celui-ci dressait un procès-verbal consignant les déclarations du convoyeur Gougelet et de l'agent national Poidevin ; mais il n'osait, je le comprends, faire arrêter les vingt où vingt-cinq femmes incriminées, peut-être par bonté d'âme personnelle, peut-être aussi par une raison de texte, l'arrêté ne paraissant s'appliquer qu'aux cultivateurs se refusant aux requisitions, et non aux citoyens ayant le tort plus ou moins grand d'y apporter obstacle. Le modeste magistrat se borna à l'envoi de son procès-verbal à l'administration du district de Reims qui le transmit à l'agent national de cette commune pour ses conclusions.

Ces conclusions, assez originales, résolvaient sans hésitation le point de droit laissé en suspens et disaient son fait au pauvre juge de paix à qui il aurait pu sérieusement en cuire.

« Considérant, affirmaient-elles, que si le cultivateur « mis en réquisition ne fournit pas, il est exposé à être « mis en arrestation comme suspect; par la même

Digitized by Google

« raison, ceux qui empêchent la circulation de subsis-
« tances encourent la même peine...

Et plus loin : « Considérant que le juge de paix du
« canton, soit par ignorance, soit par crainte, n'a pas
« rempli le devoir que les lois lui imposaient... »

Enfin l'agent national Clément concluait, par application des décrets du 8 Messidor et du 13 Thermidor an II ci-dessus rappelés, au renvoi de l'affaire au directeur du jury près le Tribunal du district de Reims, ce qui était ordonné par le directoire dès le 28 Fructidor.

Aussitôt s'ouvrait l'information judiciaire.

De cette instruction assez rapide et peu mouvementée, je ne retiendrai au passage que quelques détails plus typiques ou plus intéressants.

Dès le deuxième jour sans culottide de l'an II, le directeur du jury d'accusation, citoyen Symphorien Duchesne-Simon décernait dix mandats d'amener contre les femmes dont les noms suivent : 1. Femme Darvogne ; 2. Femme Louis Lenfant ; 3. Veuve Mingot ; 4. Femme Saget (sans prénom) ; 5. Femme Vincent Brun ; 6. Femme Nicolas Poudra ; 7. Femme Berthélemy-Delouvain ; 8. Femme Charles Saget ; 9. Femme Jean-Baptiste Fayet ; 10. Et Veuve Pinon.

Quand la maréchaussée se présenta le lendemain à Nanteuil, il fut constaté que trois des femmes recherchées étaient parties aux vendanges dans la montagne, ce qui indique que, en 1794, les vendanges durent être précoces (19 septembre) ; les sept autres se dirent prêtes à déférer au mandat de justice ; mais comme elles alléguaient avec vérité qu'elles étaient toutes mères de famille et avaient des enfants à allaiter, les gendarmes, qui n'étaient pas sans pitié, réquisitionnèrent pour leur tranfert à Reims une voiture et des chevaux.

Digitized by Google

Les déclarations des sept premières femmes arrêtées et incarcérées déterminèrent le magistrat instructeur à décerner six nouveaux mandats d'amener contre les personnes suivantes : 1. La Chaufournière de Presles, dépendance de Nanteuil, — sans autre nom —, qui s'appelait en réalité Marguerite Genet, femme de Jean Journain; 2. Femme André Verret ; 3. Femme J.-B. Morna ; 4. Marie-Josèphe Migeon, fille habitant chez son père ; 5. Marie-Françoise Lenfant habitant également chez son père ; 6. Femme Batillet.

Ces mandats portent la date du 1er Vendémiaire an III.

On s'éloignait des jours terribles de Thermidor ; on commençait à respirer ; et il faut avouer que les opérations de la gendarmerie elle-même accusaient un certain relâchement.

Des neuf femmes qu'il leur restait à ramener à Reims, les bons gendarmes n'en recueillirent que trois : la femme Vincent Brun, la fille Marie-Françoise Lenfant et la femme Batillet (3 Vendémiaire an III). La plupart des autres étaient parties aux vendanges, toutefois leurs maris promirent de les faire rentrer à Nanteuil et de les envoyer à Reims.

Quant à la Chaufournière de Presles, lorsque la voiture portant déjà les trois femmes arrêtées se présenta à ce hameau, pour l'y prendre à son tour, le fils de cette femme invita les gendarmes à boire un verre de vin nouveau, et dit à haute voix à sa mère de monter sur la voiture; mais la Chaufournière courut se cacher, et les gendarmes, qui racontent eux-mêmes humblement l'aventure en leur procès-verbal, renoncèrent à l'emmener.

Enfin la femme Morna dut à l'intervention au moins bienveillante de l'agent national Poidevin qui devait

Digitized by Google

être son parent, de ne point faire partie du cortège. Par une double déclaration qui n'était pas sans quelque contradiction, il affirma sur le mandat même qu'il y avait eu une erreur dans l'indication du prénom du mari Jean-Baptiste, au lieu de Jean-Nicolas, ce qui, à son avis, rendait nul le mandat ; et sur le procès-verbal de gendarmerie, que la femme Morna n'était point au nombre de celles qui s'étaient opposées à l'enlèvement du grain réquisitionné.

Malgré ces divers incidents les seize femmes désignées aux mandats de justice, comparurent soit par voie d'arrestation, soit spontanément, devant le directeur du jury d'accusation.

Deux jours plus tard, le 5 Vendémiaire an III, sur une déclaration négative de ce jury les concernant, trois d'entre elles furent rendues à la liberté : 1. La femme Marie-Josèphe Poidevin, femme de Jean-Nicolas Morna ; 2. La fille Marie-Joséphine Migeon ; 3. Et Marguerite Dutarque, femme de Charles Fayet. Leur participation fort modeste aux faits poursuivis se réduisait au partage du grain ; et l'une d'elles, la fille Migeon, invoquant comme les autres une extrême misère et pénurie de farine, faisait au magistrat cette réponse qui n'était pas sans mérite, « que si elle avait su la destination du blé, « bien qu'elle eût grand faim, elle n'aurait pas pris part « au partage. »

Les treize autres femmes de Nanteuil furent traduites devant le Tribunal criminel du département de la Marne qui tenait alors ses assises à Châlons-sur-Marne ; elles y comparurent le 5 Brumaire an III (26 octobre 1794).

Bien que ce travail n'ait aucune prétention à l'exactitude historique, encore qu'il soit établi sur des docu-

Digitized by Google

ments originaux, il convient de rendre à chacune de ces treize intéressantes accusées son véritable état civil, lamentablement déformé par les premiers procès-verbaux :

1. Marie Carria, femme Brun.
2. Anne Leulie, femme d'André Verret.
3. Marie-Thérésse *(sic)* Carria, femme de Berthellemy Louvain.
4. Marie-Françoise Lenfant, célibataire.
5. Marguerite Genet, femme de Jean Journain, dite la Chaufournière.
6. Elisabeth Genet, femme de Jean-Baptiste Batillier.
7. Louise Bonnefoy, femme de Robert Saget.
8. Marie-Antoinette Lenfant, femme de Jean-Baptiste Darvogne.
9. Antoinette Brisson, femme de Louis Lenfant.
10. Antoinette Alexandre, veuve de Joseph Maingon.
11. Marie-Jeanne Fayet, femme de Nicolas Poudra.
12. Catherine Vély, veuve de Jean-Baptiste Simon.
13. Et Geneviève Breton, femme de Jean-Baptiste Fayet.

Les déclarations que ces pauvres femmes présentèrent pour leur défense tant devant le juge instructeur, que devant le tribunal étaient aussi navrantes que simples et topiques, et elles apparaissaient comme entièrement vraies à travers les larmes mêmes de leur sincérité.

Toutes confessaient le rôle par elles joué en ce petit drame villageois, soit dans l'attaque du convoi, si j'ose ainsi parler, soit dans le partage des trente-deux boisseaux de blé. Sans qu'il y ait eu entente préalable, il semble bien que quelques unes d'entre elles tout au moins avaient été éveillées de grand matin par une

Digitized by Google

femme Robert Saget qui aurait été l'instigatrice de l'opération séditieuse.

Mais toutes aussi affirmaient être demeurées respectueuses des lois, n'avoir agi dans la circonstance que sous l'impulsion d'une faim qui les torturait depuis plusieurs jours, au point que plusieurs avaient manqué de pain, ou avaient été réduites à se nourrir de pommes de terre.

Elles avaient bien obtenu des bons de l'agent national, mais ces bons leur avaient été impitoyablement refusés par les cultivateurs, et notamment par la femme du citoyen Gougelet.

L'une d'elles laissa même entendre que l'arrestation des voitures de grain avait été conseillée par l'agent Poidevin, aussi exaspéré qu'elles du peu d'honneur fait à ses bons de secours par les cultivateurs.

Elles exprimaient le plus profond repentir, et la femme Verret avouait « qu'elle avait eu un grand malheur de « ne pas obéir à son mari qui lui avait défendu de se « mêler à ces faits. »

L'apaisement des esprits, la misère de ces pauvres femmes, l'absence de tout préjudice, peut-être aussi l'éloquence des défenseurs officieux dont je n'ai aucun intérêt personnel à méconnaître ou à louer le mérite, et dont un seul, le citoyen Bonnaire, a laissé son nom au procès : c'était plus qu'il n'en fallait pour motiver un acquittement général. L'une des accusées, femme de Jean-Baptiste Fayet, fut acquittée comme n'ayant pas été l'un des auteurs du délit poursuivi; et les autres, comme ne l'ayant pas été à dessein ni méchamment.

Après quelques semaines de détention préventive, elles s'en retournèrent auprès de leurs maris, humbles

Digitized by Google

bûcherons de ce village de Nanteuil où sans doute on ne se souvient guère des héroïnes de 1794.

Ce simple épisode de l'exécution des lois et arrêtés de réquisitions ne fut point unique dans nos pays de Champagne; Fismes, Bazancourt, la Vallée de la Suippe, et de nombreuses localités connurent les mêmes soulèvements, encore que je ne croie pas qu'ils aient tous donné lieu aux mêmes poursuites. Les populations, dans la plus profonde détresse, au moins de grains et de vivres, ne pouvaient se résoudre à laisser passer des charriots chargés lourdement de blés réquisitionnés par les districts des grandes villes.

Peu de temps après, le 18 Brumaire an III, la Convention modifiait la loi du maximum qui avait eu pour les producteurs des inconvénients graves, et adoucissait, en en restreignant l'exercice, le système des réquisitions. Il n'est pas défendu de penser que le procès des courageuses femmes de Nanteuil-la-Fosse, ne fut pas étranger à ces améliorations.

Digitized by Google

Digitized by Google

M. L'ABBÉ JEAN-PIERRE BOUCHEZ

Curé constitutionnel de Saint-Nicolas de Rethel, puis Principal du Collège de cette ville (1742-1817)

Communication de M. l'Abbé BOUCHEZ
lue par M. A. DUVAL, Président de l'Académie

Jean-Pierre Bouchez est né à Avaux (1), le 25 mars 1742 ; il fut baptisé le 28 mars suivant (2). Il était le cinquième de quinze enfants et l'aîné des fils de cette grande famille. Son père occupait la charge honorable de Receveur de la Terre et seigneurie d'Avaux pour le compte du marquis d'Asfeld ; il s'appelait Nicolas Bouchez; sa femme, Demoiselle Pérette Semide, était elle-même la fille du titulaire qui avait précédé Nicolas Bouchez dans les fonctions de Receveur. Ils habitaient le château d'Avaux et la paroisse Saint-Remi.

L'un des oncles maternels de Jean-Pierre Bouchez était prêtre, au moins depuis le mois de mars 1738 (3). L'abbé Charles-Nicolas Semide était né, lui aussi, au château d'Avaux. Les Archives de Reims ont encore aujourd'hui le titre patrimonial constitué pour son sous-diaconat (4). Ce jeune prêtre résidait à proximité de sa famille d'Avaux, à Neufchâtel-sur-Aisne dont son beau-père Laurent Mutteau Du Clost était le Receveur (5).

(1) Avaux, canton d'Asfeld (Ardennes).
(2) Registres paroissiaux d'Avaux, 1742.
(3) *Item.*, 1738.
(4) G. 210.
(5) Registres d'Avaux, 1739.

Digitized by Google

Il y a lieu de penser que les relations de Jean-Pierre Bouchez avec son oncle l'abbé Semide l'ont dirigé vers l'état sacerdotal. Toujours est-il que les Archives de Reims ont conservé les dates des ordinations de Jean-Pierre Bouchez.

Il a reçu les ordres mineurs le 25 mai 1766 dans la chapelle de l'Archevêché, des mains de Mgr l'évêque de Sarepte, Jean de Cairol, suffragant et vicaire général de Mgr le cardinal de la Roche-Aymon, archevêque de Reims (1).

Le 20 décembre de cette même année 1766, il fut fait sous-diacre par le même prélat (2). Nous donnons aux pièces justificatives de ces recherches le titre patrimonial qui fut constitué à cette occasion au profit de l'abbé Jean-Pierre Bouchez. Il existe sous sa forme authentique et en copie aux Archives de Reims et il est accompagné de la ratification épiscopale et de deux certificats délivrés au candidat par Mre Roland, curé d'Avaux. Jean-Pierre Bouchez fut ordonné diacre par Mgr de Talleyrand de Périgord, coadjuteur de Reims le 19 décembre 1767 (3).

Enfin il reçut aussi du même prélat l'ordre de prêtrise le 28 mai 1768 ; il avait 26 ans (4).

Il semble que la première année qui suivit son sacerdoce se soit écoulée dans un repos relatif. En effet la première mention de l'emploi de M. Bouchez dans le ministère paroissial nous a été donnée par l'attestation suivante de M. Gridaine, curé de Suippes, dont le jeune

(1) G. 240, p. 26.
(2) G. 240, p. 28 et pièce justificative sous le nº 1.
(3) G. 240, p. 36.
(4) G. 240, p. 41.

Digitized by Google

prêtre était vicaire : « *Approuvé au mois d'aoust et envoyé à Suippe en qualité de vicaire le 21 septembre 1769.* »

Dans le procès-verbal de visite canonique de 1772, M. le curé de Suippes déclare que son vicaire *est assidu à remplir ses fonctions* (1). Ce vicariat durait encore au 2 août 1774 (2). M. Gridaine a noté qu'à la différence des vicaires précédents qui vivaient à la cure, M. l'abbé Bouchez avait loué une maison où il était avec sa mère, devenue veuve depuis 1762.

Le 11 septembre 1775, M. Jean-Baptiste Thibaut, curé de Moronvillers et Vaudesincourt, ayant donné sa démission, le titre en fut offert à M. Jean-Pierre Bouchez par le présentateur, c'est-à-dire par le Commandeur du Temple résidant à Reims (3). La nomination officielle fut notifiée au candidat par Me Jean Jacquemart, vicaire général du cardinal de la Roche-Aymon ; on la retrouve aux Archives de Reims (4).

Moronvillers et Vaudesincourt composaient un poste très fatigant, car les deux centres étaient séparés par une lieue et demie de mauvais chemins. De plus c'était une situation pauvre, à peine décente, puisque l'indemnité pour Moronvillers dépendait de la plus ou moins

(1) *Arch. de Reims* : liasse du doyenné de Suippes, série G.

(2) Registres d'Avaux, 2 août 1774.

(3) G. 247, f° 23. Le présentateur de Jean-Pierre Bouchez était frère Philippe-Antoine Lefebvre de la Potterie, religieux profès conventuel de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Commandeur du Temple de Reims. — G. 247, f° 26. Son installation à Moronvillers fut présidée par Jean Ezelaire, curé de Saint-Hilaire-le-Petit, délégué à cet effet par François Gangand, curé-doyen rural de Bétheniville. Elle eut lieu le 3 octobre 1775. (*Archives de Reims,* fonds de l'Archevêché.

(4) G. 235, p. 65.

Digitized by Google

grande bienveillance du Commandeur du Temple ; tel est l'exposé de M. Bouchez lui-même dans une lettre adressée à M. de Coussi (*sic*), vicaire général (1). Comme la lettre susdite est du 18 juin 1786, il y avait onze ans déjà que Jean-Pierre Bouchez portait ce lourd fardeau du double service de Moronvillers et Vaudesincourt. Une attestation du doyen rural confirma la justesse de l'exposé qui avait été fait. Elle déclare que Moronvillers n'a que six maisons ; que la cure n'a aucune fondation fixe ; que le curé n'a que la portion congrue ; que tout au plus peut-on faire état du maigre rapport de douze septiers de mauvaises terres délaissées par les décimateurs et d'une gratification précaire de quatre-vingts livres. Cet état misérable prit fin au 19 janvier 1787.

En effet à cette date l'administration diocésaine appela M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez à recueillir la cure d'Aussonce, devenue vacante par démission de son titulaire, M. Guillemart. On trouve aux Archives de Reims la provision signée par M. Rondeau, vicaire général et par MM. Ouda et Périn, chanoines. Préalablement, suivant les usages de cette époque, le candidat avait dû souscrire un acte de soumission aux directions pontificales qui condamnaient le jansénisme (2).

Le seul fait saillant du séjour de M. Bouchez à Aussonce, c'est qu'il aurait été député aux états provinciaux de Vitry-le-François pour y porter les doléances de ses paroissiens. Telle est la relation de M. l'abbé Marcq, dans sa *Monographie* sur Aussonce.

(1) Liasse précitée : Suippes.

(2) *Arch. de Reims*, G. 236, t. XL, p. 153. — *Item*. aux registres d'Avaux, 18 février 1789. — Et pour ce qui concerne Aussonce, voir la *Monographie* de ce pays par M. l'abbé Marcq.

Digitized by Google

Cependant, la Révolution marchait, et en particulier le décret du 12-24 juillet 1790, après avoir prétendu déclarer vacants tout évêché, toute cure, et avoir confié au seul corps électoral la proposition et la nomination des nouveaux titulaires, imposait à ceux-ci, avant tout exercice de leurs fonctions, l'obligation de faire un serment public de fidélité à la Constitution *(Article 38)*.

M. l'abbé Pierre Pâté, curé de Saint-Nicolas de Rethel, ayant refusé de prêter un serment que réprouvait sa conscience, avait été contraint de cesser ses fonctions *pour cause d'incivisme* (1). M. Jean-Pierre Bouchez fut désigné par le corps électoral de Rethel pour lui succéder (2). Cette proposition du Conseil est du 5 juin 1791. Elle fut ratifiée dès le 8 juin par Philbert, l'évêque constitutionnel de Sedan.

Le 12 juin suivant eut lieu la prestation publique du serment imposé. Devant le maire, les officiers municipaux et les notables de la ville, M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez jura « *de veiller avec soin sur les fidèles de la paroisse qui lui était confiée ; d'être fidèle à la nation, à la loi et au Roy et de maintenir de tout son pouvoir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par le Roy et notamment la constitution civile du clergé.* » Ce sont les termes du serment relatés au procès-verbal qui en fut alors dressé (3).

Installé dans ces conditions malheureusement irrégu-

(1) Caruel.

(2) Il y a lieu de rectifier une erreur de M. Marcq qui croit M. Bouchez originaire de Rethel ; aucun doute ne peut être soulevé au sujet de sa naissance à Avaux. Sa généalogie remonte dans ce pays jusqu'à l'an 1600.

(3) Voir pièce justificative, n° 3.

Digitized by Google

lières, M. l'abbé Bouchez exerça les fonctions curiales jusqu'à l'interdiction complète du culte, c'est-à-dire deux ans au plus (1).

Voici quelques épisodes où il fut mêlé aux troubles de son époque.

Le 2 octobre 1791, il présidait dans son église au chant du *Te Deum* pour célébrer la proclamation de la Constitution (2).

Dès le 17 novembre 1791, une délibération du Conseil général de la commune de Rethel adjoignit M. Bouchez aux citoyens notables qui composaient avec les officiers municipaux ledit Conseil général. Aussi à partir de la date précitée, son nom se rencontre-t-il dans plusieurs délibérations du Conseil (3).

Au 10 mai 1792, M. Bouchez célébra une messe solennelle à l'occasion d'un arbre de la liberté qui avait été planté à droite de l'escalier de l'Hôtel de ville.

Le 26 août suivant devaient être nommés huit électeurs chargés de choisir les membres de la Convention nationale. Caruel nous apprend que ce fut le citoyen Bouchez, curé et maire qui expliqua aux citoyens assemblés dans l'église l'objet de leur réunion (4). Il nous est impossible de justifier ce titre de maire.

Le curé constitutionnel de Saint-Nicolas dut assister impuissant à la profanation et au pillage de son église. Ainsi le 13 vendémiaire an II (4 octobre 1793) les volontaires du bataillon de Seine-et-Oise qui étaient en garnison à Rethel dévastèrent l'église et convertirent le

(1) Manuscrit de M. Pierret.

(2) Caruel, p. 230, *Essai sur Rethel.*

(3) Registre des délibérations communales de Rethel, f° 38.

(4) Caruel, p. 130. L'auteur écrit toujours *Boucher :* l'orthographe correcte est *Bouchez.*

Digitized by Google

matériel en un monceau de ruines. Plus tard, en 1795, l'église Saint-Nicolas logeait des chevaux et ce ne fut qu'au 6 thermidor an VI (24 juillet 1798) qu'elle fut débarrassée des bacs et rateliers qui l'encombraient depuis trois ans. Ce fut également après cette date que les fêtes publiques y furent célébrées par le curé constitutionnel (1).

Dans les Archives de Rethel on a des actes de baptêmes signés par M. Bouchez jusqu'en 1802 et 1803. Mais à la suite du Concordat il fut interdit de ses fonctions sacerdotales et son nom n'a pas été retrouvé dans la liste de ceux qui à cette époque révoquèrent le serment schismatique.

La plupart des détails relatifs aux souvenirs religieux nous ont été fournis par un manuscrit de M. l'abbé Pierret, décédé curé-archiprêtre de Rethel, et dont communication nous avait été faite par l'obligeance de M. H. Jadart.

Après avoir été révoqué de ses fonctions curiales, M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez continua de résider à Rethel. Dès le mois de mars 1794, d'après M. Pierret, il avait acheté une maison dans la *rue Mazarin* et il s'y était retiré en quittant le presbytère (2).

Son séjour dans cette maison fut de peu de durée. Il devint en effet Principal du collège de Rethel, en même temps qu'il était chargé de professer la classe d'humanités. Or nous savons par une délibération des administrateurs de cet établissement du 16 août 1816 que

(1) Caruel, *Essai sur Rethel*, p. 140.
(2) Voir aux pièces justificatives.

Digitized by Google

M. Bouchez, Principal du collège, y avait son logement habituel (1).

M. Bouchez conserva ses fonctions dans l'enseignement jusqu'à la rentrée de 1816. Ses collègues et les administrateurs l'ont appelé *un professeur précieux ;* ils ont loué unanimement *les talents distingués qu'il avait développés dans la chaire qui lui avait été confiée,* comme aussi *les soins* qu'il avait donnés au collège.

A l'époque susdite, M. Bouchez comptait soixante-quatorze ans. Sa santé était délabrée ; un asthme fatigant achevait de l'épuiser. Il résolut de se démettre de la chaire d'humanités, pour s'en tenir à la charge de Principal. Il continuait de résider au collège *pour le bien de cet établissement*, disent les administrateurs, se contentant d'une modeste rétribution annuelle de 300 fr.

Au mois de décembre 1816, M. Bouchez résigna cette fonction de Principal trop lourde pour sa caducité. Il vécut jusqu'au 16 décembre 1817, plus probablement dans sa maison de la rue Mazarin. Sur son acte de décès, nous avons relevé la signature de son frère Maximilien Bouchez, fixé à Vaux-Détré comme cultivateur (2).

M. l'abbé Pierret a laissé un dernier détail qu'il nous est doux de rappeler.

Par son testament, M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez avait réclamé que cinquante messes fussent acquittées pour le repos de son âme dans l'année qui suivrait son décès (3). N'est-ce pas la preuve que si dans le trouble

(1) Pour toute la question du collège, voir la pièce justificative inscrite sous le n° 4.

(2) Registres de l'état civil de Rethel, 1817, 16 décembre.

(3) Manuscrit de M. Pierret chez M. H. Jadart.

Digitized by Google

de cette époque la conscience de ce prêtre avait pu méconnaître où était le devoir, du moins elle avait gardé, avec la dignité de la vie, l'intégrité de la foi et des espérances chrétiennes ?

Em. Bouchez,

Aumônier des Auxiliatrices de Reims.

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES

1° *Contrat relatif au titre patrimonial constitué à Jean-Pierre Bouchez en vue de son sous-diaconat.*

L'authentique est aux Archives de Reims dans la liasse G. 214. De plus une fort bonne copie en existe dans la liasse G. 244, page 338.

Par devant le notaire du Roy tabellion garde nottes et Scel hereditaire aux baillages de Vitry et Vermandois à la Résidence du Marquisat pairie d'asfeld la Ville soussigné et en la presence des témoins cy-après nommés.

Cejourd'huy vingt-quatrieme jour du mois d'octobre mil sept cent soixante-six, furent presents lesieur Pierre Boucher (1), laboureur demeurant a asfeld le château (2) et Marguerite Champion son epouze qu'il autorize à l'entiere execution des presentes.

Lesquels pour donner ausieur Jean-Pierre Boucher, leur neveux, Clerc tonsuré et minoré du diocese de Reims, fils du sieur Nicolas Boucher vivant laboureur demeurant audit asfeld le Château et de Demoiselle Perette Semide Son Epouse, des marques de leur affection et luy faciliter L'Execution du saint desir qu'il a de parvenir aux ordres Sacrés et luy donner le moyen de Vivre commodement et honestement en L'Etat Ecclesiastique ils luy assignent dés maintenant et pour toujours et promettent luy garentir de tous troubles, Evictions et Empechements generallement quelconques La Somme de *Cent livres* de Rente et pension Viagere pour le payement de

(1) L'orthographe exacte serait *Bouchez*. Pierre Bouchez était l'oncle de l'abbé.

(2) Nom donné à *Avaux*, contrairement à la lettre royale du 15 mars 1730 qui, en érigeant le Marquisat d'Asfeld, ordonne qu'Avaux-le-Château reprenne simplement le nom d'Avaux ainsi qu'il était nommé avant 1671.

Digitized by Google

laquelle lesdits pierre Boucher et Marguerite Champion ont affectés et hypotequés les biens dont la declaration Suit Situés sur le terroir dudit asfeld le chateau.

Scavoir

1° Une maison lieudit la *Rue terry* consistante en cinq epaces sçavoir Une cuisinne chambre cave dessous grenier audessus, et les trois autres Epaces servant d'Ecuries pour cheveaux, Beufs et mouttons, letout couvert En paille, Ensuitte Un cellier, un Bucher, grenier audessus, Une grange composée de Deux Epaces et Une Ravallée aussy couverte En paille, Remyse a pores, poullalier, coure dans laquelle il y a Un puits, tenant a laditte maison Se trouve Un Jardin potager et fruitier dans lequel il Se trouve Environ quinze verges de terrein planté en Vigne : la totalité Royée du midy la *Ruelle des Canons* et du Septentrion le *petit chemin de provais*, Budante du levant a la ditte *Rüe du terry* et du couchant aux *Vignes des Canons.*

2° Une pièce de terre lieudit *aux moyemonts* contenante un quartier et demy Royée du levant le Seigneur et d'autre les heritiers Loüis Lepagnol.

3° Une autre piece Lieudit *la Voye Rotière* contenante Cent Verges Royée du levant les heritiers Nicolas Gorju.

4° Une autre piece lieudit *le Noyer Morquin* contenante un quartier vingt trois Verges Royée du midy Jacques Garret et d'autre les tournieres.

5° Une autre piece lieudit *à la toufe*, contenante un demy jour douze verges, Royée du midy Nicolle Boucher veuve charpentier et du septentrion les tournières.

6° Une autre piece lieudit *au champ Sollet* contenante un quartier dix huit Verges et un huitieme de Verges Royée du midy Nicolas husson et du septentrion le Seigneur.

7° Une autre piece lieudit *sur le comble de moyemont* contenante un demy jour cinq verges Royée du levant les heritiers d'Etienne Routtier et du couchant les heritiers du sieur Loüis Câmus.

Digitized by Google

8° Une autre piece lieudit *proche le chemin du pierge* contenante un quartier trente verges Royée du levant françois marchand et d'autre le Seigneur.

9° Une autre piece lieudit *à l'orval* contenante un demy jour dix neuf verges un quart Royée du midy les heritiers de Jean françois Boucher et d'autre les tournières.

10° Une autre piece lieudit *à la croix d'Evergnicourt* contenante un demy jour trois quarts de verges Royée du midy les tournières et d'autre Jean Goudallier.

11° Une autre piece lieudit *à l'orme* contenante un demy jour vingt deux verges, Royée du levant nicolle Boucher veuve charpentier et d'autre L'hopital de Rethel.

12° Enfin une autre piece lieudit *en dessendant Les Beauchers* contenante un quartier et demy Royée du midy laditte Nicolle Boucher et d'autre les tournières.

Pour des dittes *cent livres* de pension viagère par année joüir par ledit sieur Jean-Pierre Boucher aussytot qu'Il aura Reçû L'ordre de Sous diacre et Jusqu'à sa mort.

A quoy faire étoient presents les sieurs françois marchand laboureur et antoine meunier Bourgeois, tous deux demeurants audit asfeld le chateau, certificateurs a ce appellés qui ont déclarés et affirmés par Serment ordinaire devant nous, bien connoistre tous et chacuns les heritages hypotequés dans le present acte et ont certifie que le tout appartient auxdits Pierre Boucher et margueritte Champion, qu'ils Sont francs et libres de touttes dettes et hypoteques et qu'ils peuvent Rapporter année commune plus de Cent livres de Rente Etant de la valleur de plus de *Deux mille Livres*, et pour faire Registrer et Insinuer ledit present acte partout où besoin Sera, lesdits Pierre Boucher et margueritte Champion ont constitué pour leur procureur le porteur d'Iceluy auquel ils donnent plein et Entier pouvoir de le faire toutes fois et quand tems L'exigera Sans qu'il soit besoin de pouvoir ny mandement plus Special, promettant, etc. obligeant, etc. Renonceants.

Ce qui fut ainsy fait et passé audit asfeld le chateau les Jour et an Susdits pardevant le Notaire du Roy Susdit et Soussigne

Digitized by Google

y Etant Expres transporté En presence des Sieurs médard marchand et pierre Briois tous deux laboureurs demeurants audit lieu, temoins Requis pour le deffaut d'un Second Nôtaire qui ont avec lesdits sieurs Pierre Boucher, françois marchand et antoine Meunier certificateurs Signes et a laditte margueritte Champion declaré ne Sçavoir Signer de ce Interpellée apres lecture faitte Suivant L'ordonnance En la minutte des presentes qui a eté controllée a asfeld le sept novembre mil Sept cent Soixante Six par et Signé Bourlon qui a Reçû sept livres trois sols, le tout sous les Reserves generalles du fermier des Domaines.

ALEXANDRE.

2° *Ratification archiépiscopale du contrat précédent.*

Mêmes liasses.

Charles-Antoine de La Roche Aymon par la miséricorde divine et L'autorité du S^t^-Siège Apostolique Archevêque Duc de Reims Premier Pair et Grand Aumônier de france, etc.

Vû L'acte cy dessus et des autres parts recevons et agreons la rente viagère y enoncée pour servir de titre Clérical à Jean-Pierre Bouchez acolyte de ce diocèse à condition qu'il ne poura L'aliener ni en disposer en aucune maniere sans notre expresse permission, ce que nous luy deffendons sous les peines de droit. donné a Reims sous le seing de L'un de nos Vicaires Generaux le seizième décembre mil sept cent soixante six.

JACQUEMART, Vic. gen.

Deux certificats délivrés par M. Jean Roland, curé d'Avaux, font partie du même dossier. L'un atteste que le titre clérical a été publié au prône à trois dimanches.

Voici la teneur du second : « J'ay Exhorté mes paroissiens « s'ils avoient Reconnûs Quelques Defauts Notables Dans sa « Conduitte et qui Le pussent Empêcher De Recevoir Les « Saints ordres, qu'ils eussent à nous en avertir et qu'ils y

Digitized by Google

« etoient obliges en Conscience.... personne ne m'a Rien « declaré ensuitte des susdites publications.... »

1 Dec. 1766.

3° *Extrait des Délibérations municipales de la ville de Rethel relatives à l'installation de M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez comme curé de Saint-Nicolas de Rethel.*

Communication textuelle procurée par M. Paul Pellot, archiviste de Rethel.

Ce jourd'huy, douze juin, mil sept cens quatre vingt onze, les neuf heures du matin, Nous maire, officiers municipaux, procureur de la commune et notables, composant le conseil général de la commune de la ville de Rethel, sur l'invitation qui nous a été faite par M. Bouchez, nommé par le corps électoral à la cure de cette ville, nous sommes rendus en l'église paroissialle, où étant, mondit sieur Bouchez a requis qu'il nous plût procéder a son installation.

Sur quoi, ouï le Procureur de la commune en ses conclusions, qui a requis que conformément à l'art. 1er du même décret, mondit sieur Bouchez ait à prêter le serment prescrit, et après que mondit sieur Boucher a exhibé de l'extrait du Procès-verbal dressé le 5 de ce mois par le corps électoral contenant sa nomination à la cure de cette ville, et de lettres d'institution de M. l'évêque de Sedan, en date du huit, et qu'il a juré de veiller avec soin sur les fidèles de la paroisse qui lui est confiée, d'être fidèle à la Nation, à la loi et au Roy et de maintenir de tout son pouvoir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par le Roy et notamment la constitution civile du clergé,

L'avons installé en qualité de curé de cette ville, et de suite mis en possession des clefs de l'église et du presbitère, de tout quoi avons fait et rédigé le présent procèsverbal, que nous avons signé avec mondit sieur Bouchez lesdits jour et an.

Signé : Bouchez, curé de Rethel, De Clèves, Dehaye, *Maire*, Boucher, Coche, Battaille, Grégoire, Hubert, Martinet-Chapau,

Digitized by Google

Bigot, Habon *l'aîné*, Migny, Martinet-Vuibert, Miroy-Destournelles, Monclin Pierre, Robert-Beaumont, Télinge D.-M., De Lapierre, Miroy, Durand Pr de la Ce.

La *maison* achetée par M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez, *rue Mazarin*, le 5 mars 1794 et dans laquelle il s'était retiré en quittant le presbytère et avant d'être en résidence au collège, appartenait, au temps de M. Pierret, à M. Weick-Hannesse.

Nous mentionnerons aussi à titre de curiosité le *cachet* oblong en cire rouge qui appartenait à l'abbé Bouchez et qui est encore fixé à sa lettre du 18 juin 1786 adressée à M. de Coussi, vicaire général. Ce cachet porte simultanément *un compas*, *une équerre*, *un maillet*, *un soleil* et *un croissant*.

On ne manquerait pas de les désigner de nos jours sous le nom d'emblêmes maçonniques. Il est bien possible que le propriétaire du cachet n'ait jamais soupçonné pareille signification.

4° *Délibérations relatives à la démission de M. Bouchez de ses emplois au collège de Rethel* (1).

a) Démission de la charge de *Professeur*.

Ce jourd'hui seize août mil huit cent seize.

Le Bureau d'administration du Collège convoqué par M. le sous-préfet de Rethel réuni sur cette convocation à l'hôtel de la sous-préfecture et composé de MM. De Fourment, sous-Préfet, Président du Bureau, Landragin-Teine, Maire de la Ville de Rethel, Watelier et Pauffin-Tiercelet faisant les fonctions de Secrétaire pour la vacance de la place,

M. le Président a fait part au bureau d'une lettre de M. le Recteur de l'Académie de Metz.....

M. Boucher, Principal du Collège, a jusqu'alors réuni au principalat la Chaire d'humanité, puis le délabrement de sa santé affaiblie par un asthme ne lui permettant plus de se

(1) Copiées par M. Paul Pellot, archiviste à Rethel.

Digitized by Google

livrer à la fatigue de l'Enseignement, il a témoigné au bureau la résolution de renoncer à sa chaire pour s'en tenir au principalat. Les membres du Collège, *pénétrés de la perte que fait le Collège, dans la personne d'un professeur aussi précieux*, mais persuadés des trop justes motifs de santé allégués par M. Boucher, ont arrêté *unanimement qu'il lui seroit voté des remerciemens, pour les soins et les talents distingués qu'il a développés dans la chaire qui lui avoit été confiée, et que M. le Président du Bureau lui transmettra également les regrets que sa retraite forcée fait éprouver aux membres qui le composent.*

Cette retraite ayant lieu, il est à désirer pour le bien de l'Etablissement que M. Boucher conserve le principalat et la rétribution annuelle de 300 fr. dont il se contente avec son logement dans l'établissement du collège et que l'Académie s'occupe de pourvoir à son remplacement comme professeur pour la rentrée prochaine des vacances.

A cet égard M. Lefebvre actuellement professeur d'élémens ayant manifesté au bureau que dans le cas où M. Boucher renonceroit à l'enseignement il désiroit obtenir sa chaire, le bureau pense que ce changement ne peut qu'être avantageux à l'établissement et que par conséquent il y a lieu de nommer M. Lefebvre à la chaire d'Humanité vacante par la démission de M. Boucher et de faire choix d'un sujet pour remplacer M. Lefebvre dans la classe d'élémens.

Expédition de la présente délibération sera adressée à M. le Recteur de l'Académie de Metz en conformité de sa lettre précitée.

De Fourment, Watellier, Pauffin-Tiercelet, Landragin-Taine.

b) Délibération du 31 décembre 1816, relative au *principalat*.

... S'est présenté M. Antoine Millet nommé par arrêté de la commission royale de l'Instruction publique, en date du 8 octobre dernier, principal du collège de Rethel en remplacement de M. Boucher *démissionnaire*.

Digitized by Google

L'ALBUM D'EX-LIBRIS

de la Bibliothèque de Reims

Lecture par M. HENRI JADART
Membre titulaire de l'Académie de Reims
Conservateur de la Bibliothèque

La présence d'un recueil d'*Ex-libris* est en quelque sorte obligatoire dans chaque bibliothèque publique. C'est le livre d'or des bibliophiles locaux. Une collection de ce genre, placée au service de tous les amateurs du livre, sera en effet, de nature à leur offrir, sinon tous les éléments, du moins les premiers documents nécessaires à leurs études et conforme à leurs goûts forts respectables. Ils s'y renseigneront d'abord sur les bibliophiles de la région, sur ceux de la France et de l'étranger accessoirement. L'horizon des chercheurs s'agrandira ainsi et se développera au courant si large des recherches historiques et artistiques qui ne connaissent pas de limites.

A l'occasion du montage en un album (1) qui vient d'être relié à Paris (2), comprenant toute la collection de la Bibliothèque de Reims, nous avons trouvé à ce jour un total de cent soixante-cinq noms et de deux cent

(1) Cet album offre en tête un titre allégorique, dessiné par M. Victor Charlier, employé à la Bibliothèque de Reims, dont le motif central renferme la dédicace : *Ad usum omnium amicorum libri*. Suit la lecture de Jules Lemaître sur *Les Vieux Livres* à la séance générale de l'Institut, le 26 novembre 1905.

(2) Maison Champs-Stroobant, par l'intermédiaire de la librairie L. Michaud.

Digitized by Google

vingt-huit pièces. Il nous sera permis d'en indiquer l'origine, la formation et l'étendue dans le domaine local ancien et moderne, le plus riche naturellement, puis sa suite dans les éléments caractéristiques de notre pays, enfin son complément en dehors de nos frontières.

I. — Ex-libris Rémois et Champenois.

Le champs est vaste pour la ville de Reims et la région rémoise, et il a été déjà exploré en tous sens avec le profit d'une abondante moisson (1). Si on y annexe les villes voisines de Reims et de la Haute-Champagne, où se trouvent beaucoup de familles de même souche, unies et alliées entre elles on réunira un ensemble considérable de bibliophiles dans le passé et dans le présent.

Pour le passé, notre collection d'*Ex-libris* est en quelque sorte un armorial de la contrée, parce que, sous l'ancien régime, il semblait que le blason était la seule marque représentative honorable à placer sur des livres, comme sur tous les objets d'art ou de luxe mobilier. Les armoieries, avec leur brillant cortège d'attributs honorifiques, rehaussées parfois de la note personnelle d'une devise, suffisaient à fixer la possession, par la gravure d'une élégante étiquette, comme par le fer de reliure du volume. C'est à ce caractère héraldique de l'*Ex-libris* ancien que la Bibliothèque de Reims doit la plupart des pièces de son album pour les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, car elles proviennent en grand nombre de la collection formée par MM. Saubinet et Ch. Givelet en

(1) *Les Bibliophiles rémois, leur ex-libris et fers de reliure*, dans les *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1891-92, t. XCII, p. 1 à 252. — Un supplément, à ce recueil est en voie de préparation.

Digitized by Google

vue de l'histoire des familles et des monuments locaux. Ils ont recueilli de la sorte, comme annexes aux portraits et aux planches d'armoiries, tous les *Ex-libris* décorés de blasons qu'ils ont rencontrés (1).

Pour le présent, une série d'*Ex-libris* présente un autre aspect, celui d'une variété sans bornes : l'écusson aux armes y figure encore pour les descendants de familles nobles, mais un caractère nouveau distingue le bibliophile moderne et lui a fait choisir et adopter une marque individuelle. Il y a plus ou moins bien réussi, mais enfin sa personnalité s'est dégagé, tantôt par l'heureux enlacement d'un chiffre, tantôt par une simple devise, par un spécimen de ses goûts, un motif tiré de sa profession, un jeu de mots, une allégorie quelconque.

Parcourons donc successivement ces temps, si divers dans leurs productions, sans remonter plus haut que la fin du XVI^e^ siècle : nous trouvons d'abord un *ex-libris* gravé sur bois au XVII^e^ siècle, pour marquer les registres des Archives de Reims, le recueil du « Cartulaire de l'hôtel de ville », comme on disait alors. L'abbaye de Saint-Nicaise timbrait simplement ses livres avec un

Abbaye de Saint-Nicaise

(1) Pour leur interprétation la plus sûre, consulter l'*Armorial de l'élection de Reims*, publié par le Dr Pol Gosset dans les *Travaux de l'Académie de Reims*, t. CXII, p. 184 à 282.

Digitized by Google

cachet armorié, tandis que les bénédictines de Saint-Pierre-les-Dames avaient fait graver un *ex-libris* au burin, ainsi que le chapitre de Notre-Dame (1). Plusieurs chanoines imitèrent l'exemple de la bibliothèque capitulaire, et ils nous ont laissé ainsi leurs traces comme bibliophiles, citons : Corel du Clos, Favart de Richebourg, Favereau, Favart d'Herbigny, Louis du Temps, Carbon, et plusieurs membres de la famille Fremyn. L'un de ces derniers, Nicolas Fremyn, ancien recteur de l'Université, a ses armes gravées en tête des prix qu'il avait fondés au collège des Bons Enfants. De même la ville fit graver, au XVIII[e] siècle, un écu à ses armes, accolé à un autre aux armes de Jean-François Rogier, lieutenant des habitants, pour perpétuer sa mémoire sur les prix distribués, d'après ses libéralités, aux élèves de l'école de Mathématiques et de Dessin établie en 1750.

Les magistrats, comme Rigobert Dorigny, fixaient leur blason sur de jolies vignettes avec leurs titres au bas : *Ex-libris Rigoberti Dorigny, in Regia Remorum Curia Senatoris*. Nicolas-Remi Frizon, conseiller au Parlement de Paris, formulait de même son nom sur un élégant modèle en deux formats différents. Nicolas de Challerange, également conseiller au Parlement, faisait mieux encore en laissant graver comme pendant à son *ex-libris*, celui de sa femme, « Madame Roland de Challerange, conseillère au Parlement », orné d'une pyramide avec les figures allégoriques de la Justice et de la Religion.

Relevons encore parmi les familles qui se transmet-

(1) Ce dernier est l'œuvre de Jean Colin, graveur rémois, qui produisit beaucoup de pièces blasonnées, quelques-unes non encore identifiées. Cfr. la notice sur Colin, par Max Sutaine, dans les *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XXIX, p. 43.

Digitized by Google

taient le goût des livres, les Dorigny, les Bourgongne, les Sutaine, les Bergeat, les Lelarge, les Le Doux, les Danré d'Armancy, les Deu, les Ducoudrai, les Desrobert, les Rogier, les Lagoille de Courtagnon, etc. Sur tous leurs *ex-libris* on retrouve le blason héraldique de ces familles nobles ou bourgeoises peu importe.

Un avocat du roi en la Monnaie de Reims. N. B. S. Peterinck, prit un blason allégorique : c'est un arbre majestueux, au tronc duquel grimpe un lierre, avec la devise au-dessus : *Plus je m'y attache, plus je m'élève.* Autre singularité : c'est un fontainier de Paris, Jean Sirebeau, qui créa les fontaines de Reims, et il plaça sur son écu deux abeilles productrices de la cire et un jet d'eau jaillissant d'un bassin pour représenter son nom : *Sirebeau.* Sa devise, par exemple, est celle d'un bibliophile qui veut recouvrer les volumes qu'il prête : *Lege et redde.* Ce n'est pas mal inventé pour une époque de formalisme assez étroit et uniquement vouée à l'art héraldique.

Deux bibliophiles mettent fièrement en scène sur l'*ex-libris* leur bibliothèque, ce sont MM. Deuil, officier du roi, et Leleu d'Aubilly, mais il y joignent leurs armoiries mêlées aux attributs de la science. Hédouin de Malavois met aussi un blason aux nombreux quartiers sur son *ex-libris*, et il ajoute des emblèmes guerriers peu compatibles avec la douce science du livre : un étendard, une lance, un fusil, même un canon (1) ; même goût chez son fils, Hédoin de Pons Ludon, car il soutient une draperie portant son nom, à l'aide de fleurets et

(1) *Ex-libris* gravé par Varlet de Semeuse, dessinateur rémois du temps. — Aucune des vignettes de l'album de la Bibliothèque de Reims n'a été enlevée des volumes de ce dépôt, toutes proviennent de dons ou d'achats.

Digitized by Google

d'un bâton fleurdelisé en pal avec son titre de « Conseiller rapporteur du Point d'honneur en Champagne ». Un négociant des plus estimés, J.-B. Savoye, enlace son chiffre sans prétention sur un cartouche garni de tiges fleuronnées, mais il s'abuse en couvrant le tout d'une couronne de comte. Il se trahit ainsi lui-même et sacrifie à la mode du temps.

Quant aux médecins, c'est une complication infinie d'attributs qu'ils adoptent : caducée, oiseaux, têtes de sanglier, légendes nombreuses. Ainsi se distinguent les docteurs Louis-Jérôme Raussin et Henri Caqué. Un chi-

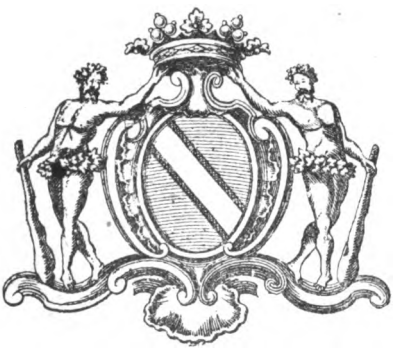
Docteur L.-J. Raussin

rurgien est plus modeste, il se contente de son nom : *Ex-libris Lud. Phil. Rousseau, Chirurgi Remensis.* Un professeur, M. Siret, plus tard bibliothécaire de la ville, ne pouvant pas songer au blason sous la Révolution, se composa un *ex-libris* où l'on voit brûler la cire en flam-

Digitized by Google

mes tortillées, avec l'explication : *Laude alitur igneus ardor*. Il était alors maître de pension, et son emblème parlant fut reproduit sur l'attestation des livres donnés en prix « le premier jour complémentaire de l'an 6e ». La cire ardente devenait ainsi le symbole de l'émulation des élèves de M. Siret.

Quelques derniers *ex-libris* du XVIIIe siècle nous donnent les noms de MM. Deu, de Thelin, Pierre Roussel, et de Fréval, à Châlons-sur-Marne, de la famille de



DE BÉTHUNE
Château de Roucy

Béthune au château de Roucy, de M. de Rémond, seigneur de Sorbon, de l'abbé L'Écuy à Prémontré, de Buirette de Verrières à Sainte-Menehould, enfin de Bertin du Rocheret et de Jean Geoffroy à Epernay, ainsi que de Jacobé de Frémont à Vitry-le-François.

Nous arrivons aux bibliophiles rémois et champenois du XIXe siècle, dont nous possédons une soixantaine de pièces d'*ex-libris* en tous genres. Nous en avons compté plus de soixante-dix pour les temps d'avant la Révolu-

Digitized by Google

tion. Le goût des riches bibliothèques était-il alors plus développé que de nos jours ? Nous le croyons, et nous

DE RÉMOND
Seigneur de Sorbon

croyons aussi que les collections de livres se transmettaient autrefois plus longtemps dans la même famille, mais ne médisons pas du temps présent, et mettons équitablement en relief le caractère actuel des amis plus ou moins passionnés du livre.

Les établissements publics gardent les armoiries séculaires, telle que la ville de Reims pour sa bibliothèque dont il existe quatre marques successives (1). Les particuliers gardent aussi leur blason de famille d'origine ou d'alliance : tels MM. Gérard et Henri Jacob, Anatole

(1) La marque adoptée d'abord sur le cachet le plus ancien ne porte pas des armoiries mais un arbre avec cette légende : *Educunt folia fructum*, et le titre : *Bibliotheca Remensis*. Les cachets postérieurs et les fers sont tous aux armes de Reims.

Digitized by Google

de Barthélemy (1), les Frères des écoles chrétiennes, la basilique de Saint-Remi, le baron de Dion de Ricquebourg, Edouard de Beaufort, Jules de Vroil, Henri Paris, le comte Werlé, le baron Ch. Remy, Burchard Bélavàry, Marigues de Champ Repus, etc. Trois bibliophiles rémois s'attribuent les armes de Reims : MM. V. Duchâteaux, Adolphe Dauphinot, Ch. Givelet, et ce dernier justifie ce choix par la devise bien exacte pour lui : *Remensia colui, mihi et amicis.*

D'autres se contentent de leur chiffre avec une simple devise, tel que M. Diancourt qui la choisit frappante pour un bibliophile de sa nature : *Eligere, colligere, legere.* Le dernier terme est une leçon pour beaucoup. Voici d'autres devises : M. Albert Benoist : *Excelsior ;* — M. Alfred Lefort : *Summa semper velle ;* — M. Henri Walbaum : *Non tibi* ; — M. Louis Morin, typographe troyen : *Le livre seul dure ;* — M. Ch. Glinel : *Quærendo invenies ;* — M. Henri Paris a joint à son blason : *Melior doctrina parentum*, comme signait naguère Louis Paris, et l'un des successeurs de ce dernier à la Bibliothèque de Reims, dit à son tour : *Utinam prosim !* — M. Armand Bourgeois, homme de lettres : *On n'enchaîne pas la pensée ;* — le docteur Leroux : *Pati, meminisse, mori ;* enfin l'Académie de Reims, dont la devise : *Servare et augere* est bien connue, place une étoile et le double rinceau de la ville sur son cachet.

La Société des Architectes de la Marne a mis son idéal, la cathédrale de Reims, au centre de sa marque ; — M. Adolphe Dauphinot avait orné son *ex-libris*, gravé

(1) Armoiries doubles, avec la devise : *Quod natura dedit, tollere nemo potest.* Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut, est né à Reims en 1821 et mort à Ville d'Avray en 1904.

Digitized by Google

par Leloir, outre les armes de Reims, de ce qu'il aimait le plus : des livres, des gravures, une palette, un fusil ; — de même M. Alfred Lefort garnit le sien d'un violon et de livres, de rouleaux et d'une plume (1) : — M. Victor Marteau, manufacturier profile la cheminée d'usine derrière le volume que surmonte le génie armé du marteau de l'industrie ; — M. Alexandre Henriot personnifie la curiosité de l'amateur sous la figure d'Eve, à laquelle le serpent tend la pomme ; — M. le Dr O. Guelliot enlace ses initiales ; — M. Adolphe Bellevoye nous offre la cathédrale de Metz, sa ville natale, avec les arches de Jouy en perspective (2) ; — M. Raymond Aubert, marchand de bois, met en face d'un vieux sylvain une nymphe à l'ombre d'un chêne, et son fils, M. René Aubert, se présente lui-même à mis-corps devant une table chargée d'un livre et d'œuvres d'art ; — M. Anatole Paroissien nous présente, avec son chiffre, le fleuret qui semble crier : *Défends-toi* ; — M. E. Kalas symbolise la pensée par le papillon et fixe par le compas sa profession d'architecte ; — M. Victor Charlier présage le renouveau avec une branche de marronnier ; — enfin M. Henri Gallice, d'Épernay, appose les attributs du chasseur sur ses ouvrages de sport, et, sur ses incunables ou ses livres d'heures, il place la reproduction d'une bague de Woëriot à têtes de mort, avec ses initiales au milieu.

Telles sont les principales inventions et les emblèmes

(1) *Ex-libris* dessiné par Charles Wéry, l'artiste ciseleur rémois, père du peintre Émile Wéry. Il a aussi dessiné ceux de MM. V. Duchâteaux et H. Walbaum.

(2) Originaire de Metz, M. Adolphe Bellevoye, fixé à Reims depuis l'annexion, y a gravé les *ex-libris* de MM. Ch. Givelet, A. Paroissien et le sien propre, enfin celui de M. Jules Boullaire.

Digitized by Google

des bibliophiles rémois et champenois du XIX^e^ siècle dont nous avons pu nous procurer les marques distinctives. Il s'en dégage assurément quelque caractère d'originalité et des promesses d'avenir dont nous prenons acte à l'honneur du pays.

II. — Ex-libris Français

Le champ s'agrandit dès que l'on veut franchir l'espace restreint de cette première exploration locale, mais, dans la crainte de mal embrasser en voulant trop étreindre, bornons-nous à la cinquantaine d'*ex-libris* français, anciens et modernes, que le hasard des recherches ou d'aimable envois ont mis notre disposition.

Parmi les quinze modèles anciens que nous avons recueillis, c'est le blason qui occupe toute la place, avec des noms les uns obscurs, les autres plus connus : Foucquet (1), Serpes de la Fage, Salvert Mont-Roignon, Cousin, Claude Forget, Jean-Antoine Philippe, Denis-François Secousse, le comte de Senneterre, La Live d'Epinay, François Roux, et la comtesse de Damas. Dans l'ensemble nous avons les types héraldiques essentiels dans le goût des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Il y reste trois pièces anonymes.

Pour l'époque suivante, voici une marque historique : *Bibliothèqne de M. Jean De Bry* (2), avec l'aigle impériale au sommet : — et une fine gravure ornée de la lyre dominant une tablette sur laquelle on lit : *Ex-libris J.*

(1) Un évêque de la famille du surintendant de ce nom, avec l'écureuil sur son blason épiscopal. Cfr. *Répertoire des Bibliophiles lorrains*, p. 119.

(2) Célèbre conventionnel, né à Vervins (Aisne).

Digitized by Google

Huot, et plus bas : *J. Huot, sculp.*, ce qui indiquerait l'œuvre d'un graveur bibliophile ; des branches et des fleurs garnissent les côtés, et dans le fond des nuages tentent en vain d'éclipser les rayons d'un soleil lumineux.

Pour l'époque moderne, il nous est advenu un appoint de la Lorraine par l'entremise de M. Edmond des Robert, offrant les plus gracieux types d'*ex-libris* en couleur que nous connaissions, et d'autres gravés au burin ou sur bois avec une grande variété d'emblèmes ou de blason et une composition de très bon goût ; citons ceux de MM. Camille de Benoist, Boni de Lavergne, Léon Germain de Maidy, Edmond des Robert, Georges Goury, le comte de Mahuet, Pierre-Eugène Masson, Albert de Novital, H. de la Renommière de Saint-Baussant, Henri Sechehaye et Piat de Braux. Les *ex-libris* de deux Messins, gravés par Adolphe Bellevoye, sont également attrayants, ce sont ceux d'Eugène Fietta et de Victor Jacob (1).

En dehors des bibliophiles lorrains, nous n'avons plus à signaler qu'un petit nombre d'amateurs contemporains du nord ou du midi de la France : Paul Delaval, Prosper Falgairolle, Madame Lelandais, Émile Perrier, Léon Quantin, Marie-Louise de Clermont-Tonnerre, Bony de Lavergne et Robert de Beauchamp, avec des emblèmes ou des blasons variés.

(1) *Essai de Répertoire des Ex-libris et Fers de Reliure des Bibliophiles lorrains* par le comte Antoine de Mahuet et Edmond des Robert. — *Nancy*, 1906, vol. in-4° illustré, p. 27, 38, 42, 48, 79, 86, 114, 123, 132, 133, 137, 159, 218, 227, 261 et 290.

Digitized by Google

III. — Ex-libris Etrangers.

Nous ne possédons qu'un petit nombre d'*ex-libris* étrangers, soit trente-six, dont quatre pour l'Angleterre avec deux noms illustres : Sir Robert Peel et Walter Hamilton ; — un pour le Canada (Raoul Renault) ; — un pour la Suède (John Schuberth) ; — un pour la Belgique (M^lle^ Van Overberbeke) ; — un pour la Hollande (Jean F. Verster) ; — un pour l'Italie (Guiseppe Cavalieri, à Ferrare) ; — un pour l'Autriche (Franz Anderle, à Vienne) ; trois pour l'Allemagne, dont une famille princière du XVIII^e^ siècle anonyme (1), et deux types modernes, l'un de Wersterburg, l'autre de Nuremberg.

C'est l'Espagne qui nous a apporté le plus fort contingent, une vingtaine de pièces, émanant de bibliophiles de Barcelone, Figueras, Santiago, etc. La seule famille des Monsalvatje nous a fourni onze *ex-libris* très fantaisistes de caractères et d'attributs, souvent heurtés de couleur, mais brillants comme le soleil d'au delà des Pyrénées. Les autres noms : Merée, R. Montada, Léopold Diaz, Rosal Camprodon, Verdaguer, sont ceux de libraires et d'amateurs qui échangent volontiers leurs *ex-libris*, les envoyent en grand nombre en France et se montrent très empressés à recevoir ceux des Français.

Voilà notre bilan établi, notre relevé en ce genre de richesses dévoilé dans ses lignes principales et mis au

(1) Famille des Pignatelli-Egmond, princes du Saint-Empire, figurant dans le *Répertoire des Bibliophiles lorrains*, à ce nom, avec les mêmes armes, p. 159.

Digitized by Google

service des publications si nombreuses qui font aujour d'hui la chronique de l'*ex-libris*, en cotent les valeurs, en signalent les non-valeurs, facilitent les échanges et servent en un mot la cause littéraire dans la personne des bibliophiles.

Depuis que M. Henri Bouchot nous a mis en mains l'historique et le guide du collectionneur d'*ex-libris* ou du simple amateur qui veut les connaître et en créer de nouveaux, une voix nouvelle est ouverte, traditionnelle sans doute, mais rationnelle aussi et surtout exempte de petitesse et de bizarrerie : « En résumé, dit l'auteur, ni résurrection de choses mortes, ni adaptation de vieilleries, ni calembredaines trop truculentes, mais au contraire de gentilles simplesses, bien écrites, bien gravées, claires, intelligibles du premier coup d'œil » (1)

Si tel doit être l'*ex-libris* de l'avenir, respectons celui du passé qui procède plus particulièrement de l'histoire par le blason et de l'art par le burin. C'est un monde disparu sans doute, mais c'est un monde élégant et fier. En jouir est un caprice dont la mode ne passera pas. Faisons toutefois bon accueil aux nouveaux venus, aux inventions franches et spontanées. Cherchons, en tous lieux et sous toutes les formes, à réhabiliter la saveur, la jouissance, l'amour désintéressé du livre, du beau et du bon livre s'entend, car à quoi bon imprimer notre marque de possession sur la garde d'un ouvrage, s'il ne doit pas vivre en nous et nous rendre meilleurs ?

Reims, le 11 avril 1906.

(1) *Les Ex-libris et les marques de possession du Livre.* — **Paris**, *Rouveyre*, 1891, in-12, p. 101.

Digitized by Google

L'Album d'Ex-libris de la Bibliothèque de Reims

ADDITIONS

Depuis la lecture à l'Académie de la description de l'*Album d'Ex-libris* de la Bibliothèque de Reims, notre recueil s'est enrichi d'une quinzaine de pièces assez marquantes pour qu'elles soient dignes de figurer en un petit supplément.

RÉMOIS

Les deux *ex-libris* de Denys-François-Georges Mareschal, datent du XVIII^e^ siècle et sont à ses armes, avec l'indication de ses deux bibliothèques, l'une à Soissons et l'autre à Bourges.

C'est peu de mois avant sa mort (septembre 1906) que notre excellent confrère, M. Jules Boullaire, faisait graver par M. Adolphe Bellevoye son *ex-libris* très délicat, orné de la vue de sa maison de Jouy, avec la devise : *Legens et meditans didici*, et la mention : *Ex-libris J. Boullaire, magistratus remensis*, 1876-1880. Ses enfants l'ont offert à la Bibliothèque de Reims qu'il fréquentait assidûment.

Un livre, avec le nom, symbolise l'*ex-libris* de l'abbé François Aubert, ancien curé de Saint-Remi de Reims.

FRANÇAIS

Les *ex-libris* suivants, offerts par M. Henri Menu, datent tous du XVIII^e^ siècle : Louis Chef d'hostel ; le chevalier de Poligny, maître aux Comptes ; — le duc de La Vauguyon pair de France ; — E.-P. Le Tors de Chassimont, régisseur des poudres à l'Arsenal ; Jacques de Clermont-Gallerande, lieutenant-général des Armées du Roi, 1738 ; — Jacques-

Digitized by Google

François Collombat, libraire vers 1715 ; — Achille Cochart, marquis de Chastenoye, gouverneur du Cap français, 1787 ; — le comte de Nedonchel, au château de Boussu (double avec variante).

M. Louis Tourneur nous a fourni l'*ex-libris* de Berryer, avec ses armes et la devise : *Forum et Jus.*

ÉTRANGER

Un seul est venu s'ajouter à la collection, celui du baron du Sart de Bouland, gouverneur du Hainaut.

H. J.

Reims, le 15 Mars 1907.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE CHAMPENOISE

Étude historique et archéologique sur le Mont-Aimé, par M. Odile FRANÇOIS, maire de Bergères-les-Vertus. Ouvrage couronné par la *Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne. — Châlons-sur-Marne*, imprimerie de l'*Union Républicaine*, 1906. Vol. in-8° de IV-216 pp., avec 15 figures et planches hors texte.

Compte rendu par M. HENRI JADART, Secrétaire général, à la séance du 22 juin 1906.

Le Mont-Aimé a quelques ressemblances avec le Mont-de-Berru : comme celui-ci, c'est un massif isolé qui commande aux vastes plaines de la Champagne et du sommet duquel on jouit d'une vue immense; leur altitude à chacun diffère de vingt mètres seulement (267 mètres à la vigie de Berru, 240 au Mont-Aimé), et l'on trouve sur les pentes des deux montagnes des bois, de l'eau, des carrières, des terres cultivées et quelques vignes. Mais la grande différence actuelle, c'est que le Mont-de-Berru a conservé trois villages et une ferme importante dans son périmètre, tandis que le Mont-Aimé a perdu la forteresse du sommet et n'offre plus de localité habitée à ses côtés, sauf le village de Bergères, qui « est jeté en zigzag au bas du mont », et « que l'ancien manoir semble menacer encore et écraser de sa masse ».

Le Mont-de-Berru a trouvé son historien en la personne de M. Charles Bosteaux, maire de Cernay-lès-Reims, et le Mont-Aimé vient de trouver le sien en la personne de M. Odile François, maire de Bergères-lès-

Digitized by Google

Vertus. Ce sont tous deux des habitants du pays, des laboureurs du sol et des fouilleurs de ses antiquités dans les flancs des coteaux comme dans les chartes de nos archives. Honneur à leurs efforts et à la tâche qu'ils ont remplie en nous donnant une large contribution sur le passé de leur domaine respectif!

Le volume consacré au Mont-Aimé a reçu, outre les suffrages bien mérités de la *Société d'Agriculture de la Marne*, l'appoint, la collaboration et l'approbation de M. Auguste Longnon, membre de l'Institut, notre éminent compatriote et lui-même historien local dans un grand nombre de publications champenoises. Sous ces auspices favorables, l'auteur a reçu également de grands services de la part d'autres compatriotes, parmi lesquels nous citerons M. Gélin, architecte à Châlons, pour ses plans et dessins annexés à l'ouvrage. Les planches en phototypie, notamment la vue d'après Claude Chastillon, ne sont pas moins bien soignées que les dessins.

Ouvrons maintenant le livre et rendons compte de la manière dont M. François en a distribué le contenu. Son introduction ne manque ni d'humour ni de simplicité dans la description des lieux. Un chapitre sur la topographie prélude aux données historiques, qui se développent successivement sur la ville ancienne de Mont-Aymé, sur la forteresse de Mont-Aimé, sur Mont-Aimé à travers l'histoire, sur ses annales depuis Thibault IV, comte de Champagne, jusqu'au XVIII^e^ siècle, enfin sur le Mont-Aimé au XIX^e^ siècle.

On retrouve simultanément dans les débris mis au jour les origines antiques du mont, qui pourraient bien être celles d'une station romaine nommée *Bibe*, placée sur une voie antique; puis d'une ville fortifiée du

Digitized by Google

moyen âge, nomée *Moëmer* ou *Moïmer,* restée célèbre par les sièges qu'elle subit pendant la guerre de Cent-Ans. D'autres souvenirs encore la désignent à l'attention des historiens : la terrible holocauste des Manichéens en 1239, les séjours des comtes de Champagne et leurs luttes au XIII^e^ siècle contre le pouvoir royal, les épisodes qui relient la forteresse au sort de la ville voisine de Vertus et les nombreux aveux et dénombrements qui en font mention jusqu'au XV^e^ siècle.

Avec le moyen âge disparut le manoir féodal si redouté et dont les ruines gardèrent longtemps un aspect pittoresque et grandiose que l'ingénieur-topographe Chastillon crayonna fidèlement sous Henri IV et dont M. Barbat dessina encore un vestige debout au début du XIX^e^ siècle. Maintenant que les ruines ont péri, il reste les souterrains dont M. François a fouillé les profondeurs, en même temps qu'il restituait les plans de la forteresse restée enfouie et comme ignorée durant les derniers siècles de l'ancien régime.

De nouveau, en 1814, la foule revint aux pentes du Mont-Aimé, d'abord celle des populations voisines se refugiant dans les souterrains aux approches de l'ennemi, puis celle des envahisseurs qui livraient contre Napoléon les derniers combats dans des alternatives de défaites et de victoires. Une revue des troupes alliées fut également passée au pied du Mont-Aimé, en 1815, et un camp installé à Vertus, événements sur lesquels on trouvera dans ce livre d'abondants renseignements et qui en terminent le dernier chapitre.

Une série d'appendices retiennent encore l'attention du lecteur érudit, d'abord sur les vocables de la montagne qui proviennent tous de *Mons Widomari,* puis sur les monnaies trouvées en grand nombre et recueillies

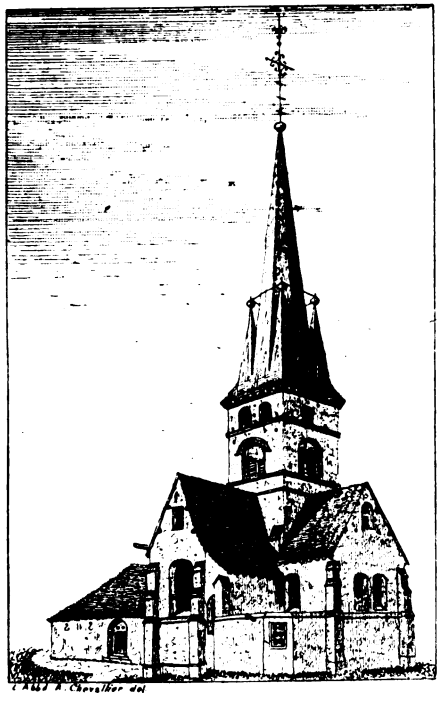
Digitized by Google

par M. François, sur le fameux combat de chiens rapporté par Etienne de Bourbon, sur la géologie et la paléontogie de tout le circuit, avec des coupes de terrain. Enfin le poème de M. P. Galis, intitulé *Moiemer*, et déjà publié par l'Académie de Reims, en 1844 (1), reparaît au jour avec les souvenirs légendaires, glorieux ou lugubres qu'évoque la cime de ce mont antique dont les curieux vont pouvoir lire désormais les annales historiques

Reims, le 5 juin 1906.

(1) *Annales de l'Académie de Reims*, t. II, 1843-44, p. 331 à 350.

Digitized by Google



L'ÉGLISE DE CHAMERY

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES SUR CHAMERY

(1879-1907)

Communication à l'Académie de Reims
par M. HENRI JADART, Secrétaire général

Le gracieux site de Chamery (1) est l'un de ceux qui m'attirèrent le plus dans le vaste circuit de la montagne de Reims, lorsque je commençai, il y a bientôt trente ans, à visiter toutes les communes de l'arrondissement pour en dresser le répertoire archéologique. L'épaisse futaie qui domine le vignoble, le banc coquillager du ravin, la haute flèche qui surmonte la tour romane de l'église, c'étaient là comme autant d'aimants qui ramenaient mes promenades vers ce coin privilégié. Si j'y joins la persistance des souvenirs du peintre rémois Perseval, dont on nous montre encore la maison natale sur la place du village, je puis dire que je trouvai en ce lieu toute satisfaction pour mes recherches historiques et pour la découverte des œuvres d'art (2).

(1) Chalette donne pour étymologie à Chamery, soit *Campus ridens*, lieu riant, soit *Campus emeritus*, lieu charmant. (*Statistique de la Marne*, t. II, p. 401, et *Annuaire de la Marne*, 1831, p. 59). — C'est charmant, mais aussi fantaisiste que faux. Le nom de Chamery (*Cameriacus*) vient du suffixe *acus* et du nom d'un gaulois ou gallo-romain *Camerius*, qui possédait le domaine à cette époque. On a écrit le nom de la localité *Camerai* au XI^e^ siècle, *Chammeré* au XII^e^, *Chammeri* au XIII^e^, *Chanmery* au XIV^e^, et enfin *Chammery* puis *Chamery*. *Dictionnaire topographique du département de la Marne* par A. LONGNON, 1891, p. 49.

(2) Fils de vigneron et vigneron lui-même dans sa jeunesse, Nicolas Perseval naquit à Chamery le 1^er^ avril 1745. Il mourut à Reims le 10 mai 1837, âgé de 92 ans.

Digitized by Google

Aussi, de 1879 à 1892, je visitai six fois Chamery, son église d'abord, ses coteaux environnants, ses bocages, sa plaine ensuite, et chaque fois, je prenais des notes sur les curiosités que je rencontrais et qu'il n'est pas hors de propos de remémorer aujourd'hui. En effet, la récente découverte à Reims d'un tableau intéressant que j'avais examiné à Chamery en 1881, prouve, à elle seule, l'utilité de ces notes prises au jour le jour et le charme qu'elles offrent en fixant les souvenirs d'une excursion et la valeur des choses malheureusement disparues depuis (1).

* * *

Lorsque je parcourus pour la première fois les rues de Chamery en août 1879, au retour d'une course en voiture à Sacy et à Ecueil, je n'eus pas le temps de prendre de longs renseignements sur l'église, que je qualifiai de « grand édifice, orné de quelques tableaux et d'autels gothiques du plus gracieux dessin, choses très remarquables et à revoir. » Je ne pus y retourner que deux ans plus tard, le 20 août 1881, au cours d'une excursion à pied avec mon collègue M. Louis Demaison, qui nous permit de décrire à loisir les églises de Trois-Puits, Champfleury, Villers-aux-Nœuds et Chamery, but principal de la tournée qui prit fin aux grès de Nogent et au château du Cosson.

La plus antique trouvaille qui ait eu lieu à Chamery

(1) On trouvera plus loin la description de ce tableau qu'il s'agit de sauver. Cfr. les journaux de Reims, *L'Eclaireur de l'Est* des 14, 21 et 23 juillet 1906, et *La Croix de Reims* du 24 juillet 1906.

Digitized by Google

nous revenait en mémoire, celle qui forme au Musée de Reims un ensemble précieux de l'âge du bronze aux temps les plus reculés, et qui fut mise au jour dans les vignes en 1869 (1). Mais reprenant attention à des âges plus rapprochés de nous, il nous tardait de revoir l'église du XII^e^ siècle, embellie au XVI^e^, décorée d'œuvres de tous les styles dont l'assemblage s'harmonise si bien dans un vieil édifice.

L'église la plus modeste est pour une commune un vrai monument historique, un musée local, le seul possible, disons-le, parce qu'il résume à lui seul les diverses phases du passé depuis le moyen âge, parlant à l'esprit et au cœur des habitants à l'aide des œuvres encore vivantes ou des traces ineffaçables des générations qui nous ont précédés. Comment dès lors anéantir un seul vestige de ce passé, respectable à chacune de ses périodes? Comment rêver une chimérique unité de style dans un édifice dont tout l'intérêt se concentre dans les manifestations successives du goût et de la foi des ancêtres à toutes les époques ? Conservons donc, autant que possible, nos églises rurales dans leur intégrité, avec le noyau primitif de la construction, accru des parties ajoutées par chaque siècle, tant pour le gros œuvre que pour la décoration intérieure ; maintenons cet ensemble dans sa simplicité par un bon entretien, évitons d'y introduire un vain luxe d'embellissements modernes.

A Chamery, nous jugeons d'un seul coup d'œil de la variété d'architecture de l'église ; le chevet carré, la

(1) *Chamery,* trouvaille d'objets en bronze (cachette de fondeur), acquis et conservés par le Musée de Reims. Cfr. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France,* 1889, p. 201.

Digitized by Google

tour centrale, le transept et les chapelles latérales sont du XII^e^ siècle, le retable du XV^e^ siècle, la nef et le portail, les autels latéraux du XVI^e^ siècle (1), le tout bien raccordé et bien entretenu. A l'intérieur, les voûtes du chœur et du transept assurent par leur ampleur la solidité et la durée de la partie principale du monument qui vient d'être décrit sommairement (2). Nous n'insistons pas ici sur l'architecture. Plus tard, une notice détaillée de chaque portion et de l'ensemble de l'édifice complètera cet aperçu au cours du répertoire archéologique du canton de Verzy.

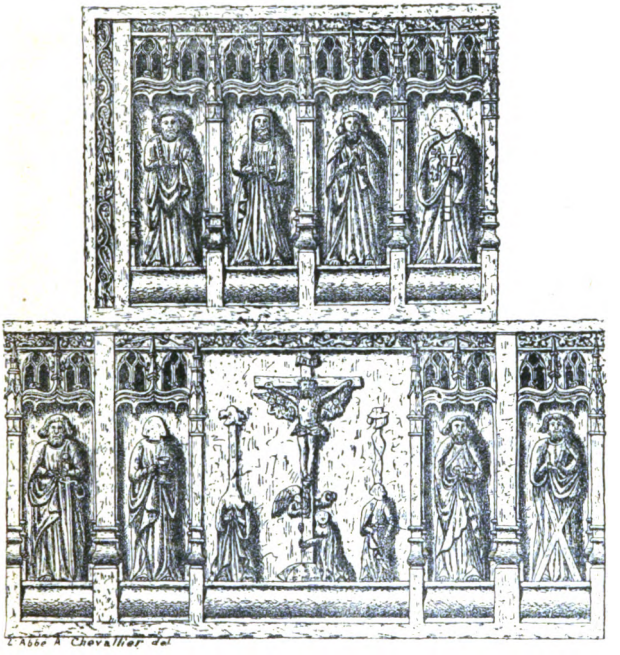
Dans l'étendue de cet édifice, au point de vue du mobilier, nous avions eu à noter un retable, trois autels en pierre du XVI^e^ siècle, plusieurs statues, des fragments de vitraux, enfin des tableaux, une inscription et toute la décoration du chœur des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Voici ce que nous écrivions sur place en examinant chacun de ces objets tour à tour et selon leur place dans chaque partie de l'église dont nous avions commencé par tracer le plan.

A côté de l'autel de Sainte-Barbe, en avant de la chapelle latérale sud, sont déposés deux fragments d'un rétable en pierre du XV^e^ siècle, d'une scupture assez fine. Le plus large de ces fragments (1^m^30 sur 0^m^73) offre au

(1) On peut fixer de 1522 à 1523 l'exécution de ces travaux, car une visite de l'église de Chamery, à cette dernière date, porte : « *Ecclesia à paucis diebus renovata est.* » (*Archives de Reims*, fonds de l'Archevêché, série G. visites, doyenné de la Montagne).

(2) Voir l'étude toute récente de M. l'abbé A. Chevallier sur ce monument, avec une vue extérieure et un dessin du retable, dans l'*Almanach annuaire de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes*, année 1906, p. 313. Nous lui empruntons ces deux vues, en remerciant une fois de plus l'auteur de son obligeance.

Digitized by Google



LE RETABLE DE CHAMERY

Digitized by Google

Digitized by Google

centre le christ en croix, entouré d'anges, la Madeleine au pied de la croix, la Vierge et saint Jean sur les côtés ; ces statuettes sont mutilées, ainsi que celles des deux larrons ; cette scène principale est accompagnée de figures d'apôtres, deux de chaque côté, dans des niches surmontées de dais flamboyants. L'autre fragment (0m72 sur 0m73) contient également quatre figures d'apôtres dans des niches identiques ; sur la bordure latérale du retable, course de rinceaux avec oiseaux, figurines, enfants d'un gracieux dessin. Nous ajoutions que ces débris, provenant sans doute de l'ancien maître-autel, pourraient être relevés du sol et même replacés sur un autel, mais sans chercher à compléter par des raccords les parties mutilées.

Deux statues se voyaient à ce moment près du retable : un saint Roch, en pierre, du XVIIe siècle, et une sainte Barbe en bois du XVIe, cette dernière accompagnée de la tour crénelée, d'une fenêtre de laquelle la même sainte les cheveux flottants, se montre à mi-corps les mains jointes.

L'autel voisin, sur son massif en pierre du XVIe siècle, présente un semis de fleurs de lis et de fleurs naturelles, au milieu desquelles se détache sainte Barbe avec la tour sur sa gauche ; des colonnettes, prismatiques, forment une garniture au devant de l'autel (1).

Dans la chapelle latérale nord, subsistent des semblables décorations aux autels de la Vierge et de saint Hubert. Le premier, haut de 0m90 sur 0m75 de largeur, divisé en avant en trois compartiments séparés par des colonnettes prismatiques, le fond décoré d'un semis de

(1) Description de cet autel et de l'église entière par CHALETTE, dans l'*Annuaire de la Marne*, 1831, p. 60, 61.

Digitized by Google

roses et de fleurs de lis en relief, offre comme motif centrale une Vierge en demi-relief, entourée de rayons, un croissant sous les pieds, les mains croisées au-dessous de la poitrine, avec de longs cheveux et sans couronne.

L'autel de saint Hubert, avec les mêmes dessins flamboyants en avant, garde sur la gauche le semis de fleur de lis du XVI^e^ siècle.

La porte principale de l'église, à deux vantaux, bien que très mutilée, présente encore une décoration gothique flamboyante, comme toute la façade occidentale, elle aussi bien défigurée par les intempéries.

Voilà pour la sculpture décorative ; quant à la peinture, on découvrait à la voûte du transept nord et ça et là sous le badigeon des autres voûtes, quelques traces des décorations peintes au XVI^e^ siècle. Il restait aussi, dans les fenêtres cintrées des basses nefs, quelques débris de vitraux du même siècle, notamment à la fenêtre voisine de l'autel de saint Hubert, qui contenait un fragment de bordure ornée d'enroulements aux tons jaunes et blancs d'un si brillant éclat. A la fenêtre de la basse nef sud, dans le lobe supérieur, on distinguait une figure du Père Eternel avec la tiare et la boule du monde dans la main gauche, se détachant sur un fond bleu, petit reste d'un charmant vitrail, ajoutions-nous (1).

La décoration du sanctuaire avait alors tout le caractère de la fin du XVIII^e^ siècle : boiseries Louis XVI, avec deux consoles sur les côtés, médaillons avec guirlandes

(1) Trop souvent, ces fragments sont enlevés par le peintre verrier qui refait un nouveau vitrail, et laisse tout au plus un fac-similé de l'ancien vitrail pour tromper les naïfs, comme nous pourrions en citer quelques exemples.

Digitized by Google

au sommet, autel à baldaquin supporté par six colonnes en marbre rouge, tableau de la *Transfiguration* au fond, deux anges sur les côtés. On remarquait dans le chœur deux cadres en bois sculpté avec motifs au-dessus dans le style Louis XV, renfermant deux peintures de même date, *L'Annonciation* d'un côté, et de l'autre une *Vierge* d'après l'un des types de Raphaël. Dans le chœur, au-dessus de l'arcade ouvrant sur le sanctuaire, un Christ en croix était suspendu à l'arc triomphal.

A noter aussi une bonne copie de la *Trinité*, le célèbre tableau du Guide, reproduite d'après la toile conservée dans l'église Saint-Jacques de Reims par Nicolas Perseval pour décorer le maître-autel de l'église de son lieu natal (1).

Mais le tableau le plus curieux de l'église, mesurant environ 1m30 de largeur sur 1m40 en hauteur, se trouvait dans la nef, suspendu au pilier après la chaire : *Christ en croix*, entouré d'Anges, de la Vierge et de saint Jean debout, à côté desquels se voyaient deux personnages agenouillés, en costume du temps de Louis XIII, portraits du mari et de la femme, donateurs du tablau probablement ; sur le devant du prie-Dieu de chacun d'eux, écusson entre deux palmes avec armoiries pour le mari : *d'argent à la fasce de gueules, chargée de trois besans d'or* (2) ; le même écusson pour la femme,

(1) « Le tableau du maître autel est une imitation de la magnifique toile du Guide représentant le Mystère de la Trinité, qui se trouve dans l'église Saint-Jacques de Reims. Il est l'œuvre d'un enfant de Chamery qui vivait au dernier siècle et qui a fait aussi les autres tableaux des petits autels. » *Statistique de la Marne* par Ad. Guérard, 1862, p. 435, et *Annuaire de la Marne*, article de Chalette, 1831, p. 61. (Il n'est plus dans l'église en 1907.)

(2) Armoiries de la famille Roland, de Reims, voir l'*Armorial des lieutenants des habitants* par Ch. Givelet, p. 111.

Digitized by Google

accompagné d'un autre portant ses armes personnelles: *de sable à trois châteaux d'or, 2 et 1* (1), avec ruban autour de l'écu. Un fond de paysage s'étend derrière la scène du calvaire, avec une ville et un pont sur le côté.

L'intérêt de cette toile, déjà mutilée mais encore montée sur chassis et encadrée dans une bordure assez simple, consistait dans la présence de ces portraits de seigneurs de la contrée, figures originales et spécimens des costumes de l'époque.

Avant même que l'on puisse identifier les personnages, leur présence donnaient à elle seule un caractère historique au sujet et en recommandait absolument la sauvegarde sur place (2).

Un autre tableau du XVII^e^ siècle se voyait au-dessus de la porte de la sacristie, endroit ou se lisait la date de 1681, peinture sur bois de 1^m^ de hauteur sur 0^m^60 de largeur, offrant aussi la scène du Calvaire avec la Vierge et saint Jean sur les côtés du Christ. Il est remarquable par son bon coloris et par l'expression des figures.

Nous signalions enfin, outre une peinture de saint Sébastien jugée sans valeur, un tableau du XVIII^e^ siècle représentant sainte Restitute, si vénérée dans l'ordre

(1) Armoiries inconnues. — En outre, on lit sous la figure du mari son âge : ÆT. 57, et de même pour la femme : ÆT. 48, avec la date AN. DNI. 1626, mentions que l'obscurité nous avait empêché de voir d'abord.

(2) Malgré cet intérêt local, le tableau a été abandonné ou vendu avant 1900, privé de son cadre et enlevé de son chassis, livré à un revendeur de Reims, de qui l'obtint un peintre M. Louis Ruffini, qui en devina la valeur et le plaça dans son atelier (rue des Consuls, 22), où nous l'avons retrouvé et reconnu le 5 juillet 1906. Une enquête est ouverte sur cet enlèvement et nous désirons vivement qu'elle aboutisse à une réintégration du tableau dans l'église.

Digitized by Google

de saint Benoît et honorée sans doute d'un culte particulier à Chamery. Dernier tableau, saint Nicolas, du XVIII[e] siècle.

Nulle dalle funéraire ne restait visible dans le pavé, mais, dans le chœur, une inscription gravée sur un marbre noir et fixée au pilier à droite près du chevet (1), relatait la fondation en 1729 d'une cérémonie très populaire, celle de la procession de la Résurrection au matin de la fête de Pâques. En voici le texte, toujours intéressant à conserver en cas de perte du monument original : *Surrexit Dominus veré, Alleluya. L'an de grâce 1729, le 12[e] jour d'Aoust, N. Tranchant et Marie Jardin, son épouse, habitans de Villedomange, ont fondés à perpétuité en cette église une procession du très saint sacrement qui doit estre faite tous les ans au jour de Pasque, à quatre heures du matin, pour laquelle ils ont legués et delivré la somme de 150 livres. On doit dire le De Profondis le jour qu'elle sera annoncée à pronne. Requiescant in pace* (2).

* * *

Au cours d'une nouvelle excursion (7 septembre 1886), en arrivant de Villers-aux-Nœuds par le chemin de traverse, nous avons remarqué à l'entrée de Chamery un endroit d'où l'on aperçoit la cathédrale de Reims et l'église de Saint-Remi dans un lointain vraiment pittoresque, et nous le signalons aux touristes.

(1) Plaque de marbre noir, mesurant 0[m]45 de hauteur sur 0[m]32 de largeur. Lettres capitales filets autour du texte.

(2) Acte passé le 20 novembre 1728, d'après l'expédition qui se trouve aux *Archives de Reims*, fonds de l'Archevêché de Reims, série G, visites, doyenné de la Montagne.

Digitized by Google

A cet endroit, se dresse une croix en fer reposant sur un socle en pierre appuyée sur quatre consoles et portant au bas, en lettres capitales, sa date d'érection : FAIT EN 1779. La plaque en tôle, fixée à la croix, n'offrait plus qu'une inscription tronquée : *A la gloire de Dieu et à la dévotion de Pierre..... et d.....* (1). Le haut de cette croix est d'un très élégant dessin avec fleurons, mais les extrémités en fleurs de lis ont été mutilées. Rien de plus respectable et de plus inoffensif que ces vieilles croix de chemin, guides du voyageur, traces d'anciennes limites, souvenirs d'accidents, et, en tout cas, œuvres d'art locales du plus touchant souvenir.

Dans le cimetière, qui entoure l'église, on voit encore une ancienne croix du même modèle, reportée sur la tombe de Jean Coulon, décédé en 1860, et une autre également belle et délicate sur la place publique auprès de la fontaine.

Au cimetière, nous avons noté quelques épitaphes : celle de Jean-Louis Lefebvre, né le 14 juillet 1799, mort le 13 juin 1875, qui fut pendant 48 ans curé de Chamery ; — celle de Jules-Edmond Quéneaux, mort le 21 mars 1860, à l'âge de 19 ans, élève du Conservatoire impérial de musique (épitaphe en vers français célébrant son talent naissant et son départ prématuré au chœur des anges) ; — et d'autres seraient encore à relever sur des tombes modernes (2).

(1) Au bas, le nom de Pierre-Nicolas Bailly.

(2) Parmi les notabilités locales, issues de Chamery au XIX^e^ siècle, rappelons la mémoire de deux respectables ecclésiastiques : M. le chanoine Lecointre, ancien curé-doyen de Château-Porcien, mort à Reims en 1892, et M. l'abbé Bailly, curé de Saint-Germaimont, décédé en 1882. — M. le D^r^ Duguet, l'une des sommités médicales de Paris, est également originaire de Chamery.

Digitized by Google

Dans l'église, tout était dans le même état, et nous remarquons seulement un meuble non encore décrit : la chaire du XVII^e^ siècle en chêne brut, noircie par le temps, modèle de simplicité et de bon goût, avec des panneaux encadrés de moulures, la cuve supportée par des consoles et l'abat-voix reposant sur des motifs analogues, large escalier sur le côté.

Dans les rues du village nous apparurent aussi des débris divers et des dates commémoratives à rappeler en premier lieu celle de 1775 sur une pierre du pignon du presbytère, avec les initiales C. L. B. — Sur la porte en bois d'une maison de la rue haute, on lisait au linteau : *1800, j'ai été posé en l'an huit.* — Dans la cour d'une maison de la même rue, on voyait une statue en pierre de saint Paul, apôtre, figure avec le type consacré, placée sous une arcature trilobée (1). — Dans la cour d'une autre maison de culture, ouvrant sur la rue qui part de la place plantée d'arbres, sur la droite en regardant Reims (2), nous aperçûmes dans une niche en brique une figure en pierre, sculpture peinte du XV^e^ ou XVI^e^ siècle, mesurant environ 0^m^80 de largeur, et représentant un monstre marin de forme singulière, la gueule ouverte, la queue enroulée, portant au milieu du dos un enfant à mi-corps vêtu de blanc, les mains jointes, la tête et le corps intacts. D'après une tradition populaire, ce morceau bizarre proviendrait de Montrieul, domaine de l'abbaye de Saint-Nicaise dans les bois au-dessus de Sermiers. Près de là, fontaine Saint-Antoine, avec une plaque d'après un dessin de Rève-Perseval en 1846.

(1) L'église de Chamery est placée sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul, cette statue peut donc en provenir.

(2) Maison de M. Rigot-Duguet (30 août 1892).

Digitized by Google

* * *

Les curiosités naturelles abondent sur les hauteurs, où se trouve un petit lac, aussi bien que sur les pentes de la montagne qui forment comme un fer à cheval autour de Chamery (1). Le banc coquillager, que l'on découvre dans le sable d'un ravin planté de sapins et contigu à la route qui monte au sommet du plateau, est une attraction véritable pour le géologue comme pour le simple touriste (2), nous en fîmes la visite le 27 août 1888. Sur le sommet, près du patis qui domine le le ravin, s'élève une croix moderne en fer, succédant à une plus ancienne, rappelant le nom des Perseval si fréquemment porté dans le pays. On y lit sur une plaque de marbre noir fixée au socle en pierre : *O crux ave spes unica. A la gloire de Dieu et à la dévotion de Jacques Perseval et de Restitue Lacuisse, 1807. Réédifié par leurs petits-enfants, 1881.*

Après la visite du banc coquillager et des cîmes voisines, nous redescendimes au village, et, par une bonne fortune assez rare dans les campagnes, nous trouvâmes ouverte la porte du clocher. Il nous fut donc possible d'examiner les cloches qui ne sont pas les moindres des curiosités locales. En effet, sur ces corps sonores, même sur les modernes, revivent des noms, des dates, des renseignements précieux.

(1) *Géographie du département de la Marne* par G. Lesage, 1839, p. 548.

(2) Il est question de ce banc et des auteurs qui en ont traité, dans les *Mémoires de la société des Antiquaires de France*, article de J.-G. Jacob, au t. II, 1820, p. 196, note.

Digitized by Google

Dans la tour de Chamery, il existe un ancien beffroi construit pour y suspendre quatre cloches, mais il n'en contient aujourd'hui que trois, deux à l'étage inférieur et une plus petite à l'étage supérieur, cette dernière portant la date du mois de septembre 1819. La cloche moyenne porte aussi la mention qu'elle a été *fondue sous le règne de Louis Le Désiré,* et perpétue les noms du pays suivants : *Lamour, curé de Chamery, Sacy et Ecueil ; Jacques-Ponce Lacuisse, maire ; Ponce Perseval, propriétaire.* La grosse cloche fait revivre les noms des fondeurs : *Faite par Antoine et Loiseaux, de Robécourt, par Bourmont, Haute-Marne.*

Chaque cloche offre d'ailleurs toute une légende commençant par la formule : *Je suis bénite et nommée...* (1) La plus forte mesure un mètre de diamètre et les autres un moindre diamètre à proportion. On lit, sous les noms, cette acclamation sur la grosse cloche : *Vive Chamery*, et cette revendication en avant : *les 3 faites par les habitants.* Une fleur de lis suit ce texte, qu'accompagnent aussi les figures moulées du Christ en croix et d'autres emblèmes religieux.

A l'intérieur du clocher, on peut juger de la beauté des chapiteaux qui surmontent les colonnettes des baies cintrées et géminées, ouvertes sur les faces est, nord et sud de la tour. De la haute flèche qui la recouvre, flanquée aux angles de quatre clochetons, s'élance une belle croix en fer, surmontée d'un coq doré et munie d'un paratonnerre. Sur la toiture en ardoises se détache la date de sa dernière réfection en 1859 (2).

(1) Nous aurions voulu copier les inscriptions entières, mais cette copie est fort difficile à faire en tournant autour des cloches à cause de leur disposition et de l'obscurité du local.

(2) Pour l'état ancien et la description du clocher, ses dimen-

Digitized by Google

Dans les combles, nous apercevons quelques vieilles statues en bois, reléguées là de vieille date : la Vierge et le saint Jean de l'ancien arc triomphal du XVI^e^ siècle, un saint Jean-Baptiste, un saint Fiacre et un saint Nicolas mutilé. Ce sont les invalides que l'on délaisse ainsi, mais des invalides qui ont encore parfois un beau visage et de fines mains que ne dédaignent pas les amateurs et les brocanteurs devenus par trop avides de nos vieux saints abandonnés. Que l'on veille sur leur sort pour les maintenir dans nos églises, où ils sont mieux à leur place que dans les cabinets d'antiquaires !

* * *

Dans une visite postérieure du 29 septembre 1889, nous retrouvions l'église de Chamery sans modifications au dehors ni au dedans, si ce n'est une peinture d'un ton bleu appliquée à la voûte du chœur et du sanctuaire. Le 30 août 1892, nous constations l'exécution de travaux bien compris pour la restauration de la chapelle latérale du nord et l'ouverture du passage voûté faisant communiquer cette chapelle avec le chevet. L'autel du XVI^e^ siècle y était conservé avec sa riche décoration en relief et l'on y avait adapté un retable en pierre du même genre.

Ici s'arrêtent nos notes sommaires et incomplètes mais précises, et nous voudrions qu'elles puissent servir de renseignements pour expliquer les travaux projetés ou accomplis depuis et que nous visiterons un jour avec un

sions etc., voir la notice donnée par Chalette, dans l'*Annuaire de la Marne*, 1831, p. 62.

Digitized by Google

égal plaisir et intérêt. Rien ne peut nous être indifférent dans l'état présent de nos églises rurales, surtout en vue de leur maintien et de leur conservation qu'il faut assurer à tout prix et d'un commun accord à travers les difficultés de l'heure présente.

Le lundi de la Pentecôte (20 mai 1907), une fort agréable visite à Chamery a replacé sous nos yeux la plupart des objets que nous signalions dans les notes précédentes. Nous avons de nouveau constaté leur intérêt, et nous avons vu, en plus, les trois portraits de famille peints par Nicolas Perseval et conservés avec soin dans sa maison natale.

Même charme dans le site au sommet du coteau, et vue toujours splendide à l'ombre des arbres séculaires qui dominent le vignoble.

Reims, le 25 mai 1907.

Digitized by Google

Digitized by Google

A PROPOS D'UN CONGRÈS DE L'ART PUBLIC

Communication de M. E. KALAS, Membre titulaire

MESSIEURS,

Depuis quinze ans, la société bruxelloise de l'*Art public* s'attache à lutter contre l'enlaidissement monotone et continu du domaine de l'homme. Sa devise affirme une ambition large : « *Rendre à l'art sa mission sociale d'autrefois, en l'appliquant à l'idée moderne.* »

Aussi n'a-t-on pas lieu d'être surpris en constatant, dès les premiers feuillets d'un compte rendu de 800 pages, quelle fut l'importance du « III^e^ Congrès international », organisé à Liège, en 1905. Vingt-et-un États d'Europe et d'Amérique y donnent leur officielle adhésion. Cent quarante-neuf sociétés savantes s'y veulent distinguer, — parmi lesquelles l'Académie nationale de Reims, représentée par M. Alphonse Gosset, son ancien président.

Reconnaissons à nos voisins les Belges, avec le goût des formules humanitaires, le droit d'afficher orgueilleusement que les déductions pratiques sont de tradition rigoureuse en leur petit pays : « Notre production et notre mouvement d'affaires sont énormes, » ainsi débute le discours de M. Beernaert à la séance d'ouverture du Congrès; « depuis 1831 ils ont cru dans la proportion de 1 à 20 ». Et l'orateur continue : « Par

Digitized by Google

rapport au nombre des habitants, notre commerce est le double de celui de France et d'Allemagne ; quatre fois celui des États-Unis ; sept fois celui de l'Italie ; douze fois celui de la Russie. Il dépasse celui de l'Angleterre. Relativement, nous sommes la première des nations industrielles. »

Et, tandis que la masse du troupeau « traite les esthètes en fantaisistes et tout au plus les tolère », elle est obligée d'incliner sa faconde devant l'expérience d'un ministre d'État, qui, plaçant les questions sur l'unique terrain de l'économie sociale, rappelle, historiquement, par l'exemple de sa patrie, que l'art est un élément indispensable à la prospérité des nations, comme au bonheur de l'homme.

Par réciprocité, le peintre Broerman, rapporteur général confesse en ces termes l'infériorité primordiale de son entendement professionnel : « Notre malheur à nous, artistes, est de ne pas assez nous appliquer à l'industrie, qui stimula, de ses ressources de logique, nos ancêtres des bonnes époques, dont les manifestations furent glorieuses en raison de leur utilité. » Plus loin, abordant la définition des méthodes réconfortantes, il lui semble efficace, urgent : « 1° que la mission des Pouvoirs publics s'élève au-dessus de la politique et de l'esprit de classe ; 2° qu'elle soit sociale et civilisatrice, par des initiatives et par des mesures pour l'Art public et pour l'éducation artistique du peuple ».

Comme péroraison, l'éloquent brabançon s'écrie : « Si nous ne partageons pas loyalement avec le peuple, le pain de l'esprit et du cœur, il ne pourra monter avec nous sur la bascule du progrès, et, s'il ne monte pas avec nous, il en renversera le mouvement et nous plongera dans la barbarie ! »

Digitized by Google

*
* *

Évidemment, Messieurs, les limites de notre communication ne sauraient permettre une analyse bien détaillée des formulaires et doléances énoncés par les pédagogues, les magistrats, les architectes, les publicistes de toutes nations. Du reste, bien des dires et des vœux sont à réviser; des sous-détails font double-emploi dans les diverses rédactions.

Contentons-nous d'exposer que le travail du Congrès s'est vu répartir en 5 sections :

La 1re : de l'école primaire;
La 2e : des écoles d'art;
La 3e : des musées et expositions;
La 4e : du théâtre;
La 5e : de l'aspect et de l'administration du domaine public.

*
* *

« Il est maintenant admis que l'enseignement, à tous les degrés, doit contribuer pour une large part à la lutte contre le mauvais goût, » déclare M. Michel, professeur d'Athénée, à Chimay.

Avec une conviction profonde, il affirme que les premiers éléments de semence esthétique sont efficaces, dès l'école primaire, non-seulement par la lecture des poèmes, l'étude de la musique et du dessin; mais encore par l'éducation instinctive de l'œil en des bâtiments d'architecture avenante, égayés de décorations murales

Digitized by Google

instructives, d'imageries séduisantes. Alors les qualités innées, en la moyenne des individus, seraient développées libéralement, par le fait d'une participation cordiale aux collections, excursions, projections lumineuses.

Et après avoir entraîné les élèves à reconnaître les œuvres de beauté plastique, à s'appliquer aux découpages adroits, à cultiver les boutures et les fleurs, à manier les premiers outils, l'instituteur saurait rendre les voyages profitables, développerait le goût des cortèges et des récitations, dirigerait les fêtes gymnastiques, chorales, symboliques.

Dirons-nous avec M. de Genst, professeur à l'école normale de Bruxelles, qu'au point de vue éducatif, quels que soient les efforts des Belges et des Suisses, l'Allemagne et la Suède nous donnent l'exemple de très-haut, cherchant à fortifier, à ennoblir l'âme du peuple jeune, s'appliquant à développer la puissance de ces énergies latentes. « Si vous voulez, » dit Frœbel, le créateur des jardins d'enfants, « si vous voulez sauver l'homme, le travailleur, l'artisan de la ruine inévitable, alors vous devez l'élever au-dessus du rôle de force motrice, au-dessus des mécaniques, sinon celles-ci le conduisent à la sujétion totale. »

Alors se confirment les paroles que prononçait Antonin Proust, ministre des arts : « Les sociétés modernes vivant surtout par l'industrie, et le dessin étant par excellence la langue de l'industrie, les gouvernements soucieux des intérêts qui leur sont confiés ont le devoir de développer l'enseignement des arts du dessin. »

Comme il ne suffit pas d'instruire pratiquement les travailleurs, inutile d'ajouter que « toutes les conclusions pour l'enseignement primaire, sont valables pour l'enseignement secondaire », où peuvent se développer,

Digitized by Google

par surcroît, les notions sur l'histoire de l'art et des civilisations. Dans les écoles techniques supérieures, dans les facultés, devraient être fondées des chaires d'esthètique, à l'instar de celle d'Oxford, mémorablement célèbre, grâce à l'éloquence, au prosélytisme de John Ruskin.

Dans l'esprit de nos congressistes, il appert que l'étude du dessin n'a pas seulement pour but de créer des artistes, des exécutants habiles. Le résultat probant serait d'améliorer le goût du public en général, développer la mentalité attentive des voyageurs, édifier le sens des critiques, des édiles, des gouvernants.

*
* *

Encore faut-il estimer que nous sommes très loin des réalisations qu'on est en droit d'attendre, lorsquon retient, d'une enquête de M. Omer Bluysse, l'appréciation suivante à l'adresse des artisans belges — et qu'on pourrait également appliquer aux nôtres : « Rares sont ceux qui savent travailler d'après un plan; plus rares encore ceux qui savent modifier des données pratiques; introuvables ceux qui seraient capables de créer un bel objet de leur métier. »

La question des apprentissages, celle de la discipline des façonniers, mériteraient d'être courageusement approfondies, au front même des intéressés. Les jeunes gens studieux devraient connaître les enquêtes de M. Marius Vachon sur l'instruction artistique des ouvriers étrangers. On aurait à leur faire apprécier la cause des progrès redoutables de nos concurrents; leur

Digitized by Google

exposer que c'est à l'Angleterre qu'on doit l'organisation connexe du Musée et de l'École d'art industriel; leur analyser les rouages des « Kunstgewerbevereins » allemands.

Dirons-nous que depuis quelques années, l'esprit méthodique des Teutons s'applique à réhabiliter la mémoire des anciennes institutions de maîtrise et de compagnonnage. Réorganisées sous une forme moderne, appropriées aux besoins de notre époque, on estime, Outre-Rhin, que des corporations libres, administrées par des « Chambres d'artisans », peuvent encore très-bien fournir, à l'art industriel, des ouvriers et des patrons connaissant pertinemment leur métier, en ayant, par surcroit, le respect, l'amour et l'orgueil.

En attendant que se généralisent les succès qu'on attribue à des tentatives souvent curieuses, imprévues, des rapporteurs de tous pays semblent attacher grande importance à la résurrection des spécialités nationales ou provinciales. Un sculpteur bruxellois prévoit la nécessité d'une école de poterie. Un tisserand de Schaerbeck préconise l'institution d'un atelier-modèle de tapisserie. Madame Pillet, femme de notre inspecteur-honoraire de l'enseignement du dessin, se basant sur des expériences tentées en Algérie, projette que « les pouvoirs publics, tout en prenant les mesures nécessaires pour empêcher l'exploitation de la mère de famille par des intermédiaires, favorisent l'initiative privée dans le relèvement ou la création de métiers, tels que les tapis à points noués, la dentelle ou la broderie, qui permettent à la femme de travailler à la maison ».

Glissant alors sur la généreuse succession des vœux fraternellement acclamés, nous songeons à certaine boutade de Jean Lahor : « Le peuple avait autrefois un

Digitized by Google

art populaire, un mobilier populaire, comme il avait des costumes, des poésies, des musiques, des danses populaires; il ne les a plus. La sombre illumination intérieure qu'il demande à des ivresses basses lui doit-elle suffire? Est-ce pour lui vraiment assez, l'ignoble, l'abrutissant café-concert, où lui sont débitées, avec l'absinthe et les alcools empoisonneurs, les niaiseries et les obscénités que l'on sait? Un peu d'idéalisme ne messiérait pas, même et surtout à une démocratie... »

*
* *

L'ambition d'un logis propre, lumineux et attrayant, la jouissance des prairies et des fleurs, la passion des lectures et des images, la curiosité des histoires locales et des antiquités vénérables sont cependant à la portée de toutes les bourses. Du haut en bas de l'échelle sociale, le sens devrait exister de la beauté simple et sobre, le dégoût du faux-luxe et du gaspillage. « J'aimerais », dit l'auteur précédent, dans son livre *Des Habitations à bon marché;* « j'aimerais que par son aménagement, par d'heureux accords dans les tons, les colorations des murs, des papiers, des rideaux, des meubles mêmes, s'ils étaient peints, on créât et on apprit à l'ouvrier, à l'ouvrière, à tous, à créer une harmonie générale, qui certainement ne coûterait rien de plus, et qui par elle-même, composerait déjà une décoration délicate. »

L'enveloppante attraction du « home » étant un des plus sûrs facteurs de moralisation, nous avons vu le brasseur Jacobsen à Copenhague, le savonnier Lever à

Digitized by Google

Port-Sunligt, le chocolatier Cadbury à Bouruville, le prince Ernest-Ludwig à Darmstadt, s'honorer par la création de villages-esthétiques, de cités-ouvrières pittoresques, de colonies d'artistes, où s'exalte le côté sympathique de bâtiments franchement décoratifs, entourés des splendeurs de la nature rustique.

De cette idée, vient de naître, en France, l'*Association des Cités-Jardins*. Cependant que d'aucuns s'évertuent à désenlaidir la maison, la mairie, la caserne, la gare, l'hôpital et l'usine, le *Touring-Club* entreprend la tâche de nettoyer l'auberge campagnarde, meubler l'hôtel à voyageurs d'une façon logique, hygiénique et charmante. De bons esprits nous font même entrevoir que cette administration, intelligente et sportive, ne saurait manquer de subventionner les efforts de ceux qui, répondant à l'appel des Sociétés savantes, commencent à s'intéresser du sort des pignons moyenageux, des cimetières désaffectés, des cloches ou des arbres séculaires.

L'Académie nationale de Reims s'honore d'un rôle actif en la « défense des édifices et des œuvres d'art en péril ». Félicitons-nous de la science qui préside, depuis vingt-un ans, à la rédaction du *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims*. Sachons gré, aux plus autorisés d'entre nous, de vouloir bien signaler au public les anciennes statues de nos villages, éveiller l'attention du citadin sur l'attraction, le charme des souvenirs légendaires de sa banlieue, la beauté des paysages méconnus.

C'est ainsi que le conservateur et l'archiviste de notre Ville, non-contents de leur rôle bibliothécaire, se sont récemment osés jusqu'à l'avant-garde des populaires croisades. Nous les avons vu journalistiquer, colonne à colonne, parallèlement à d'autres confrères, jaloux,

Digitized by Google

pour leur part, d'éclairer l'ouvrier dans la lutte anti-alcoolique, anti-tuberculeuse. Le passant s'émeut, la galerie applaudit et souscrit. De nouvelles recrues ne demandent, peut-être, qu'à descendre dans l'arène.

Puisque l'entraînement de telles abnégations manque d'être général en France; signalons qu'en Angleterre, dans un pays essentiellement affairé, les directeurs d'établissements scolaires, les présidents de corporation constituent des agents très-militants, s'exerçant par tous les moyens, à attirer le public, pour l'instruire, documenter les négociants, encadrer les ouvriers parmi les nombreuses sociétés de « Travailleurs d'art ». Les conférences, les meetings, les caravanes d'étude, les musées ambulants suscitent une émulation sans cesse renouvelée, pécunièrement encouragée. Avec la suprême habitude des initiatives, les comités locaux entendent se soustraire au moindre contrôle du gouvernement, travailler suivant les desiderata formulés par le commerce de chaque ville importante.

Réservons cependant ces questions spéciales, que nous avons eu l'honneur de vous soumettre antérieurement. Peu de rapports, au Congrès de l'Art public, étudient l'amélioration du régime des concours et des expositions.

Tous les intéressés connaissent la polémique de M. Gustave Geffroy pour la création des « Musées du Soir ». Seule, une idée préconisée à Liège, par M. Félix Régamey, nous paraît franchement inédite : organiser des spectacles dans la rue; étudier, la nuit, des dispositions d'éclairage capables de faire valoir la beauté des monuments ou des sites pittoresques. Et des conférences seraient offertes, au pied du motif ainsi désigné au respect des foules.

Digitized by Google

*
* *

De la même intention « d'art en plein-air » peuvent se rapprocher, non-seulement les « cortèges historiques » de Vienne et de Bruxelles, les représentations bavaroises et lorraines de la « Passion », mais encore les récentes tentatives de M. Pottecher, au « théâtre de Bussang ». Nous ne parlerons que pour rappel des grandes restitutions archaïques de Béziers, de Nîmes et d'Orange. En tant qu'exemple abordable en les préaux ou les salles improvisées des villes industrielles, remémorons les efforts de la directrice du Lycée de jeunes filles de Lyon, en son « théâtre de l'œuvre », où certains groupements d'ouvriers et d'ouvrières interprètent une série de pièces littéraires « scrupuleusement choisies, — dit-elle, — pour l'éducation sociale de travailleurs. »

Le libellé de ces programmes pourrait nous paraître d'une analyse assez curieuse... mais, le temps presse et c'est au cours des rapports préparatoires aux travaux de cette section, que nous trouvons, intercalée, l'étude considérable de M. Alphonse Gosset, sur « les conditions d'établissement d'un grand théâtre national populaire ». Des plans, coupes, élévations répandront à l'étranger la connaissance d'un projet-précurseur, que tous les spécialistes ont admiré au Salon de 1901. Depuis cette époque, la question s'impose tellement urgente, que l'année dernière, lors de la discussion du budget et cette année même, les principaux orateurs du Parlement s'en préoccupèrent vigoureusement. Parmi bien des conventions aléatoires, l'une d'elles faillit aboutir avec M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique. Sera-t-ce enfin la réalisation du rêve de notre éminent confrère ?

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, l'Académie nationale de Reims depuis longtemps applaudit l'ingéniosité des solutions, que son représentant n'a pas dû manquer de défendre d'enthousiasme. Regrettons, toutefois, que le volume consacré au Congrès de l'Art public ait tellement élagué le résumé des séances de délibération, qu'on y cherche inutilement le second projet, du même auteur, avec les détails et les devis d'une érection prévue à l'emplacement du Marché du Temple.

Je ne saurais, Messieurs, m'étendre sur une question fort au-dessus de ma compétence. Espérons qu'après avoir rectifié ce que cette narration peut avoir de flottant, M. Gosset voudra bien nous donner également son impression personnelle de l'accueil à lui réservé, à Liège.

*
* *

Nos amis les Belges font largement les choses. Non content de se confiner aux questions soulevées en commission, le Congrès s'est imaginé d'une leçon des choses en promenant ses adhérents jusqu'à la cité carolingienne d'Aix-la-Chapelle. On dit qu'une réception grandiose était préparée par le bourgmestre et que, sur l'hôtel-de-ville, ou Rathaus, flottaient en « trilogie fraternelle », les drapeaux français, belge et allemand.

Alors, dans la chaleur communicative des derniers compliments internationaux, les assistants exultèrent leurs enthousiasmes, applaudissant frénétiquement à la lettre de M. Walter Crane, le plus éminent des décorateurs anglais, le dernier survivant de la grande pleïade des sociologues de l'art.

Digitized by Google

*
* *

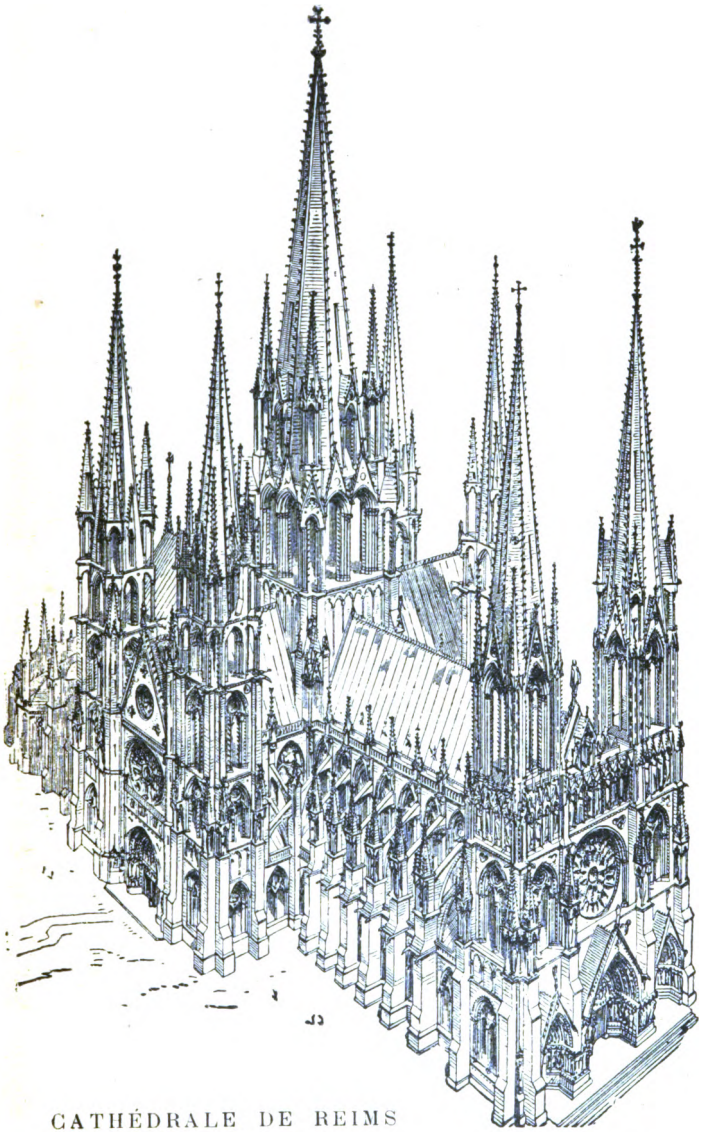
Pour nous, dans le silence du cabinet, la conclusion s'affirme que le mouvement d'esthétisme populaire, tenté sur le continent, doit sa filiation à l'élan provoqué, depuis quarante à cinquante ans, par les maîtres préraphaëlites. Les apostolats sont inoubliables, de John Ruskin et de William Morris, socialistes néo-bibliques. L'humanité glorifiera le nom de ces créateurs de rêves et de beauté plastique, philantropes de saisissante envergure, poètes somptueux, polémistes virulents; parcourant les fourmilières du Royaume-Uni, révolutionnant les clubs ouvriers, les unions; fondant des ateliers corporatifs, des bibliothèques, des filatures, des musées, des sociétés d'alimentation, des imprimeries, des logements à petit loyer, des magasins d'ameublement; prêchant au milieu des rues. De leur mystique exaltation nous est restée la formule de « l'Art pour le Peuple et par le Peuple ».

Avouons que, jusqu'ici, leur méthode de régénération morale n'oserait affronter la grondante détresse de nos carrefours usiniers. Nos écrivains, Jean Lahor et Gabriel Mourey, ne sont guère écoutés que des dilettantes.

Mais la « Société de l'Art public » travaille pour des jours meilleurs. Quoiqu'en puissent augurer les excitateurs de seuls instincts matériels, reportons-nous à la sublime parole de Celui qui fut l'initiateur de la plus grande des révolutions sociales :

« *L'homme ne vit pas seulement de pain.* »

Digitized by Google

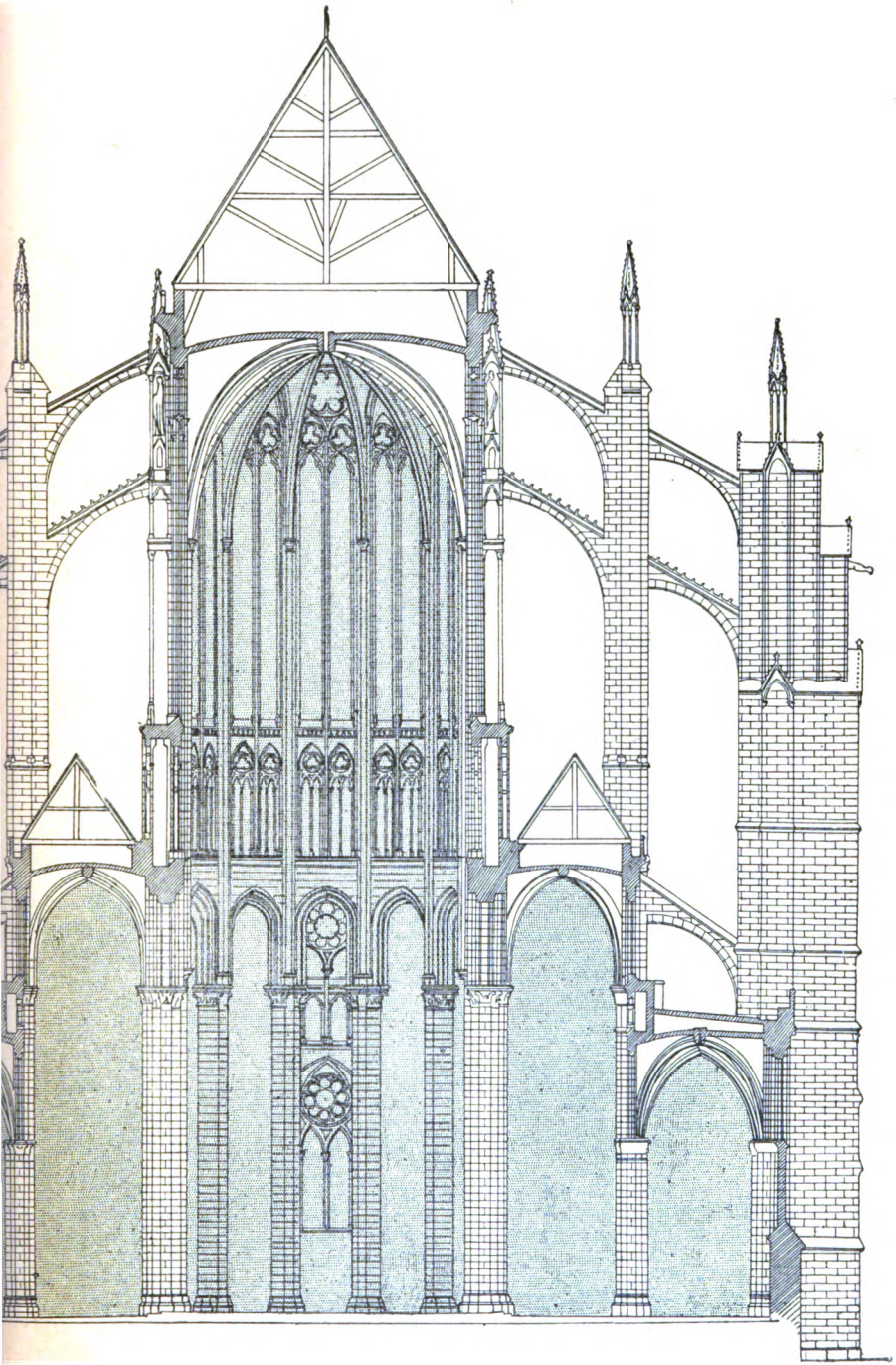


CATHÉDRALE DE REIMS
achevée, d'après Viollet-le-Duc

Les cinq flèches du transept ont été détruites par l'incendie de 1481.

Digitized by Google

Digitized by Google



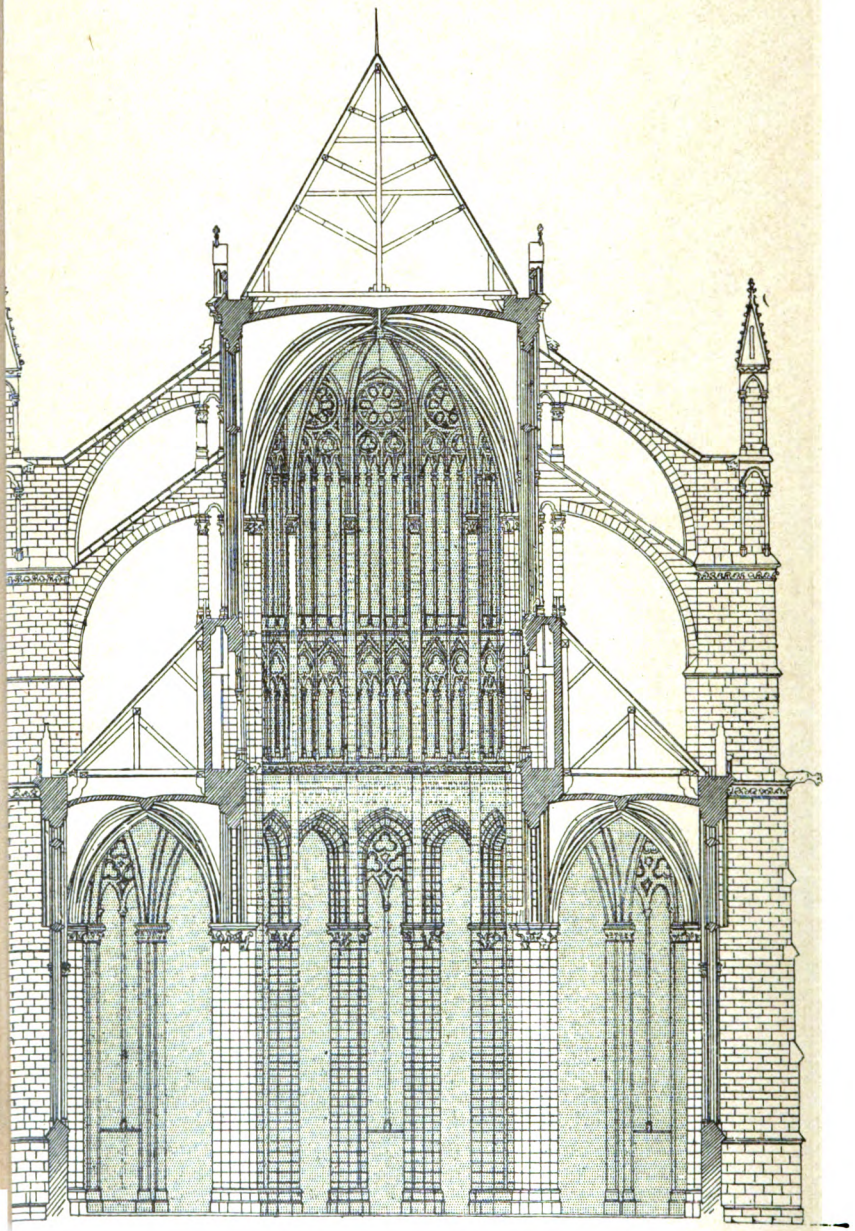
CATHÉDRALE DE BEAUVAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

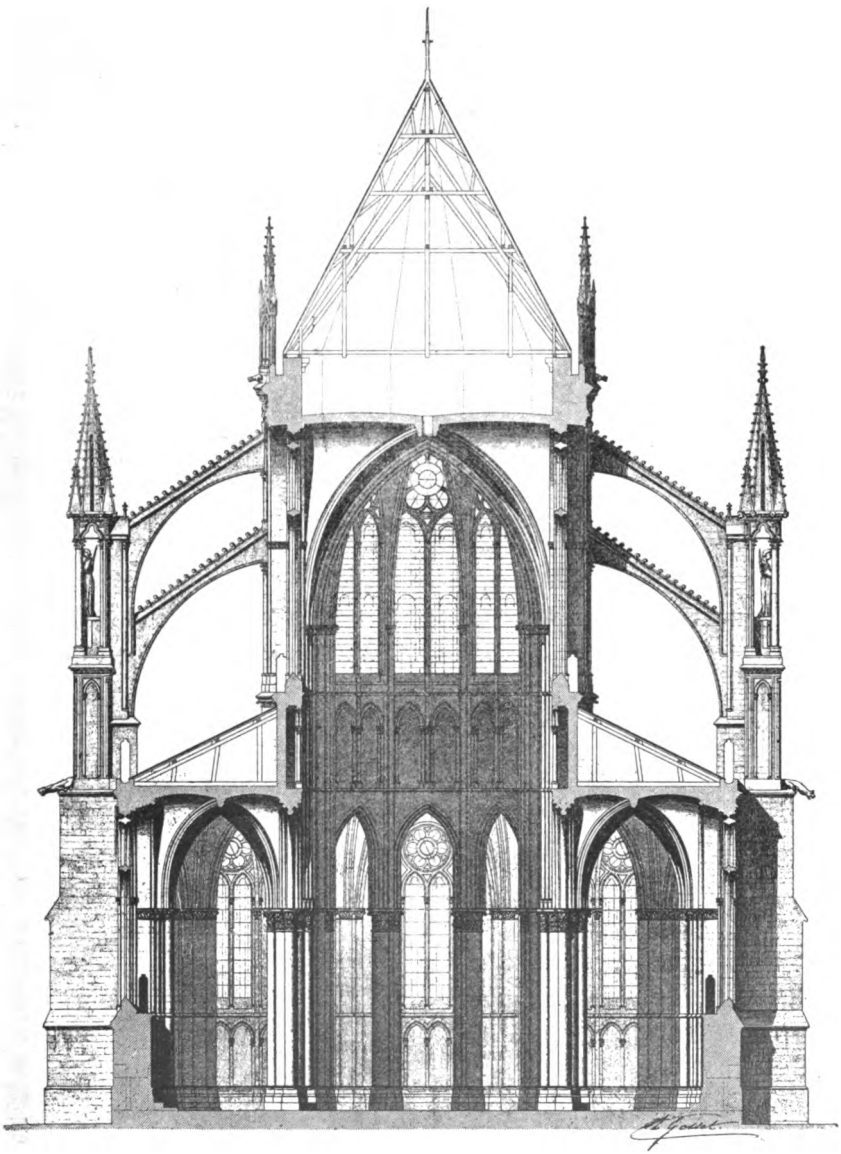
Digitized by Google

ALLÈLE DES TROIS COUPES TRANSVERSALES



CATHÉDRALE D'AMIENS

Digitized by Google



CATHÉDRALE DE REIMS

Digitized by Google

Digitized by Google

CATHÉDRALES DE REIMS, AMIENS, BEAUVAIS

Parallèle des Coupés Transversales

présenté au Congrès de la Société Française d'Archéologie tenu à Beauvais en Juin 1905
et communiqué à l'Académie de Reims, en 1906,
par M. Alphonse GOSSET, architecte, membre titulaire

« *Mens agitat molem* ». *L'Esprit anime la matière,* disait le grand poëte latin du siècle d'Auguste. Observation sagace, applicable surtout à nos cathédrales du moyen âge.

En effet, tandis que celui qui éleva les temples de l'antiquité païenne y accentuait la prédominence des horizontales (expression du calme, de l'immobilité), en vertu d'une philosophie qui ne leur demandait que de charmer les yeux par des proportions d'une harmonie supérieure (1), sans rien enseigner de l'au-delà; au contraire, l'esprit qui inspira les architectes du moyen âge, conformément à l'esthétique chrétienne, montrant *le Ciel* à la pensée, leur fit donner la prédominence aux verticales, la hauteur à la largeur, pour imprimer un mouvement ascensionnel exprimant l'aspiration de l'âme, *ad cælum,* vers Dieu.

Aussi leur idéal fut-il d'en élever le plus haut possible les hautes nefs, *sempre alto.*

Le chœur de la cathédrale de Beauvais fut le dernier jet de leur ardeur, trop grande même, car après avoir

(1) « Les mêmes nombres, dit Pythagore, qui produisent l'harmonie des sons pour l'oreille, procurent aussi une merveilleuse jouissance à la vue, au sentiment. »

Digitized by Google

voulu dire comme l'aigle : « Jusqu'où ne monterai-je pas », il leur fallut s'arrêter.

Leur système de construction basé sur les déductions de l'équilibre, préférées aux règles de la stabilité qui avaient assuré la durée des puissantes constructions romaines, atteignit à Beauvais son apogée.

Les appréhensions qu'il suscita obligèrent à un arrêt, heureusement, sur un chef-d'œuvre.

Puis après, les architectes, faute de s'être recueillis dans la recherche des corrections, des perfectionnements, se laissèrent aller à la mièvrerie, qui, malgré la grande éloquence de leurs compositions, aboutit à l'anémie, fin d'une éclosion architecturale, restée la gloire la plus originale de l'art français, celle qui a eu la plus grande extension.

Avant d'examiner les détails comparatifs des nefs des trois cathédrales les plus caractéristiques de cette région : Reims, Amiens, où s'accentue le mouvement ascensionnel jusqu'au triomphe à Beauvais, on nous permettra de rappeler les résultats obtenus au commencement du XIII^e^ siècle.

Les architectes sont alors munis des procédés éprouvés de construction des voûtes d'arêtes ogivales, avec les arcs doubleaux, diagonaux, formerets, constituant une ossature facile à monter, solide et élastique, reliée par des sections de berceaux d'une exécution facile, pouvant donner libre essor à la logique de leur système, à leur désir de pointer leurs nefs et leurs clochetons aigus vers le ciel, et aussi aux raffinements.

Ces nouvelles voûtes fragmentées, légères, à ossature apparente, leur permettent : de couvrir aisément les espaces réguliers et irréguliers, et d'élégir les points d'appui, qui, des colonnes, deviennent des faisceaux de

Digitized by Google

colonnettes, en harmonie avec l'ossature des arceaux légers qui les surmontent. Aussi, tous les membres de l'architecture s'affinèrent-ils pour monter progressivement de plus en plus. Alors les verticales franchirent les horizontales, les dépassant même pour insensiblement les effacer et affirmer ainsi l'ascension. Seulement, dit Corroyer (1), c'est « un système qui a pour principe de maintenir en équilibre un édifice dont les poussées de voûtes sur croisées d'ogives sont contrebutées par des arcs-boutants extérieurs, exposés aux intempéries, d'où faiblesse de durée ».

En même temps, par l'invention des formerets, les façades s'ajourèrent de plus en plus par la substitution d'arcades aux anciens murs simplement percés de fenêtres; alors les points d'appui purent s'amincir, les nefs s'élever de plus en plus et devenir aériennes avec leurs voûtes légères, aux nervures aiguës, fines et délicates, semblables à des berceaux célestes, qui favorisent l'élévation de l'âme vers l'au-delà, le ciel, but de la vie chrétienne.

Aussi Charles Blanc, dans sa *Grammaire des Arts du Dessin,* a-t-il pu dire :

« Grâce à l'arc-boutant, l'église est haute et légère, les points d'appui réduits à n'être que des verticales rigides, peuvent monter, grandir, s'allonger sans croître en épaisseur; grâce à l'ajourage du formeret, elle est inondée d'une lumière qui serait trop abondante si l'éclat n'en était tempéré par les vitraux qui, en modérant les rayons du soleil, restituent à cette lumière les couleurs du prisme.

« Traversés par ceux-ci, ils resplendissent des tons

(1) *Architecture gothique.*

Digitized by Google

exaltés du rubis, de l'émeraude et du saphir, qui emplissent de mystère et d'opulence les longues nefs du temple... »

« Chose étrange! dans un édifice où la prédominance des vides sur les pleins est si frappante, les artistes du XIIIe siècle, au moyen de la peinture sur verre qui assombrit les vides, on su produire des impressions graves et préparer l'esprit au recueillement dans une basilique ouverte de toutes parts aux sentiments qu'inspire la gaieté du jour. »

En résumé, on peut dire qu'à l'entrée du XIIIe siècle, l'architecture ogivale avait posé ses principes : solidité par l'équilibre maintenu par les arcs-boutants ; prédominance des vides sur les pleins ; façades à jour ; légèreté des points d'appui intérieurs qui agrandissent ainsi les espaces libres, en rejetant à l'extérieur les résistances (cause de détériorations) ; direction ascensionnelle donnée à toutes les lignes architecturales, en vertu des aspirations de l'âme chrétienne, *ad cælum*.

CATHÉDRALE DE REIMS

Commencée en 1212, à la suite de l'incendie de celle d'Hincmar, par l'Archevêque Albéric de Humbert, sur les plans de l'architecte Jean d'Orbais, non seulement elle bénéficia des perfectionnements déjà atteints par la construction ogivale dans les dernières cathédrales du XIIe siècle ; mais encore elle s'éleva dans la période du moyen âge la plus ardente, aux recherches, au mieux, aussi fixa-t-elle plusieurs progrès.

Pour en comprendre l'esprit, qui inspira ses auteurs, archevêques et architectes ; il faut se reporter non seu-

Digitized by Google

lement au temps, mais surtout à son rôle religieux dans l'histoire de France. Etant la basilique Royale du couronnement. « C'est sous ses arceaux, a dit éloquemment l'éminent académicien Gebhart (1), que les Rois de France venaient recevoir le sacrement de royauté ».

Aussi est-ce à Reims que Jeanne d'Arc voulut amener son Roi pour ramener l'espérance dans son doux pays de France.

Représensant l'unité de la Patrie, sa cathédrale devait justifier sa primauté par sa grandeur, son importance, sa magnificence.

C'est dans cet esprit que ses fondateurs donnèrent à son plan une ampleur inaccoutumée, et des bases capables de porter des riches couronnements préparés jusqu'au faîte le plus élevé, comme pour traduire en pierre le *Magnificat*.

C'est pour répondre à ce but, que les points d'appui y occupent une surface supérieure à ceux des autres cathédrales, en prévision de très grandes hauteurs à donner à tous les motifs de l'architecture, pointés vers le Ciel.

Les dimensions principales sont :

Longueur extérieure.....	149m17
— intérieure.....	138m67
— de la nef.....	115m »
— de chaque travée.....	7m20
Largeur extérieure aux contreforts	42m »
— — façades.....	34m »
— intérieure.....	30m28
— de la grande nef du nu du mur.	13m60

(1) Discours de 1895.

Digitized by Google

Hauteur intérieure nef	38m »
— — bas-côtés	17m40
Surface hors œuvre	6.650m »
— dans œuvre (1)	4.800m »

« Le plan de la Cathédrale de Reims, dit Viollet-le-Duc, est simple, les coupes et élévations des parties latérales de l'édifice répondent à la simplicité du plan. Les contreforts et les arcs-boutants, admirables de conception et de grandeur, ses piles sont épaisses, les fenêtres supérieures profondément encadrées.

« Cet édifice a toute la force de la Cathédrale de Chartres sans en avoir la lourdeur, il réunit les véritables conditions de la beauté dans les arts, la puissance et la grâce ; il est d'ailleurs construit en beaux matériaux, savamment appareillés et on retrouve dans toutes ses parties un soin et une recherche rares à cette époque. »

Toutes les proportions, tous les détails montrent effectivement le talent supérieur du maître de l'œuvre, qui s'est affirmé, entr'autres détails, dans le dessin des contreforts et des formerets, qui sont restés les plus beaux du moyen âge, n'ayant, chose singulière, pas été imités. Ces arcs-boutants si élégamment tracés s'élèvent avec une grâce qui n'ôte rien à la force.

Viollet-le-Duc, en leur reprochant d'être placés trop haut — « on ne comprend pas, dit-il, la fonction du deuxième arc », — nous paraît l'avoir méconnue ; celle d'épauler les oscillations de cette masse coiffée d'un comble immense, contre laquelle le vent de la montagne vient butter avec rage dans les ouragans.

(1) Cathédrale de Paris : surface extérieure, 6.260m ; intérieure, 5,460m.

Digitized by Google

L'épreuve séculaire a prouvé que, pour ce, le deuxième arc avait été judicieusement calculé; du reste, le célèbre Moyenagiste lui adresse une autre critique, étonnante de la part d'un architecte, d'un constructeur de *longue durée :* « Bien que la cathédrale de Reims soit un édifice ogival, on y sent encore l'empreinte du monument antique. Que cette influence soit due au génie de son architecte, ou aux restes d'édifices romains répandus sur le sol de Reims, elle n'en est pas moins sensible. »

« Non seulement dans le plan et les parties inférieures de l'édifice, on retrouve encore quelques traces des traditions romaines, mais dans la coupe de la nef, il y a un luxe d'épaisseur de pile qui indique chez les constructeurs une certaine appréhension. »

L'influence de la construction romaine fut effectivement naturelle à Reims, qui en qualité de capitale de la Gaule-Belgique, siège d'une grande administration provinciale et d'un commerce très étendu (7 routes y aboutissaient), était couverte de monuments gallo-romains, ainsi que l'attestent les nombreux débris continuellement exhumés des fouilles. Cette influence a même persisté plus longtemps dans le pays.

Ce luxe d'épaisseur des pilles portant les nefs, qui, comparé à celui des autres cathédrales, paraît superflu, était motivé non seulement par le plan primitif, de monter la basilique royale du couronnemment, au plus haut, mais aussi par application des principes de stabilité qu'enseignaient les restes des vastes édifices gallo-romains.

Les retraites franchement accusées aux étages, montrent ostensiblement des rétrécissements et des diminutions de hauteur, motivés plus tard par des économies, et rattrapés avec art.

Digitized by Google

Les façades n'étant, par le fait des formerets, qu'une série d'arcades, l'architecte, en vue des charges qu'elles étaient appelées à porter : grands couronnements à galerie (1), hautes flèches (2) du transept, comble pointu (3), etc., a dû se préoccuper des épaulements nécessaires à ces couronnements monumentaux montés au plus haut, et il en a préparé les bases proportionnelles, aux efforts, aux résistances.

Sa grandiose conception s'appuyait sur une science éprouvée, qui ne voulait pas risquer d'être gênée par des bases insuffisantes pour les élévations projetées.

C'est cette préoccupation de durée et de résistance à tous les efforts des tempêtes qui a guidé aussi le tracé des contre-forts et des arcs-boutants, appareillés de façon à reporter leur effort verticalement, afin d'éviter leur poussée sur les têtes de façades, exceptionnellement décorés de motifs en harmonie avec la magnificence nécessaire à la basilique Royale, qui en élégissent la masse.

Couronnés de pyramides, de panaches qui abritent les statues des anges ailés, aux gestes variés, formant ainsi régulièrement autour de la basilique, la garde d'honneur de la Reine des Cieux, à laquelle elle a été consacrée (Notre-Dame de Reims). D'une nécessité de construction, l'habile architecte a fait un ornement harmonique, aussi ingénieux qu'heureux (4).

(1) Les couronnements ont 3 mètres au-dessus des archivoltes, plus la galerie de 4 mètres.

(2) Elles ont existé jusqu'en 1481, où elles furent détruites par l'incendie des combles.

(3) 17 mètres de haut.

(4) La poussée des voûtes intérieures, sur croisée d'ogive, dit Corroyer, répartie également sur les piles recevant le faisceau des retombées des arcs, est contrebutée régulièrement par les arcs-boutants extérieurs, de dimension et de force égales.

Digitized by Google

Les piliers intérieurs mesurent, compris saillies des colonnettes, 2^m45, tandis que les piédroits des arcades supérieures mesurent 3 mètres, le léger porte-à-faux de 0^m55 qui en résulte sur l'arc-doubleau du bas-côté, sur lequel il pose, par haut encorbellement, est sans conséquence, étant garanti par l'appareil des grandes assises, et par la robustesse du pilier, il n'y avait pas à craindre une pression de nature à le faire devier de la verticale.

L'appareil des voussoirs des formerets sur des piédroits, eux-mêmes solidement appareillés, est une autre garantie de stabilité et de résistance à la poussée des voûtes, atténuée par leur tracé, l'acuité des ogives, reprochée aussi par Viollet-le-Duc, car elles ont 16 mètres de haut sur 12^m50.

La différence du contenu au contenant, des vides aux pleins dans la coupe est, en surface, de 741 pour 933 mètres.

CATHÉDRALE D'AMIENS

Érigée huit années après celle de Reims, en 1220, par l'Évêque Évrard de Fouilloy, sur les plans de l'architecte Robert de Luzarches, et commencée contrairement à l'usage liturgique par la nef, afin de ne pas interrompre le culte, d'où l'explication des différences de lignes dans les façades.

Moins puissant, moins grandiose que le plan de Reims, celui d'Amiens affirme les tendances de l'art ogival, signalées précédemment, l'accroissement des ajourages, par la diminution des points d'appui et l'augmentation des hauteurs, au bénéfice de l'ampli-

Digitized by Google

tude aérée des nefs « qui en fit, dit Violet-le-Duc, *la plus vaste des cathédrales françaises,* dont le plan couvre 8,000 mètres. Dans la nef d'Amiens, on respire à l'aise; à peine si l'on songe aux piliers, on ne voit pour ainsi dire pas le monument, c'est comme un grand réservoir d'air et de lumière. »

Les dimensions principales sont pour la coupe :

Longeur	138m35
— de chaque travée	7m60
Largeur hors murs	32m »
— dans murs	30m50
— de la nef	13m20
— des bas-côtés	6m80
— des arcades	5m30
Hauteur de la nef	43m »
— du bas côté	19m »

Quoique plus haute de cinq mètres que celle de Reims, la nef d'Amiens repose sur des points d'appui plus faibles. Bien que plus élevés (2m20 sur 14 mètres de haut), la largeur des bas-côtés les fait paraître d'autant plus légers, qu'ils sont plus baignés d'air.

Le mouvement ascensionnel des proportions y est plus accentué, le triforium plus éclairé, les arcs-boutants posés beaucoup plus bas, ne butent que les voûtes, les formerets étant beaucoup moins chargés et le comble moins élancé (12 mètres); en un mot, les charges étant moindres, l'équilibre moins ébranlable, était plus facile à obtenir.

« Seulement pour obtenir ce grand effet du *réservoir d'air et de lumière,* dit Viollet-le-Duc, l'architecte en élégissant ses piliers a dû recourir au grand porte-à-faux

Digitized by Google

de 0m80, des supports des sommiers des arcs-boutants contre la façade (mur de fond du triforium et colonnettes sous les sommiers, comme à Saint-Remy), c'est-à-dire à des calculs d'équilibre plutôt que de stabilité. » (Voir les *Coupes* du tome IV.)

« Les architectes d'Amiens, dit Corroyer (1), plus hardis, sinon plus savants que ceux de Reims, n'ont pas craint d'échafauder les colonnes isolées, supportant les clefs des arcs-boutants sur des encorbellements qui portent à faux (voir Viollet-le-Duc, *Coupes,* 96), sans craindre l'écrasement d'une assise, ou même un tassement qui pouvait entraîner la rupture des arcs-boutants, les étais des voûtes, c'est-à-dire le déséquilibrement de tout l'ouvrage, et fatalement la ruine de l'édifice. »

Aussi les contreforts, de 5 mètres de profondeur à la base, ont-ils dû garder jusqu'au sommet une grande résistance, manifestée par une robuste et lourde épaisseur des voûtes, qui manque de grâce et d'harmonie avec les façades latérales finement découpées.

Le mur mince du triforium, qui porte les deux étages de colonnettes, est relié à la pile maîtresse, au milieu par un linteau intermédiaire, puis au sommet par l'assise de couverture, aire du passage supérieur au niveau de l'appui des fenêtres, qui reportent une partie de la charge sur la pile, et déchargent les encorbellements.

D'un autre côté, les ogives de toutes les voûtes étant moins aiguës (9 mètres sur 12 mètres) que celles de Reims, leur poussée plus grande a dû être plus fortement contrebutée. Leur tracé a déjà la tendance à la courbe plus ronde, qui du XIVe siècle ira jusqu'à se rapprocher du cercle à la fin du XVe. Celles du chœur, par

(1) *Architecture gothique.*

Digitized by Google

suite du rétrécissement des entre-piliers, dont l'étroitesse atteint jusqu'à 1m80, ne paraissent plus aiguës que pour cette raison. Les sections de la nef donnent, avec les pleins, 965 mètres, sans les vides seuls 845 mètres.

A Amiens, comme dans nombre de cathédrales, on a établi après coup, dans le cours du XIVe siècle, des chapelles entre les contreforts de la nef, et on a allongé ceux-ci, afin de donner aux chapelles une profondeur suffisante.

Afin de laisser à l'ordonnance primitive sa pureté, nous ne les avons pas indiquées. D'ailleurs, ce supplément de largeur, en arrêtant l'œil, s'il donne plus d'air, fait tort à la dominante, ici, la hauteur.

CATHÉDRALE DE BEAUVAIS

Travées parallèles du Chœur.

Commencé cinq ans après celui d'Amiens, en 1225, le chœur de Beauvais fut élevé sur un plan analogue, abside à sept chapelles rayonnantes, précédée d'une nef un peu moins profonde, en pleine effervescence artistique, alors que la construction ogivale avait résolu tous les problèmes qu'elle avait soulevés.

Aussi l'architecte, Milon de Nanteuil, voulut-il en obtenir le maximum d'effet ascensionnel en élevant des voûtes aériennes sous lesquelles l'âme chrétienne put s'élever à son vœu, *ad cœlum*. Leur hauteur est effectivement de 48 mètres sur 13m70 de largeur entre les murs et 13 entre colonnettes; celle des bas-côtés, 23 mètres, sur des piliers de 16 mètres.

Grâce à cette élévation prestigieuse, grâce à l'ajourage complet des façades par l'ajourage des arcatures

Digitized by Google

du triforium (d'où un allongement sensible des hautes fenêtres), grâce à la finesse des lignes de l'architecture et de la sculpture, cette nef, chef-d'œuvre de l'art ogival, est d'une sveltesse merveilleuse qui élève la pensée aux plus hauts sommets, et avec elle la prière.

Cet ajourage des arcatures du triforium, encore inconnu des architectes de la nef d'Amiens (1), était obtenu par une nouvelle innovation, dans la disposition des combles des collatéraux. Ayant dans leurs recherches de légèreté aérienne substitué des combles à pavillons à quatre coupes puis des terrasses aux anciens appentis des cathédrales précédentes, d'où un dégagement de la base des façades supérieures, qui resta ensuite dans la pratique courante de toutes les nefs des XIV^e^ et XV^e^ siècles, grâce auquel l'ajourage des parois de l'église ne fut plus interrompu.

Dans le même but, les architectes de l'abside abaissèrent les voûtes des chapelles rayonnantes au contrebas des arcades du déambulatoire, laissant entre elles une claire-voie, qui contribue à l'ajourage exceptionnel de l'enceinte, pour réaliser leur rêve d'une immense lanterne éclairée par des vitraux, qui à toute heure y projettent la chaleur de leurs tons richement colorés, venant de la lumière du ciel.

Malheureusement toutes les hardiesses de l'architecte pour obtenir le minimum de légèreté, ne furent pas couronnées de succès; ayant trop présumé de ses combinaisons d'équilibre sur les pilliers des travées parallèles du chœur, espacées de plus de huit mètres, il survint en 1247 un premier et en 1284 un second

(1) Celui de l'abside seul est ajouré, ayant été élevé postérieurement.

Digitized by Google

écroulement à la suite duquel il fallut élever de nouvelles piles entre les anciennes, de telle sorte que les voûtes de quatre partes qu'elles étaient sont devenues, par l'interposition au milieu d'un nouvel arc-doubleau, six partes (1).

D'un autre côté, la chute de la flèche centrale, élevée imprudemment sur le transsept, avant la construction de la nef qui devait l'épauler, eut une répercussion sur les arcs-boutants des travées voisines, qu'il fallut consolider.

Comme on le voit par la coupe, les arcs-boutants sont doublés par l'interposition, entre la façade et le contrefort, d'un pilier intermédiaire, qui porte à faux de moitié de son épaisseur sur le parement extérieur du collatéral, maintenu d'aplomb mais contrebuté dans le prolongement des arcs bandés sur le contrefort. (Voir Viollet-le-Duc, tome IV, p. 178.)

« C'est, dit Viollet-le-Duc, grâce à cette division des forces et à la stabilité donnée à la pile intermédiaire chargée d'un haut pinacle que l'équilibre s'est conservé.

« A Beauvais *(Id.,* IV, p. 177), le maître de l'œuvre prétendit donner à cette pile intermédiaire une résistance active, agissante, et reporter sur le contrefort la résistance passive nécessaire. Il crut ainsi obtenir plus de légèreté dans l'ensemble, plus de hauteur et même plus de solidité, par la division. »

Pour élégir le plus possible les piédroits des arcades supérieures des façades, l'architecte eut recours à deux moyens : l'un intérieur, l'encorbellement sur le chapiteau du pilier des colonnettes portant les arcs-doubleaux diagonaux des voûtes de la nef; l'autre, extérieur, l'évi-

(1) Les anciens arcs sont visibles.

Digitized by Google

dement de la saillie du pilastre recevant les sommiers de tête des arcs-boutants (*Id.*, IV, p. 178) au-dessus du triforium, remplacée par deux fines colonnettes en délit portant lesdits sommiers et les étrésillons-liaisons, évidement pour soulager le léger porte-à-faux sur le pilier de la nef.

Mais au XIV^e^ siècle, les colonnettes en pierre posées en délit s'étant brisées, furent remplacées par la pile pleine qui subsiste. Trop grêles, elles ne purent résister à la charge qui se reporta sur elles, lorsque les piles intérieures vinrent à tasser par suite de la dessication des mortiers. « Malheureusement, dit Corroyer, cette disposition logique en apparence par la structure rationnelle des arcs-boutants, n'est pas moins précaire comme système; la fragilité l'exposant à des accidents résultant de l'usure constante de la pierre, sous un double effet actif par fonction d'arc et passif par suite de la désagrégation incessante causée par les intempéries, aggravée par la taille de la pierre à la brette qui donne des surfaces rugueuses. »

Il est à regretter que l'architecte du chœur de Beauvais, privé de ressources suffisantes, ne disposant pas de matériaux de choix, n'ait pu même assurer l'avenir de son chef-d'œuvre; il en souffrit, car les générations qui suivirent, effrayées par ces accidents et par la grandeur du plan à compléter, n'osèrent pas l'achever par la construction de la nef, qui en eût fait une œuvre incomparable, le triomphe de l'architecture française.

Les ogives des arcs-doubleaux ont la même proportion que celles d'Amiens.

Les deux croisillons et leurs riches pignons n'ont été élevés qu'à la fin du XV^e^ siècle, d'où leur décoration si riche, si affinée. Sous François I^er^, les architectes :

Digitized by Google

Martin Chambige, François Maréchal et Jean Vast, inspirés du même esprit, toujours haut, élevèrent sur la croisée du transept une flèche aérienne s'élevant à 150 mètres tout ajourée, d'un effet magique, qui formait une lanterne garnie de vitraux de couleur, dans laquelle on allumait une lampe, les nuits solennelles.

Malheureusement aussi, cette merveille s'effondra en 1753, sans faire de victimes.

« Le chœur de Beauvais, dit Viollet-le-Duc, avant le XIV^e^ siècle était de tous points un chef-d'œuvre. Malheureusement, il fut élevé avec des ressources médiocres, des matériaux faibles; des désordres résultant de la mauvaise exécution nécessitèrent des reprises, des consolidations, des doubles piles qui détruisirent en grande partie l'effet prodigieux que produisait cet immense vaisseau, si bien conçu théoriquement et tracé par un homme de génie. »

Triomphe de la nef ogivale, il en marque l'apogée.

Aussi est-il à souhaiter pour sa conservation, que la vigilance de l'entretien soit continuellement incessante; sans elle, il faut craindre l'eau, les parasites, la gelée, etc.; c'est une question de vie ou de mort.

En résumé, reprenant la belle appellation de l'architecture par le philosophe Jouffroy, « *la musique des pierres* », on peut dire :

Elles chantent, à Reims, le *Magnificat;*
à Amiens, le *Gloria;*
à Beauvais, le *Gloria in Excelsis.*

* * *

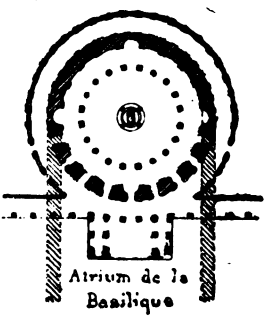
Digitized by Google

Après Beauvais, les architectes, obligés de s'arrêter dans leurs envolées, se rejetèrent sur les détails et la recherche des finesses qui amenèrent au xv^e^ siècle l'impuissance monumentale.

Énervement fatal au style ogival, qui doit aussi son caractère à son alliance avec une sculpture qui fait bien corps avec elle dont on ne peut la séparer : sculpture originale par son esprit à la fois naïf et naturaliste ; aussi est-elle restée inimitable.

Mais en même temps qu'il s'éteignait, au grand détriment de la basilique à nef; un autre style, venu de l'Orient chrétien, inspiré par la forme de l'église la plus

Primitive Eglise
du
Saint-Sépulcre
à Jérusalem (IV^e^ Siècle)

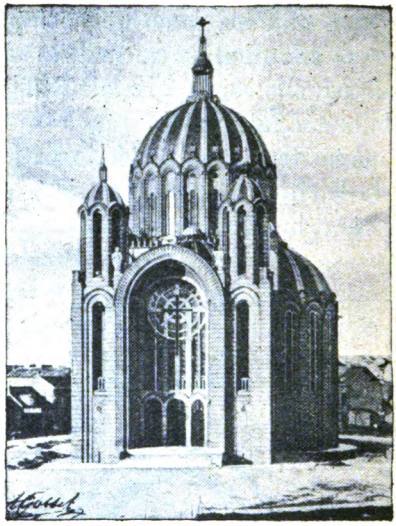


vénérable, le Saint-Sépulcre de Jérusalem, et caractérisé par la Coupole, était remis en honneur par les Papes pour la constrction, à Rome, de leur cathédrale de la chrétienté, Saint-Pierre.

Thème très religieux, la coupole, image du ciel sur

Digitized by Google

l'autel, étant aussi favorable à l'exaltation religieuse, et également caractérisée par la hauteur, le mouvement ascensionnel de toutes les lignes de l'architecture pointant vers le ciel, et de plus, seul, présentant à l'inté-



rieur des surfaces propices à l'exposition de scènes religieuses appropriées au vocable du sanctuaire, qui en font comme un livre ouvert.

Aussi, en appréciant l'esthétique, est-ce le thème qui a eu l'honneur d'être adopté par S. E. Mgr le Cardinal Langénieux, pour la Basilique de Sainte-Clotilde de Reims.

Alph. Gosset.

Auteur des *Monographies de la Cathédrale et de Saint-Remi.*

Reims, novembre, 1905.

Digitized by Google

PARALLÈLE DES NEFS

Des Cathédrales de Reims, Amiens et Beauvais

	REIMS	AMIENS	BEAUVAIS
Longueur intérieure	138m67	138m35	»m »
— des travées	7 20	7 60	8 »
Largeur extérieure, contreforts	42 »	40 »	» »
— — *extra muros*	34 »	32 »	» »
— — des nefs	» »	» »	30 60
— intérieure, *intra muros*	30 28	30 50	29 »
— de la nef, entre murs	13 60	13 20	13 70
— — entre colonnettes	12 30	» »	13 10
— des bas-côtés entre les murs	7 »	7 60	5 60
— — entre colonnettes	5 »	6 80	4 80
— des ogives	4 80	5 30	4 80
Diamètre intérieur des piliers	2 45	2 20	» »
Hauteur de la nef sous voûte	38 »	43 »	48 »
— des bas-côtés	17 40	19 50	23 »
— des piliers	11 20	14 »	16 »
— des chapiteaux	1 20	variée	1 10
— des ogives, nefs	10 50	9 »	9 25
— — formerets	7 »	8 »	» »
— — —	5 60	5 »	» »
— — bas-côtés	5 40	15 60	17 »
— des fenêtres hautes	12 50	12 50	17 »
— — basses	9 50	14 »	» »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

SÉANCE PUBLIQUE

Pages

Discours d'ouverture, prononcé par M. A. Duval, avocat, président annuel..... 1

Compte rendu des travaux de l'année 1905-1906, par M. Henri Jadart, secrétaire général..... 21

Rapport sur le Concours d'histoire et de sciences, par M. le Dr Pol Gosset, membre titulaire..... 45

Rapport sur l'Exposition d'art et d'industrie, par M. Ed. Lamy, membre titulaire..... 53

Rapport sur le Concours de poésie, par M. l'abbé Lamy, membre titulaire..... 63

Prix et Médailles décernés dans la séance publique du 12 juillet 1906..... 81

Programme de la séance..... 83

Programme des Concours ouverts pendant l'année 1907..... 87

Tableau des Membres composant l'Académie nationale de Reims pendant l'année 1906-1907..... 89

Liste des Ouvrages adressés à l'Académie nationale de Reims pendant l'année 1905-1906..... 103

Visite de la Société historique de Château-Thierry à Reims en 1906..... 113

SCIENCES

Forme primitive des lunettes, par M. le Dr A. Bourgeois, membre titulaire..... 119

Voyage autour du Congrès de la Tuberculose, par M. le Dr Colleville, membre titulaire..... 131

Digitized by Google

Pages

Les Maladies microbiennes de vins blancs d'origine champenoise, par M. J.-A. CORDIER, membre titulaire..... 149
Observations biologiques, sur la mousse naturelle des vins blancs, par M. J.-A. CORDIER, membre titulaire..... 167
Observations à Reims des effets d'une lumière intensive sur les oiseaux, par M. J.-A. CORDIER, membre titulaire..... 181
L'Ethnographie, compte rendu par M. R. DE BOVIS, membre titulaire..... 183

BELLES LETTRES

Taine artiste, allocution prononcée par M. le Dr SEUVRE, membre titulaire..... 191
Vivre, lecture faite par M. E. KALAS, membre titulaire.... 199

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

En Alaska, par M. l'abbé HAUDECŒUR, membre titulaire... 211
L'Art Anglais, par M. E. KALAS, membre titulaire..... 219
Une Sédition féminine à Nanteuil-la-Fosse en 1794, par M. A. DUVAL, membre titulaire..... 303
M. l'abbé Jean-Pierre Bouchez, communication lue par M. A. DUVAL, président de l'Académie..... 317
L'Album d'ex-libris de la Bibliothèque de Reims, par M. H. JADART, secrétaire général..... 333
Bibliographie champenoise (Étude sur le Mont-Aimé), par M. H. JADART, secrétaire général..... 347
Notes sur Chamery (1879-1892), par M. H. JADART, secrétaire général..... 351

ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS

A propos d'un Congrès de l'art public, par M. E. KALAS, membre titulaire..... 367
Cathédrales de Reims, Amiens et Beauvais, par M. Alphonse GOSSET, membre titulaire..... 379

5875

Digitized by Google

PLANCHES ET GRAVURES

	Pages
Autoclave disposé pour la distillation des vins	174
Robinet de l'autoclave et ajustage spécial pour la distillation.	175
Ex-libris de l'abbaye de Saint-Nicaise	335
Ex-libris du docteur Raussin	338
Ex-libris de Béthune	339
Ex-libris de Rémond	340
L'église de Chamery, dessin par l'abbé A. CHEVALLIER	353
Le retable de Chamery, dessin par l'abbé A. CHEVALLIER.	356
Cathédrale de Reims	380
Cathédrales de Reims, Amiens et Beauvais	381
Église Sainte-Clotilde de Reims	398

Imprimerie de l'Académie de Reims, rue Pluche, 24. (18000)

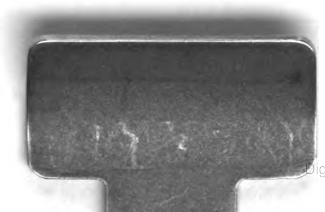
Digitized by Google

DC611
.C445
A37
v.119
1905-1906
t.1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

PENN STATE UNIVERSITY LIB
A0000531026
Digitized by Google